ATN
3730

327. **Huarte.** — L'examen des esprits pour les sciences, ou sont monstrées les différences d'esprits qui se trouvent parmy les hommes et a quelle sorte de science chacun est propre en particulier, composé par Jean Huarte, médecin espagnol, nouvellement traduit suivant l'ancien original. *Paris*, 1668, in-12, v. m.

M.46719
R.25028

ATN
3730

EXAMEN
DES ESPRITS
PROPRES ET NAIZ
aux Sciences.

Où par merueilleux & vtiles secrets, tirez tant de la vraye Philosophie naturelle, que diuine, est demonstrée la difference des graces & habiletez qui se trouuent aux hommes, & à quel genre de lettres est conuenable l'esprit de chacun.

Traduit d'Espagnol en François
par GAB. CHAPPVIS.

N°5325

A PARIS,
De l'Imprimerie de FR. IVLLIOT,
ruë S. Victor, au Soleil d'or.
M. DC. XXXI.

A MONSIEVR

Mr MOREAV,

Docteur & Profeſſeur en la Faculté de Medecine de Paris, & Doyen de ladite Faculté.

MONSIEVR,

Deſirant tous les iours de plus en plus ſeruir au public dans l'exercice de ma profeßion, vn

*honneſte homme m'a donné auis de remettre ſous la preſſe ce liure de l'*EXAMEN DES ESPRITS, *qui pour la grande quantité de bonnes choſes qu'il contient, ne laiſſoit d'eſtre rare parmy nous, combien que deſia par cy deuant il euſt veu le iour par l'ayde de pluſieurs, qui pouſſez de meſme deſir que ie ſuis aujourd'huy, ont creu faire choſe bien ſeante, de luy donner comme vne nouuelle vie & nouuel vſage dans les mains des curieux, la plus-part deſquels confeſſent ingenuëment que ce petit œuure merite d'eſtre veu de tous, & pour les excel-*

lentes pointes d'eſprit deſquelles il eſt remply, & pour les fortes demõſtrations que ſon Autheur produit ſouuent pour prouuer tant de paradoxes qu'il met en auant. A cauſe de quoy le faiſant derechef renaiſtre, i'ay creu que pour l'eſleuer & l'emanciper, il luy eſtoit beſoin d'vn bon tuteur, plein de merite & d'authorité, tel que vous eſtes, MONSIEVR, *qui du bruit de voſtre reputation & grande doctrine, luy ayderez à croiſtre & paſſer d'aage en autre, malgré la mauuaiſe dent des enuieux, qui voudroient l'auoir eſtouffé dans le berceau. Il ne*

pourra estre que bien receu dans le monde, tout estranger qu'il est habillé à la Françoise, si vous daignez luy prester fauorablemẽt vostre nom pour saufcõduit; chacun luy prestera charitablement la main, pour le faire rouler, quand il entendra qu'vn Doyen de la celebre Faculté de Medecine de Paris, chef d'vne si auguste Compagnie, illustre en toute sorte de sciences, maistre d'vne des plus belles Bibliotheques qui soient aujourd'huy en l'Europe, mais plustost qui est luy mesme vne vraye Bibliotheque viuante, l'aura pris en sa protection. L'Autheur mesme

s'il retournoit en vie, se glorifieroit d'auoir pour patron celuy qui auec tant d'heur & d'honneur, fait florir à Paris la doctrine de ces anciens Medecins Hippocrate & Galien, soit en terrassant & debellant cõme vn autre Hercule, tant de monstres destructeurs de nostre vie, & combattant si dextrement vn grand nombre d'importunes & furieuses maladies, qui affligent cruellement cette populeuse ville de Paris; soit en enseignant & demonstrant au vray, tant de viue voix à vos auditeurs, que par vos escripts à ceux qui lisent vos belles œuures qu'auez mises

en lumiere, qu'il n'appartient de droict qu'aux Medecins de Paris de se vanter glorieusement d'estre les seuls vrais & legitimes heritiers de ces anciens Asclepiades, à l'honneur desquels la posterité dressoit des statuës d'honneur, & voüoit des sacrifices, comme à des Diuinitez qui empeschoient & destournoient les malheurs & les maladies de dessus la terre. Toutes ces occusions, MONSIEVR, & plusieurs autres considerations de vostre merite, qui ne se peuuent expliquer en si peu de lignes, & qui meritent vn plus ample sujet & meilleure plu-

*me que la mienne, m'ont obligé de vous addreſſer cette nouuelle edition de l'*EXAMEN DES ESPRITS, *pour vous prier en l'abſence de ſon Autheur de luy donner quelque petit coin en voſtre belle Bibliotheque, afin d'y demeurer auſſi long temps que ie vous ſouhaite longue & heureuſe vie, & que ie ſeray,*

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſeruiteur,
FR. IVLLIOT.

PREFACE
DE L'AVTHEVR, *au Lecteur.*

En son Timée.

QVand Platon vouloit enseigner quelque doctrine graue, subtile, & separée de la commune opinion, il choisissoit de ses Disciples ceux qui luy sembloient d'esprit meilleur & plus delicat, ausquels seul il communiquoit son aduis : sçachant par experience que d'enseigner choses hautes & subtiles aux hommes de petit entendement, est perdre temps & peine, & se rompre la teste en vain. Depuis qu'il les auoit choi-

Iesus-Christ faisoit la mesme election de ses disciples, quand il leur vouloit enseigner quelque secret, comme la transfiguration.

sis, la couſtume d'iceluy eſtoit, les preuenir par certaines & manifeſtes ſuppoſitions & maximes, non eſloignées de la concluſion, pource que les propos & ſentences qui de prime-face ſe mettent en auant, cõtre l'opinion du vulgaire, ne ſeruent du commencement (ſans cette preuention) que de troubler & ennuyer les auditeurs; de maniere qu'ils viennent à perdre la bonne affection, & ont en horreur la doctrine. Ie voudrois, curieux lecteur, pouuoir proceder auec toy de cette maniere, s'il y auoit moyen de ſçauoir de toy & deſcouurir le talent de ton eſprit; car ſi d'auanture il eſtoit tel qu'il fuſt conuenable à cette doctrine, ne te ſeparant des autres communes, ie te cõmuniquerois ſecretement choſes tant nouuelles & particulie-

entendu quelle science est la plus conforme à ton esprit, il te reste vne autre difficulté à soudre encores plus grande, qui est de sçauoir, si ton esprit s'accõmode plutost à la Pratique qu'à la Theorique, pource que ces deux parties en quelque gẽre de lettres que ce soit, sont tellement opposées, & requierẽt telle differẽce d'esprits, que l'vne est nuisible à l'autre, comme si elles estoient totalement contraires. Voila de dures sentences, ie le confesse, mais il y a bien encores plus grande difficulté & aspreté, Que d'icelles il n'y a par deuant qui l'on puisse appeller ou se plaindre, pource que Dieu, autheur de la Nature, voyant qu'elle ne donne à chacun homme plus d'vne difference d'esprit (comme i'ay dit cy dessus) pour la contrarieté & dis-

ficulté qu'il y a de les assembler, s'accõmode auec elle: & quant aux sciences qu'il depart gratuitement aux hommes, il en donne, par merueille, plus d'vne en degré eminent. *Il y a diuision de graces, & vn mesme esprit: diuision de mysteres & charges sous vn mesme seigneur, & diuision d'œuures sous vn mesme Dieu, qui fait & œuure toutes choses en tous: or à chacun est donnée l'administration de l'esprit à vtilité: à l'vn est donné, par le moyen de l'esprit, le propos de sapience: à l'autre celuy de science, selon le mesme esprit: à vn autre la foy, par vn mesme esprit; à l'autre la grace de santé, par vn mesme esprit: à vn autre l'operation des vertus, à vn autre la Prophetie: à vn autre la discretion, par l'esprit: à vn autre le don des langues: à vn autre l'interpretation des langages. Vn seul &* S. Paul 1. aux Corint. chap. 12

meſme eſprit fait toutes ces choſes: diuiſant à tous comme il luy plaiſt.

Ie ne doute pas que Dieu n'ait fait cette diuiſion de ſciences, ayant eſgard à l'eſprit & naturelle diſpoſition de chacun : car S. Mathieu eſcrit que les talens qu'il a departis, par luy-meſme, furent donnez à chacun, ſelon ſa propre vertu. Et de penſer que ces ſciences ſupernaturelles ne requierent certaines diſpoſitions au ſujet, deuant qu'elles y ſoient tranſmiſes, c'eſt vne grãde faute. Car quand Dieu forma Adam & Eue, il eſt certain qu'il leur organiſa & diſpoſa tres-bien le cerueau, deuant que les remplir de ſçauoir, afin qu'ils le receuſſent auec plus de plaiſir & douceur, & afin que l'inſtrument fuſt accommodé de telle maniere, que par le moyen de cette ſcience, ils

Cha. 15 Raiſon, pource que les ſciences ſurnaturelles ſe doiuent tranſmettre en l'ame, & l'ame eſt ſuiette au tẽperamẽt & compoſition du corps. Ariſt. 1. de l'Ame. Eccl. 17

peuſſent raiſonner & deſcouurir. Et pourtant l'Eſcriture ſainte dit, *Il leur a donné vn cœur pour excogiter, & les a remplis de la diſcipline d'entendement.* Au demeurant, que ſelon la difference de l'eſprit d'vn chacun ſe tranſmette vne ſeule ſcience & non autre en l'entendement d'vn chacun, il appert manifeſtement par l'exemple de nos premiers peres : car quand Dieu les remplit de ſçauoir, il eſt certain qu'il ne donna vn tel entendement à Eue qu'il auoit fait à Adam. Et pour cette cauſe les Theologiens diſent que le diable s'attaqua à Eue pour la tromper, n'oſant pas tenter l'homme, à cauſe de ſon grand ſçauoir. La raiſon de cela (comme nous prouuerons cy apres) eſt que la compoſition naturelle du cerueau de la femme, n'eſt capable de beau-

le ſerpẽt a tenté la femme en laquelle il a cognu moins de raiſõ qu'en l'homme : lis. des

sentences, dist. 21. S. Tho. 2. par. q. 62. ar. 9

coup d'esprit & sçauoir. Nous trouuerons pareillement la mesme raison & esgard és substances angeliques : car quand Dieu a voulu donner à vn Ange, vn plus haut degré de gloire, & luy faire dons plus excellens, il luy a premierement donné vne nature plus delicate. Et si vous demandez aux Theologiens de quoy sert cette nature tant delicate : ils respondront que l'Ange ayant l'entendement plus subtil & le naturel meilleur, se cõuertit plus aisément à Dieu, vsant de ses dons auec plus grande efficace, & que le semblable aduient és hommes. De là s'ensuit appertement (puis qu'il y a election des esprits, pour les sciences surnaturelles, & que toute difference d'habileté & nature n'est pas propre instrument & organe pour

les receuoir) qu à plus forte raiſon les lettres humaines requierent cette election, puis que les hommes les doiuent apprendre par la force & vigueur de leur entendement. Or mon intention en cet œuure eſt de ſçauoir diſtinguer & cognoiſtre ces naturelles differences de l'eſprit humain, en appliquant par art, à chacune la ſcience en laquelle ſe connoiſtra qu'elle peut faire plus grand profit. Voila mon intention, de laquelle ſi ie peux venir à bout, comme ie me propoſe, nous en donnerons la gloire à Dieu, autheur de tout bien & conſeil, ſinon, tu ſçais bien, ſage lecteur, eſtre impoſſible inuenter vn art pour le rendre parfait de tous poincts: car les ſciences humaines ſont tant ſpacieuſes & s'eſtendent ſi loing, que ne ſuffit la

vie d'vn homme, pour les trouuer & leur donner la perfection qu'elles doiuent auoir. Il ſuffit au premier inuenteur de mettre en auant quelques principes notables, afin que ceux qui viendront apres, par le moyen de cette ſemẽce, ayent occaſion d'amplifier l'art, luy donnant la perfection & lime qui luy eſt requiſe. Sur ce, Ariſtote dit que les erreurs de ceux qui commencerent premierement à philoſopher doiuent eſtre tenus en grande veneration: car, eſtant difficile d'inuenter choſes nouuelles, eſt facile d'adiouſter à ce qui a eſté deſia traité au precedent, les fautes du premier ne meritent, pour cette cauſe, d'eſtre beaucoup reprinſes, & n'eſt digne de grande louange celuy qui adiouſte puis apres. Ie confeſſe bien que ce mien ouura-

gene ſe peut exempter d'aucuns erreurs, pour la hauteur & ſubtilité de la matiere, & pource que ie ne trouue chemin ouuert, ains de la bien traiter. Mais ſi nous ſommes tombez en matiere, où il ſoit licite à l'entendement d'opiner & aſſeoir iugement ſur cet œuure, ie te prie en tel cas, ingenieux Lecteur, deuant que dire ton opinion, que tu liſes entierement tout le liure, & que tu aueres la matiere de ton eſprit; & ſi tu trouues en iceluy quelque choſe qui ne te ſemble bien dite, conſidere auec iugement les raiſons qui l'oppugnent & luy ſont contraires: & ſi d'auanture tu ne les peux ſoudre, va lire l'onzieſme chapitre d'iceluy, & tu y trouueras la reſponſe & ſolution qui eſt faite d'icelles. ADIEV.

AD IOAN. HVARTEM
HISPANVM, AVCTOREM
libri *Examen de los Ingenios.*

Dum subtiliùs inquiris discrimina mentis
Humanæ, & propiùs cernere das animos,
Totus fis Animus; sic abdita certò recludis,
Mens etenim mentem noscere sola potest.

GVIDO PATINVS
Bellouacus, Doct. Med.
Parisiensis.

EXAMEN

EXAMEN DES ESPRITS PROPRES ET NAIS aux Sciences.

Icy se prouue par exemple que si l'Enfant n'a l'esprit & l'habilité requise pour apprendre la science qu'il veut estudier, il perd temps de l'ouyr des bons Maistres, & ne gaigne rien d'auoir beaucoup de liures, & de trauailler à les lire & fueilleter tout le temps de sa vie.

CHAPITRE I.

L'ADVIS de Ciceron estoit bon, de penser que pour rendre Marc son fils au genre & estudes des lettres par luy choisi, tel qu'il desiroit, il *Au premier liure des Offices.*

suffisoit de l'enuoyer en vne Vniuersité tant fameuse & celebre par le Monde, comme est celle d'Athenes, pour estudier sous la doctrine de Cratippe, le plus grand Philosophe de ce temps là, & le tenir en vne ville tant peuplée, en laquelle pour le grand apport & frequence du peuple qui y abonde, il ne pourroit faillir d'auoir plusieurs exemples & estranges cas, qui luy monstreroient par experience maintes choses touchant l'estude des lettres ausquelles il s'appliqueroit. Ce neantmoins auec toute cette diligence, peine & sollicitude, que comme vn bon pere il employoit, en luy achetant, en outre, des liures, & luy en escriuant d'autres de sa propre inuention: les Historiens racontent qu'il fut homme ignorant, de peu d'eloquence, & ayant encore moindre cognoissance de Philosophie: chose fort vsitée entre les hommes, que à l'enfant defaille le grand sçauoir du pere, & deuienne ignorant. Et de faict, Ciceron deuoit bien penser & imaginer en son esprit, que puis

que son fils n'auoit tiré & recueilly des mains de la nature, l'esprit & habilité requise pour apprendre la Philosophie & l'Eloquence, se pourroit amender le defaut de son entendement par l'industrie d'vn si bon maistre, le nombre des bons liures, & exemples d'Athenes, le continuel trauail du ieune homme, & par succession & laps de temps, auquel il auoit esperance. Ce neantmoins voyons-nous qu'il fut trompé à la fin & deceu de son attente. De quóy ie ne suis pas esmerueillé, pource qu'il auoit beaucoup d'exemples à ce propos, qui l'inciterent à penser que le mesme pouuoit auenir en son fils. Et pourtant Ciceron mesme recite que Xenocrate auoit l'esprit fort rude, pour l'estude de la Philosophie naturelle & morale, duquel Platon dit, qu'il auoit vn disciple qui auoit besoin d'esperon, lequel par le moyen & industrie d'vn tel maistre, & l'assidu trauail de Xenocrate, deuint vn grand Philosophe. Or il escrit le semblable de Cleante, qui estoit tout

Au liure du destin.

lourd & si rude d'entendement, que personne ne le vouloit receuoir en son escole. De quoy le ieune hõme se sentant tout honteux & confus, trauailla depuis tellement en l'estude des lettres, qu'il fut appellé second Hercule en sçauoir. Aussi l'esprit de Demosthene ne sembloit moins rude & mal disposé à l'Eloquẽce, veu qu'estãt desia assez grand, on dit ainsi qu'il ne pouuoit parler, lequel neantmoins trauaillant auec grãd soin, apres l'art sous l'enseignement de bons maistres, il fut le plus grand Orateur du mõde: & ainsi specialement Ciceron raconte qu'il ne pouuoit prononcer l'R, pource qu'il begueyoit aucunement, & fit tant que par son estude & exercice, il la profera depuis aussi bien que s'il n'eust iamais esté bégue. C'est pourquoy l'on dit que l'esprit de l'hõme, pour apprẽdre les sciences, est comme celuy qui iouë aux dez, lequel estant mal-heureux à la chance & au point, pippe le dé par art, le faisant couler sur le tablier, & amende ainsi

L'esprit est comme celui qui iouë aux dez

ſon malheur & ſa perte. Mais tous ces exemples là deſquels Ciceron ſe ſert, ne font rien à ma doctrine, car comme nous prouuerons cy apres, ſe trouue vne rudeſſe & faute d'eſprit és enfans, qui denote en autre âge plus grand eſprit & entendemẽt, que ſi dés leur enfance ils ſe monſtroient habiles & d'eſprit ; voire meſmes eſtre vn ſigne que les hommes deuiendront lourds & ignorans, quand ils commencent incontinent à raiſonner, & eſtre bien aduiſez: & de faict, ſi Ciceron euſt bien cogneu les vrais ſignes, par leſquels ſe deſcouurent les eſprits au premier âge, il euſt trouué vn bon preſage en Demoſthene, de ce qu'il eſtoit rude & tardif à parler, & en Xenocrate de ce qu'il auoit beſoin d'eſperon, & d'eſtre incité à l'eſtude. Or ie ne veux pas dire que le bon maiſtre, l'art, & le trauail n'ayent grande force & vertu à façonner les eſprits rudes & habiles: mais auſſi ie veux remonſtrer que ſi l'enfant n'a de ſa part l'en-

tendement bien disposé aux preceptes & regles determinées de l'art qu'il veut apprendre, & non d'autre quelconque, la peine & diligence est vaine que Ciceron prend apres son fils, & aussi tout autre pere apres le sien. Ceux là entendront facilement la verité & certitude de cette doctrine, qui auront leu en Platon, que Socrate (comme luy mesme raconte) estoit fils d'vne sage femme, laquelle bien qu'elle fust fort experimentée en cet office, si ne pouuoit elle neantmoins faire enfanter la femme qui n'estoit enceinte, deuant que venir entre ses mains; ainsi Socrate faisant le mesme office que sa mere, ne pouuoit, par maniere de dire, faire enfanter la science à ses disciples, deuant qu'ils fussent enceints d'icelle. Il sçauoit bien que les sciences estoient seulement naturelles aux hommes qui auoient les esprits propres à icelles, ausquels aduient ce que nous voyons par experience en ceux qui ont oublié ce qu'ils sçauoient au precedent: car leur en touchant seu-

Au dialogue de la science, cette comparaison se peut entendre & auoüer par l'entendement de Socrate, pource qu'il enseignoit en interrogeãt, & faisoit que son disciple apprenoit la doctrine sãs qu'il la declarast autrement.

lement vn mot, ils se souuiennent incontinent de tout le demeurant. Le deuoir des maistres à l'endroit de leurs escoliers, à ce que i'ay entendu, n'est autre que de leur ouurir aucunement le chemin à la doctrine, car s'ils ont vn esprit fecond & fertile, cette ouuerture suffit à leur faire produire merueilleuses conceptions: autrement ils ne se font que tourmenter, & ceux là pareillement qui les enseignent ne paruiennent iamais au but qu'ils pretendent. Quant à moy, si i'estois maistre, deuant que receuoir aucun en mon escole, ie l'esprouuerois, à tout le moins, & l'experimenterois en plusieurs manieres, afin de descouurir & sonder son naturel, & si ie le trouuois propre à la science de laquelle ie ferois profession, ie le receurois de bon cœur, car c'est vn grand contentement à celuy qui enseigne, d'instruire vn homme habile & propre à l'instruction; autrement ie luy conseillerois d'apprendre la science plus conuenable à son entendement & naturel: mais si

La science n'est pas vne reminiscence ou souuenir, cõme dit Platon, que ne cõdamnerons en ce, cy apres.

ie cognoissois qu'il ne fust propre & disposé à aucun genre de lettres, ie luy tiendrois ces douces & amiables paroles, Pere & amy, il n'y a moyen que vo⁹ deueniez hõme docte par la voye que vous auez choisie: partant ie vous aduise de ne perdre le temps & la peine, & de trouuer autre maniere de viure, qui ne requiere si grande adresse & habilité que faict l'estude des lettres. Qu'ainsi soit, nous voyons par experience entrer au cours de quelque science vn grand nombre d'escoliers (estant le maistre ou bon ou mauuais,) & à la fin, les vns deuiennẽt fort sçauans, les autres sont de moyenne erudition, les autres, en tout le cours de leurs estudes, n'ont fait autre chose que perdre temps, consommer leur bien, & se rompre la teste, sans faire aucun profit. Ie ne sçay d'où peut prouenir cela, veu que tous ont ouy vn mesme maistre, auec égale diligence & sollicitude, ayans les rudes parauanture prins plus de peine que ceux de bon esprit & les

habiles. La difficulté croist encore plus grande, de voir que ceux-là qui sont rudes en vne science, sont propres & nais à vne autre, & que ceux-là qui sont de bon esprit en vn genre de lettres, passans aux autres, ne le peuuent pas comprendre. Ie porteray, à tout le moins, bon tesmoignage de cela, pource que nous estions trois compagnons qui fusmes ensemble enuoyez à l'escole pour apprendre le Latin: l'vn l'apprint facilement, & les deux autres ne peurent iamais composer vne harangue qui fust congruë & elegãte. Mais estans passez to⁹ trois à l'estude de Dialectique, l'vn de ceux qui ne peut apprendre la Grammaire, fut merueilleusement excellẽt & aigu és arts, & les deux autres n'en peurẽt en toute leur vie proferer vn seul mot. Et estãs to⁹ trois venus à l'estude d'Astrologie, fut chose digne de cõsideration, que celuy qui n'auoit peu apprẽdre ny le Latin, ny la dialectique, sceut en peu de tẽps plus que le maistre qui nous enseignoit, ne pouuant rien com-

prendre és autres sciences. De quoy estant esmerueillé, ie commençay incontinent à discourir là dessus, & à philosopher, & trouuay en fin de compte, que chacune science demãde son esprit determiné & particulier, lequel tiré d'icelle, pour estre appliqué à autre de differente sorte, n'y sert aucunement. Si donc cela est veritable (comme il l'est par la preuue que nous en ferons cy apres) & si quelqu'vn entroit aujourd'huy aux Escoles de nostre temps, pour sonder & faire eslite des esprits; combien en renuoyeroit-il apprendre autre maniere de viure, combien en chasseroit-il au champ, comme lourdaux, hebetez & inhabiles pour apprendre les sciences; & combien en restabliroit-il de ceux lesquels pour leur pauureté & infortune, sont arrestez à quelques arts mechaniques, desquels neantmoins la nature a fait les esprits propres à l'estude des lettres? Mais voyant qu'il n'y a plus de remede en ceux là, il les faut laisser en leur train, & passer outre. Ce que

ie dy ne se peut nier, qu'il y ait des naturels esprits propres & determinez en vne science, qui ne sont pas à vne autre: & pour cette cause deuant que mettre vn enfant à l'estude, il faut descouurir la maniere de son esprit, & voir quelle des sciences est conforme à son naturel, puis la luy faire apprẽdre. Il faut bien cõsiderer aussi qu'il ne suffit de la parole, pour le rendre consommé & parfaict aux lettres, pource qu'il faut garder autres cõditions qui ne sont pas moins necessaires que le naturel ou habilité. Et pourtant Hipocrate dit, que l'esprit de l'homme garde la mesme proportion auec la science, que la terre auec la semence: car combien que la terre, de soy-mesme, soit feconde & fertile, si est-ce qu'il la faut labourer & cultiuer, & regarder à quelle maniere de semence est plus propre la naturelle disposition d'icelle, pource que toute terre ne produit auec toute maniere de semence, sans aucune distinction. Aucunes produisent mieux du bled que de

l'orge, és autres l'orge vient mieux que le bled: les vnes souffrent vne semence & sont abondantes, les autres ne la peuuent souffrir. Mais le laboureur ne se contente de ceste distinction là: car apres auoir labouré la terre en bonne saison, il aduise le temps cõuenable pour semer, pource qu'il ne le peut faire en tout tẽps, & quand le bled est sorty, il le purge de l'iuraye & autres mauuaises herbes, afin qu'il puisse croistre & rapporter le fruict qu'il attend de la semence. Ainsi faut-il, estant la science choisie la plus conuenable à l'homme, qu'il commence à l'estudier en son premier aage, lequel, comme dit Aristote, est le plus propre & meilleur pour apprendre: ioinct que la vie de l'homme est fort courte, & les arts fort longs: à raison de quoy est besoin d'auoir temps suffisant pour les apprendre, & temps pour les exercer, & par le moyen d'iceux, profiter à la Republique. La memoire des enfans, dit Aristote, est vuide & nuë, sans aucune impres-

En la 30 sec. prob. 4.
Au 1 des Aphoris. 3 sec. proëm. 4.

sion, à raison de quoy, aussi tost qu'ils sont nais, ils reçoiuent en icelle, facilement quelque chose, ne ressemblant pas à la memoire des hommes aagez, laquelle remplie de tant de choses qu'ils ont veuës tout le tẽps de leur vie, ne peut receuoir aucune chose d'auantage. Et pour cette cause Platon a dit, que tousiours nous racontions choses honnestes deuant les petits enfans, afin qu'ils soient incitez aux œuures de vertu, d'autant qu'ils n'oublient iamais ce qu'ils apprennent en cest âge. Et ne faut suiure le conseil de Galien, qui dit que depuis que nostre nature atteint toutes les forces qu'elle peut obtenir, il nous faut apprendre les arts & sciences: mais il n'a point de raison, si d'auẽture il ne veut vser de distinction. Celuy qui doit apprendre le Latin, ou quelqu'autre langue, le doit faire en sa premiere ieunesse: car s'il attend que son corps soit endurcy & creu parfaictement, il n'apprendra iamais chose qui vaille. Au second âge, qui est l'adolescence,

Au Dialogue du iuste.

En sa harangue persuasiue aux bõs Arts.

En l'adoleſcẽce l'hõme aſſemble toutes les differences d'eſprit, pource que cet aage eſt le plus temperé de tous, qu'il ne faut laiſſer paſſer ſans apprendre les lettres qui sõt pour ſeruir à l'hõme.

il faut trauailler en l'art de Dialectique, pource que ſe commence à deſcouurir l'eſprit & entendement, lequel en l'eſtude de Dialectique ſe peut rapporter aux liens & trauers que l'on met aux pieds d'vne mule, auec leſquels cheminant quelques iours, elle apprend à aller l'amble: Ainſi noſtre entendement duit & façonné aux regles & preceptes de Dialectique, comme vne Haquenée à l'amble, a puis apres és ſciences & diſputes vne gentille maniere de diſcourir & raiſonner. L'homme eſtant paruenu au tiers aage de iouuence, peut apprendre toutes les autres ſciences qui appartiennent à l'entendement, pource qu'il eſt deſia aſſez manifeſte & deſcouuert. Il eſt vray qu'Ariſtote excepte la Philoſophie naturelle, diſant que le ieune homme n'eſt pas diſpoſé pour apprendre cette maniere de lettres, en quoy il ſemble qu'il ait raiſon, pour eſtre vne ſcience de plus grande cõſideration & prudence que nulle autre. Or donc ſçachãt

l'âge auquel se doiuent apprẽdre les sciences, il faut soudain trouuer lieu propre pour icelles, où ne se traitte autre chose que les lettres, comme sont les Vniuersitez. Et pourtant doit sortir l'enfant de la maison du pere, pource que la mere, les freres, parens & amis qui ne sont de sa profession, luy font vn grand destourbier d'apprẽdre. Cela se void clairemẽt és escoliers natifs des villes & lieux où sont les Vniuersitez, desquels n'y a pas vn, sinon par grande merueille, qui deuienne iamais sçauant. A quoy l'on peut facilement remedier enuoyant par eschange des Vniuersitez, les natifs de la ville de Salamanque, estudier en la ville d'Alcala de Henares, & ceux d'Alcala, en Salamãque. Et quant à ce que l'hõme doit laisser son pays natal, pour deuenir vertueux & sage, est bien de telle importance, qu'il n'y a maistre au monde qui luy puisse de tant seruir & enseigner, se voyant specialement priué de la faueur & plaisir de sa patrie. *Sors de ton pays* (dit Dieu à Abraham)

En Genese ch. 12.

d'entre tes parens, & de la maison de ton pere, & t'en va au lieu que ie t'enseigneray, où i'agrandiray ton nom, & te donneray ma benediction. Dieu en dit autant à tous ceux qui desirent la vertu & science : car cõbien qu'il les puisse benir en leur pays, il veut neantmoins que les hommes se disposent par tel moyen qu'il ordonne, pour obtenir ces dõs & graces. Tout cela se doit entendre, pourueu que l'hõme soit doué d'vn bon esprit & naturel : car autrement, quiconque va à Rome, estant vne beste, retourne vne beste : il ne sert de gueres au rude & mal habile d'aller estudier à Salamanque, où il ne trouuera la chaire d'entendement, ny de prudence, ny hõme qui l'enseigne. Pour la troisiesme diligence, il faut trouuer vn maistre qui enseigne facilemẽt & auec methode, duquel la doctrine soit bonne & certaine, non pas sophistique ny de vaines cõsiderations, car tout ce que fait l'escolier, en tout le tẽps qu'il apprend & estu-

Tu ne feras rien malgré Minerue.

die, est de croire tout ce que le maistre luy propose, pource qu'il n'a pas la discretion ny l'entier iugement pour discerner & separer le faux du vray: combien que soit chose casuelle, & non au chois de ceux-là qui apprennent d'aller en certain temps estudier aux Vniuersitez, pourueus de bons ou mauuais maistres: comme il aduint à certains Medecins, desquels parle Galien, & lesquels ayãs esté par luy conuaincus, par plusieurs experiences & raisons, des fautes qu'ils commettoient en leurs cures & pratiques, au grand preiudice de la santé des hommes, les larmes leur sortirent des yeux, & en la presence du mesme Galien cõmencerẽt à maudire leur mauuaise fortune d'auoir rencontré mauuais maistres qui les auoient enseignez. Il est vray que se trouuent en certains escoliers des esprits si heureux, qu'ils entendent incontinent les qualitez & doctrine du maistre: de maniere que si elle est mauuaise, ils la sçauent bien reietter; & approuuer, au contrai-

Au 8. de sa Methode, cap. 4.

re, ce qu'ils enseignent de bon. Ceux là enseignent beaucoup d'auantage le maistre, au bout de l'an, qu'ils ne sont pas enseignez du maistre: pource que doutans & interrogeans subtilement, ils font sçauoir au maistre, & respondre choses fort hautes & subtiles, que iamais il n'euſt apprins, si le disciple par la bonté de son esprit ne luy en euſt ouuert le chemin: mais ne se trouuent gueres de tels, & les autres rustres rudes & ignorans sont infinis, & par ainsi seroit expedient (bien que ne se deuſt faire ceste eſlection & examen, pour apprendre les sciences) que les Vniuersitez se pourueuſſent touſiours de bons maistres doüez d'vne saincte doctrine & bon entendement, afin qu'ils n'enseignent erreurs, ny fauſſes propositions aux ignorans. Pour la quatrieſme diligence qu'il conuient employer, il faut eſtudier la science par bon ordre, commençant par les principes & elemens d'icelle, gaignãt peu à peu le milieu, & puis apres la fin, sans ouyr premierement autre ma-

tiere. Car i'ay touſiours penſé eſtre vne grãde faute, d'entendre pluſieurs leçons de diuerſes matieres, & de les reuoir toutes enſemble en ſon eſtude, pourautant que de cela aduient vn meſlãge de diuerſes choſes qui cõfondent l'eſprit: de maniere qu'en la pratique, l'hõme puis apres ne ſe peut bien ſeruir des preceptes de ſon art, ny les aſſeoir en leur lieu conuenable. Il vaut mieux apprendre chacune matiere à part, & par ſon ordre naturel en la cõpoſition: car de la meſme maniere qu'elle eſt apprinſe, elle eſt aſſiſe & imprimée en la memoire. Ce que particulierement doiuent faire ceux qui de leur propre naturel ont l'eſprit confus: auquel on peut facilement remedier, entendant vne ſeule matiere, & puis celle qui la ſuit, quand elle eſt acheuée, iuſques à la fin de l'art. Or Galien ſçachant de combien il importoit, eſtudier les matieres auec bon ordre & methode, a faict vn liure pour enſeigner la maniere que l'on doit tenir à la lecture de ſes œuures,

De l'ordre de ſes liures.

& à ce que le Medecin ne s'y rende confus. Autres tiennent que l'escolier, tandis qu'il estudie, ne doit manier qu'vn liure, comprenant entierement la doctrine qu'il veut sçauoir, où il doit lire, & non en plusieurs, afin qu'il ne se trouble ny confonde: en quoy ils ont grande raison. En fin ce qui rend l'homme fort docte & sçauant est le long espace de temps qu'il employe à l'estude des lettres, & l'espoir que la science prenne en son esprit profonde racine: car ny plus ny moins que le corps ne se maintient de l'abondance de ce que nous mangeons & beuuons en vn iour, ains de ce que l'estomach cuit & digere seulement: ainsi nostre entendement ne se plaist & nourrit de ce qu'en peu de temps nous lisons beaucoup, mais de ce que peu à peu il entend & rumine souuent: nostre esprit se dispose iournellement de mieux en mieux, & auec laps de temps tombe en la cognoissance des choses, qu'il ne pouuoit ny entendre ny sçauoir au precedent

L'entendement a son principe, accroissement, estat ou constitution, & declinaison, ny plus ny moins que l'homme & les autres animaux & plantes. Il commence en son adolescence, il a son accroissement en la iouuence & aage viril, l'estat en l'aage parfait, & commence à decliner en la vieillesse. Et pour cette cause, celuy qui veut sçauoir en quel aage son entendement est le plus fort & vigoureux, sçache que c'est depuis trente trois ans insques enuiron les cinquante: auquel temps se doiuent faire les graues Autheurs, si ainsi est que durant leur vie ils ayent eu quelques opinions contraires. Celuy qui veut composer & escrire des liures, le doit faire en cet aage, & non deuant ny apres, s'il ne se veut retracter, ou changer d'opinion. Mais les aages des hommes ne sont en tous d'vne mesme sorte: car aucuns sortent de leur enfance à douze ans, les autres à quatorze, les autres à seize, les autres à dixhuict. Les aages

En quel âge on doit escrire.

Il ne faut limiter les âges selon le nombre des ans. Gal. 6.

de la cõ-
ſeruatiõ
de ſanté

de ceux-cy ſont longs, pource que leur iouuẽce arriue preſque iuſques à quarãte ans, leur âge arreſté & parfait iuſques à ſoixante. Ils obtiẽnent pour la vieilleſſe autres vingt années, de maniere qu'ils viuent quatre-vingts ans, qui eſt le terme des plus forts & robuſtes. Ceux deſquels l'enfance eſt terminée à douze ans, ont la vie fort courte: ils commencent bien toſt à raiſonner, & bien toſt la barbe leur vient, l'eſprit ne leur dure gueres, & commencent à enuieillir & deuenir caducs à quarante ans, & meurent à quarante-huict. De toutes les conditions que i'ay alleguées n'y en a pas vne qui ne ſoit fort neceſſaire, vtile & profitable au ieune homme pour ſçauoir: mais le principal poinct eſt d'auoir le naturel correſpondant & conuenable à la ſcience qu'il veut apprendre. Car nous voyons que pluſieurs hõmes, leur ieuneſſe eſtant paſſée, ont commencé à eſtudier, ont ouy de mauuais maiſtres en leur pays, & par vn mauuais ordre, & neant-

Ainſi
Baldo
eſtudia
les loix
eſtant
vieil, &

moins en peu de temps, ſont deuenus grands perſonnages. Mais ſi l'eſprit defaut, Hippocrate dit que toute la diligence qui eſt employée à l'eſtude eſt perduë. Ciceron l'a cogneu en fin: car eſtant faſché de voir ſon fils tant ignorant, & que tout ce qu'il auoit peu faire n'auoit rien ſeruy en ſon endroit, il dit en cette maniere & ſens: *Car qu'eſt-ce autre choſe de guerroyer contre les Dieux comme firent les Geans, ſinon reſiſter à la nature?* Comme s'il euſt voulu dire, Y a-il choſe qui reſſemble mieux à la guerre des Geans contre les Dieux, que quand l'homme ſe met à eſtudier, ayant faute d'entendement? Car comme les Geans ne vainquoient iamais les Dieux, ains demeuroient touſiours vaincus: tout eſcolier qui voudra vaincre ſa mauuaiſe nature, demeurera par elle vaincu & ſurmonté. Et pour cette cauſe Ciceron meſme nous conſeille de ne forcer ny contraindre la nature, pourchaſſans d'eſtre grands Orateurs & Aduocats, ſi elle ne le veut

fut en icelles grand perſonnage.

Au liure de l'ornement conuenable & decent.

permettre, pource que nous trauaillerions en vain.

Icy est demonstré que la Nature est celle qui rend le ieune homme propre & habile pour apprendre les sciences.

Chap. II.

La nature habilite, l'art facilite, & l'vsage rẽd l'hõme maistre.

LEs anciens Philosophes disent par vne sentence fort commune & vsitée, que la Nature est celle qui rend l'homme propre & habile pour apprendre: que l'art auec les preceptes & reigles, luy en donnent vn facile chemin, & que l'vsage & experience qu'il a des choses particulieres, luy donnent le moyen de pouuoir venir à la pratique & œuure. Mais personne d'iceux n'a dit particulierement que c'est de ceste Nature, ny sous quel genre elle se doit constituer. Ils ont dit seulement que venant à defaillir en celuy qui apprend, l'art, l'experience, les maistres, les liures, & le trauail, ne seruent

permettre, pource que nous trauaillerions en vain.

Icy est demonstré que la Nature est celle qui rend le ieune homme propre & habile pour apprendre les sciences.

Chap. II.

La nature habilite, l'art facilite, & l'vsage rẽd l'hõme maistre.

LEs anciens Philosophes disent par vne sentence fort commune & vsitée, que la Nature est celle qui rend l'homme propre & habile pour apprendre: que l'art auec les preceptes & reigles, luy en donnent vn facile chemin, & que l'vsage & experience qu'il a des choses particulieres, luy donnent le moyen de pouuoir venir à la pratique & œuure. Mais personne d'iceux n'a dit particulierement que c'est de ceste Nature, ny sous quel genre elle se doit constituer. Ils ont dit seulement que venant à defaillir en celuy qui apprend, l'art, l'experience, les maistres, les liures, & le trauail, ne seruent

uent de rien. Le populaire voyant vn homme de grand esprit & habilité demonstre incontinent que Dieu en est autheur : & ne se soucie d'aucune autre chose, ains tient pour estre vne vaine imagination tout ce qui ne se rapporte là : mais les Philosophes naturels se mocquent de cette maniere de parler. Car combien qu'elle soit pleine de pieté, & qu'elle contienne verité & religion, elle vient neantmoins de ce qu'il ignore l'ordre & establissement que Dieu dõna aux choses naturelles, le iour qu'il les crea: car pour couurir son ignorance, & de peur que personne le puisse reprendre, ou contredire à son opinion, certifie que tout se fait par la volonté de Dieu, & qu'il n'auient aucune chose que par sa permission diuine : mais pour autant que cela est tres-veritable & notoire, il est digne de reprehension : car comme chacune demande (dit Aristote) ne se doit faire d'vne mesme maniere, aussi ne doit on donner toute response d'vne mes-

Hippocrate.

Arist. au 1. des Topiques.

me maniere, combien qu'elle soit veritable. Estant à ce propos vn Philosophe naturel, à deuiser, vn iour, auec vn Grammairien, vint à eux vn Iardinier curieux, qui leur demanda pourquoy faisant tant bien son deuoir apres la terre de son iardin à la remuer, cultiuer, becher, sarcler, & fumer, elle ne mettoit iamais, de bonne volonté, dehors ce qu'il y semoit, mais au contraire faisoit croistre facilement les herbes qu'elle produisoit du sien? Le Grammairien respondit, que cela venoit de la diuine prouidence, & qu'il estoit ainsi ordonné de Dieu pour le bon gouuernement du monde: mais le Philosophe Phisicien se print à rire de ceste responſe, voyant qu'il referoit cela à Dieu, pource qu'il ne sçauoit pas le discours des choses naturelles, ny en quelles manieres elles produisent leurs effects. Le Grammairien le voyant rire, luy demanda s'il se mocquoit de luy, ou de quoy il se rioit. Le Philosophe respondit, qu'il ne se rioit pas de

Exemple.

luy, mais du maistre qui l'auoit tant mal enseigné: pource que des choses qui viennent de la prouidence diuine (comme les œuures supernaturelles) la cognoissance & solution en appartient aux Metaphisiciens, que nous appellons maintenant Theologiens. Mais la question du Iardinier est naturelle & appartient à la iurisdiction des Philosophes naturels, pource que cet effect prouient de certaines choses & manifestes. Parquoy le Phisicien respondit, que la terre ressemble à la marastre, laquelle entretient fort bien les enfans qu'elle a faicts & engendrez, & oste la nourriture à ceux de son mary: de maniere que nous voyons les siens bien nourris & en bon poinct, & les autres maigres, attenuez & sans couleur. Les herbes que la terre produit du sien sont sorties de ses propres entrailles, & celles que le Iardinier fait leuer par force, sont venues d'vne autre mere, au moyen de quoy elle leur

Il faut sçauoir les bornes & iurisdiction de chacune science.. Aristote liur. des Etiques chap. 4

oſte la vertu & l'aliment par lequel elles doiuent croiſtre, pour le donner aux herbes qu'elle a engendrées. Hippocrate raconte auſſi qu'ainſi qu'il fuſt allé voir ce grand Philoſophe Democrite, il luy fit entendre les folies que le vulgaire diſoit de la Medecine : à ſçauoir que ſe voyant exempts de la maladie, il certifioit, que Dieu ſeul les gueriſſoit, & que ſans la volonté d'iceluy, l'induſtrie du Medecin ne ſeruoit pas beaucoup. C'eſt vne maniere de parler tant ancienne, & l'ont tant de fois debatuë les Philoſophes naturels, que ſeroit peine perduë de la penſer faire oublier : ioint qu'il n'eſt conuenable de ce faire, pour autant que le vulgaire ignorant les cauſes particulieres de quelque effect, reſpond mieux & plus veritablement par la cauſe vniuerſelle, qui eſt Dieu, que non pas autrement. Et pourtant me ſuis-ie pluſieurs fois mis à conſiderer, d'où vient que le commun peuple attribue tant volontiers toutes choſes à Dieu, & non

En l'Epiſtre à Damagete.

à la Nature, ayant en horreur les moyens naturels. Ie ne sçay pas si i'en ay peu cõprendre la raison : toutesfois il est aisé à entendre, que le peuple parle de cette maniere, pour sçauoir quels effects se doiuent entierement attribuer à Dieu, & quels à la Nature: ioint que les hommes, pour la pluspart sont impatients, qui veulent que leur desir soit incontinent accomply. Et comme ainsi soit que les moyens naturels soient de grande estendue, & operent par laps & cours de temps, il n'a pas la patience d'y regarder : & sçachant que Dieu est tout-puissant, qui faict en vn moment tout ce qui luy plaist, suiuant les exemples qu'il en a, il voudroit qu'il luy dõnast santé comme au Paralytique, science cõme à Salomon, & richesses comme à Iob, qu'il le deliurast de ses ennemis, comme il a deliuré Dauid. L'autre raison de cette maniere de parler, est que les hommes sont arrogants, & presomptueux, plusieurs desquels desirent en leur cœur, que Dieu

leur face quelque grace ſpeciale & particuliere, & que ce ne ſoit par la voye commune (comme eſt de faire luire le Soleil ſur les iuſtes & les mauuais, & faire pleuuoir pour tous en general) pource que les graces ſont d'autãt plus eſtimées qu'elles ſont octroyées à moins de perſonnes. Et pour cette cauſe auons nous veu pluſieurs hommes feindre des miracles és maiſons & lieux de deuotion, afin que le peuple accoure à eux incontinent, & les tienne en grande veneration (comme perſonnes auec leſquels Dieu s'eſt rendu familier) de maniere que s'ils ſont pauures, le peuple les fauoriſe de grandes aumoſnes, & aucuns en tombent en intereſt. La troiſieſme raiſon eſt, que les hommes ſe veulent repoſer, & ne veulent prendre aucune peine, veu que les choſes naturelles ſont tellement diſpoſées, que pour en ſçauoir les effects, il eſt beſoin de trauailler: & pourtant voudroient-ils que Dieu vſaſt en leur endroit de ſa toute-puiſ-

ſance, & que ſans aucun trauail, leurs deſirs fuſſent accomplis. Ie laiſſe à part la malice de ceux qui demandent à Dieu des miracles pour tenter ſa puiſſance, & cognoiſtre s'il les pourra faire : autres, qui par vne vengeance, demanderent le feu du Ciel, & autres chaſtimẽs tres-cruels. La derniere raiſon vient de ce que le vulgaire eſt fort religieux, & deſireux de l'honneur de Dieu & aduancement de ſa gloire : ce qui aduient beaucoup pluſtoſt par les miracles, que par les effets naturels. Mais le vulgaire des hommes ne ſçait pas les œuures ſupernaturelles & prodigieuſes que Dieu fait, pour monſtrer à ceux qui ſont ignorans comme il eſt tout-puiſſant, & qu'il les fait pour approuuer ſa doctrine : ſans laquelle neceſſité il ne les feroit iamais. Ce qui eſt aiſé à entendre, conſiderant que Dieu n'execute plus maintenant ces œuures eſtranges du vieil & nouueau Teſtament, pource qu'il a mis toute diligence d'informer les hommes, par miracles, de ſa verité. De

penſer maintenant qu'il retourne approuuer par nouueaux ſignes & miracles ſa ſaincte doctrine (en reſſuſcitant les morts, donnant la veue aux aueugles, & gueriſſant les boiteux & les paralytiques) c'eſt vne grande erreur: car Dieu enſeigne vne fois ce qui eſt conuenable aux hommes, le prouue par miracles, & ne le repete point. *Dieu parle vne* *Iob. c. 33* *fois, & ne repete ce qu'il a dict.* Le plus grand indice que i'aye pour deſcouurir ſi vn homme n'a pas l'eſprit approprié à la Philoſophie naturelle, eſt de le voir attribuer toutes choſes au miracle, ſans aucune diſtinction: & au contraire ne faut douter du bon entendement de ceux leſquels ne ceſſent tant qu'ils ſçachent la cauſe particuliere de quelque effect. Ceux-là ſçauent bien que ſe trouuent certains effects qui ſe doiuent immediatement referer à Dieu, comme ſont les miracles: & autres à la Nature, comme ceux qui naiſſent & prouiennent de certaines cauſes. Mais quand nous parlons de

l'vne & l'autre maniere, nous establissons Dieu autheur de tout: Car quand Aristote a dit, Dieu & la Nature ne font rien en vain, il n'a voulu entendre que la Nature fust quelque chose vniuerselle ayant iurisdiction separée de Dieu, mais vn nom de l'ordonnance & regle que Dieu establit en la composition du monde, afin que succedent les effects qui sont necessaires pour la conseruation d'icelluy. Par ainsi a l'on coustume de dire, que le Roy & le Droict Ciuil ne font tort à personne: en laquelle maniere de parler, nul n'entend que ce nom (Droict) signifie aucun Prince qui ait iurisdiction separée de celle du Roy, mais tient que c'est vn terme qui comprend, par la signification, toutes les loix & ordonnances que le Roy a faictes, pour la conseruation de sa Republique. Et ny plus ny moins que le Roy se reserue des cas qui ne peuuent estre determinez par le Droict, tant ils sont grands & estranges, Dieu pareillement se reserue

liure 1. du Ciel.

les effects miraculeux, qui ne peuuent estre produits des causes naturelles. Mais il faut bien noter icy, que celuy qui les doit cognoistre tels, & les discernet des œuures naturelles, doit estre grand Philosophe naturel, & sçauoir de chacun effect la certaine cause d'iceluy. Et neantmoins tout cela ne suffit, si l'Eglise Catholique ne les declare tels. Et comme les hommes de lettres trauaillent apres l'estude du Droict Ciuil, & le retiennent en leur memoire pour sçauoir & entendre la volonté du Roy, en la determinaison & arrest de tel & tel cas: ainsi nous autres Philosophes naturels (comme entendus en ceste faculté) mettons toute peine de sçauoir le discours & ordonnance que Dieu fit, le iour qu'il crea le monde, pour contempler & sçauoir de quelle maniere il a voulu que les choses soient succedées, & pourquoy. Et comme ce seroit chose digne de rire, si vn homme de lettres alleguoit en ses escrits, pour chose bien prouuée, que le Roy fait

L'ignorance de la Philosophie naturelle prend pour miracle ce qui ne l'est pas.

determiner tel cas, sans monstrer la loy & raison, par laquelle il le veut decider : Les Philosophes se rient aussi de ceux qui disent, ceste œuure est de Dieu, sans denoter l'ordre & discours des choses particulieres, d'où elle peut proceder. Et comme le Roy ne veut prester l'aureille à qui le requiert, d'abolir & casser vne loy iuste, ou de faire decider vn cas hors l'ordre qu'il fait garder & entretenir en iugement, ainsi Dieu ne veut escouter celuy qui demande des miracles & faits, par dessus l'ordre de Nature, sans qu'il en soit besoin. Car combien que le Roy casse & establisse tous les iours des loix, & change l'ordre de la Iustice (tant pour la diuersité des temps, que pour ce que le conseil de l'homme est caduc & muable, qui ne peut, pour vne fois attaindre à la droiture & iustice) si est-ce que l'ordre naturel de tout l'Vniuers, que nous appellons Nature, est certain depuis que Dieu a creé le monde,

auquel l'on ne sçauroit ny adiouſter ny diminuer choſe que ce ſoit, pource que Dieu l'a eſtably auec telle ſageſſe & prouidence, que de requerir vn tel ordre n'eſtre gardé, c'eſt vouloir rendre les œuures de Dieu imparfaictes & defectueuſes. Mais retournant à cette ſentẽce tant vſitée des Philoſophes anciens, *La nature fait habile*, il faut entendre que l'on trouue des eſprits & habilitez que Dieu departit & diuiſe entre les hommes, hors de l'ordre naturel, comme fut la ſcience des Apoſtres, leſquels d'hommes lourds & idiots, furent miraculeuſement inſpirez, & remplis de ſcience & de ſçauoir. Quant à cette maniere d'habilité & ſcience, ne ſe peut verifier cecy, *Nature fait habile*, pource que c'eſt vn œuure qui ſe doit entierement rapporter à Dieu, & non pas à la Nature. Il faut entendre le meſme de la ſcience des Prophetes, & de tous ceux auſquels Dieu a faict cette grace. Il y a vne autre maniere d'habilité entre les hommes,

qui leur vient, pource que Nature les a engendrez par l'ordre & moyen ordonné de Dieu à cet effect, & de cette maniere dit-on certainement, *Nature fait habile.* Car, comme nous prouuerons au dernier chapitre de cet œuure, il y a vn tel ordre & conuention és choſes naturelles, que ſi les peres, au temps de l'engendrement, y prennent garde, & penſent à les garder, tous leurs enfans ſeront ſages, & ne s'en faudra pas vn. Cependant cette ſignification de Nature eſt fort vniuerſelle & confuſe, & l'entendement n'eſt pas content, & ne ceſſe tant qu'il ſçache le faict particulier, & la derniere cauſe: & pourtant eſt beſoin trouuer vne autre ſignification de ce nom (Nature) qui conuienne mieux à noſtre propos. Ariſtote, & tous les autres Philoſophes naturels, particulariſent dauantage ce nom, & appellent la Nature certaine forme ſubſtantielle, qui donne eſtre à la choſe, & eſt principe de toutes ſes œuures. Et en cette

Lib. 2 de Phyſica auſcultatione.

signification, nostre ame raisonnable, à iuste raison, s'appellera Nature, pource que nous tenons d'elle l'estre formel d'hommes, & elle mesme est le principe de tous nos faits & actions. Mais comme ainsi soit, que toutes les ames raisonnables soient d'egale perfection, (tant celle du sage & sçauant que celle de l'ignorant) on ne sçauroit certifier en cette signification, quelle est la nature qui rend l'homme habile. Car si cela estoit vray, tous les hommes seroient egaux en esprit & sçauoir. Par ainsi le mesme Aristote a trouué autre signification de nature, qui est cause que l'homme est habile, ou inhabile. Car il dit, que le temperament des quatre premieres qualitez (chaud, froid, sec, humide,) se doit appeller Nature: pource que de ceste nature procedent toutes les habilitez de l'homme, toutes les vertus & vices, & cette grande varieté d'esprits que nous voyons. Ce qu'il peut appertement cognoistre & prouuer, en

en la 30 sect. proble. 1.

considerant les aages d'vn homme tres-sage, lequel en son enfance n'est autre qu'vn brut animal, n'vsant d'autres puissances que de celles de l'ire & conuoitise: mais estant venu en l'aage d'adolescence, il commence à descouurir vn esprit admirable, qui luy dure iusques à certain temps, & non plus: car suruenant la vieillesse, il va perdant son esprit de iour en iour, iusqu'à tant qu'il deuienne caduc. Il est certain que cette diuersité d'esprit, procede de l'ame raisonnable, laquelle en tous âges, est touſiours de mesme, sans receuoir en ses forces & substance, aucune alteration ou changement, n'estoit qu'en chacun aage l'homme obtient vn diuers temperament & contraire disposition, à raison de laquelle l'ame faict vne chose, en enfance; vne autre en ieunesse, & vne autre en vieillesse: & pourtant voyons nous euidemment, puis qu'vne mesme ame fait œuures contraires en vn mesme corps, à cause du con-

Hippocr. a vsé de mesmes termes, disant, que l'ame de l'homme va touſiours en auant, iusqu'à la mort. 6. ep. part. 3 com. 5.

traire temperament en chacun âge, que quand nous voyons deux ieunes hõmes, l'vn habile, & l'autre ignorant & inhabile, cela vient de ce corps, le temperament de l'vn est different de l'autre, lequel pour estre principe de toutes les œuures de l'ame raisonnable, les Medecins & Philosophes ont appellé, Nature: de laquelle signification est proprement verifiée cette sentence, *Nature fait habile.* En confirmation de cette doctrine, Galien a escrit vn liure par lequel il prouue que les mœurs de l'ame suiuent le temperament du corps où elle reside, & qu'à raison de la chaleur, froidure, humidité, & secheresse, de la region en laquelle les hommes habitent, des viandes qu'ils mangent, des eaux qu'ils boiuent, & de l'air qu'ils respirent, les vns sont ignorans, & les autres sages: les vns vaillants, & les autres couards: les vns cruels, & les autres misericordieux: les vns secrets, & les autres ouuerts: les vns menteurs, &

Hipp. & Gal. l. 1. de la nature humaine, & Plat. au Phedre.

Les mœurs de l'ame suiuent le temperamẽt du corps.

les autres veritables: les vns traiſtres, & les autres loyaux: les vns inconſtans, les autres arreſtez: les vns doubles, les autres ſimples: les vns chiches, & les autres liberaux: les vns honteux, & les autres eshontez: les vns incredules, & les autres ayſez à perſuader. Et pour le prouuer, il s'eſt ſeruy de pluſieurs paſſages d'Hipocrate, de Platon, & d'Ariſtote, leſquels certifient que la difference des nations, tant en la compoſition du corps, comme és conditions de l'ame, vient de la varieté de ce temperament. Or on voit clairement combien different les Grecs des Scytes, les François des Eſpagnols, les Indiens des Allemans, & les Ethyopiens des Anglois. Ce qui ne ſe voit ſeulement és Regions tant loingtaines & ſeparées l'vne de l'autre: mais ſi nous conſiderons les prouinces de toute l'Eſpagne, nous pourrons departir les vertus & vices ſuſdits aux habitans d'icelles, ſelon qu'ils leur ſeront propres. Et ſi nous conſiderons

D'où vient la difference des nations.

l'esprit & mœurs des Catelans, Valencians, Murcians, Granadins, Andaluzes, Estremegnois, Portugais, Gallegues, Asturians, Montagnois, Biscains-Nauarrois, Arragonnois, & Castillans; Qui ne verra & cognoistra la difference qui est entr'eux, non seulement en la signure du visage & composition du corps, mais aussi és vertus & vices de l'ame? Ce qui vient de ce que chacune prouince des susdites nations, obtient son different particulier temperament. Et non seulement se voit cette diuersité de mœurs és regions tant esloignées, mais aussi és lieux distans seulement d'vne petite lieuë l'vn de l'autre, où vous ne sçauriez croire la difference qu'il y a des esprits entre les habitans d'iceux. Finalement tout ce que Galien escrit en son liure est le fondement de ce mien œuure: Et combien qu'il ne touche particulierement aux differences du naturel & habilité des hommes, ny aux sciences que chacune demande en

particuler: ſi a-il bien entendu qu'il eſtoit neceſſaire de partir les ſciences aux ieunes hommes, & donner à chacun celle que ſon naturel requeroit. Et a dit en outre, que les Republiques bien ordonnées deuroient eſtablir hommes de grande prudence & ſçauoir qui deſcouuriſſent en l'aage tendre l'eſprit & naturelle induſtrie d'vn chacun, pour leur faire apprendre l'art qui leur ſeroit conuenable, ſans le laiſſer à leur élection.

Aug. lib. 9. de ciuitis Hippo. & Platonis.

Quelle partie du corps doit eſtre bien temperée afin que l'enfant ſoit habile, ou de bon eſprit.

Chap. III.

LE corps humain a vne ſi grande varieté de parties & puiſſances, chacune appliquée à la fin qu'il ne ſera hors de propos, ains neceſſaire ſçauoir, premierement quel membre nature a ordonné pour inſtrument principal, à ce que l'hom-

particuler: ſi a-il bien entendu qu'il eſtoit neceſſaire de partir les ſciences aux ieunes hommes, & donner à chacun celle que ſon naturel requeroit. Et a dit en outre, que les Republiques bien ordonnées deuroient eſtablir hommes de grande prudence & ſçauoir qui deſcouuriſſent en l'aage tendre l'eſprit & naturelle induſtrie d'vn chacun, pour leur faire apprendre l'art qui leur ſeroit conuenable, ſans le laiſſer à leur élection.

Aug. lib. 9. de ciuitis Hippo. & Platonis.

Quelle partie du corps doit eſtre bien temperée afin que l'enfant ſoit habile, ou de bon eſprit.

Chap. III.

LE corps humain a vne ſi grande varieté de parties & puiſſances, chacune appliquée à la fin qu'il ne ſera hors de propos, ains neceſſaire ſçauoir, premierement quel membre nature a ordonné pour inſtrument principal, à ce que l'hom-

me fust sage & prudent. Car il est certain que nous ne raisonnons pas du pied : que nous ne cheminons de la teste: que nous ne voyons du nez: & que nous n'oyons pas des yeux: mais que chacune de ces parties a son propre vsage & particuliere composition, pour l'œuure qui luy est conuenable, Deuant que Hippocrate & Platon fussent au monde, les Philosophes naturels tenoient pour certain, que le cœur estoit la principale partie où residoit la faculté de la raison, & l'instrument au moyen duquel nostre ame exerce les œuures de prudence, l'esprit de memoire & d'entendement : Et pourtant l'Escriture saincte s'accommodant à la commune maniere de parler de ce temps là, appelle en plusieurs endroits, le cœur, la partie superieure de l'homme. Mais ces deux graues Philosophes estans venus au monde, donnerent à entendre que ceste opinion estoit fausse, & prouuerent par plusieurs raisons & experiences, que le

Le cœur & ce qui est au dedans du corps a senti-

cerueau est le siege principal de l'ame raisonnable. Ce que tous ont accepté, horsmis Aristote, lequel voulant contredire du tout à Platon, est retourné refraischir & renouueller la premiere opinion, la rendant probable par argumens topiques, ou tirez des lieux. Il ne faut pas debatre en cet endroit quelle est la plus certaine opinion: car il n'y a pas vn Philosophe qui n'aduoue que le cerueau est l'instrumẽt ordonné de nature, pour rendre l'homme sage & prudent: il conuient declarer seulement quelles doiuent estre les cõditions de cette partie pour estre bien organisée & composée, & afin que le ieune hõme (à cette occasion) ait bon esprit & entendement. Le cerueau doit auoir quatre qualitez, à ce que l'ame raisonnable puisse commodément faire les œuures d'entendement & prudence. La premiere est la bonne composition: l'autre, que les parties d'iceluy soient bien vnies: la troisiesme, que la chaleur n'excede &

ment, & n'est participant de sapiẽce: mais le cerueau est cause de toutes ces choses, Hippoc. lib. De morbo sacro.

surpasse la froidure, ny l'humeur la siccité : la quatriesme, que la substance soit composée de parties subtiles & fort delicates. En bonne composition sont compriſes quatre autres choſes : la premiere est la bonne figure : l'autre, la ſuffiſante quantité : la troiſieſme, qu'il y ait au cerueau quatre ventricules ſeparez & colloquez chacun en ſon lieu : la quatrieſme que la capacité d'iceux ne ſoit plus grande ny moindre qu'il faut pour leur office. Galien demonſtre la bonne figure du cerueau, conſiderant par dehors la forme & compoſition de la teſte qui ſeroit telle, qu'il faudroit, dit-il, prenant vne boule de cire, parfaictement ronde que l'on manieroit doucement & applatiroit par les coſtez, de maniere qu'elle fiſt vn front & le derriere de la teſte vn peu eſleué & comme boſſu : dont s'enſuit que celuy qui a le front bien plat, & le derriere de la teſte malfaict & vny, n'a pas la figure de cerueau demonſtrant qu'il ſoit de

Auliur. de l'art de Medecine. cha. 11.

bon esprit. Quant à la quantité du cerueau, de laquelle l'ame a besoin, pour discourir & vser de raison, c'est chose merueilleuse, qu'entre les bestes brutes, il n'y en a pas vne qui ait tant de cerueille que l'homme: de maniere que deux puissans bœufs n'en ont pas tant qu'il s'en trouuera au cerueau de l'homme, quelque petit qu'il soit: & ce qui est le plus notable, entre les bestes brutes, celles qui approchent le plus de la prudence & discretion humaine (comme le singe, le renard & le chien) ont plus grande quantité de cerueille que les autres, quoy qu'ils soient plus grands de corps. Et pour cette cause Galien dit que la petite teste en l'homme est tousiours vicieuse, pource qu'il a faute de cerueille. Et certifie pareillement que si la grosse teste vient de l'abondance de matiere mal appropriée, lors que nature la forma, c'est mauuais signe, pource qu'elle est toute composée d'os & de chair, & qu'elle n'a

Quantité de la cerueille de l'homme.

Les animaux approchãs de la prudence de l'homme ont beaucoup de cerueille. Au liu. de l'art de Medecine, chap. 2.

gueres de cerueille. Comme il aduient és fort grandes & grosses oranges, lesquelles estant ouuertes n'ont guere de ius & moüelle, mais beaucoup d'escorce. Il n'y a chose qui offence tant l'ame raisonnable que d'estre en vn corps chargé d'os, de graisse & de chair. Et pour cette cause Platon dit que les chefs des hommes sages, sont ordinairement imbeciles, & aisément offencez de la moindre occasion du monde, pource que Nature les a fait legers & delicats, & ne les a voulu charger de beaucoup de matiere, de peur d'offencer l'esprit. Et est tant veritable cette doctrine de Platon, que combien que l'estomach soit si esloigné du cerueau, il l'offence neantmoins, s'il est plein de graisse & de chair: & pour confirmation de cela Galien dit que le ventre gros engendre gros entendement: & cela vient de ce que le cerueau & l'estomach sont liez & ioints ensemble par le moyen de certains nerfs, qui communiquent leurs maux l'vn à l'autre.

Ce qui offence l'ame raisonnable. Au dialogue de la nature.

Il y a 2. manieres d'hommes gros, les vns pleins de chair, d'os & de sang, les autres de graisse, & ceux cy sont fort ingenieux

tre: & au contraire, si l'estomach est sec & décharné, il aide beaucoup à l'esprit, comme nous voyons en ceux qui ont faim & necessité. Perses s'est fondé en cette doctrine, quand il a dit que le ventre donnoit l'esprit à l'homme. Mais ce que plus on doit noter en ce cas est, que si les autres parties du corps sont grosses & charneuses, qui font l'homme de grande corpulence, Aristote dit, qu'elles luy font perdre l'esprit. Et pourtant suis-ie certain, que si l'homme a grosse teste (combien que nature forte en ait esté cause, & que ce soit d'auenture aduenu par la quantité de la matiere bien appropriée) il n'a pas l'esprit si bon que s'il auoit la teste moyenne. Aristote neantmoins est de contraire opinion, demandant pour quelle raison l'homme est le plus sage de tous animaux: A quoy il respond, ne se trouuer aucun animal qui ait tant petite teste que l'homme, au regard de son corps: & entre les hommes (dit-il) ceux-là sont les plus sages, qui ont la teste

liure 4 des parties des animaux.

sect. 30 prob.

moindre: mais il n'a point de raiſon en cela; car s'il ouuroit la teſte d'vn homme, pour voir la quantité de la cerueſle qui eſt dedans, il trouueroit qu'il n'y en a pas tant en la teſte de deux cheuaux, qu'en la teſte de cet homme là. Mais i'ay trouué par experience qu'en ceux qui ſont petits, il eſt meilleur, & vaut mieux que la teſte ſoit vn peu grande, & petite au contraire en ceux qui ſont grands de corps, pource qu'en cette maniere ſe trouue la moyenne quantité, par laquelle l'ame raiſonnable execute bien ſon œuure. D'auantage, le cerueau a beſoin de quatre ventricules, afin que l'ame raiſonnable puiſſe diſcourir & philoſopher: l'vn doit eſtre aſſis au coſté droit d'icelluy, le ſecond en l'autre coſté, le troiſieſme au milieu de ces deux, & le quatrieſme en la derniere partie du cerueau. Nous dirons cy apres de quoy ſeruent à l'ame raiſonnable ces ventricules & capacitez larges ou eſtroites, quand nous traicterons des

Les petits hommes doiuent auoir grãde teſte, & les grands petite.

Le cerueau a quatre ventricules.

differences de l'esprit de l'homme. Mais ce n'est pas assez aussi que le cerueau soit bien formé, qu'il y ait vne suffisante quantité, & le nombre des ventricules que nous auons dit, auec leur capacité petite ou grande, si les parties d'iceluy ne gardent vne certaine maniere de continuation, sans estre diuisées. Et pour cette cause auons nous veu, à cause des playes de la teste, aucuns hommes perdre memoire, autres l'entendement, & autres l'imagination: & combien que le cerueau apres la gueriſon, se vienne à rejoindre, il n'a toutefois l'vnion naturelle qu'il auoit au precedent. La troiſieſme condition des quatre principales, estoit du cerueau bien temperé d'vne chaleur moderée, & sans l'excez des autres qualitez. Nous auons dit autre part, que cette diſpoſition là s'appelle bõne Nature: pour estre celle qui principalemẽt rend l'homme habile, & la contraire, inhabile. Mais la quatrieſme, du cerueau compoſé de parties ſubtiles & fort

Ce qui aduient pour les playes de la teſte.

delicates, est de plus grande importance que toutes les autres, comme dit Galien. Car voulant demonstrer la bonne composition du cerueau, il dit que l'esprit subtil monstre que le cerueau est formé de parties subtiles & fort delicates: & si l'entendement est tardif, il denote vne grosse substance: & ne fait mention du temperament. Le cerueau doit auoir ces qualitez, afin que l'ame raisonnable puisse deuëment exercer son office. Mais il y a icy vne grande difficulté, qui est que si nous anatomisons ou faisons dissection de la teste de quelque beste brute, nous trouuerons que le cerueau d'icelle est composé de la mesme sorte que celuy de l'homme, auec toutes les susdites conditions. A raison de quoy peut-on entendre que les bestes brutes se seruent pareillement de prudence & de raison, au moyen de la composition de leur cerueau: ou bien faut dire, que nostre ame raisonnable ne se sert de ce membre pour instrument principal, par le-

au liure de l'art Medicinal, ch. 22.

quel elle fait son office: ce qui ne se peut certifier. Galien respond à ce doute, disant: Certainement on peut douter si au genre des animaux, appellé irraisonnable, il y a point quelque raison, Car s'il est exempt de celle qui consiste en la voix, que l'on appelle parole, parauenture tous animaux sont participans de celle qui est conceuë en l'esprit, que l'on dit iugement: combien qu'elle soit donnée aux vns moins, & aux autres plus. Mais, certes, personne ne doute que par cette mesme raison l'homme ne soit beaucoup plus excellent que les autres animaux. Galien donne à entendre par ces paroles (bien que ce soit auec quelque crainte) que les bestes brutes participent de raison, les vnes plus que les autres, & qu'elles se seruent d'argumens & discours, combien qu'elles ne les puissent exprimer de parole, & que la difference qu'il y a d'elles à l'homme, consiste en ce que l'homme est plus raisonnable, & se sert plus par-

En la harangue persuasiue aux bie arts.

faitement de prudence. Le mesme Galien prouue aussi par plusieurs experiences & raisons, que les ames (qui sont entre les bestes brutes les plus stupides) peuuent atteindre par leur esprit à choses plus hautes, & semblent qu'Aristote & Platon n'ont iamais trouué. Aristote a voulu dire cela mesme, demandant pourquoy l'homme est plus prudent que tous les animaux: & en vn autre lieu, pourquoy l'homme est le plus iniuste de tous les animaux: en quoy il declare cela mesme que Galien a dict au lieu sus allegué. La difference qu'il y a de l'homme à la beste brute, est la mesme qui se trouue entre l'homme ignorant & le sage: & ne faut douter de cela, excepté que les bestes brutes ont la memoire, l'imagination, & autre puissance qui ressemble l'entendement, comme le singe ressemble l'homme, estant chose certaine que leur ame s'aide & se sert de la composition du cerueau, laquelle estant bonne, & telle qu'il est conuenable,

Au 2. de sa Methode, chap. 7.

En la 29. sect. probl. 6.

exerce fort bien son œuure, & auec grande prudence: & si le cerueau est mal composé, elle fait mal son office. Ainsi voyons-nous des asnes qui sont proprement du naturel allegué cy deuant: l'on en trouue tant d'autres malicieux qu'ils surpassent leur espece. Entre les cheuaux s'en trouuent plusieurs vicieux, & autres genereux: les vns plus aisez à dresser que les autres: ce qui vient du cerueau qu'ils ont bien ou mal cõposé. Nous donnerons au chapitre ensuiuant la raison & solution de ce doute, pource que là est encores touchée cette matiere. On trouue au corps autres parties, du temperament desquels depend l'esprit, aussi bien que du cerueau: desquelles nous traitterons au dernier chapitre de ce liure. Mais hors mis icelles & le cerueau, il y a au corps vne autre substãce, de laquelle se sert en ses œuures l'ame raisonnable: & veut les trois dernieres qualitez aussi bien que le cerueau, qui sont la suffisante quantité, la substance delicate, & le

bon temperament. Ce sont les esprits vitaux, & le sang des arteres, qui courent par tout le corps, adherans & ioints à l'imagination, & suiuant la contemplation. L'office de cette substance spirituelle est de reſueiller les puissances de l'homme, & de leur donner force & vigueur, à ce qu'elles puissent exercer leurs actions. Et cognoist-on cela apertement si l'on vient à considerer les mouuemens de l'imaginatiue, & ce qui aduient apres en l'œuure. Car si l'homme se met à imaginer en quelque honte qu'on luy aura faicte, le sang des arteres accourt incontinent au cœur, & reſueille la puissance de l'ire, & luy donne chaleur & force pour s'en venger. Si l'homme pense en quelque belle femme, ou que par l'imagination il cuide estre en l'acte venerien, ses esprits vitaux accourent incontinent aux membres genitaux, pour leur donner force & vigueur. Le mesme aduient quand il nous souuient de viande delicate & su-

Office de la substance spirituelle.

noureuſe: car incontinent ils accourent à l'eſtomach, & font venir l'eau à la bouche; & eſt leur mouuement ſi leger, que ſi quelque femme enceinte a enuie de manger quelque choſe, & qu'elle ſe l'imagine touſiours, nous voyons par experience, qu'elle vient à auorter, ſi bien toſt on ne luy en fait paſſer ſon enuie, en luy baillant. Cela vient de ce que ſes eſprits vitaux, deuant que ce deſir ſuruienne, ſont au ventre, aydans la femme à ſouſtenir la creature, de maniere que par la nouuelle imagination du manger, ils viennent à l'eſtomach, afin de reſueiller l'appetit: cependant ſi le ventre n'eſt pourueu d'vne grande force & vertu de retention, il ne la peut ſouſtenir: & par ce moyen la femme vient à auorter. Galien entendant la condition de ces eſprits vitaux, conſeille aux Medecins de ne donner à manger aux malades, eſtant les humeurs crus & à cuire, pour ce qu'auſſi toſt qu'ils ſentent qu'il y a à manger en l'eſtomach, ils

Comment & pourquoy les femmes auortẽt.

Aut. des Aphoriſ. com. 7.

laissent ce qu'ils faisoient, & s'en viennent à l'estomach, afin de luy ayder. Le cerueau reçoit ce mesme bien & secours par ces esprits vitaux, quand l'ame raisonnable veut contempler, entendre, imaginer & exercer la memoire, sans lesquels, elle ne peut faire son office. Et comme la grosse substance & mauuais temperament du cerueau, font perdre l'esprit: ainsi les esprits vitaux & le sang des arteres (n'estant delicats & de bon temperament) empeschent l'homme de discourir & raisonner. Et pour cette cause Platon a dit, que la douce & bonne temperature du cœur rend l'esprit aigu & subtil: ayant prouué ailleurs que le cerueau, & non pas le cœur, est le principal siege de l'ame raisonnable: & cela vient de ce que ces esprits vitaux s'engendrent au cœur, & reçoiuent telle substance & temperament qu'a celuy qui les forme. De ce sang des arteres s'entend ce qu'Aristote a dit, que les hõmes ayant le sang chaud,

Au Dialogue de la science.

Au 2. li. des par-

delicat & pur, sont bien composez, & ont ensemble les forces corporelles, & l'esprit prompt & vif. Les Medecins appellent ces esprits vitaux, Nature : pource qu'ils sont l'instrument principal, par lequel l'ame raisonnable exerce son office, desquels aussi se peut verifier cette sentence, *Nature fait l'homme habile.* *tiet des animaux.* *Hippocrate au 1. des Aphorismes.*

Icy se demonstre que l'ame vegetatiue, sensitiue & raisonnable, sont sçauantes, sans que nul les enseigne, ayant le temperament conuenable pour exercer leur office.

CHAPITRE IIII.

LE temperament des quatre premieres qualitez, (qu'ailleurs nous appellons Nature) a si grande force pour faire que les plantes, les bestes brutes & l'homme exercent certainement le deuoir & office propre & conuenable à chacune espece, que s'il vient d'auanture au poinct parfaict qu'il peut auoir;

delicat & pur, sont bien composez, & ont ensemble les forces corporelles, & l'esprit prompt & vif. Les Medecins appellent ces esprits vitaux, Nature : pource qu'ils sont l'instrument principal, par lequel l'ame raisonnable exerce son office, desquels aussi se peut verifier cette sentence, *Nature fait l'homme habile.* *tiet des animaux.* *Hippocrate au 1. des Aphorismes.*

Icy se demonstre que l'ame vegetatiue, sensitiue & raisonnable, sont sçauantes, sans que nul les enseigne, ayant le temperament conuenable pour exercer leur office.

CHAPITRE IIII.

LE temperament des quatre premieres qualitez, (qu'ailleurs nous appellons Nature) a si grande force pour faire que les plantes, les bestes brutes & l'homme exercent certainement le deuoir & office propre & conuenable à chacune espece, que s'il vient d'auanture au poinct parfaict qu'il peut auoir;

tout soudain, & sans que personne les enseigne, les plantes sçauent former racine en terre, attirer l'aliment pour elles, le retenir, le cuire, & reietter les excremens: aussi les bestes brutes cognoissent aussi tost qu'elles sont nées, ce qui est conuenable à leur naturel, & fúyent ce qui leur est mauuais & nuisible.

Et ce qui estonne le plus ceux qui ne sçauent la Philosophie naturelle, est que l'homme ayant le cerueau bien temperé & disposé selon que requiert quelque science: incontinent & sans l'auoir oncques apprins de personne, dit touchant icelle, & met en auant choses si hautes & subtiles, qu'on ne le sçauroit croire. Les Philosophes vulgaires voyans les œuures merueilleuses des bestes brutes, disent qu'il ne s'en faut esmerueiller: pource qu'elles font telles choses par vn instinct de nature, laquelle enseigne à chacun, en son espece, ce qu'il doit faire. Ils disent bien en cela, pource que desia nous auons dit & prouué

Opinion des Philosophes vulgaires, touchant les œuures des bestes.

que Nature n'eſt autre choſe que le temperament des quatre premieres qualitez, lequel eſt le maiſtre qui enſeigne aux ames, cõme elles doiuent exercer leur office: mais ces Philoſophes appellent inſtinct de nature certain amas de choſes, qu'ils cuident entendre: mais ils n'ont iamais peu declarer ny donner à entẽdre que c'eſt. Les graues Philoſophes, comme Hypocrate, Platon, & Ariſtote, referent toutes ces œuures merueilleuſes à la chaleur, froidure, humidité & ſiccité, comme premier principe, & ne paſſe plus auãt: & demandant qui a enſeigné aux beſtes brutes de faire œuures deſquelles nous ſommes eſmerueillez, & aux hommes à diſcourir par raiſon; Hippocrate reſpond, *Les natures de tous ſans docteur & maiſtre*, comme s'il vouloit dire: Les facultez ou le temperament auquel tout ce que deſſus conſiſte, ſont toutes ſages & ſçauantes, ſans auoir rien apprins de perſonne. Ce qui eſt aſſez manifeſte, conſiderant les

Au liure de l'aliment.

œuures de l'ame vegetatiue & de toutes les autres qui gouuernent l'homme : car si elle a vn peu de semence humaine, auec vne bonne temperature, bien cuite & assaisonnée, elle fait vn corps tant bien composé, si parfait & beau, que les meilleurs statuaires du monde ne le sçauroient contrefaire. De maniere que Galien esmerueillé de voir vne tant merueilleuse fabrique, le nombre des parties d'icelle, le siege, la figure & l'vsage de chacune d'icelles, vint à dire qu'il n'estoit possible que l'ame vegetatiue & le temperament sceussent faire vn œuure tant admirable : & que Dieu estoit autheur d'iceluy, ou bien quelque intelligence tressage. Mais nous auons desia reprouué ailleurs cette maniere de parler, car il n'aduient pas bien aux Philosophes naturels de rapporter les effects immediatement à Dieu, laissant les causes metoyennes & secondes, principalement en ce cas, auquel nous voyons par experien-

Auliure intitulé De fœtus formatione

ce, que si la semence humaine est de mauuaise substance, & n'est de conuenable tempetament, l'ame vegetatiue fait mille choses non conuenables. Car si la semence est plus froide & humide qu'il ne faut, Hippocrate dit que les hommes deuiennent Eunuques, ou Hermaphrodits: si elle est trop chaude & seiche, Aristote dit qu'elle les fait contrefaits, ayant les iambes tortues & le nez plat camus, comme ceux d'Ethiopie: si elle est humide (dit mesme Galien) les hommes deuiennent grands & puissans: & si elle est seiche, elle les fait de petite stature. Ce qui est grand des-honneur & deformité au genre humain: & en tel cas, n'y a occasion de loüer la Nature, & de l'estimer sage. Si Dieu en estoit autheur, nulle de ces susdites qualitez pourroit empescher qu'ils ne fussent parfaits: & n'y a que les premiers hommes qui furent au monde, qui ayent esté faits de la main de Dieu, comme dit Platon: car tous les autres sont naiz depuis par le moyen des

Aulivre de la meilleure constitution du corps chap. 4.

Au dialogue de la Nature.

secondes causes, lesquelles se trouuant bien ordonnées, l'ame vegetatiue exercetres bien son office: mais si elles se trouuent autrement, elle produit comme i'ay desia touché, mille absurditez & inconueniens. Le bon ordre de nature à cest effet, est quand l'ame vegetatiue est bien temperée: autrement que Galien & tous les Philosophes du monde, ameinent la raison pourquoy l'ame vegetatiue a tant de sçauoir & puissance au premier aage de l'homme (à former le corps, le croistre, le nourrir) & estant venu à la vieillesse, elle ne le peut faire: entant que si à l'homme vieil vient à tomber vne dent, il n'y a moyen qu'elle retourne iamais, au lieu que si l'enfant perdoit toutes les dents ensemble, nous voyons que nature luy en fait venir d'autres: & puis comme il est possible qu'vne ame, qui n'a fait autre chose en tout le cours de la vie, sinon attirer la viande, la retenir, a cuire, reietter les excremens, & rengendrer & refaire

les parties qui defaillent, en fin de la vie, ſe ſoit oubliée, & ne puiſſe plus faire ce qu'elle auoit accouſtumé? Il eſt certain que Galien reſpondra que l'ame vegetatiue eſt ſage & puiſſante en l'enfance, à cauſe de la grande chaleur & humidité naturelle: & qu'elle n'a le ſçauoir & puiſſance en l'enfance, à cauſe de la froideur & ſiccité du corps en cet aage là. Le ſçauoir de l'ame ſenſitiue depend auſſi du temperament du cerueau: car s'il eſt tel que l'œuure d'icelle requiert & demande, elle exerce bien ſon office: autrement elle y commet faute, auſſi bien que l'ame vegetatiue. Galien pour contempler & cognoiſtre à veuë d'œil, le ſçauoir & l'induſtrie de l'ame ſenſitiue, print vn cabry en naiſſant, lequel mis en terre, commença à aller, comme ſi on luy euſt dit & enſeigné que les pieds ſeruoient à tel vſage: & cependant il ſecoüa la ſuperfluë humidité, qu'il auoit apportée du ventre de la mere: & leuant le pied, il ſe grata par deſ-

Pourquoy l'ame vegetatiue fait en enfance ce qu'elle ne peut faire en aage meur & en vieilleſſe.

Au liure 6. des lieux affectez. chap. 6. Comme Galien experimente le ſçauoir de l'ame ſenſitiue.

sus l'aureille, & luy ayant mis plusieurs escuelles deuant luy pleines devin, d'eau, de vinaigre, d'huyle & de laict, apres auoir senty de tout ne mangea autre chose que du laict. Ce que veu par plusieurs Philosophes lors presens, ils commencerent à dire tout haut, que Hippocrate auoit grande raison de dire que les ames sçauoient sans auoir esté enseignées d'aucun maistre. Et non seulement Galien se contenta de cela, mais deux mois apres il le fit mener au champ quasi mort de faim, où sentant plusieurs herbes, il mangea seulement de celles desquelles les chevres ont coustume de paistre. Mais si Galien, qui se mit à contempler l'œuure de ce cabry, l'eust aussi contemplé de trois ou quatre ensemble, il eust veu les vns cheminer mieux que les autres, se secoüer mieux, se grater mieux, & faire mieux ce que nous auons raconté. Et si Galien eust nourry deux poulains d'vn mesme pere, il eust cogneu que l'vn eust esté de

Autre preuue de Galien.

meilleure grace, eust mieux couru, & eust esté plus fidele que l'autre: & s'il eust pris vn nid d'espreuiers pour les nourrir & esleuer, il eust trouué le premier grand voleur, l'autre grand chasseur, & le troisiesme goulu & de mauuaises mœurs. Autant en trouuera-on és chiens sortis d'vne mesme chienne, l'vn desquels ne fait que clabauder à la chasse: l'autre n'y fait non plus qu'vn mastin qui garde le bestial. Tout cela ne se peut rapporter à ces vains instincts de nature, que les Philosophes feignent: car si l'on leur demande pourquoy vn chien a meilleur instinct que l'autre, attendu qu'ils sont tous deux d'vn mesme pere, ie ne sçay qu'ils pourront respondre, s'ils ne disent, selon leur commune response, que Dieu a enseigné l'vn plus que l'autre, & luy a donné plus grand instinct naturel. Et si on leur demande derechef pourquoy ce bon chien estant ieune est grand chasseur, & quand il est vieil n'a en soy habilité

aucune : & au contraire pourquoy estant ieune il ne sçait pas chasser, & estant vieil, il est cault & rusé ? Ie ne sçay qu'ils pourront respondre: quant à moy ie dirois aduenir, que le chien lequel se monstre à la chasse plus habile que l'autre, est mieux temperé de cerueau que l'autre ; & quant àce d'autre part, qu'il chasse bien en ieunesse, & ne peut chasser estant vieil, que cela prouient de ce qu'en vn temps il a le temperament que requierent les habilitez & adresse de la chasse : & en vn autre, non. Dont s'ensuit, qu'estant la temperature des quatre premieres qualitez la raison pour laquelle vne beste brute fait mieux son office qu'vne autre de son espece, le temperament est le maistre, qui monstre à l'ame sensitiue ce qu'elle doit faire. Si Galien eust consideré la voye & le chemin de la fourmy, contemplant la prudence, misericorde, iustice, & gouuernement d'icelle, il se fust esmerueillé de voir vn animal si petit prouueu de si grande

induſtrie, ſans auoir maiſtre quelconque qui l'ait enſeigné. Mais ſçachant la temperature du cerueau de la fourmy, & voyant qu'elle eſt approuuée au ſçauoir, (comme ſera monſtré cy-apres) nous ne ſerons pas ſi eſmerueillez, & cognoiſtrons que les beſtes brutes, par le temperament de leur cerueau & fantaſies qui leur entrent par les cinq ſens font auec habilité, ce que nous leur voyons faire. Et quant à ce que d'entre les animaux d'vne meſme eſpece, l'vn eſt plus docile & plus ingenieux que l'autre, cela vient du cerueau qu'il a mieux temperé: de maniere que ſi par quelque occaſion ou maladie ſe venoit à changer & alterer cette bonne temperature du cerueau, il perdroit incontinent la prudence & habilité, comme fait l'homme. Maintenant s'offre la difficulté de l'ame raiſonnable, pour entendre comment elle eſt tant bien proueuë de cet inſtinct naturel aux œuures & exercices de ſon eſpece, qui ſont ſçauoir & pruden-

D'où vient qu'vn animal eſt plus docile & plus ingenieux qu'vn autre de meſme eſpece.

Vn chaſſeur a affermé qu'il auoit vn faucon tres-habile à la chaſſe, qui retourna inſenſé, & qu'il luy fit vn cauterre en la teſte, dont il gueris.

ce, & comme tout soudain, par mesme moyen de la bonne temperature, l'homme peut sçauoir les sciences, sans les auoir entenduës de personne, attendu que l'experience nous demonstre que si elles ne sont apprises, personne ne naist auec elles. Entre Platon & Aristote y a vne grande question pour sçauoir d'où peut proceder le sçauoir de l'homme. L'vn dit que nostre ame raisonnable est plus ancienne que le corps, pource que deuant que nature le composast, l'ame estoit desia au Ciel en la conpagnie des Dieux, d'où elle est sortie pleine de science & sçauoir : mais venant à former la matiere, à cause de la mauuaise temperature d'icelle, l'ame vient à perdre cette science, iusqu'à ce que par succession de temps, se vient à amender cette mauuaise temperature, par vne meilleure, au moyen de laquelle (pour estre plus propre & commode aux sciences perduës) elle vient peu à peu à se souuenir de ce qu'elle auoit oublié. Cette opinion est

Platon.

fausse,& m'esbahy de Platon,lequel estant vn si grand Philosophe n'a sceu donner raison du sçauoir humain: voyant que les bestes brutes sont pourueuës de leur prudence & habilité naturelle, sans que leur ame sorte du corps, pour aller au Ciel l'apprendre: à raison de quoy il n'est exempt de faute, ayant leu principalement en Genese (auquel il adiouſtoit foy) que Dieu composa le corps d'Adam, deuant qu'il creast l'ame. Le semblable aduient encores de present, excepté que la nature engendre le corps, & finalement Dieu crée l'ame au mesme corps, sans demeurer hors d'iceluy, ny temps, ny aucun moment. Aristote a prins vn autre chemin, disant: Toute doctrine & toute discipline vient de la cognoissance precedente, comme voulant dire: Tout ce que sçauent & apprennent les hõmes vient de l'auoir ouy, veu, senty, gousté & touché: pource qu'en l'entendement ne peut estre aucune cognoissance qui n'ait passé premiere-

Reprehension de Platon.

Platon a prins de la saincte Escriture les meilleures sentences: à raison desquelles il a esté dit Divin. Au.1 liure de poster.e. resolu. ch.2.

ment par quelqu'vn des cinq sens. Et pour cette cause a-il dit que ces puissances viennent des mains de la nature, & que nostre ame est comme vn tableau plein auquel n'y a aucune peinture. Laquelle opinion est aussi fausse que celle de Platon. Et afin que nous le puissions mieux donner à entendre & prouuer, il faut premierement conuenir auec les Philosophes vulgaires, qu'au corps humain n'y a pas plus d'vne ame, qui est la raisonnable, laquelle est principe de tout ce que nous faisons & mettons en execution, (quoy qu'il y ait des opinions,) & toutesfois se trouue qui maintient au contraire, qu'auec l'ame raisonnable y en a deux ou trois autres. Ainsi donc és œuures que fait l'ame raisonnable, comme la vegetatiue, nous auons desia prouué qu'elle sçait former l'homme, & luy donner la figure qu'il doit auoir: elle sçait attirer l'aliment, le retenir, le cuire, & reietter les excremens: & s'il vient à defaillir au corps quelque

Au 3. liure de l'ame.

Platon obstine en l'homme trois ames.

partie,

partie, elle la sçait biẽ refaire de nouueau, & la former selon son vsage. Et és œuures de la sensitiue & motiue, l'enfant aussi tost qu'il est nay, sçait tetter & demener les leures, afin de tirer le laict, de maniere que ne sçauroit aduenir à aucun hõme, tant sage soit-il, d'en faire ainsi. Auec ce il a les qualitez qui sont conuenables à la conseruation de sa nature, & fuit ce qui luy est nuisible & dommageable: il sçait pleurer & rire, sans l'auoir appris de personne. Et si l'on demande aux Philosophes vulgaires, qui a enseigné aux enfans de ce faire, ou par quel sens ils sont induits à ce faire? Ie sçay bien qu'ils respondront que Dieu leur a donné cet instinct naturel, comme aux bestes brutes: en quoy ils ne disent pas mal, si l'instinct naturel & le temperament sont vne mesme chose. L'homme aussi tost qu'il est nay, ne peut pas exercer les propres œuures de l'ame raisonnable, qui sont, entendre, imaginer, & faire actes cõcernans la memoire: ce que le temperament des enfans

Hippoc. a mieux respõdu disant: Nature est sçauante, bien qu'elle n'ait apprins à bien faire.

Au liur. d'alim. & 6. Ep. p. 5. cõ. 2.

fans est mal conuenable pour telles choses, & fort propre pour la vegetatiue & sensitiue: comme celuy de la vieillesse est propre & conuenable à l'ame raisonnable, & mauuais à la vegetatiue & sensitiue. Et comme le temperament qui sert à la prudence, s'acquiert peu à peu au cerueau, s'il pouuoit y entrer tout à coup, l'hõme sçauroit tout à coup & à l'improuiſt discourir, & aussi philosopher mieux que s'il l'auoit apprins aux escoles. Mais comme la Nature ne le peut faire, sinon auec laps de temps, ainsi va l'homme acquerant peu à peu la science: Que ce soit la raison & la cause, se voit manifestement quand l'on considere que depuis que l'hõme est fort sçauant, il vient peu à peu à se rendre ignorant, pource que iournellement (iusqu'à la grande vieillesse & fin) il acquiert autre temperament contraire. Quant à moy, ie cognois que comme la nature fait l'homme de semence chaude & humide (qui est le temperament qui enseigne à la vegetatiue &

Le temperamẽt se change tous les iours

sensitiue, ce qu'elles doiuent faire) si elle le formoit de semence froide & seche, il sçauroit en naissant incontinent discourir & raisonner: & n'auroit l'adresse de tetter, pource que cette temperature ne s'accorde à telles choses. Mais afin que l'on cognoisse par experience, que si le cerueau est temperé, selon que les naturelles sciences le requierent, il n'est donc besoin de maistre qui nous enseigne: il faut auoir esgard à vne chose, laquelle aduient chacun iour, qui est que si l'homme tombe en quelque maladie, à raison de laquelle le cerueau change soudain son temperament (comme est la manie, melancholie & frenesie) il luy aduient de perdre (s'il est prudent) tout ce qu'il sçauoit, & extrauague en ses propos: & s'il est ignorant, il acquiert plus grand esprit & habilité, qu'il n'auoit auparauant. I'ay ouy vn rustique laboureur, estant frenetique, discourir merueilleusement, recommandant son salut aux assistans, & les priant d'auoir esgard à ses en-

Quand le cerueau se faict chaud au premier degré, l'homme est rendu eloquẽt & s'offrent à luy maintes choses à dire: ainsi ceux qui se

niſent ſont froids de cerueau, & ceux-là qui parlent beaucoup ſont chauds.

ſans & à ſa femme, s'il plaiſoit à Dieu l'appeller de ce monde: auec tant de lieux de Rethorique, auſſi grande elegance & purité de vocables, que Ciceron euſt peu trouuer en parlant deuant le Senat: de quoy les aſſiſtans eſmerueillez me demanderent d'où pouuoit proceder vne ſi grande eloquence & ſçauoir en vn homme, lequel eſtant en ſanté ne ſçauoit parler? Et me ſouuient qui ie fis reſponſe, que l'Oratoire eſt vne ſcience qui prouient de certain poinct & degré de chaleur, & que ce laboureur y eſtoit paruenu à raiſon de ſa maladie. Ie pourrois bien parler d'vn autre frenetique, lequel en plus de huict iours ne diſt iamais parole qui ne fuſt bien à propos & accordante, & le plus ſouuent faiſoit vn couple de vers bien formez, & les aſſiſtans eſtonnez d'ouyr parler en vers vn homme, lequel eſtant en ſanté n'en ſceut iamais faire vn, ie dis, qu'il n'aduenoit gueres que celuy fuſt Poëte en la frenaiſie, qui l'eſtoit en ſanté: pource que

La frenaiſie vient de la colere amaſſée en ſubſtãce de cerueau humeur propre pour le Poete.

le temperament du cerueau, propre à l'homme sain, pour la Poëtie, ordinairement se doit changer en la maladie & faire choses contraires. I'ay souuenance que la femme de ce frenetic, & vne sienne sœur (qui s'appelloit Marigarcia) le reprenoient de ce qu'il disoit mal des Saincts : de quoy le patient ennuyé, parla à sa femme en cette maniere, Ie renie Dieu pour l'amour de vous, saincte Marie, pour l'amour de Marigarcia, & S. Pierre pour l'amour de Iean d'Olmede : & ainsi discourut par plusieurs Saincts, qu'il faisoit correspondre aux autres assistans. Mais cela est peu de chose au respect des hauts propos que tint vn iour vn page d'vn grand seigneur de ce Royaume, estant maniaque, lequel en santé, estoit reputé pour vn ieune homme de peu d'esprit : mais estant tombé malade, il auoit bonne grace en ses propos. Il respondoit tant bien à ce qu'on luy demandoit, & estoit tant merueilleux à descrire la forme pour bien gou-

Chose merueilleuse d'vn maniaque.

uernet vn Royaume (dont il s'estimoit seigneur) que chacun le venoit voir & ouyr. Et son propre maistre ne partoit gueres d'auprés de luy, priant Dieu qu'il ne luy r'enuoyast sa santé, & qu'il demeurast tousiours malade. Ce que depuis se manifesta clairement: car estant le page deliuré de cette maladie, le Medecin qui le pensoit s'en alla prendre congé du seigneur & maistre d'iceluy, en esperance de receuoir quelque recompense ou bonnes paroles: mais il luy dit ainsi: Ie vous asseure, monsieur le Docteur, que ie ne fus oncques tant faſché d'infortune qui me soit aduenuë, que ie suis maintenant de voir mon page guary: pource qu'il ne me sembloit conuenable de changer vne tant sage folie à vn iugement tant lourd & endormy qui luy demeure quand il est en santé. Il m'est aduis que de sage & aduisé qu'il estoit, vous l'auez fait deuenir vn sot & vne beste, comme auparauant: qui est la plus grande misere qui puisse aduenir à vn homme. Le

pauure Medecin voyant le peu de gré qu'on luy ſçauoit de ce qu'il auoit fait, s'en alla vers le page, & en fin, apres pluſieurs propos tenus de part & d'autre, le page luy dit: Monſieur, ie vous remercie humblement, & vous baiſe les mains, du grand bien que vous m'auez fait, de m'auoir fait recouurer mon iugement; toutesfois ie vous iure ma foy, qu'il me fait mal aucunement d'eſtre guary, pource qu'eſtant en ma folie, ie viuois en la plus grande cõſideration du mõde, & penſois eſtre ſi grand Seigneur, que ie croyois ne ſe trouuer Roy ſur la terre, qui ne me fuſt vaſſal. Et combien que ce fuſt menſonge, que m'en importoit-il, puiſque ie prenois auſſi grand plaiſir en cela que s'il ſe fuſt trouué veritable? Mais ie ſuis bien pis maintenãt que ie me trouue vn pauure page, qui doit cõmencer demain au matin à ſeruir celuy que ie n'euſſe daigné, eſtant malade, prendre pour mõ laquais. Que les Philoſophes reçoiuẽt tout cela, & croyẽt ſe,

pouuoir faire, est peu de chose: mais si ie leur certifiois maintenant par histoires tres-veritables, que quelques hommes ignorans (souffrans cette maladie) ont parlé en Latin, sans l'auoir apprins estant en santé, que diroient-ils? Ie pourrois parler d'vne femme frenetique qui disoit à tous ceux qui alloient la voir leurs vertus & vices: & aucunes fois rencontroit auec telle certitude qu'ont de coustume ceux qui parlent par coniectures & signes: & pour cette cause personne n'osoit aller la voir craignant la verité qu'elle descouuroit. Et ce qui est encores d'auantage, comme le barbier la saignoit vn iour, elle luy dist: Regarde que tu fais, car tu n'as plus gueres de iours à viure, & ta femme se doit remarier auec vn foulon: ce qui se trouua veritable (combien qu'il fust dit d'auenture) & s'accomplit deuant qu'il fust demy an. Il m'est aduis que desia i'entends dire à ceux qui fuyent la Philosophie naturelle, que tout cela est vne mocquerie & meu-

Exemple notable d'vne femme frenetique.

ſonge (& ſi d'auenture il eſt vray) que le diable, ſelon qu'il eſt cauteleux & ſubtil, par permiſſion de Dieu, entra au corps de cette femme, & des autres frenetiques que nous auons dit, & leur fit dire ces choſes merueilleuſes. Mais ils ſe trompent grandement, pource que le diable ne peut ſçauoir ce qui eſt à venir, n'ayant l'eſprit de Prophetie. Ils tiennent pour vn fort argument de dire, cela eſt faux, pource que ie n'entens pas comme cela peut eſtre; comme ſi les choſes difficiles & fort hautes eſtoient ſubjettes aux rudes entendemens, & ſe laiſſoient entendre d'iceux. Ie ne veux pas icy conuaincre ceux qui ont faute d'entendement, pource que ce ſeroit trauailler en vain: mais ie leur veux faire dire par Ariſtote que les hommes temperez ſelon oue leurs œuures requierent, peuuent ſçauoir pluſieurs choſes, ſans en auoir particulierement ouy parler, & ſans les auoir apprinſes de perſonne. Voicy donc qu'il dit, *Pluſieurs auſſi à cauſe que ces-*

Celuy parle au dormãt qui nare au fol la ſapiẽce.

E. ſ. chap. 20

te chaleur est prochaine des excremens ou affaissement, sont empeschez & surprins des maladies de folie, ou bien bouillent & sont eschauffez de l'instinct furieux: à raison de quoy ils deuiennent Sybilles & Prophetes, & ceux que l'on cuide estre inspirez de l'oracle diuin, veu que cela aduient non par maladie, mais par vne naturelle intemperature. Le Poete Marc citoyen de Syracuse estoit meilleur Poete lors qu'il estoit alienè de son esprit. Ceux qui ont cette chaleur laschè & moderée, sont entierement melancholiques, mais beaucoup plus sages. Aristote confesse apertement, que pour la démesurée & extreme chaleur du cerueau, plusieurs hõmes cognoissoiẽt les choses à venir, comme les Sybilles: ce qu'il dit ne proceder à raison de la maladie, mais de l'inegalité de la chaleur naturelle. Ce qu'il prouue par l'exẽple de Marc Siracusain, qui estoit merueilleux en son Poëme, lors que pour la trop grande chaleur du cerueau, il estoit hors de soy: & quand cette chaleur se venoit à moderer, il perdoit cette industrie: mais il de-

Les Sybilles admises par l'Eglise Catholique auoient ceste disposition naturelle que dit Aristote, & de sur plus, l'escrit prophetique de

meuroit plus prudẽt & plus ſage. De maniere que non ſeulemẽt Ariſtote admet, pour cauſe principale de ces eſtranges cas, le tẽperament du cerueau: mais auſſi reprend ceux là qui diſent, que c'eſt vne reuelatiõ diuine, & non pas choſe naturelle. Hippocr. fut le premier qui appella ces choſes merueilleuſes, diuinitez, *S'il y a quelque choſe de diuines maladies, elle demonſtre la proudẽce diuine.* Par laquelle ſentẽce, il encharge aux Medecins de prendre garde ſur ce aux propos que tiendront les malades, afin d'aduiſer ce qu'ils ont à faire. Mais ce qui plus me rend eſmerueillé eſt, que demãdant à Platon d'où vient que deux enfans d'vn meſme pere, l'vn ſçait faire des vers, ſans que perſonne luy ait enſeigné, & l'autre trauaillant en l'art de Poëſie, ne les peut faire; il reſpond que celuy qui eſt nay Poëte, eſt inſpiré de la faueur Poëtique, & l'autre nõ. Parquoy Ariſtote a eu raiſon de le reprẽdre, pouuãt bien rapporter cela au temperament, comme autresfois il a fait. Quant à ce que le

Au 11. liu. des prognoſtiqu. 7. Quand les malades tiennent propos diuins, c'eſt ſigne que l'ame raiſonnable eſt deſia déliée du corps, et par ainſi nul n'eſchape.

frenetique parle en Latin, sans l'auoir apprins, cela monstre la conſonnance qu'il y a de la langue Latine auec l'ame raiſonnable : & comme nous prouuerons cy apres, il y a vn eſprit particulier & propre pour inuenter les langues, & ſont les vocables Latins & manieres de parler en cette langue, tant conuenables & raiſonnables au ſens de l'ouye, que l'ame raiſonnable trouuant le temperament neceſſaire pour inuenter vne langue fort elegante rencontre incontinent la Latine, & ſe plaiſt en icelle. Voire meſme eſt-il facile à entendre que deux inuenteurs de langues peuuent inuẽter meſmes vocables ayans tous deux meſme eſprit & habilité. Si l'on vient à conſiderer que comme Dieu crea Adam, & mit toutes choſes deuant luy, afin de leur donner le nom qu'elles deuoient auoir, s'il en euſt formé vn autre de meſme perfection & grace ſupernaturelle, & que Dieu meſme luy euſt enioinct de donner nom à toutes choſes, il eſt certain & ne faut faire

doute aucun, que les noms qu'il leur euſt donné, n'euſſent rencontré auec ceux là d'Adam : pource que tous deux auoient à regarder à la nature de la choſe, qui n'eſtoit qu'vne. De cette maniere, le frenetique peut rencontrer auec la langue Latine, & parler Latin, ſans l'auoir apprins eſtant en ſanté : pource que ſe changeant, à cauſe de la maladie, le temperament naturel de ſon cerueau, il le peut faire ny plus ny moins que celuy qui inuenta la langue Latine, & peut former comme les meſmes vocables (non pas auec telle diſpoſition & elegance continue) car c'eſt vn ſigne que le diable fait mouuoir ſa langue, comme l'Egliſe enſeigne à ces exorciſtes. Ariſtote dit que cela meſme eſt aduenu à aucuns enfans, qui en naiſſant, on dit quelques expreſſes paroles, que depuis ils ont tenuës ; & reprend les Philoſophes vulgaires de ſon temps, leſquels ignorans la cauſe naturelle de cet effect, l'attribuent au diable. Toutesfois il n'a peu trouuer la raiſon

11. *ſect. probl.* 27

pour laquelle les enfans peuuent parler aussi tost qu'ils sont nais, & pourquoy ils ne disent rien apres, combien que, sur ce, il ait dit maintes choses. Mais il ne luy entra iamais en l'entendement que ce fust inuention du diable, ny effect surnaturel, comme pensent les Philosophes vulgaires, lesquels ne pouuant comprendre la raison des choses hautes & subtiles qui concernent la Philosophie naturelle, font entendre à ceux qui ne sçauent gueres, que Dieu ou le diable sont autheurs des effects rares & prodigieux, pource qu'ils ignorent les causes naturelles d'iceux. Les enfans qui sont engendrez de semence froide & seiche, comme sont les enfans que l'on a en vieillesse, peu de iours & mois apres qu'ils sont nais, commencent à discourir & philosopher: pource que le temperament froid & sec (comme nous prouuerons cy apres) est fort approprié aux œuures de l'ame raisonnable, de maniere que la soudaine temperature du cerueau supplée à ce que deuoit faire la

Pourquoy les enfans parlent aussitost qu'ils sont nais.

lõgueur du temps,& pour plusieurs raisons est hastée, & cõme anticipée cette soudaine temperature. Aristote fait mention d'autres enfans, qui cõmencerent à parler aussi tost qu'ils furent nais,& depuis se teurent tout le temps qu'ils n'eurent l'âge ordinaire & conuenable pour parler. Et cet effect conuient à ce que nous auons dit du page, & des autres maniaques & frenetiques, & mesmes se peut rapporter à ce que nous auõs dit de celuy qui parla incontinent Latin sans auoir appris en santé. Au demeurãt on ne sçauroit nier que les enfans estant au ventre de la mere, & aussi tost qu'ils naissent, ne puissẽt souffrir cette mesme infirmité. Quant au deuinemẽt de la femme frenetique, i'en donneray mieux à entendre la raison à Ciceron, qu'à ces Philosophes naturels: car Ciceron dechiffrant la nature de l'homme, l'appelle, *Animal pourueoyant, caut, sage, de mainte force, d'esprit, ayant memoire, plein de raison & de conseil.* Et dit particulierement qu'il y a vn naturel d'hommes qui surpas-

11. *sect. prob.* 17. *Au liure, de Diuinations.*

Ceux qui par le vice de la

Santé ont esté & sont dits melancholiques, ont en leurs esprits quelque diuinité & prophetie. Ciceron du deuinement.

sent les autres en la cognoissance de ce qui est à venir. *Il y a*, dit-il, *vne certaine sorte & nature qui annonce les choses à venir, &c.* Les Philosophes naturels errent en ce qu'ils ne considerent pas, comme fait Platon, que l'hõme a esté fait à la semblance de Dieu: qu'il participe de sa diuine prouidence, & qu'il a les puissances pour cognoistre toutes les trois differences de temps: memoire pour le passé; les sens pour le present; imagination & entendement pour l'aduenir. Et comme se trouuent aucuns hommes surpassans les autres en la memoire des choses passées, & autres en la cognoissance des presentes: ainsi se trouuent plusieurs qui naturellement sont plus habiles que les autres à imaginer ce qui est à venir. L'vn des plus grands argumens qui ont contraint Ciceron de croire que l'ame raisonnable estoit incorruptible, a esté de voir de quelle certitude les malades disoient les choses à venir, specialement estans proches de la mort. Mais la diffe-

Argument principal de Ciceron pour prouuer que l'a-

rence qu'il y a entre l'esprit prophetique & l'esprit naturel, est que ce que Dieu a dit par la bouche des Prophetes est infaillible, pource que c'est sa parole expresse: & ce que l'hõme predit par la force de l'imaginatiue n'a pas cette certitude. Ceux qui disent que la femme frenetique descouuroit les vertus & vices des personnes qui l'alloient voir, par art diabolique, sçachent que Dieu donne aux hommes certaine grace surnaturelle, par laquelle ils peuuent sçauoir & cognoistre quelles œuures sont de Dieu, & quelles du diable. Et S. Paul la met entre les dons diuins, & l'appelle, *Discretion d'esprit*, par laquelle on cognoist si l'esprit qui nous vient toucher est bon ou mauuais. Car le diable vient souuent à nous en apparence de bon Ange, pour nous tromper: au moyen de quoy auons nous bien besoin de cette grace & don supernaturel pour le cognoistre & discerner du bon. Ceux-là qui n'ont pas l'esprit propre à la Philosophie naturelle, sont les

me est incorruptible.

plus esloignez de cette grace, pource que cette science & la surnaturelle que Dieu donne tombent en vne mesme puissance, qui est l'entendement: s'il est vray que, pour la plus-part, Dieu s'accommode à departir ses graces au bon naturel de chacun, comme il a esté dit. Estant Iacob à l'article de la mort (temps où l'ame raisonnable est la plus libre, pour voir ce qui est à venir) tous ses douze fils entrerent en sa chãbre pour le voir: il annonça à chacun particulierement ses vertus & vices, & prophetisa ce qui leur deuoit aduenir, & à leurs neueux pareillement. Il est certain qu'il fit cela en l'esprit de Dieu: mais si l'Escriture saincte & nostre foy ne nous certifioient, comment ces Philosophes naturels cognoistroient-ils que c'estoit là œuure de Dieu; & œuure du diable ce que faisoit la femme frenetique, qui declaroit les vices & vertus à ceux qui l'alloient voir, veu que ce faict est semblable en partie à celuy de Iacob? Ils pensent que la nature de l'ame raisonna-

Genes. ch. 46.

ble eſt fort eſloignée de celle du diable: & que les puiſſances d'icelle, qui ſont l'entendement, l'imaginatiue, & la memoire, ſont d'autre genre fort different: & ſont enſeignez, parce que ſi l'ame raiſonnable informe vn corps bien organiſé, comme eſtoit celui d'Adam, elle ſçait vn peu moins que le plus aduiſé diable qui ſoit: & hors du corps, eſt pourueuë de puiſſances auſſi hautes qu'il ſçauroit eſtre. Et ſi les diables trouuent ce qui eſt à venir, en cõiecturant & diſcourant par aucuns ſignes: l'ame raiſonnable en peut autant faire quand elle ſe deliure du corps, ou qu'elle a cette difference de tẽperament, qui eſt propre pour la prouidence. Parquoy eſt il auſſi difficile à l'entẽdement de treuuer cõme le diable peut ſçauoir ces choſes tant hautes & cachées, que d'en attribuer la cognoiſſance à l'ame raiſonnable. Il ne leur peut entrer en l'entendement qu'il y ait ſigne és choſes naturelles, par leſquels on puiſſe cognoiſtre ce qui eſt à venir: & ie dy que ſe trouuent

indices pour cognoistre le passé & le present, & coniecturer l'aduenir, & aussi pour coniecturer quelques secrets du Ciel. *Les choses inuisibles d'icelluy sont entendues de la creature du monde par les choses qui sont faites.* Celuy qui aura puissance à cet effect le trouuera: & l'autre sera tel que dit Homere, L'ignorant entend le passé, & non pas l'aduenir: mais celuy qui est aduisé & discret est le Singe de Dieu, qui l'imite en plusieurs choses, & cõbien qu'il ne le puisse faire auec telle perfection, si est ce qu'il a quelque semblance à le retirer & contrefaire.

Rom. chap. 1.

L'homme aduisé & discret, Singe de Dieu.

Icy est demonstré & prouué, que de trois seules qualitez, chaleur, humidité & siccité prouiennent toutes les differẽces d'esprit qui se trouuent en l'homme.

Chap. V.

Estant au corps l'ame raisonnable, il est impossible qu'elle puisse faire œuures contraires & differentes, ayant son propre & particu-

indices pour cognoistre le passé & le present, & coniecturer l'aduenir, & aussi pour coniecturer quelques secrets du Ciel. *Les choses inuisibles d'icelluy sont entendues de la creature du monde par les choses qui sont faites.* Celuy qui aura puissance à cet effect le trouuera: & l'autre sera tel que dit Homere, L'ignorant entend le passé, & non pas l'aduenir: mais celuy qui est aduisé & discret est le Singe de Dieu, qui l'imite en plusieurs choses, & cõbien qu'il ne le puisse faire auec telle perfection, si est ce qu'il a quelque semblance à le retirer & contrefaire.

Rom. chap. 1.

L'homme aduisé & discret, Singe de Dieu.

Icy est demonstré & prouué, que de trois seules qualitez, chaleur, humidité & siccité prouiennent toutes les differẽces d'esprit qui se trouuent en l'homme.

Chap. V.

Estant au corps l'ame raisonnable, il est impossible qu'elle puisse faire œuures contraires & differentes, ayant son propre & particu-

lier instrument pour chacune d'icelles. Cela se voit clairement en la faculté de l'animal, laquelle exerce œuures diuerses és sens exterieurs, pource que chacun a sa particuliere & propre composition: Les yeux en ont vne, l'ouie vne autre, le gouſt vne autre, le sentir ou flairer vne autre, le toucher vne autre. Car sans cela ne se trouueroit qu'vne sorte d'œuure: le tout consisteroit ou en la veuë, ou au gouſt, ou au toucher: pource que l'instrument determine & mesure la puissance à vne action ou œuure seulement, & non pas à plusieurs. Estant donc clair & manifeste ce que i'ay dit de cette faculté qui passe les sens exterieurs, nous pourrons recueillir de là ce qu'il y a és sens interieurs. Par cette mesme vertu de l'animal, ou animale, nous entendons, nous imaginons, & auons souuenãce. Mais s'il est vray, que chacune œuure requiere son instrument particulier, il faut dire necessairement qu'il y a dans le cerueau vn instrument pour entendre, vn autre pour imaginer, &

vn autre pour la memoire : car si le cerueau estoit entierement composé & organisé d'vne mesme maniere, le tout consisteroit, ou en la memoire, ou en l'entendement, ou en l'imagination. Et toutesfois nous y remarquõs & voyons des œuures fort differentes, au moyen de quoy il est force d'aduoüer qu'il y a diuersité d'instrumens. Mais si l'on ouure la teste, & que l'on face anatomie ou dissection du cerueau, on trouuera que le tout est composé d'vne mesme substance, sans diuersité de partie. Seulement s'y trouuent quatre petits lieux, lesquels estans bien regardez, sont faits & composez d'vne mesme sorte, sans auoir aucune chose en quoy ils puissent differer. Il n'est pas aisé d'acertener de quoy ils seruent en la teste, pource que Galien & les Anatomistes, tant modernes qu'anciens, se sont efforcez de trouuer le vray vsage d'iceux: mais il n'y en a pas vn qui ait dit certainement ny en particulier, de quoy sert le ventricule droict, le senestre, celuy

Au l. 8. des decrets d'Hipp. & de Platon, & au

qui est au milieu, ny le quatrieſme duquel le ſiege eſt au petit cerneau, en la partie de derriere de la teſte. Ils ont ſeulement affirmé, auec crainte & doute encores, que ces quatre cauitez eſtoient les lieux eſquels ſe cuiſent les eſprits vitaux, & ſe conuertiſſent és animaux; pour donner ſentiment & mouuemẽt à toutes les parties du corps. Auquel œuure Galien dit vne fois que le ventricule du milieu eſt le plus excellent & le premier: & en vn autre endroit, il penſe que celuy de derriere eſt de plus grãde efficace & valeur. Mais cette doctrine n'eſt pas veritable, ny fõdée en bonne Philoſophie naturelle, pource que ne ſe trouuent au corps humain deux operations tant contraires, ne qui s'empeſchent tant cõme l'arraiſonnemẽt & la concoction des viandes & alimẽs. La raiſon eſt, que la cõtẽplation demãde repos, trãquilité & clarté és eſprits animaux: là où la cõcoctiõ ſe fait auec bruit & tẽpeſte: de laquelle operatiõ s'eſleuẽt pluſieurs vapeurs qui deſtourbẽt & obcurciſ-

liure 8. de l'vſage des parts et Liure 4. des decrets de Hippocr & de Platon, & au liure 8. de l'vſage des parties.

sent les esprits animaux : de maniere que l'ame raisonnable ne peut voir les figures des choses. Et puis la nature n'estoit pas si mal aduisée, que d'assembler en vn mesme lieu, deux choses, qui se font auec vne si grande repugnance & contrarieté. Ains Platon louë grandement la prudence & le sçauoir dont elle nous a formez, d'auoir, par vne si grande distãce, separé le foye du cerueau, de peur que par le bruit qui se fait en la mixtion des alimẽs, & par l'obscurité & tenebres qui causent les vapeurs és esprits animaux, l'ame raisonnable ne fust empeschée à raisonner & faire ses discours. Mais sans que Platon nous note cette Philosophie, nous le voyõs à toute heure par experience, en ce que nonobstant que le foye & l'estomach soient fort esloignez du cerueau; quand l'on acheue de manger, & bonne piece apres, il n'y a homme qui puisse estudier. La verité qui se trouue en ce poinct est, Que l'office & proprieté du quatriesme ventricule est de cuire & changer les

Au Dialogue de la nature.

les esprits vitaux & les conuertir és animaux, à la fin que nous auons dit. Et pour cette cause Nature l'a ainsi separé de trois autres, & l'a mis à part esloigné comme l'on voit, de peur que par l'operation d'iceluy, la cõtemplation des autres ne fust empeschée. Car quant aux trois petits lieux ou ventres de deuant, ie croy que Nature les a faits pour discourir & philosopher: ce qui se prouue clairement, parce que és grandes estudes & contemplations, touſiours faict mal la partie de la teſte qui reſpond à ces trois concauitez. La force de cet argument se cognoiſt en conſiderant que les autres puiſſances eſtans laſſes d'exercer leur office, touſiours deulent & font mal les inſtrumens auec leſquels elles se ſont exercées : comme à regarder trop exceſſiuement, les yeux font mal; & à cheminer trop, les plantes des pieds nous deulent. La difficulté eſt maintenant de ſçauoir auquel de ces petits ventres conſiſte l'entendement, auquel la memoire, & auquel

l'imagination : pource qu'ils sont tant proches & voisins, que l'on ne sçauroit distinguer ny cognoistre cela, par le susdit argument, ny par aucun autre indice. Ce neantmoins, considerans que l'entendement ne peut faire son office, sans que la memoire soit presente, laquelle luy monstre & offre les figures & fantaisies, suiuant cecy d'Aristote: *Il faut que celuy qui entend contemple les phantasmes*: ny la memoire, sans estre assistée de l'imagination, ainsi qu'ailleurs nous l'auons declaré, nous entendrons aisément que toutes les trois puissances sont ioinctes & assemblées en chacun lieu ou ventricule: que l'entendement seul n'est en vn, ny la memoire seule en vn autre, ny l'imagination au troisiesme, comme les Philosophes vulgaires ont pensé. Cette conionction & assemblée de vertus & puissances, à coustume de se faire au corps humain, quand l'vne ne peut exercer son office, sans l'aide de l'autre, comme l'on void és quatre vertus

Ar. 3. li. de l'Ame.

naturelles, de cuire, de retenir, de tirer, de repousser, ou reietter: lesquelles pour estre necessaires les vnes aux autres, ont esté par nature assemblées en vn lieu, & non pas separées l'vne de l'autre. Mais si cela est vray, à quel propos Nature a elle fait trois petits ventres, & en chacun d'iceux assemblé toutes les trois puissances raisonnables, puis que c'estoit assez d'vn pour entẽdre, & faire l'office de la memoire? On peut respõdre à cela, que la mesme difficulté est de sçauoir, pourquoy Nature a faict deux yeux, & deux aureilles, puis qu'en chacune de ces choses là gist la puissance de voir & d'ouyr, & que l'on peut vòir d'vn œil tant seulement? A quoi l'on peut respõdre, que les puissances sont ordonnées & establies pour la perfection de la creature, & que cette perfection est d'autãt plus certaine & asseurée qu'elle est appuyée de plus grãd nombre d'icelles: pource que l'vne ou deux, par quelque accidẽt peuuẽt defaillir, & est bõ & cõuenable qu'autres demeurẽt de

meſme ſorte, pour l'operation. Et en la maladie que les Medecins appellent reſolution ou paraliſie, ordinairement ſe perd l'operation ou œuure du ventricule reſpondant à la partie malade, de maniere que ſi les autres deux ne demeuroient en leur entier & ſans leſion, l'homme ſeroit fol & priué du iugement. Et neantmoins, pource qu'il a faute d'vn ſeul ventricule, on le voit & remarque fort laſche & debilité en l'exercice de l'entendement, de l'imagination & de la memoire: cõme celuy qui a accouſtumé voir de deux yeux, ſentiroit grand'perte & detriment à la veuë, ſi on luy en creuoit vn. Au moyen dequoy peut l'on entendre clairement qu'en chacun ventricule ſe trouuent toutes les trois puiſſances, puis que par la leſion d'vne, toutes les trois ſont debilitées. Et attendu que tous les trois ventricules ſont compoſez d'vne meſme ſorte, & qu'en iceux ne ſe trouue aucune diuerſité de parties, nous ne pouuons laiſſer de prendre pour inſtru-

ment les premieres qualitez, & faire autant de differences principales d'esprit qu'il y a d'icelles. Car de penser que l'ame raisonnable, estant au corps, puisse exercer son œuure sans instrument corporel qui luy ayde, c'est contre toute la Philosophie naturelle. Mais des quatre qualitez qui se trouuent, la chaleur, froideur, humidité, & siccité, tous les Medecins reiettent la froideur, comme inutile à toutes les œuures de l'ame raisonnable. Et ainsi se void par experience en toutes les autres facultez, que quãd elle surpasse la chaleur, toutes les puissãces de l'hõme sont lentes & tardiues à leur office: de maniere que l'estomach ne peut cuire la viande, les coüillons faire leur semence, les muscles bien demener le corps, ny le cerueau discourir & raisonner. Et ainsi pour cette cause Galien a dit, que la froideur nuit pareillement à tous les offices de l'ame: cõme s'il vouloit dire, qu'elle ne sert au corps que de temperer la chaleur naturelle, & faire qu'elle ne brusle pas tant: Mais

Au liure Quod animi mores, chap. 8.

2. depar. anim. c. 4. 14 sect. prob. 15

Aristote est d'opinion contraire, disant que le gros sang & chaud rend l'hõme fort & puissant: & que le delié & froid, le fait de fort bon entendement. Au moyen de quoy peut on voir appertement que de la froideur prouient la plus grãd' differẽce d'esprit qui soit en l'homme, à sçauoir l'entendement. Aristote demande aussi pourquoy les hommes qui demeurent en pays chauds, cõme l'Egypte, sont plus ingenieux & aduisez que ceux-là qui demeurent en pays froid: A quoy il respond, que l'excessiue chaleur du pays gaste & cõsomme la chaleur naturelle du cerueau, & le rend froid: au moyen de quoy les hommes deuiennent fort raisonnables. Et au contraire, la grande froideur de l'air fortifie la chaleur naturelle du cerueau, & ne permet pas qu'elle sorte & perisse: & ainsi ceux qui ont le cerueau fort chaud (dit il) ne peuuẽt discourir ny philosopher, ains se voyent incõstans & instables en vne opinió. A quoy il semble que Galien face allusion, disant

Au liu. de l'art de med. chap. 11.

que l'hõme eſt muable, pource qu'il a le cerueau fort chaud: & au cõtraire qu'il eſt ferme & ſtable en ſõ opiniõ à cauſe du cerueau qu'il a froid. Mais la verité eſt, que de cette qualité ne prouient aucune differẽce d'eſprit: de maniere qu'Ariſtote n'a voulu dire que le ſang froid en extremité face l'entẽdement meilleur, ſi au moins il n'eſt chaud. Or donc il eſt bien vray, que l'incõſtance de l'hõme procede d'vne trop grãde chaleur, laquelle eſleue les figures qui ſont au cerueau, & auſſi les fait boüillir: à raiſon de quoy ſe repreſente à l'ame pluſieurs images des choſes, qui l'appellent & inuitẽt à la cõtemplation d'icelles: & pour iouyr de toutes, elle laiſſe lés vnes, & prẽd les autres. Or il aduient autrement de la froideur, laquelle rend l'hõme ferme & ſtable en vne opiniõ, pource qu'elle tiẽt les figures reſſerrées: de maniere auſſi qu'elle ne les permet s'eſleuer: ce qui ſe fait pource que ne ſe repreſente à l'hõme autre image qui l'appelle. Or la froideur eſt de nature, qu'elle empeſ-

peſche les mouuemens, non pas ſeulement des choſes corporelles, mais auſſi rend les figures & eſpeces, que les Philoſophes appellent ſpirituelles, immobiles au cerueau; & ainſi cette fermeté & demeure, ſemble pluſtoſt vne fetardiſe & endormiſſement, que difference d'eſprit & habilité. Il eſt vray qu'il y a vne autre difference de fermeté, qui vient de l'entendement bien comprins, & non pas de la froideur du cerueau. En apres la ſiccité, humidité & chaleur demeurent pour inſtrument de la faculté raiſonnable. Mais il n'y a pas vn Philoſophe qui ſçache donner certainement à chacune difference d'eſprit, la ſienne: Heraclite a dit, *Splendor ſiccus, animus ſapientiſſimus*, que l'eſprit tres-aduiſé eſt vne ſplendeur ſeiche. Par laquelle opinion & ſentẽce nous eſt donné à entendre que la ſiccité eſt cauſe de la grande prudẽce & ſçauoir de l'hõme: mais auſſi il n'a pas declaré en quel genre de ſçauoir l'homme eſt excellent, par le moyen de cette ſiccité. Or Platon a entendu cela

Galien le recite au liure Quod animi mores, ch. 5.

Au Dia-

mesme quand il a dit que l'ame entre au corps, tressage: mais que la grãde humidité qu'elle trouue en iceluy, la rend endormie & ignorante. Toutesfois, cette humidité venant à se perdre & consommer, auec l'âge, & le corps deuenant sec; l'ame descouure le sçauoir & prudence qu'elle auoit auparauant. Entre les bestes brutes (dit Aristote) celles là sont les plus aduisées, qui tiennent en leur temperament, le plus de froideur & siccité: comme les formis & abeilles, lesquelles en prudence conuiennent auec les hommes fort raisonnables. Outre plus, il n'y a pas vne beste brute qui tienne plus d'humidité que le pourceau, & qui ait moins d'esprit, & pour cette cause Pindare, pour taxer les Boëciens d'ignorance, il les appelle pourceaux, & sots, despourueus de iugement. Galien dit aussi que le sang, pour la trop grande humidité qu'il a, rend les hommes simples. Et le mesme Galien recite que les Comiques taxoient de cela les enfans

legue de la nature.

Horace pour mõstrer qu'Vlisse ne fut pas ignorant, dit qu'il ne fut pas conuerti en pourceau.

d'Hippocrate, disant qu'ils auoient beaucoup de chaleur naturelle, qui est vne substance humide, & remplie de vapeurs. Les enfans des hommes sages doiuent tenir de ce vice, de quoy ie donneray cy-apres raison. Des quatre humeurs aussi que nous tenons, ne s'en trouuera pas vn qui soit froid & sec, que la melancholie: & de faict, Aristote dit que tous les hõmes qui furent iamais signalez és lettres ont esté melancholiques. Finalement chacun accorde que la siccité rend l'hõme sage & aduisé: mais les Philosophes ne declarent pas à laquelle des puissances & vertus raisonnables, elle sert le plus. Or il n'y a que le Prophete Esaye, qui luy impose nom, quand il dit: *Vexatio dat intellectum*, pource que la tristesse & l'affliction gaste & consomme, non seulemẽt l'humidité du cerueau, mais aussi dessecche les os: au moyen de quoy l'entendemẽt se faict plus subtil & aigu. Ce qui peut estre euidemment demonstré, en cõsiderant plusieurs hõmes, lesquels reduits en pau-

Au liure quòd animi mores chap. 6. Au liu. de la nature humaine. com 11. en la 30 sect. du preble. 1. ch. 28.

ureté & miſere ſont venus à dire & eſcrire choſes dignes d'admiration: & depuis ayans eu la fortune proſperé, & s'eſtans trouuez à leur aiſe ayans tout à ſouhait, n'ont rien dit ny eſcrit de bon. Car la vie à ſouhait, le cõtentement, le bon ſuccez & plaiſir, relaſche & humecte fort le cerueau, cõme dit Hippocrate, *Gaudium relaxat cor:* cõme s'il vouloit dire, Le contentement & la lieſſe amplifie & dilate le cœur & luy donne chaleur, & l'engraiſſe. Ce qui eſt facile à prouuer vne autrefois: car ſi la triſteſſe & l'affliction deſſeiche & conſomme la chair, & ſi pour cette raiſon l'hõme acquiert meilleur entendemẽt; il eſt certain que ſon cõtraire, qui eſt l'allegreſſe, doit humecter le cerueau & abaiſſer l'entendement. Ceux-là qui ſont doüez de cette maniere d'eſprit, & qui l'acquierent, s'addõnent volõtiers aux paſſe-temps, aux feſtins & banquets, à la Muſique, hantent les ioyeuſes compagnies; & fuyent au contraire ce qu'autresfois leur ſouloit dõner plaiſir & contentement. De là

6. epiſt. p. 5 to. 9.

Le cueur des ſages où eſt la triſteſſe, le cœur des fols là où eſt la lieſſe. Eccl. c. 7.

le vulgaire pourra sçauoir d'où vient que l'homme sage & vertueux ayant esté pauure, & montant en quelque grande dignité, change incontinent de mœurs & de maniere de viure? Ce qui aduient pource qu'il a acquis vn nouueau temperament humide, & rendant plusieurs vapeurs, qui faict que se viennent à effacer les figures qu'il auoit au precedent empreintes en la memoire, & son entendement s'appesantit & s'abastardit. Il est bié difficile de sçauoir quelle difference d'esprit peut proceder de l'humidité, veu qu'elle contredit si fort à la faculté de la raison. Au moins selon l'opinion de Galien, tous les humeurs de nostre corps, qui sont excessifs, font l'homme fol & ignorant: & partant a il dit ainsi, *Animi dexteritas & prudentia à bilioso humore proficiscitur: integritatis & constantiæ erit author humor melancholicus: sanguis simplicitatis & stupiditatis: pituitæ natura, ad morum cultum nihil facit.* C'est à dire, La prudence & dexterité de l'ame raisonnable, ou de l'esprit, vient

Au 1. liure de la nature humaine. com. 11.

de la colere: l'integrité & cõstance de l'homme prouient de l'humeur melancholic: la simplicité & stupidité, du sang: le flegme ou la pituite ne sert à rien qu'à faire dormir. De maniere que le sang, pource qu'il est humide, & le flegme, aydent à ruiner & perdre la faculté de la raison: mais cela s'entend des facultez ou esprits raisonnables, discourans & actifs, & non pas des passifs, comme est la memoire, laquelle depend de l'humidité, ainsi que l'entendement de la siccité. Or appellõs nous la memoire, puissance de la raison, pource que sans elle ne sert de rien l'entendement, ny l'imaginarion. Or elle donne à toutes manieres & figures, pour raisonner, suiuant le dire d'Aristote, *Oportet intelligentem, phantasmata speculari.* De maniere que le propre office de la memoire est de garder ces figures & fantaisies pour la cõtemplation de l'entendement, & pourtãt si elle se perd, il est impossible que les autres puissances puissent exercer leur office. Or que le deuoir de la memoi-

Et pourtant Cicero definissant la nature de l'esprit met la memoire en sa definition.

re ne soit autre que de garder les figures des choses, sans autre propre inuention, Galien le dit ainsi: *Ac memoriam quidem recondere ac seruare in se ea quæ sensu & mente cognita fuerint, quasi cellā quandam & receptaculum eorū non inuentricem.* Et estant là son office, on peut entendre clairement qu'elle depend de l'humidité, qui rend le cerueau mol, auquel la figure s'imprime par estrainte. Ce qui se peut euidemment prouuer par le moyen de l'enfance: car en cet âge là, l'homme a meilleure memoire qu'en tous les autres, pource qu'il a le cerueau fort humide. Et pour cette cause Aristote demande pourquoy estans vieils, nous auons meilleur entendement, & estans ieunes nous apprenons plus viste & auec plus grande facilité: à quoy il respond que la memoire des vieilles gens est remplie de tant de figures des choses qu'ils ont veu & ouy, durant leur vie, qu'en icelle ne se trouue plus aucun lieu vuide, pour receuoir aucune chose: mais que celle des ieunes enfans, vn

Au liur. de l'office du Medecin comm. 4

En la 30 sect. proble. 4.

peu apres qu'ils sont nez est vuide & non empeschée, à raison de quoy ils retiennent incontinent en leur memoire tout ce qu'on leur dit & enseigne. Ce qu'il nous donne à entendre appertement en comparant leur memoire du matin auec celle du soir, & disant que nous apprenons mieux le matin, pource qu'à cette heure là, la memoire semble deschargée & vuide, mais au soir elle est pleine des choses qui se sont passées le iour, entre nous. Aristote ne peut pas bien respondre à ce probleme, pource que les especes & figures qui sont en la memoire, n'ont ny corps ny quantité, de maniere qu'elles ne peuuent tenir place : voire mesme voyons nous par experiẽce, que plus la memoire s'exerce, receuant chacun iour nouuelles figures, & plus elle deuient grande. Selon ma doctrine, ie dõnerois cette response, & dirois que les vieilles gens ont bon entendement, pource qu'ils sont fort secs: & qu'ils n'ont point de memoire, pource qu'ils n'õt gueres d'humi-

dité. A raison de quoy s'endurcit la substance du cerueau, de maniere qu'elle ne peut receuoir l'impression des figures: ny plus ny moins que la cire dure mal aisément peut receuoir la figure du seau, & la molle la reçoit si facilement. Il aduient au contraire és ieunes gens, lesquels pour l'abondance de l'humidité du cerueau, sont despourueus d'entendement, & ont bonne memoire à cause de la douceur & mollesse du cerueau, auquel aisément s'impriment les especes & figures qui viennent de dehors par le moyen de l'humidité. Que la memoire soit meilleure le matin que le soir, on ne le peut nier: mais ce n'est pas pour la raison qu'Aristote met en auant: le sommeil de la nuict en est cause, lequel humecte & fortifie le cerueau, que la veille de tout le iour dessèiche & endurcit. Et pour cette cause Hippocrate dit, Que ceux-là qui ont soif de nuict, font bien s'ils s'endorment là dessus, & que la soif les laisse, d'autant que le dormir humecte le corps & fortifie

Au 5.

Aphor. com. 26

toutes les facultez qui gouuernent l'homme. Que le sommeil produise cet effet, Aristote mesme le confesse. De cette doctrine s'ensuit clairement que l'entendement & la memoire sont puissances opposées & contraires, de maniere que l'homme pourueu d'vne grande memoire, doit auoir faute d'entẽdement. Et celuy au contraire qui est pourueu de grand entendement, ne peut auoir bonne memoire, pource qu'il est impossible que le cerueau soit sec & humide tout ensemble. Aristote se fonde en cette maxime, pour prouuer que la memoire est puissance differente de la reminiscence & souuenance: car il forme son argument en cette maniere. Ceux qui ont grande souuenance & reminiscence sont hommes de grand esprit, & ceux qui ont bonne memoire sont dépourueus d'entendement: & pourtant la memoire & la reminiscẽce sont puissances contraires. La maieur, selon ma doctrine est fausse, pource que ceux là qui ont grande reminiscence

En la 4e section. proble. 5

Au liure de la memoire & reminiscence.

ou ſouuenance, ont faute d'entẽdement, & ſont pourueus d'vne grande imagination, comme ie prouueray bien toſt: mais la mineur eſt veritable, combien qu'Ariſtote n'ait trouué la raiſon ſur laquelle eſt fondée l'inimitié qui eſt entre l'entẽdement & la memoire. L'imagination prouient de la chaleur qui eſt la troiſieſme qualité, pource qu'il n'y a au cerueau autre puiſſance raiſonnable ny autre qualité qu'on luy peuſt dõner: attendu que les ſciences qui appartiennent à l'imagination, ſont celles que diſent ceux qui radotent & ſont tranſportez en la maladie, & non pas celles qui appartiennent à l'entendement & memoire. Et veu que la frenefie, la manie & la melancholie ſont paſſions chaudes du cerueau, par cet argument on peut prouuer que l'imagination conſiſte en la chaleur. Il n'y a qu'vne choſe en quoy ie trouue de la difficulté: c'eſt que l'imagination eſt contraire à l'entendement, & auſſi la memoire: de quoy la raiſon ne ſe peut donner

par l'experiẽce, pource qu'vne grande chaleur & siccité se peuuent bien assembler au cerueau: comme aussi la chaleur & humidité en degré d'intention ou force. Et pour cette cause, l'homme peut auoir grand entendement & grande imagination : grande memoire, auec vne grande imagination : & certainement est-ce vne chose merueilleuse de trouuer vn homme de grande imagination, ayant bon entẽdement & memoire : la cause de cela est que l'entendement a besoin que le cerueau soit composé de parties subtiles & fort delicates, comme ailleurs nous l'auons prouué, de Galien. La grande chaleur gaste & consomme le plus delicat, & laisse le gros & terrestre. Par la mesme raison, la bonne imagination ne se peut assembler auec beaucoup de memoire, pource que la chaleur excessiue resoult l'humidité du cerueau, & le laisse dur & sec: au moyen de quoy, il ne peut facilement receuoir les figures. Ainsi ne se trouuent en l'homme plus de

Auicene de l'art medic. 12. chap.

Tout ce qui est intemperé ne peut longuemẽt durer.

Galien liure 6. de la cõseruatiõ de santé

trois principales differences d'esprit pource que ne se trouuent que trois qualitez d'où elles peuuent venir. Mais dessous ces trois choses differentes sont contenuës plusieurs autres particulieres, à raison des degrez ou force d'intention que peuuent auoir la chaleur, l'humidité & la siccité. Toutesfois ne faut entendre que de chacun degré des trois qualitez, resulte & prouienne vne difference d'esprit, pource que la siccité, la chaleur & l'humidité peuuent venir à tel poinct, estre telles, qu'entierement la faculté animale en est interessée, suiuant cette sentence de Galien, *Omnis immodica intemperies, vires exoluit.* Tout ce qui est trop intemperé resoult & amchille les forces. Ce qui est vne chose certaine: car combien que l'entendement se serue de la siccité, elle peut neantmoins estre si grande, qu'elle consomme ses œuures. Ce que n'approuue Galien, ny les Philosophes anciens, qui affirment, que si le cerueau des vieilles gens ne se refroidis-

Au 2. des Aphoris. com. 20.

Aulus. Quod animi mores. chap. 8.

soit, iamais ils ne deuiendroient caducs, bien qu'ils se fussent rẽdus secs au quatrieſme degré. Mais ils n'ont point de raiſon en cela, pour ce que nous prouuerons en l'imagination: car cõbien que ſes œuures ſe facent auec chaleur, paſſant le troiſieſme degré, elle commence incontinent à ſe perdre & ruiner: autant en aduient de la memoire, au moyen d'vne trop grande humidité. Ie ne peux dire maintenant en particulier, combien de differences d'eſprit prouiennent à raiſon de l'intention & force de chacune de ces trois qualitez: iuſqu'à tant que cy apres nous veniõs à deduire & raconter toutes les œuures & actions de l'entendement, de l'imagination, & de la memoire: cependant il faut ſçauoir qu'il y a trois principales œuures de l'entẽdement: la premiere eſt inferer, l'autre diſtinguer, & la troiſieſme eſlire. Et de là ſe font & eſtabliſſent trois differences d'entendement. La memoire ſe diuiſe en trois autres, qu'elle reçoit facilement, & les oublie auſſi toſt:

l'autre tarde à percenoir & retient long temps: la troisiesme reçoit auec la facilité, & tarde beaucoup à oublier. L'imagination comprend beaucoup plus de differences: car elle a les trois, comme l'entendement & la memoire, & de chacun degré resultent & procedent trois autres. Nous en parlerons cy apres plus distinctement, quand nous donnerons à chacune science qui luy respond en particulier. Mais celuy qui voudra considerer trois autres differences d'esprit, trouuera y auoir certaines habilitez en ceux qui estudient: les vnes naturellement disposées aux contemplations claires & faciles de l'art qu'ils apprennent: mais quand ils se sont mis aux obscures, hautes & difficiles, c'est en vain que le maistre en traitte: en vain l'on tasche de les representer par bons exemples, ou d'en comprendre vne autre figure par le moyen de l'imaginatiõ, pource qu'ils ne peuuent comprendre cela. En ce degré sont constituez tous les manuais lettrez

de quelque Faculté que ce ſoit, leſquels enquis des choſes faciles de leur art, diſent tout ce qui ſe peut entendre: mais eſtans venus aux choſes plus hautes & ſubtiles, diſent mille abſurditez. Autres eſprits mõtent vn degré plus haut: car ils ſont mols & faciles pour receuoir impreſſion de toutes les reigles & cõſiderations de l'art, claires, obſcures, faciles, & difficiles: mais la doctrine, l'argument, la reſponſe, le doute, & la diſtinction, leur doit donner beaucoup à faire. Ceux-là ont beſoin d'oüyr la ſcience des bons maiſtres qui ſçachent beaucoup, auoir quantité de liures, & eſtudier en iceux ſans ceſſer: car moins ils liront & trauailleront & moins ils ſçauront. De ceux-là ſe peut auerer cette ſentence tant celebre d'Ariſtote, *Intellectus noſter eſt tanquam tabula raſa, in qua nihil eſt depictum.* Noſtre entendement eſt cõme vn tableau vuide, auquel n'y a rien qui ſoit depeint. Il faut donc qu'ils entendent premierement d'vn autre, tout ce qu'ils doiuent ſçauoir

Liure 3. de l'Ame.

De ces deux manieres d'eſprits, Ariſtote a dict, celuy eſt tres-bon qui entẽd tout de ſoy-meſme: & derechef celuy eſt bon qui

obeit au bien disant lib. 2. ethi.

& apprendre: car ils n'ont sur ce aucune inuention. Nature fait, au troisiesme degré, certains esprits tant parfaicts, qu'ils n'ont besoin de maistres qui les enseignent & leur monstrent la maniere de philosopher: car d'vne consideration en laquelle ils son acheminez par le Maistre, ils en tirent cent, & sans dire mot, ils ont le cerueau plein de sçauoir. Ces esprits là tromperent Platon, & luy firent dire que nostre sçauoir est vne certaine maniere de reminiscence ou resouuenance, les entendans parler & dire ce qui n'entra oncques en la consideration des hommes. A ceux-là est permis d'escrire des liures, & aux autres, non: car l'ordre & moyen que l'on doit tenir, à ce que les sciences reçoiuent tous les iours accroissement & plus grande perfection, est d'assembler la nouuelle inuention de nous qui viuons maintenant, auec ce que les anciens ont laissé par escrit, en leurs liures. Car si chacun faisoit cela en son temps, les arts viendroient à croistre, &

Au 1. liure de l'office du mede. com. 4.

& les hommes qui viendroient apres iouyroient de l'inuention & trauail de ceux qui ont vescu premieremẽt. La Republique ne deuroit pas permettre ny consentir que tous les autres qui ont faute d'inuention, escriuissent liures, & les fissent imprimer: car ils ne font autre chose qu'vn cercle des dits & sentences des Autheurs graues, & ne font que repeter & redire: de maniere que prenant vne piece deçà, l'autre delà, il n'y a celuy qui ne face vn œuure. Les esprits inuenteurs sont dits en langue Toscane, tenir du caprice, c'est à dire d'vne prompte fantaisie, pour la semblance qu'ils ont auec la chieure en leur aller & aduis. La chieure ne veut iamais cheminer par vn lieu plein, mais cherche touſiours les endroits hauts & montagneux: elle va par lieux scabreux & difficiles, où n'apparoist aucun chemin, & ne veut aller en compagnie. Telle proprieté se trouue en vne ame raisonnable, pourueuë d'vn cerueau bien composé & temperé: iamais

Cette maniere d'esprit est fort dangereuse pour

Theologie à laquelle doit estre propre l'entendement, comme declare l'Eglise Catholique 6. Epi. p. 5. tom.

elle ne s'arreste à contempler; elle n'est iamais en repos; elle veut sçauoir & entendre choses nouuelles. De ceste maniere d'ame se verifie ce dit d'Hippocrate, *Anima deambulatio, cogitatio hominibus.* Car on trouue autres hommes qui ne sortent iamais d'vne mesme contemplation, & ne pensent point que l'on puisse descouurir autre chose au monde. Ceux-là ont la proprieté de la brebis, laquelle iamais ne se desuoye du chemin accoustumé, & n'ose cheminer par les lieux deserts: elle ne va que par les chemins cogneus, & ne marche sans que quelqu'vn aille deuant. Ces deux differences & manieres d'esprit, sont fort ordinaires entre les hommes de lettres. Il s'en trouue qui sont hors de la commune opinion, qui iugent & traictent les choses d'vne differente maniere, qui sont libres à donner leur aduis, & ne suiuent personne: Autres se recueillent, sont humbles, fort paisibles, se defians d'eux mesmes, & se tenant à l'aduis d'vn graue autheur, qu'ils

Ceste difference d'esprit est de soy bonne pour la Theologie, où il faut suiure l'authorité diuine declarée par les saincts Conciles & par les saincts docteurs

suiuent, duquel ils tiennent les propos & sentences pour vne science & demõstration, & iugẽt vanité & mẽsonge ce qui est dit au contraire. Ces deux manieres ou differences d'esprit estãs iointes, seruent beaucoup: car ny plus ny moins qu'en vn grand troupeau de brebis, les bergers ont accoustumé de mettre vne douzaine de cheures pour les mener & cõduire promptement au pasturage nouueau & non encores trouué: Ainsi est-il conuenable de trouuer és lettres humaines, certains esprits fantastiques & tenans du caprice, pour descouurir aux entendemens arrestez, & comme de brebis, nouueaux secrets de nature, & donner contemplations nouuelles, pour s'exercer en icelles: car par cette maniere, les arts croissent, & les hommes deuiennent plus sçauans tous les iours.

Aucuns doutes & argumens contre la doctrine du precedent chapitre: & la response à iceux.

Chap. VI.

VNe des raisons pour laquelle la sagesse de Socrate a esté iusques auiourd'huy tant celebrée, est de ce que depuis qu'il fut iugé par l'Oracle d'Apollon pour l'homme le plus sage du monde, il dist en cette maniere, *Hoc vnum scio, me nihil scire.* Ie sçay vne seule chose, que ie ne sçay rien. Tous ceux qui ont leu & entendu cette sentence, tiennent qu'elle a esté dite, pource que Socrate estoit vn homme tres-humble, ayant en mespris les choses humaines, portant honneur & respect aux diuines, & estimãt toute autre chose de nulle valeur. Mais certainement ils sont trompez: car il n'y eut oncques Philosophe ancien, qui ait trouué ou acquis cette vertu d'humilité, & mesme qui ait sceu que c'est, deuant la venuë de Dieu au monde, le-

quel nous l'a enseigné. Socrate a bien voulu donner à entendre le peu de certitude qu'il y a aux sciences humaines, & combien est mobile & temeraire l'entendement du Philosophe, en tout ce qu'il sçait, voyant par experience que tout est plein de doutes & argumens, & que sans crainte de la partie contraire on ne peut consentir à chose quelconque: & pour cette cause a esté dit, *Cogitationes mortalium timidæ & incertæ prouidentiæ nostræ.* Les pensées des hommes timides & nos prouidences incertaines. Et celuy qui doit auoir la vraye science des choses se doit tenir ferme & reposé, sans aucune crainte ou doute d'estre trompé: & le Philosophe qui n'est tel peut veritablement dire & affirmer qu'il ne sçait rien. Galien eut cette mesme consideration, quand il dit, *Scientia est conueniens, firma & nunquam à ratione declinans cognitio: eam neque apud Philosophos præsertim, dum rerum naturas perscrutantur inuenies, multò sanè minus in re medica, imò ut*

Sapien. chap. 9.

Au liur. introduct. chap. 5.

verbo expediam, ne ad homines quidem venit. Science est vne cognoissance conuenable, ferme, & laquelle iamais ne s'esloigne de la raison: vous ne la trouuerez és Philosophes, quand principalement ils recherchent les natures des choses: encores moins en l'affaire de Medecine, & pour le dire en vn mot, elle ne paruient aux hommes. Suiuant cela, l'homme ne peut auoir la vraye cognoissance des choses: il ne peut auoir qu'vne certaine maniere d'opinion, qui le tient incertain & craintif, sans aucune resolution de ce qu'il doit croire ou faire. Mais ce que principalement Galien note en cecy, est que la Philosophie & la Medecine sont les sciences les plus incertaines, qu'ayent les hommes. Et si cela est vray, que dirons nous de la Philosophie que nous traitons, en laquelle se fait par l'entendement, anatomie de chose tant obscure & difficile, comme sont les puissances & habilités de l'ame raisonable: en laquelle matiere s'offrent

tant de doutes & argumens, qu'il n'y a rien sur quoy on se puisse fonder & arrester. Vne desquelles & la plus principale, est que nous auons fait à l'entendement vne puissance instrumentale (comme à l'imagination & à la memoire) & l'auons donné au cerueau, auec ficcité, pour instrument, duquel il puisse exercer son office: chose fort esloignée de la doctrine d'Aristote & de tous ses sectateurs, lesquels (cõstituans l'entendement separé de l'organe corporel) prouuoient facilement que l'ame raisonnable estoit immortelle, & qu'estant sortie du corps, elle dure à iamais: & se pouuant disputer & debattre l'opinion contraire, la porte demeure close, pour ne se pouuoir demonstrer. D'auantage, les raisons esquelles s'est fondé Aristote, afin de prouuer que l'entendement n'estoit puissance cotporelle & cõposée, sont de telle efficace, que l'on ne sçauroit conclure autre chose, pource qu'il appartient à cette puissance de cognoistre & entendre la nature & *Aulus. 3 de anim. 4*

estat de toutes les choses materielles qui sont au monde: de maniere que si elle estoit conioincte à aucune chose corporelle, elle mesme empescheroit la cognoissance des autres, comme nous voyons és sens exterieurs: en ce que si le gouſt est amer, tout ce que la langue touche tient la mesme saueur: & si l'humeur cristallin est verd, ou de couleur passe, l'œil iuge tout ce qu'il void de la couleur mesme qu'il tient. La cause de cela est que, *Intus existens prohibet extraneum.* Ce qui est dedans, empesche le dehors. Aristote dit aussi que si l'entendement estoit meslé auec quelque instrument corporel, il seroit en qualité, pource qu'à celuy qui se ioint auec le chaud ou le froid, necessairement luy doit estre la chaleur conglutinée. Et de dire, l'entendement est chaud, froid, humide, ou sec, c'est vn propos abominable à l'ouye des Philosophes naturels. L'autre principal doute est qu'Aristote & tous les Peripatetiques constituent deux autres puis-

sances, outre l'entendement, l'imagination & la memoire : qui sont la reminiscence, ou le resouuenir, & le sens commun, se fondans sur cette reigle, *Potentiæ cognoscuntur per actiones*, Les puissances se cognoissent par les actions. Outre les œuures de l'entendement, imagination & memoire, s'en trouuent deux autres fort differentes. Par consequent de cinq puissances naist & procede l'esprit de l'homme : & non de trois tant seulement, comme iusques icy nous auons prouué. Nous auons dit pareillement, au chapitre precedent, suiuant l'opinion de Galien, que la memoire ne fait autre chose au cerueau que garder les figures especes des choses, ny plus ny moins qu'vn coffre tient & a en garde les accoustremens lesquels y sont mis. Et si par vne telle comparaison, nous deuons entendre l'office de cette puissance, il est besoin constituer autre faculté de la raison, qui tire & face sortir les figures de la memoire, & les represente à l'entendement, ny plus

ny moins qu'il est necessaire de trouuer qui ouure le coffre pour en tirer ce qui a esté mis dedans. Dauantage, nous auons dit, que l'entẽdement & la memoire estoient puissances contraires, & que l'vne combatroit auec l'autre, pource que l'vne demande beaucoup de siccité, & l'autre beaucoup d'humidité & mollesse au cerueau. Et si cela est vray, pourquoy est-ce que Platon & Aristote ont dit que les hommes ayans la chair molle & delicate, ont bon entẽdement, veu que la douceur & mollesse est vn effect d'humidité? Nous auons dit aussi, que pour auoir bonne memoire, il falloit que le cerueau fust mol, d'autant que les figures se doiuent imprimer en iceluy, en pesant dessus, comme on faict le cachet sur la cire molle: car s'il estoit dur, il ne pourroit pas facilemẽt receuoir telle impression. Il est bien vray que pour receuoir promptement la figure, il est necessaire d'auoir le cerueau mol: mais pour conseruer & garder longuement les especes de ces choses

Au 1. liure de l'Ame,

qui s'y impriment, tous les Philosophes tiennent que la dureté & siccité est necessaire: comme il appert en la cire & autre chose molle, que la figure imprimée en icelle s'efface aisément laquelle ne s'en va iamais en matiere dure & seiche. Par ce moyẽ voyons nous plusieurs hommes, qui mettent aisément des choses en leur memoire, mais ils les oublient incontinent. De quoy Galien donne la raison, & dit que ceux-là, par vne grande humidité, ont la substance du cerueau coulante & non ferme, au moyen de quoy la figure imprimée en icelle, est incontinent effacée, ny plus ny moins que si on vouloit seeller en l'eau. Autres au contraire mettent en memoire auec grande difficulté, mais ils n'oublient iamais ce qu'ils ont apprins vne fois. Et pourtant semble-il chose impossible d'auoir cette difference de memoire que nous auons dit, d'apprendre facilement, & de retenir long temps. Aussi est difficile d'entendre comme il est possible d'im-

Au liur. de l'art de Mede. ch. 12

primer tant de figures ensemble au cerueau, de maniere que les vnes n'effacent les autres, comme nous voyons aduenir en vn morceau de cire molle, en laquelle si l'on imprime diuerses figures, il est certain que les vnes effaceront les autres par le meslange d'icelles. Et ce qui nous donne le plus de peine & difficulté, est de sçauoir d'où vient que s'exerçant la memoire, elle se rend plus facile à receuoir les figures: estant certain, que l'exercice, non seulement du corps, mais aussi encores plus de l'esprit, dessèiche & essuye la chair. Encores est-il difficile d'entendre comme l'imagination est contraire à l'entendement (s'il n'y a chose plus vrgente que la resolution des parties subtiles du cerueau, par le moyen de la chaleur, qui laisse les grosses & terrestres) attendu que la melancholie est vn des plus gros & terrestres humeurs de nostre corps. Aristote dit que l'entendement ne sert de nul autre tant que de celuy-là: mais la difficulté est plus

grande, quand on vient à considerer que la melãcholie est vn humeur gros, froid, sec; & la colere, de substãce delicate, & de tẽperament chaud & sec: & ce neantmoins la melãcholie est plus propre à l'entendement que n'est la colere. Ce qui semble repugner à la raison, pource que cet humeur aide, par le moyen de deux qualitez, à l'entendement, & luy contredit pour vne seule, qui est la chaleur: & la melancholie aide par la siccité, & non dauantage: & contredit & nuit par la froideur & grosseur de substance, qui est ce que plus l'entendement a en horreur. Ainsi donc Galien a donné plus d'esprit & de prudence à la colere qu'à la melancholie, quand il a dit, *Animi dexteritas & prudentia à biliosa humore proficiscitur, integritatis & constantiæ auctor humor melancholicus.* La dexterité & prudence vient de la colere, l'integrité & constance de l'humeur melancholic. Finalement on demande d'où vient que le trauail & la continuelle contemplation, en

Au liur. 1. de la nature humaine, com. 11.

l'estude en faict plusieurs sçauans & sages, lesquels au commencement auoient faute de la bonne nature des qualitez que nous auons dit: de maniere que donnant & receuant, par le moyen de l'imagination, ils viennent à acquerir la cognoissance de maintes choses qu'ils ignoroient au precedent. Ils n'auoient pas le temperamẽt requis à icelles: car s'ils en eussent esté pourueus, il ne leur eust pas esté besoin d'y trauailler beaucoup. Toutes ces difficultez & plusieurs autres sont contre la doctrine enseignée au precedent chapitre, pource que la Philosophie naturelle n'a pas ses principes Mathematiques, esquels le Medecin & Philosophe (estant ensemble Mathematicien) peut touſiours faire demonstrance: mais venant à exercer son office selon l'art de Medecine, il y commettra plusieurs fautes, & non pas toutes les fois par sa coulpe, (s'acertenant touſiours par les Mathematiques) mais par l'incertitude de son art: & pour cette cause Aristote

a dit, *Non ideò malus Medicus, si non semper sanet, dum nihil omiserit eorum quæ sunt ex arte.* Si le Medecin ne guarit tousiours, ce n'est pas à dire qu'il soit mauuais, pourueu qu'il n'ait obmis aucune chose qui concerne son art. Mais si le mesme faisoit quelque faute és Mathematiques, il ne pourroit estre excusable : car employant en telle science, toutes les diligences requises, il est impossible de faillir. Parquoy combien que nous ne facions demonstrance de cette doctrine, il ne faut pas toutesfois attribuer toute la faute à nostre esprit, ny penser estre faux ce que nous auons dit. Au premier & principal doute peut l'on respondre, que si l'entendement estoit separé du corps, & qu'il n'eust que faire auec la chaleur, & la froideur, l'humidité & la siccité, ny auec toutes les autres qualitez corporelles, s'ensuiuroit que tous les hommes seroient d'vn mesme entendement, & que l'arraisonnement de chacun seroit esgal. Et nous voyons par experience, qu'vn homme entẽd

Aulieur. 1. des Topiques.

mieux que l'autre, & qu'il discourt mieux que l'autre, à cause de la puissance organique de l'entendement, qui est en l'vn mieux disposé que l'autre: & non pour autre raison. Car toutes les ames raisonnables & leurs entendemens separez du corps, sont d'egale perfection & sçauoir.

Ceux qui suiuent la doctrine d'Aristote, voyans par experience qu'aucuns hommes discourent mieux que les autres, ont trouué vn eschappatoire tout apparent, disans que l'vn ne discourt mieux que l'autre, à raison de la puissance organique de l'entendement, & pource que le cerueau est mieux disposé és vns qu'aux autres: mais pource que l'entendement humain (cependant que l'ame raisonnable demeure au corps) a besoin des figures & fantasies qui sont en l'imagination & en la memoire. A faute de quoy l'entendement vient à discourir mal, & non par sa faute, ny pour estre ioint à vne matiere mal organisée. Mais cette response est contre la doctrine du

meſme Ariſtote, lequel prouue que l'entendement eſt d'autant meilleur que la memoire eſt mauuaiſe: & au contraire, que plus la memoire eſt grande, plus l'entendement eſt laſche & abaſtardy: ce que nous auons prouué ailleurs, touchant l'imagination. Et pour la cõfirmation de cela, Ariſtote demãde, pourquoy eſtans vieils, nous auons tant mauuaiſe memoire, & bon entẽdement: & quand nous ſommes ieunes, nous auons bonne memoire & mauuais entẽdement. Vne choſe nous monſtre l'experience de cela, & ainſi le note Galien, que quand en la maladie ſe corrompt le temperamẽt & la bõne cõpoſition du cerueau, ſouuẽtesfois ſe perdent les œuures de l'entendement, & demeurent en leur entier celles de la memoire & de l'imagination: ce qui ne pouuoit aduenir ſi l'entẽdement n'euſt prins pour ſoy vn inſtrument particulier, outre celuy que les autres puiſſances tiennent. Ie ne ſçay que l'on peut reſpondre à cela, ſi n'eſt par quelque

Au liure de la memoire & reminiſcence.

en la 30 ſec. prob.

relation Metaphisique, composée d'acte & puissance: car ils ne sçauent pas eux mesmes ce qu'ils veulent dire, & n'y a homme qui les entende. Il n'y a rien qui face tant de dõmage & nuisance au sçauoir de l'homme, que le meslange des sciences: & que de traiter en la Metaphisique, ce qui est de la Philosophie naturelle: & au contraire, ce qui est de la Philosophie naturelle, en la surnaturelle.

Les raisons sur lesquelles Aristote se fonde, sont de peu d'efficace: car il ne s'ensuit pas que, pource que l'entendement doit cognoistre les choses materielles, il ne doiue auoir vn organe ou instrument corporel, pour ce que les qualitez corporelles qui seruent à la composition de l'organe, n'alterent & ne changent pas la puissance, ny d'elles sortent les fantaisies: & sont comme, *sensibile positum supra sensum, quod non causat sensationem*. Cela se void clairement au toucher: car estant composé de quatre qualitez materielles, & ayant en soy quantité & mollesse ou

dureté, ce neantmoins la main cognoist si vne chose est chaude ou froide; dure, ou molle; grande ou petite. Et si l'on demande comment la chaleur naturelle, qui est la main, n'empesche au toucher de cognoistre la chaleur qui est en la pierre, nous respondons que les qualitez qui seruent à la composition de l'organe, ne changent point ny n'alterent le propre organe, ny d'icelles sortent especes pour les cognoistre. Il appartient à l'œil de cognoistre toutes les figures & quantitez des choses, & nous voyons que l'œil mesme a sa propre figure & quantité, & des humeurs & tuniques qui le composent: aucunes ont couleurs, & les autres sont transparoissantes: ce qui n'empesche point que par le moyen de la veuë, nous ne cognoissions les figures & quantitez de toutes les choses qui sont mises deuant no⁹. Et c'est pource que les humeurs & tuniques, la figure & quantité seruent à la composition de l'œil, & ces choses là ne peuuent alterer ny chã-

ger la puissance de la veuë: au moyen de quoy elles n'empeschent pas la cognoissance des choses de dehors. Nous en auons autant dit de l'entendement, & que le propre instrument d'iceluy (bien qu'il soit materiel, & ioint auec luy) ne peut entendre, pource que d'iceluy ne sortent especes intelligibles qui le puissent alterer ou changer, & la cause est que, *Inteligibile positum supra intellectum non causat intellectionem.* Et ainsi demeure-il libre, pour entendre toutes les choses materielles de dehors, sans auoir qui l'empesche. Or l'autre raison sur laquelle se fonde Aristote est plus legere que l'autre : car ny l'entendement, ny aucun autre accident peut estre (*qualis*) attendu qu'ils ne peuuent estre de soy, sujet d'aucune qualité. Et ainsi donc il importe peu que l'entendement ait le cerueau pour organe, auec le temperament des quatre premieres qualitez, afin que par ce moyen il s'appelle (*qualis*) puis que le cerueau est le sujet de chaleur, froideur, humi-

dité & siccité, & non l'entẽdement. Quant à la troisiesme difficulté, qu'ameinent les Peripatiques, disant que pour faire à l'entendement vne puissance organique, se laisse vn principe qu'il auoit, pour prouuer l'immortalité de l'ame raisonnable: nous disons donc qu'il y a autres argumens plus certains, pour ce faire, desquels nous traiterons au chapitre ensuiuant. On peut respondre au second argument, que chacune difference d'œuure, ne demonstre pas diuersité de puissance : car comme nous prouuerons cy-apres, l'imagination fait des cas tant estranges, que si cette maxime estoit aussi vraye que les Philosophes vulgaires pensent, ou si elle auoit l'interpretation qu'ils luy donnent, se trouueroient d'auantage dix ou douze puissances au cerueau. Mais aussi pource que toutes ces œuures conuiennent en vne principale raison, elles ne denottent pas plus d'vne imagination, laquelle se diuise en apres en plusieurs particulieres dif-

ferẽces, à raison des diuerses actions d'icelle. Or composer les especes en presence des obiects, ou en leur absence, ne denote, ie ne diray seulement diuersité de puissances generales (comme sont le sens commun & l'imagination) mais aussi de particulier. On peut donc respondre au troisiesme argument, que la memoire n'est qu'vne mollesse de cerueau, disposé (par vne certaine maniere d'humidité) à receuoir & garder ce que l'imagination perçoit, en la mesme sorte que l'on voit au papier blanc, & en celuy qui doit escrire. Car comme l'escriuain escrit au papier les choses qu'il ne veut estre mises en oubly, & lesquelles il retourne lire apres les auoir couché par escrit: aussi doit on entendre que l'imagination escrit en la memoire les figures des choses que les cinq sens & l'entendement ont cogneu, & autres qu'elle forge elle mesme. Et quand elle se veut souuenir d'icelles, Aristote dit qu'elle retourne les voir & conceuoir

Arist. liure de l'ame.

ple. Platon s'est donc seruy de cette maniere de comparaison, quand il a dit, que craignant le peu de memoire de la vieillesse, il se hastoit d'en faire vne autre de papier (qui sont liures) afin que son trauail ne se perdist: & que celuy qui le voudroit lire en apres, se le representast. L'imagination en fait autant, escriuant en la memoire ce qu'elle retourne à y lire, quand elle s'en veut souuenir. Aristote a touché le premier de cette sentence: & puis apres Galien, lequel a ainsi dit en cette maniere, *Pars enim animæ quæ imaginatur quæcunque essit hæc, eadem recordari videtur* Car la partie de l'ame, laquelle imagine, quelle elle soit, il semble rememorer les mesmes choses. Ainsi voit-on bien clairement, pourquoy les choses que nous imaginons soigneusement, & auec vn grand soucy, s'impriment bien en la memoire: & ce que nous traittons par vne legere consideration, s'oublie incontinent. Et ainsi comme l'escriuain qui faict vne bõne lettre, la rend propre à lire,

Au 3. liure de l'ame.

Au liure du mouuement des muscles.

ainſi aduient à l'imagination: car ſi elle imprime ou ſeelle auec force, la figure demeure au cerueau bien imprimée & marquée: autrement à peine ſe peut-elle cognoiſtre. Cela meſme aduient auſſi aux eſcrits anciens, leſquels pource qu'vne partie eſt entiere, & l'autre gaſtée (auec le temps) ils ne ſe peuuent bien lire, ſi n'eſt auec grande peine & diſcretion. Or l'imagination en fait proprement autant (quand ils ſe ſont perdus en la memoire, aucunes figures, & qu'autres demeurent) de quoy eſt auſſi procedé l'erreur d'Ariſtote, lequel a penſé que la reminiſcence, par cette raiſon, eſtoit puiſſance differente de la memoire. Et outre ce, il a dit, que ceux là qui ont vne grande reminiſcence ou ſouuenance, ſont de grand eſprit: ce qui eſt pareillement faux, pource que l'imagination (qui eſt celle qui cauſe la ſouuenance) eſt contraire à l'entendement. De maniere que mettre en memoire les choſes, & auſſi ſe ſouuenir d'icelles, apres les auoir ſceuës, eſt œuure de

de l'imagination, comme escrire quelque chose & la retourner lire, est œuure de l'escriuain, & non pas du papier. Et ainsi la memoire demeure pour puissance passiue & non actiue, comme le blanc du papier n'est autre chose qu'vne commodité, à ce qu'vn autre y puisse escrire. Au quatriesme doute se peut respondre, que ne sert donc rien à l'esprit d'auoir la chair dure, ou delicate, & douce, si le cerueau ne tient aussi la mesme qualité: lequel nous voyons fort souuentesfois auoir vn temperament separé de toutes les autres parties du corps: mais quand bien ils conuiendroient en la mesme qualité & molleſſe, c'est vn mauuais signe pour l'entendement, & pour l'imagination aussi. Si nous considerons la chair des femmes & des enfans, nous trouuerons qu'elle est plus douce & delicate que celle des hommes: & ce neantmoins, les hõmes communément, ont meilleur esprit que les femmes. Et la raison de cela est naturelle, que les humeurs

qui font la chair douce, ſont flegme & ſang, pource qu'ils ſont tous deux humides (comme nous l'auons deſia noté) deſquels Galien a dit, qu'ils font les hõmes ſimples & bons: & au contraire les humeurs qui endurciſſent la chair, ſont la cholere & la melancholie: dont procede la prudence & le ſçauoir des hõmes; de maniere que d'auoir la chair douce & delicate, c'eſt vn plus mauuais ſigne, que de l'auoir ſeiche & dure. Parquoy és hõmes ayans vn égal temperament, par tout le corps, il eſt fort ayſé de recueillir la maniere de leur eſprit, par la douceur ou molleſſe, ou dureté de la chair: car ſi elle eſt dure & aſpre, elle demonſtre ou bon entẽdement ou bonne imagination: & ſi elle eſt molle & delicate, elle denote le contraire, qui eſt de bonne memoire, & peu d'entendement, & moins d'imagination. Et pour ſçauoir ſi le cerueau eſt correſpondant, il faut conſiderer les cheueux: car s'ils ſont gros, noirs, aſpres & eſpais, c'eſt l'indice d'vne bõne imaginatiõ, ou d'vn bon

Les molz, blancs & gras n'ont l'humeur melancolie. Gal. au liure des lieux affectez chap. 6.

entendement: & s'ils sont delicats & doux, c'est signe d'vne grande memoire, & non d'autre chose. Mais celuy qui voudra distinguer & cognoistre si c'est entẽdement ou imagination (quand les cheueux sont de cette maniere) doit considerer de quelle forme est le ieune homme, quãt au rire: car cette passiõ descouure fort que telle est l'imagination. Quant à l'occasion du ris, plusieurs Philosophes se sont efforcez la sçauoir: mais personne n'en a dit chose qui se puisse entendre: toutesfois chacun conuient en ce que le sang est vne humeur qui prouoque l'homme à rire, combien que nul ne declare quelles sont les qualitez de cette humeur plus que des autres qui facent l'homme subjet à rire. *Desipientiæ quæ cum risu fiunt securiores: quæ vero cum solicitudine, periculosiores.* Comme s'il vouloit dire, Quand les malades transportez rient, c'est bon signe, & sont plus asseurez: mais s'ils sont souciez & faschez, ils sont en danger: car le premier se fait par le

Les vit des dẽts & le marcher de l'hõme declarent icelui. Eccl. chap 19

Hip 6. des Aphori. 53

moyen du sang qui est vne humeur fort benigne: & l'autre au moyen de la melancholie. Mais cela repugnant à la doctrine que nous traittons, on vient facilement à entendre tout ce qu'en ce cas on desire sçauoir: la cause du ris n'est autre (à mon aduis) qu'vne approbation de la puissance d'imaginer (quand l'on voit ou que l'on entẽd quelque faict ou dict, qui agrée & conuient fort bien) & comme cette puissance reside au cerueau, estant contente d'aucune de ces choses, il en est mené, comme sont menez pareillement les muscles de tout le corps: à raison de quoy, nous approuuons souuentes fois les propos aigus & subtils, en abaissant la teste. Dauantage, quand l'imagination est fort bonne, elle ne se contente de chacun propos, mais seulement de ceux qui viennent fort bien; de maniere que s'ils ne sont bien conuenables & à propos, elle en reçoit plustost peine qu'allegresse. De là vient que nous voyons rire, par grande merueille, les hommes de

grande imagination : & ce qui eſt encores plus notable, nous voyons que ceux là leſquels ont grace à parler, & qui ſont facetieux, ne rient iamais de ce qu'ils diſent, ny de ce qu'ils entẽdent dire aux autres, pour ce qu'ils ont l'imagination tant delicate & ſubtile, que la propre grace de leurs paroles & gentils deuis, ne correſpond & ne leur agrée, comme ils voudroient. A quoy l'on peut adiouſter que la grace (outre la bonne propoſition qu'elle doit auoir) doit eſtre nouuelle, & non iamais ouye ny veuë : ce qui n'eſt propre ſeulement à l'imagination, mais auſſi aux autres puiſſances qui gouuernent l'homme. Parquoy nous voyons que l'eſtomach s'ennuye d'vne meſme viande, & qu'il l'abhorre, quand il en vſe deux fois : la veuë, en cette maniere a en horreur vne meſme figure & couleur, l'ouye vne meſme reſonnance, pour bõne qu'elle ſoit : & l'entendement, vne meſme contẽplation. C'eſt auſſi pourquoy le beau parleur ne rit de la grace

Choſe notable.

qu'il a en ſon parler: car deuant que la grace ſorte de ſa bouche, il ſçait deſia ce qu'il doit dire. Parquoy ie conclu que ceux qui ſont beaucoup facetieux, ſont tous deſpourueus d'imagination: & ainſi toute grace & propos ſortant de leur bouche (bien qu'il ſoit parauãture aſſez maigre & froid) leur conuient fort bien. Et pource que ceux-là qui ſont fort ſanguins, ont beaucoup d'humidité (laquelle nous auons dit eſtre cõtraire & nuire à l'imagination) ils ſont auſſi fort facetieux. C'eſt le propre de l'humidité, laquelle, pour ſa molleſſe & douceur, oſte les forces à la chaleur, & fait qu'elle ne bruſle pas tant. Et ainſi elle ſe trouue mieux auec la ſiccité, pource qu'elle aguiſe ſes actiõs: ioint que là où ſe trouue beaucoup d'humidité, c'eſt ſigne que la chaleur eſt laſche & remiſe: car il ne la peut reſoudre ny conſommer: & auec vne chaleur tant petite, la puiſſance imaginatiue ne peut exercer ſon operation. De là s'enſuit que les hõmes de grand entendement ſont

Gal. lib. 6. de la conſeruation de la ſanté.

fort facetieux, pource qu'ils sont despourueuz d'imagination. Comme on lit de ce grand Philosophe Democrite, & de plusieurs autres que i'ay veu & noté. Ainsi nous cognoistrõs par le moyen du ris, si les hommes ou les ieunes gens, de chair dure, & aspre, ayant les cheueux noirs & espais, durs & aspres, excellent ou en entẽdement ou en imagination. De maniere qu'Aristote se trompe en cet endroit, & ne rencontre bien en cette doctrine. On peut respondre au cinquiesme argumẽt, que se trouuent deux sortes d'humidité au cerueau: vne qui vient de l'air (quand cet élement domine en la mixtion) & l'autre de l'eau, en laquelle se sont amassez les autres élemens. Si le cerueau est mol auec la premiere humidité, la memoire sera fort bonne, facile à recenoir, & puissante à retenir long temps les figures: pource que l'humidité de l'air est fort gluãte & grasse, à laquelle les especes des choses tiennent fort, comme l'on voit aux peintures faites à l'huyle,

lesquelles ne reçoiuent aucun dommage du Soleil ny de l'eau: de maniere que si l'on espand de l'huyle sur quelque escriture, il n'est possible en apres de l'effacer, voire mesme celle qui est gastée & tellement effacée qu'on ne la peut lire, se rend lisible auec l'huyle, qui la faict reluire & transparoistre. Mais si la mollesse & douceur du cerueau vient de la seconde humidité, l'argument vient fort bien: car s'il reçoit aisément, la figure se vient aussi à effacer aisément, pource que l'humidité de l'eau n'a point de graisse, à laquelle les especes se puissent conglutiner & ioindre fermement. Ces deux humiditez se cognoissent és cheuaux: celle qui vient de l'air les rend gras, replets; & l'eau les rend humides, maigres & plats. On respond au sixiesme argument, que les figures des choses ne s'imprimẽt pas au cerueau, comme la figure du seau en la cire, si n'est en penetrant, pour y estre assise: ou en la maniere que les oyseaux se prennent à la glus, &

les mouches au miel, pource que ces figures n'ont point de corps, & qu'elles ne se peuuent mesler ny corrompre les vnes les autres. On peut respondre à la septiesme difficulté, que les figures adouciſſent & amolliſſent la ſubſtance du cerueau (ny plus ny moins que la cire s'amollit, en la maniant entre les doigts) bien que les eſprits vitaux ayent la vertu d'amollir & humecter les membres durs & ſecs, comme la chaleur le fait par dehors, par le moyen du fer. Et que les eſprits vitaux facẽt ce que i'ay dit cy-deſſus, & amolliſſent le cerueau, pour le rendre propre à la memoire, nous l'auons deſia prouué en vn autre endroit. Or tout exercice corporel & ſpirituel deſſeiche, voire meſme les Medecins diſent que le moderé engraiſſe. On reſpond à l'argument huictieſme qu'il y a deux genres de melãcholie: vne naturelle, qui eſt comme la lie du ſang, duquel le temperament eſt froidure & ſiccité, auec vne fort groſſe ſubſtãce: elle ne ſert de rien à l'eſprit, ains rend les hõ-

Gal. l. 2. de la conſeruation de la ſanté.

mes ignorans, lasches & subjets à rire : & pource qu'ils ont faute d'imagination, elle s'appelle (*atrabilis*) ou colere adustе & bruslãte, laquelle selon l'opinion d'Aristote, faict les hommes tres-sages, de laquelle le temperament est diuers, cõme celuy de vinaigre. Aucunefois a l'effect de chaleur, aucunefois il refroidit : mais il est tousiours sec & de substance fort delicate. Ciceron confesse qu'il estoit tardif d'esprit, pource qu'il n'estoit pas melancholique adustе : en quoy il dit vray : car s'il eust esté tel, il n'eust pas esté si eloquent, pource que les melãcholiques adustes ont faute de memoire, à laquelle appartient le parler auec grand appareil Cette colere a vne autre qualité, qui sert beaucoup à l'entendemẽt, qui est d'estre resplendissante, comme l'agathe, au moyen de laquelle splendeur, elle donne lumiere au dedans du cerueau, afin que les figures se voyent bien. Et cette est l'opinion d'Heraclite, quand il a dit : *Splendor siccus, animus sapien-*

sect. 3. prob. 1

Horace dit d'Ouide qu'estãt fol, il ne faisoit mal à personne, mais qu'il transuoit propos fort subtils, à

ssimus. La melancholie naturelle n'a pas cette splendeur, ains son noir est mort. Or nous prouuerons cy-apres, comme l'ame raisonnable a besoin d'auoir au cerueau vne lumiere & d'estre esclairée, pour voir les figures & especes. On peut respondre au neufiesme argument, que la prudence & dexterité de l'esprit que dit Galien, appartient à l'imagination, par le moyen de laquelle se cognoist ce qui est à venir : & pour cette cause Ciceron a dit, *Memoria præteritorum, futurorũ prudentia.* C'est à dire, La memoire est du passé, & la prudence de ce qui est à venir. La dexterité de l'esprit, est ce que nous appellons subtilité, engin, finesse, & ruse: & pourtant Ciceron a ainsi dit, *Prudentia est calliditas, quæ ratione quadam potest delectum habere bonorum & malorum.* Prudence est ruse, laquelle par certain moyen, peut auoir le chois du bien & du mal. Les hommes de grand entendement n'ont pas cette maniere de prudence, pource qu'ils ont faute d'imagina-

cause de la splendeur de sa colere: & pourtãt il a dit, insit quòd splẽdida bilis: ser. 3.

Au dialogue de la vieillesse.

tion : & ainſi le voyons nous par experience aux hommes de grand ſçauoir és lettres qui appartiennent à l'entendement : leſquels tirez de tel exercice, ne valent rien aux autres affaires du monde : Galien a tres-bien dit que ceſte maniere de prudence procede de la colere : car Hippocrate contant à Damagete comme il trouua Democrite, quand il le fut voir & medeciner, eſcrit qu'il eſtoit aux champs, deſſous vn Plane debout ſur la plante des pieds & ſans habillemens, appuyé d'vne pierre, & enuironné de beſtes brutes, mortes & deſpecées : de quoy Hippocrate fut fort eſmerueillé, & luy demanda que luy ſeruoient ces animaux ainſi : à quoy il reſpondit qu'il cherchoit l'humeur qui rend l'homme vacillant, ruſé, double & cauteleux : & qu'il auoit trouué (en faiſant anatomie de ces beſtes brutes) que la colere eſtoit cauſe d'vne proprieté tant mauuaiſe : & que pour ſe venger des hommes ruſez & cauteleux il vouloit faire en

En l'Epiſtre à Damag.

Notez que les hommes de grãd entendement ne ſe ſoucient pas de l'ornement de leur corps, ils ſont tous mal propres, ords & craſſeux : nous en donnons la raiſon

eux, ce qu'il auoit faict au renard, au serpent, & au singe. Cette maniere de prudence est non seulement odieuse aux hommes, mais aussi S. Paul dit d'icelle, *Prudentia carnis inimica est Deo.* La prudence de la chair est ennemie de Dieu. Platon en donne la raison quand il dit, *Scientia quæ est remota à iustitia, calliditas potius, quàm sapientia est appellanda.* La science qui est esloignée de iustice, merite plustost le nom de ruse & finesse que de sapience. Comme s'il vouloit dire, Il n'est pas raisonnable qu'vne science laquelle est separée de la iustice s'appelle science: mais elle se doit appeller astuce ou malice, de laquelle le diable se sert tousiours, quand il veut faire mal aux hommes. *Ista sapientia non est desursum descendens, sed terrena, animalis & diabolica:* C'est a dire, Cette sapience ne descend du Ciel, mais elle est terrienne, inhumaine & diabolique. Il y a vne autre maniere de sapience ou science, conioincte à la droicture & simplicité: par laquelle les hom-

au ch. 8. & 14.

Aux Rom. chap. 2.

chap. 3.

mes cognoissent le bon & reprẽnent le mauuais: Galien dit qu'il appartient à l'entendement, pource qu'en cette puissance n'est point comprise la malice ny l'astuce, & qu'elle ne sçait pas comme se peut faire le mal: le tout est en icelle droiture, iustice, simplicité & clarté. L'homme qui rencõtre cette maniere d'esprits appelle droict & simple: & pour cette cause Demosthene voulant captiuer la bien-veillance des Iuges, en vne harangue qu'il fit contre Æschines, les appelle droits & simples, eu esgard à la simplicité & integrité de leur office, duquel Ciceron dit ainsi, *Simplex est officium, atque vna bonorum omnium causa.* L'office est simple & iuste, & la cause de tous les bons, vne. La froideur & siccité de la melancholie sert d'instrument à cette maniere de sçauoir ou science: mais elle doit estre composée de parties subtiles & delicates. On peut respondre au dernier doute, que quand l'homme se met à contempler quelque verité qu'il veut

Au liu. 3. des progno. com. 2.

En la harangue pour Silla.

ſçauoir, s'il ne la trouue incontinent, c'eſt pource que ſon cerueau eſt priué d'vn temperament à ce conuenable: mais demeurant vn peu en la contemplation de ce qu'il veut ſçauoir, incontinent accourt au chef la chaleur naturelle (qui ſont les eſprits vitaux & le ſang des arteres) qui ſurmonte le temperament du cerueau, iuſqu'à tant qu'elle vienne au point neceſſaire. Il eſt vray que la grande conſideration nuit aux vns, & ſert aux autres: car ſi au cerueau defaut peu, pour venir au point de la chaleur conuenable, il faut auſſi contempler peu de temps: car s'il paſſe outre, & s'il contemple plus long-temps, incontinent l'entendement ſe trouble par la preſence de beaucoup d'eſprits vitaux: au moyen de quoy il ne paruient & ne touche à cette verité qu'il cherche. Parquoy nous voyons pluſieurs hommes leſquels, ſans premediter, tout ſoudain diſent fort bien: mais quand ils ont penſé à ce qu'ils doiuent dire, ils ne tiennent propos qui

vaille. Les autres ont l'entendement si petit (ou à cause de la grande froideur, ou siccité) qu'il leur est besoin mettre & employer beaucoup de temps à la contemplation, afin que la chaleur demeure bonne piece en la teste; & face en sorte que le temperament vienne aux degrez qui luy defaillent; & ainsi ceux-là disent mieux quand ils ont premedité, que sans y penser.

Combien que l'ame raisonnable ait besoin du temperament des quatre premieres qualitez, tant pour demeurer au corps que pour discourir & raisonner, il est demonstré icy, qu'il ne s'ensuit pas qu'elle soit corruptible & mortelle.

Chapitre VII.

Au Phedre. Platon tient pour chose veritable que l'ame raisonnable est vne substance sans corps, spirituelle, non sujette à corruption, ny à la mort, comme celle des bestes brutes, laquelle (sortie du corps) a vne autre

vaille. Les autres ont l'entendement si petit (ou à cause de la grande froideur, ou siccité) qu'il leur est besoin mettre & employer beaucoup de temps à la contemplation, afin que la chaleur demeure bonne piece en la teste; & face en sorte que le temperament vienne aux degrez qui luy defaillent; & ainsi ceux-là disent mieux quand ils ont premedité, que sans y penser.

Combien que l'ame raisonnable ait besoin du temperament des quatre premieres qualitez, tant pour demeurer au corps que pour discourir & raisonner, il est demonstré icy, qu'il ne s'ensuit pas qu'elle soit corruptible & mortelle.

Chapitre VII.

Au Phedre. Platon tient pour chose veritable que l'ame raisonnable est vne substance sans corps, spirituelle, non sujette à corruption, ny à la mort, comme celle des bestes brutes, laquelle (sortie du corps) a vne autre

meilleure vie, & plus tranquille: mais cela s'entend, dit Platon, quand l'homme a vescu selon la raison: car autrement mieux eust vallu à l'ame, demeurer tousiours au corps, que souffrir les tourmens desquels Dieu chastie les meschans. Cette conclusion est bien tant illustre & Catholique, que s'il l'a trouuée, par la felicité de son esprit, à iuste cause il est surnommé le diuin Platon. Mais bien qu'elle soit telle que l'on voit, iamais toutesfois Galien ne l'a peu cõprendre en son entendement: ains tousiours l'a eu pour suspecte, voyant radoter l'homme, & sortir de son sens, quand il a le cerueau trop eschauffé: & au contraire, le voyant retourner en son bon sens, en luy appliquant medecines froides. Et pourtãt il a dit qu'il eust esté bien aise, que Platon eust esté en vie, pour luy demander, cõme il estoit possible que l'ame raisõnable fust immortelle, veu qu'elle se change & altere si aisément, par la chaleur, froideur, humidité & siccité: attendu mesmemẽt qu'elle s'en

En l'Apologie.

Platon diuin. Au liur. Quod animi mores. ch. 3. & 9. de placit. Hipp & Plat.

va du corps par vne grande ardeur de fiebure continuë, ou par vne grande perte de sang, ou en beuuãt la ciguë, ou par autres alterations corporelles qui ont accoustumé d'oster la vie. Et si elle estoit sans corps, & spirituelle (cõme dit Platon) la chaleur (estant qualité materielle) ne luy feroit perdre ses puissances, & ne luy empescheroit ses operations. Ces raisons ont confondu Galien, & l'ont fait desirer que quelque Platonique l'en resolust, & pense qu'il n'en ait trouué en sa vie : mais depuis qu'il fut mort, l'experience luy mõstra ce que son entendement ne peut comprendre. Parquoy, il est certain que la certitude infaillible de l'immortalité de nostre ame, ne se tire pas des raisons humaines, & encores moins se trouuent argumens, qui prouuent qu'elle soit corruptible : car on peut facilement respondre aux vns & aux autres : nostre seule foy diuine nous fait certains & resolus de l'immortalité d'icelle. Ce neantmoins Galien n'a point eu raison de s'empescher

Au dialogue de la nature. Il est certain que Galien en mourant desendit en enfer & vit par experience que le feu materiel brusloit les ames, ne les pouuãt consommer : ce Medecin eut cognoissance de la doctrine Euangelique & ne la receut: au li. 2.

& embarraſſer en cette matiere par argumens ſi legers: car ce n'eſt pas bien recueilly en Philoſophie naturelle, de dire que les œuures qui ſe doiuent faire par le moyen de quelque inſtrument, defaillent en l'agent principal, pour ne ſortir à l'aduenture. Le peintre qui peint bien, tenant le pinceau conuenable à ſon art, n'eſt pas coulpable quand auec le mauuais il fait quelques traits & lignes mauuaiſes: auſſi n'eſt-ce pas biẽ argumenté de penſer que l'eſcriuain ait aucune leſion ou defaut en la main, quand par faute de bonne plume, force luy eſt d'eſcrire auec autre choſe. Galien conſiderant les œuures merueilleuſes qui ſont en l'vniuers, & de quel ſçauoir & prouidence elles ſont faites & ordonnées, a recueilly qu'il y auoit vn Dieu au monde, encore que nous ne le voyons pas des yeux corporels, duquel il a dit ces paroles, *Deus nec factus eſt aliquando, cum perenniter ingenitus ſit, ac ſempiternus.* Dieu n'a point eſté fait, veu qu'il eſt

de diſſ. pul. chap. 3.

Au liu. de la formation du fruict.

in crée & eternel. Et en vn autre endroit il dit, que l'ame raisonnable ny la chaleur naturelle ne faisoit pas le bastiment & composition du corps humain: mais Dieu, ou quelque intelligence fort sage. De là se peut former vn argument contre Galien, pour rembarrer & desfaire sa mauuaise consequence qui est de cette maniere. Tu as soupçon que l'ame raisonnable soit corruptible, pource que si le cerueau est bien temperé, il vient à bien discourir & philosopher: & s'il s'eschauffe, ou refroidit plus qu'il ne faut, il radotte & dit mille absurditez. Cela mesme se peut inferer & conclure en considerant les œuures que tu dis estre de Dieu: car s'il faict vn homme en lieux temperez (esquels la chaleur n'excede la froideur, ny l'humidité la ficcité) il le rend fort ingenieux & discret: mais si la region n'est tẽperée, tous les hommes qui y sont engendrez sont fols & ignorans. Et pour cette cause le mesme Galien dit, qu'en Sithie par merueille, nas-

Aulus. Quod animi mores, chap 10.

quit vn homme ſage,& qu'en Athenes tous naiſſent Philoſophes. Dauantage de penſer que Dieu eſt corruptible,dece que par certaines qualitez il fait bien ces œuures là, leſquelles par les cõtraires,ſe font mauuaiſes. Galien ne le peut aduoüer, puis qu'il a dit que Dieu eſt eternel. Platon va par vn autre chemin plus certain,diſant que cõbien que Dieu ſoit eternel,tout-puiſſant &de ſcience infinie, il s'accommode au peuple naturel, en ſes œuures, & s'aſſuiettit à la diſpoſition des quatre premieres qualitez: de maniere que pour engendrer vn homme tres-ſage & ſemblable à luy, il a eſté beſoin trouuer vn lieu le plus temperé qui fuſt en tout le monde, où la chaleur de l'air ne ſurpaſſaſt point la froideur, ny l'humidité la ſechereſſe,& pourtant il a dit, *Deus verò quaſi bellis ac ſapientiæ ſtudioſus, locum qui viros ipſi ſimillimos productturus eſſet, electum imprimis incolendum præbuit.* Et ſi Dieu vouloit faire vn homme tres-ſage en Scithie, ou en autre re-

Au dialogue de la nature.

gion intemperée, ne se seruant de sa toute-puissance, il sortiroit par necessité, lourd & ignorant, à raison de la contrarieté des qualitez premieres. Mais Platon n'inferoit & ne concluoit pas (comme Galien) que Dieu soit corruptible ny subjet à aucune alteration, pource que la chaleur & la froideur luy empeschent ses œuures. Cela mesme se doit recueillir, quand l'ame raisonnable (demeurant en vn cerueau enflammé) ne peut vser de discretion & prudence: & ne faut penser qu'à cette occasion là, elle soit mortelle & corruptible. Et quãt à ce qu'elle sort du corps, ne pouuant souffrir la grande chaleur, ny les autres alterationõs qui tuent les hommes, cela arguë & monstre seulemẽt que c'est vn acte & forme substantielle du corps humain: & que pour demeurer en iceluy, elle requiert certaines dispositiõs materielles, accommodées à l'estre de l'ame qu'elle a: & que les instrumens desquels elle doit ouurer, soient bien composez & vnis auec le tempera-

ment requis à ses œuures: ce que defaillant du tout, il luy est force d'errer & s'absenter du corps. L'erreur de Galien est en ce qu'il veut auerer par principe de la Philosophie naturelle, si l'ame raisonnable (sortant du corps) meurt incontinent, ou non: veu que c'est vne question qui appartiẽt à vne autre science superieure & de principes plus certains: en laquelle nous prouuerons que cet argument n'est vallable, & que ce n'est pas bien conclud de dire que l'ame de l'homme soit corruptible, sous ombre qu'elle demeure paisiblemẽt au corps auec quelques qualitez, qu'elle s'en absente à raison d'autres qualitez contraires. Ce qui n'est difficile à prouuer: car autres substances spirituelles de plus grãde perfection que l'ame raisonnable, essisent lieux alterez par qualitez materielles, esquels elles semblent habiter à leur cõtentement: mais si autres dispositions contraires viennent en leur place, incontinent elles s'en rõt, pource qu'elles ne se peuuẽt pas

souffrir. Ainsi donc il est certain que se trouue au corps, certaines dispositions, que le diable appete tellemẽt, que pour iouyr d'icelles, il entre en l'homme qui les a, au moyen dequoy il demeure endiablé : mais estans corrompuës & alterées par medecines contraires, & ayant esté faite euacuation des humeurs noirs, pourris & puants, naturellement il vient à sortir de là. Cela se void clairement par experience, en ce que s'il y a vne grande maison, obscure, sale, orde, puante, triste, & inhabitée, incontinent y accourent les esprits familiers & demons succubes & incubes: mais si on la nettoye, si l'on ouure les fenestres & portes d'icelle, afin que le Soleil & la clarté y entre, incontinent ces esprits & demons s'en vont, specialement si plusieurs y demeurẽt, si l'on y a plaisirs & passetemps, & mesme si l'on y touche plusieurs instrumens de musique. Or que l'harmonie & bõne proportion offense grandement le diable, est clairement demonstré par ce que dit

dit le texte de l'Escriture saincte: que quand Dauid prenoit sa harpe, & qu'il en touchoit, incontinent le diable fuyoit, & sortoit du corps de Saül: Et combien qu'il possedast son esprit, i'entens que naturellement la musique molestoit le diable, & qu'il ne la pouuoit pas souffrir. Le peuple d'Israël sçauoit desia par experience que le diable estoit ennemy de la musique: & pour cette cause, les seruiteurs & domestiques de Saul dirent en cette maniere, *Ecce spiritus Dei malus exagitat te: iubeat Dominus noster rex, & serui tui qui coram te sunt, quærent hominem scientem psallere cithara, quando arripuerit te spiritus domini malus, psallat manu sua, & leuius feras.* De maniere qu'il y a des paroles & coniurations, qui font trembler le diable, lequel pour ne les ouyr, abandonne le lieu qu'il auoit choisi pour son habitation. Et ainsi Iosephe raconte que Salomon laissa par escrit certaines manieres de cõiurer, par le moyen desquelles non seulement pour l'heure on chassoit de-

Au 1. des Roys chap. 16

Au 2. liure des antiquitez. c. 12

hors le diable, mais aussi cet esprit malin n'osoit iamais retourner au corps d'où vne fois il estoit sorty. Le mesme Salomon monstra pareillement vne racine d'vne odeur tant abominable, pour le diable, que l'appliquant aux narines du patient, on chassoit incõtinent le diable dehors. Le diable est si ord, triste, & ennemy des choses nettes, gayes & claires, que Iesus-Christ entrant au pays des Geraseës, S. Matthieu racõte qu'il trouua en son chemin certains diables, qui s'estoient mis en deux corps morts, qu'ils auoient tiré du monument, lesquels parloient & disoient: Iesus fils de Dauid, quelle indignation as tu cõtre nous, d'estre venu deuãt le temps nous tourmenter? nous te prions, que si tu nous chasses du lieu où nous sommes, tu nous laisses entrer en ce troupeau de pourceaux qui est là. Et pour cette cause la sainte Escriture les appelle esprits immondes. Au moyen de quoy est clairement entendu que l'ame raisonnable, non seulement veut au

corps dispositions qui la puissent informer & estre commencement de ses œuures, mais aussi pour demeurer en luy, comme en lieu propre & accommodé à son naturel. Et puis les diables (estans de substance plus parfaite) abhorrent aucunes qualitez corporelles, & reçoiuent plaisir & contentement des cõtraires. Parquoy l'argument de Galien ne vaut rien, (l'ame raisonnable s'en va du corps, par vne grande & excessiue chaleur, elle est donc corruptible) puis que le diable fait cela (de la maniere que nous auons dit) lequel neantmoins n'est point mortel. Mais ce qui est le plus à noter, à ce propos, est que le diable non seulement appete les lieux alterez auec qualitez corporelles, pour y demeurer à son plaisir, mais aussi quand il veut faire quelque chose qui luy importe beaucoup, il se sert des qualitez corporelles qui aident à cette fin. Et pourtant si ie demande maintenant pourquoy le diable voulant decenoir Eue se transforma en vn ser-

pẽt veneneux, pluſtoſt qu'en vn cheual, en vn ours, en vn loup, & en pluſieurs autres animaux qui n'eſtoient pas de ſi eſpouuentable figure? Ie ne ſçay pas ce qu'on me pourra reſpondre: Ie ſçay bien que Galien ne reçoit pas les dicts & ſentẽces de Moyſe, ny de Chriſt noſtre Redempteur, pource que tous deux (dit-il) parlent ſans demonſtration. Mais i'ay touſiours deſiré ſçauoir la ſolution de ce doute, & perſonne ne me la peut dõner. Il eſt certain (comme nous auõs deſia prouué) que la colere aduſte ou bruſlee, eſt vne humeur qui enſeigne à l'ame raiſonnable, comme ſe doiuent braſſer les embuſches & tromperies. Entre les beſtes brutes, ne ſe trouue aucun animal, qui participe tant de cette humeur que faict le ſerpent, voire meſme l'Eſcriture ſainte porte teſmoignage qu'il en a plus que tous les autres, pource qu'il eſt fin & malicieux. L'ame raiſonnable, poſé le cas qu'elle eſt la moindre de toutes les intelligences, eſt de la meſme nature que le diable & les

Au liu. de la dif. du pouls chap. 3.

Anges. Et comme elle se sert de ceste colere veneneuse, afin que l'homme soit fin & cauteleux, aussi le diable (mis au corps de cette cruelle beste) se fit le plus ingenieux & subtil. Cette maniere de philosopher n'estonnera pas beaucoup les Philosophes naturels, pour ce qu'elle a quelque apparence de verité: mais ce qui leur parfera le iugemẽt, est que Dieu voulãt deliurer & comme desenchanter le monde qui estoit deceu, & luy enseigner à plain la verité (œuure contraire à celuy du diable) il vint en figure de colõbe, & nõ d'aigle, ny de paon, ny d'autres oiseaux, qui sõt de plus belle figure: ce qu'il fit pource que la colombe participe fort de l'humeur qui tend á droiture, verité & simplicité: & n'a point de colere, qui est l'instrument de l'astuce & malice. Galien n'accepte aucune de ces choses, ny les Philosophes naturels, pource qu'ils ne peuuent entendre cõme l'ame raisonnable & le diable (qui sont substãces spirituelles) le

En cela se cognoist la grandeur de Dieu, lequel estant tout puissant, & sans auoir aucune necessité de ses creatures se sert d'elles, comme s'il estoit agent naturel

peuuent alterer ou chãger par qualitez materielles (cõme est la chaleur, la froideur, l'humidité & la siccité) car si le feu introduit vne chaleur au bois, c'est pource que tous deux ont corps & quantité, pour sujet: ce qui defaut és substãces spirituelles, mais il est impossible que les qualitez corporelles puissent chãger la substance spirituelle. Quels yeux a le diable, & l'ame raisonnable, pour voir les couleurs & figures des choses? quel sentiment & flair, pour receuoir les odeurs? quelle ouye pour la musique? quel toucher, pour estre offencé de la grãde chaleur? à quoy sõt necessaires les organes corporels. Et si l'ame raisonnable separée du corps, est offensée, reçoit douleur & tristesse, il n'est possible que sõ naturel ne change & ne vienne à se corrompre. Ces difficultez & argumens ont trompé Galien & les Philosophes de nostre temps, mais ils ne font rien: car quand Aristote a dit que la plus grande proprieté que la substance tienne est d'estre sujet des accidens,

il ne l'a pas liée à la corporelle ny spirituelle, pource que les especes participent également de la proprieté du genre. Et pour cette cause il a dit, que les accidens du corps passent à la substance de l'ame raisonnable, & ceux de l'ame au corps: sur lequel principe il s'est fondé, pour escrire tout ce qu'il a escrit de la Phisionomie. Ioint que les accidens desquels se changent & alterent les puissances, sont tous spirituels, sans corps, sans quantité & matiere : & ainsi multiplient en vn moment, par vn milieu ou moyen, & passent par vne verriere sans la rompre: & deux contraires accidens peuuent estre en vn mesme sujet, auec toute l'estenduë qu'ils peuuent auoir : & à raison de ces proprietez, le mesme Galien les appelle, (Indiuisibles) & les Philosophes vulgaires (Intẽtionnels) & estãs de cette maniere, ils se peuuent bien proportionner auec la substance spirituelle : Ie ne peux laisser d'entendre que l'ame raisonnable (separée du corps) & le diable aussi, ayent

puissance de voir, de sentir, d'ouyr, & de toucher. Ce qui me semble facile à prouuer: car s'il est vray que les puissances se cognoissent par les actions, il est certain que le diable a la puissance de sentir & flairer, puis qu'il sentoit la racine que Salomon enuoyoit appliquer aux narines des demoniaques: & qu'il a la puissance d'ouyr, puis qu'il entendoit la musique que Dauid donnoit à Saül. Mais de dire que le diable receuoit ces qualitez auec l'entendement, cela ne se peut pas affirmer en la doctrine des Philosophes vulgaires: car cette puissance est spirituelle, & les objects des cinq sens sont materiels: pour cette cause est besoin trouuer autres puissances en l'ame raisonnable, & au diable, auec lesquels il se puisse proportionner: Autrement posõs le cas que l'ame du riche auare, obtiendra d'Abraham que l'ame du Lazare vienne au monde prescher ses freres, & leur persuader d'estre bons, afin de ne venir au lieu des tourmens, où il estoit. Ie demande

à cette heure, comme l'ame du Lazare pourra certainement venir en la ville, & en la maison de ceux là? s'il les rencontrera en chemin (en compagnie d'autres) s'il les cognoistra par leurs visages, & s'il les sçaura remarquer & choisir certainement d'entre ceux qui seront en leur compagnie? Et si ces freres du riche auare luy demanderont qui il est, & qui l'enuoye: s'il a aucune puissãce pour ouyr leurs paroles? On peut demander cela mesme, du diable, quand il alloit apres Iesus-Christ nostre Redempteur, qu'il entendoit prescher, & faire miracles, quãd ils disputerẽt & eurẽt propos ensemble au desert: on peut demander par quelle ouye le diable entendoit les paroles & responses de Iesus-Christ. C'est certainement faute d'esprit & bon entendement, penser que le diable ou l'ame raisõnable (separée du corps) ne puisse cognoistre les objects des cinq sens, cõbien qu'elle soit priuée d'instrumens corporels. Car par la mesme raisõ, ie leur prouueray que

l'ame raisonnable (estant separée du corps) ne peut entendre, imaginer, ny exercer office de memoire, en ce que si elle ne peut voir dedans le corps, qui a perdu les deux yeux, elle ne peut aussi raisonner, ny mesmes se souuenir, si le cerueau est enflammé. Et puis apres de dire que l'ame raisonnable, estant separée du corps ne puisse raisonner & entendre pour ce qu'elle n'a point de cerueau, c'est vne grande folie. Ce qui se prouue donc par la mesme histoire d'Abraham. *Fili recordare, quia recepisti bona,* Luc. 16. 25. *in vita tua, & Lazarus similiter mala: nūc autē hic cōsolatur, tu verò cruciaris: & in his omnibus inter nos & vos chaos magnum firmatum est: vt hi qui volunt hinc transire ad vos, non possint: nec inde, huic transire. Et ait: Rogo ergo te pater, vt mittas eum in domum patris mei: habeo enim quinque fratres, vt testetur illis, ne & ipsi veniant in hunc locum tormentorum.* Fils, souuiens toy que tu as eu des biens en ta vie, & le Lazare semblablement des maux: lequel maintenant est consolé,

& tu demeures en tourment : & en tout cela il y a vne grande confusion entre vous & nous : de maniere que ceux qui veulent venir icy, ne peuuent, ny ceux qui veulent aller où vous estes aussi. Et il dit, Ie vous prie donc, pere, de l'enuoyer en la maison de mon pere : car i'ay cinq freres, qu'il aduertira de ne venir en ce lieu de tourmens. De là ie conclus, que comme ces deux ames s'arraisonnerent ensemble, & que le riche auare se souuint qu'il auoit cinq freres en la maison de son pere, qu'Abraham luy mit en memoire la bõne vie qu'il auoit menée au mõde, & les trauaux du Lazare, sans qu'il fust besoin du cerueau : ainsi les ames peuuent voir sans yeux corporels, ouyr sans oreilles, gouster sans langue, sentir sans nez, & toucher sans nerfs, ny chair, voire mesme beaucoup mieux sans cõparaison. Cela mesme est entendu du diable, lequel est doüé d'vne mesme nature que l'ame raisonnable. L'ame du riche auare pourra resoudre toutes

ces doutes là: duquel S. Luc racõte qu'estant en enfer, il leua les yeux, & vid le Lazare, qui estoit au sein d'Abraham: au moyen de quoy il parla, & dit ainsi: Pere Abraham, ayez pitié de moy: enuoyez le Lazare moüiller seulement le bout du doigt en l'eau afin de rafraichir ma langue, car cette flamme me tourmente beaucoup. On peut recueillir par la doctrine susdite, & par ces paroles du riche auare, que le feu qui brusle les ames en enfer est materiel, cõme celuy que nous auons icy, & qu'il faict mal au riche auare, & aux autres ames (par la volonté & disposition de Dieu) au moyen de la chaleur: & que si le Lazare luy portoit vne seillée d'eau froide, il sentiroit vne grande recreation, en se mettãt en icelle. La raison en est fort claire: car si l'ame de ce riche n'a peu demeurer au corps, par l'excessiue chaleur de la fieure, & quand il beuuoit de l'eau froide, il est certain que son ame sentoit vne grande recreation: pourquoy n'entendrons nous cela

mesme, estant iointe aux flammes du feu infernal: Le leuer des yeux du riche auare, la langue alterée, & le doigt du Lazare, sont tous noms des puissances de l'ame, afin que l'escriture se puisse expliquer: ceux qui ne vont par ce chemin, & qui ne se fondent en la Philosophie naturelle disent mille absurditez. Mais aussi peu encor peut on inferer & conclure, que si l'ame raisonnable est attainte de douleur & tristesse (pource que son naturel est alteré & changé par qualitez contraires) elle est corruptible & mortelle. On voit que les cendres sont composees de quatre elemens, & neantmoins de fait ny de puissance il n'y a agent naturel au monde qui les puisse corrompre, ny qui leur face perdre les qualitez cõuenables à leur naturel. Nous sçauõs tous que le naturel temperament des cendres est froid & sec: & neantmoins cõbien que nous les mettions dedans le feu, elles ne perdront iamais leur froideur radicale: & combien qu'elles demeurent cent mille

ans dedans l'eau, il eſt impoſſible eſtans tirées, qu'elles demeurent auec humidité propre & naturelle; & neantmoins on ne laiſſera pas de confeſſer que par le moyen du feu, elles reçoiuent chaleur: & par le moyen de l'eau, humidité. Mais ces deux qualitez ſont ſuperficielles és cendres, & durent peu au ſujet: pource qu'eſtans ſeparées du feu, elles retournent prendre leur propre qualité froide, & apres qu'elles ſont tirées de l'eau, l'humidité ne leur dure pas vne heure. Mais vn doute ſe preſente au propos & colloque du riche auare, auec Abraham, qui eſt, pourquoy, & comment l'ame d'Abraham ſceut raiſons plus ſubtiles & hautes que celle du riche auare, veu que nous auons dit ailleurs, que toutes les ames raiſonnables (ſorties du corps) ſont d'egale perfection & ſçauoir? Auquel on peut reſpondre en deux manieres. La premiere eſt, que la ſcience & le ſçauoir qu'eut l'ame, eſtant au corps, ne ſe perd, quand l'homme

se meurt, ains deuient plus parfaite, pource qu'elle se resoult d'aucuns erreurs. L'ame d'Abraham partit tres-sage de cette vie, & plaine de plusieurs reuelations & secrets que Dieu luy communiqua, pource qu'il luy estoit amy: mais il estoit force que celle du riche auare sortist sans sapience: premierement, pour le peché que l'ignorãce nourrit en l'homme, & puis pource que les richesses produisent effect contraire à celuy de la pauureté, laquelle donne esprit à l'homme, comme nous prouuerons cy apres, & la prosperité & richesse luy oste. Il y a vne autre response, suiuant nostre doctrine, qui est, que la matiere de laquelle ces deux ames parloiẽt, estoit Theologie scolastique: car de sçauoir, si estant en enfer, il y auoit lieu de misericorde: & si le Lazare pouuoit passer du Lymbe en Enfer, s'il estoit conuenable d'enuoyer au mõde quelque mort qui declarast aux viuans la peine & les horribles tourmens des condamnez, ce sont tous

poincts scolastiques, desquels la decision appartient à l'entendement, comme ie prouueray cy apres. Et entre les premieres qualitez, ne s'en trouue pas vne qui trouble tant ceste puissance que faict l'excessiue chaleur, de laquelle le riche auare estoit fort tourmenté : mais l'ame d'Abraham demeuroit en vn lieu fort temperé, où elle receuoit grand plaisir & recreation : au moyen dequoy ne se faut pas esbahir, si ses raisons estoient meilleures. Parquoy ie conclus que l'ame raisonnable & le diable, ou l'esprit malin, se seruent en leurs œuures des qualitez materielles, & que par aucunes ils sont offensez, & par autres contraires ils reçoiuent contentement. Et pour ceste cause ils appetent de demeurer en certains lieux, & fuyent la demeure d'autres, sans estre corruptibles.

Comme est donnée à chacune difference d'esprit, la science qui luy respond en particulier: en luy ostant celle qui luy est repugnante & contraire.

Chap. VIII.

TOvs les arts (dit Ciceron) sont constituez & establis sous certains principes vniuersels, lesquels se peuuent apprendre par estude & trauail. Mais l'art de Poësie est en cela tant particulier, que si Dieu ou la nature ne font l'hõme Poëte on ne gaigne gueres de luy enseigner par reigles & preceptes, comme il doit faire des vers: & pour ceste cause il dit, *Ceterarum rerum studia & doctrina, & præceptis, & arte constant: Poëta natura ipsa valet, & mentis viribus excitatur, & quasi diuino quodam spiritu afflatur.* Les estudes & doctrines des autres choses gisent en preceptes & art, le Poëte se sert de nature, & est excité par les forces de l'esprit, & quasi inspiré de

Pour Archie Poete.

Est Deus in nobis &c.

Ouid. de Fastis.

l'esprit diuin. Mais Ciceron n'a point de raison en cela : car de faict ne se trouue science ny art inuẽté en la Republique, que l'homme puisse apprendre, luy defaillant l'esprit, cõbien qu'il trauaille toute sa vie pour apprendre reigles & preceptes : au lieu que si d'auanture il s'adonne à celle que requiert son habilité naturelle, nous voyons qu'il y est enseigné en deux iours. Cela mesme se voit en la Poësie, sans aucune difference : car si celuy duquel le naturel y est propre, se met à composer des vers, il les fait auec grãde perfection : autrement il est tousiours vn mauuais Poëte. Estant donc ainsi, il m'est aduis qu'il est temps de sçauoir par art à quelle difference d'esprit respond en particulier chacune difference ou maniere de science, afin que chacun entẽde auec distinction (sçachant desia son naturel) à quel art l'on peut estre naturellement disposé. Les arts & sciences qui s'acquierent par le moyen de la memoire, sont celles qui s'ensuiuent, la Gram-

maire Latine, ou de quelque autre langue; la Theorique de la Iurisprudence, ou du Droict; la Theologie positiue; la Cosmographie, & l'Arithmetique. Celles qui appartiennent à l'entendement sont telles, la Theologie scholastique, la theorique de Medecine, la Dialectique, la Philosophie naturelle & morale, pratique de Iurisprudence, que l'on appelle Aduocacerie. De la bõne imagination naissent & procedent tous les arts & sciences, qui consistent en figure, correspondance, harmonie, & proportion; qui sont, la Poësie, l'Eloquence, la Musique, & sçauoir preschcr. Quant à la pratique de Medecine, Mathematiques, Astrologie, art Militaire, gouuernement d'vne Republique; quant à peindre, tracer, escrire, lire; quant à ce que nous voyons vn homme gracieux, affable, beau parleur, gentil, & subtil; quant à tous ces dessein & œuures que font les ouuriers; & quant à la grace aussi de laquelle le vulgaire s'esmerueille, qui est de dicter à qua-

tre Escriuains ensemble, matieres diuerses, de maniere qu'elles soient toutes bien ordonnées; nous n'en pouuons faire euidente demonstration, ny prouuer chacune chose à part, pource que ce ne seroit iamais faict: mais le faisant en trois ou quatre sciences, la mesme raison pourra seruir aux autres. Au catalogue des sciences que nous auons dict appartenir à la memoire, nous auons mis la langue Latine, & les autres que parlent toutes les nations du monde: ce que nul homme sage ne peut nier, car les langues ont esté inuentées par les hommes afin de communiquer ensemble, & expliquer les conceptions les vns aux autres, sans plus grand mysterе, ny autres principes naturels, de s'estre les premiers inuenteurs assemblez: Ie veux bien (comme dit Aristote) former les vocables, & donner à chacun la signification. De là vient vn si grand nombre d'iceux, & tant de manieres de parler, sans principes ny raison: de sorte que si l'homme n'a bonne me-

Au 1. liure de l'interprete.

moire, il luy est impossible de comprendre, par aucune autre puissance. Et quant à ce que l'imagination & l'entendement ne sont propres pour apprendre les langues & manieres de parler, l'enfance le prouue clairement, qui est l'aage auquel l'homme est le plus despourueu de ces deux puissances: & neantmoins Aristote dit, que les enfans apprennent mieux quelque langue que ce soit, que les hommes faits, bien qu'ils soient plus raisonables, & qu'ils ayent meilleur entendement. Et sans que personne nous le die, l'experiéce nous le monstre clairement, car nous voyons que si vn Biscain de trente ou quarante ans vient demeurer à Castille, il n'apprend iamais le naturel langage: mais s'il est ieune homme, en deux ou trois ans il semble natif de Tolede. Autant en est de la langue Latine & de toutes les autres du monde: car cette mesme raison sert en tous lieux. Veu donc qu'en l'aage auquel regne le plus la memoire, (& moins sert l'entendement & l'imagination)

En la 30. sect. probl. 3.

l'on apprend mieux les langues, que quād il y a faute de memoire (estant l'entendement en vigueur) il est certain qu'elles s'acquierent par la memoire, & non par aucune autre puissance. Aristote dit que les langues ne consistent en discours & raison, & que par ce moyen on ne les peut auoir: & pourtant est necessaire oüyr d'vn autre le vocable & la signification d'iceluy, & le mettre en memoire: au moyen de quoy il prouue, que si l'homme naist sourd, necessairement il doit estre muet; pource qu'il ne peut entendre d'vn autre la prononciation des mots, ny la signification que les inuenteurs leur ont donné. Que les langues soient inuentées au plaisir & volonté des hommes, se prouue clairement, parce qu'en toutes se peuuent enseigner les sciences, & en chacune se peut dire & declarer ce que l'autre veut entendre. Parquoy ne se trouuera pas vn des graues Autheurs qui ait esté chercher vne langue estrangere, & aussi pour donner à entendre ses conceptions:

Au 4. liure de l'histo. re des animaux. ch. 9.

ains les Grecs ont escrit en Grec, les Romains en Latin, les Hebrieux en Hebrieu, les Mores en Arabic, & ainsi ay-ie escrit en Espagnol, pource que ie sçay mieux cette langue que nulle autre. Les Romains, comme Seigneurs du monde, voyans leur estre necessaire auoir vne langue commune, au moyen de laquelle toutes nations peussent communiquer ensemble, & eux mesmes ouyr & entẽdre ceux qui viendroient vers eux leur demander iustice, & choses concernans leur gouuernement, commanderent d'ouurir escole par tous les endroits de leur Empire, en laquelle l'on enseignast la langne Latine: à raison de quoy elle a duré iusques aujourd'huy. Il est certain que la Theologie scolastique appartient à l'entendement: attendu que les œuures de cette puissance sont, distinguer, inferer, raisonner, iuger, & eslire; pource que rien ne se fait en cette faculté que ne soit, douter par inconueniens, respondre par distinction, & contre la

Pourquoy l'Autheur a escrit en Espagnol.

reſponſe inferer ce qu'en bonne conſequence ſe peut recueillir, & retourner reſpondre iuſqu'à tant que l'entendement s'appaiſe & ſoit content. Mais la plus grande preuue qui ſe puiſſe faire ſur ce poinct, eſt de donner à entendre auec combien grande difficulté s'aſſemble la langue Latine auec la Theologie ſcolaſtique, & comme ordinairement on ne voit aduenir qu'vn homme ſoit enſemble bon Latin & profond Scolaſtique. Duquel effect ſe ſont eſmerueillez certains curieux (qui s'y ſont rencontrez) leſquels en ont voulu trouuer la cauſe & raiſon, & ont veu comme ainſi ſoit que la Theologie ſcolaſtique eſt eſcrite en langue pleine & commune, & que les bons Latins preſtent volontiers l'oreille au ſtile elegant de Ciceron, ils ne ſe peuuent accommoder à icelle: Ce pourroit bien là eſtre la cauſe aux Latins, pourquoy forçant l'oüye (par l'vſage) leur mal reçoit remede: mais à parler à la verité, c'eſt pluſtoſt douleur du chef, que mal de l'oüye. Ceux

qui

qui sont bons Latins, ont cõsequemment vne grande memoire: car autrement ils ne pourroient deuenir si excellens en vne langue, qui n'est à eux propre. Et pource que la grande & heureuse memoire est cõme contraire au grand & haut entẽdement, en vn sujet, elle l'abaisse & deprime aucunement. Et de là vient que celuy qui n'a tant bon & haut entẽdement (qui est la puissance à laquelle appartient, distinguer, conclurre, raisonner, iuger & eslire) n'acquiert le parfaict poinct de la Theologie scolastique. Quiconque ne se contentera de cette raison, lise S. Thomas, Lescot, Durand & Caietan (qui sont les premiers & principaux de cette Faculté) & il trouuera grandes subtilitez en leurs œuures, dites & escrites en gros & commun Latin. De quoy n'y a d'autre raison, sinon que ces graues autheurs ont eu dés leur enfance, fort pauure memoire, pour estre excellents en langue Latine: Mais estans venus à la Dialectique, Methaphysique, & Theo-

logie scolastique, ils ont obtenu la cognoissance telle que nous voyõs, pource qu'ils auoiẽt vn grand entendemẽt. I'ay cognu vn Theologien scolastique, (& plusieurs autres l'ont cogneu & hanté) lequel estant le premier en cette Faculté, ne parloit tant s'en faut élegammẽt, que mesmes en lisant, ses disciples notoient qu'il parloit grossierement Latin: au moyen de quoy ils luy cõseillerent, comme gens qui ignoroient cette doctrine, de laisser aucunefois l'estude de la Theologie scolastique, pour employer secrettemẽt quelques heures à la lecture de Ciceron. Et cognoissant que ce cõseil luy estoit baillé par ses bons amis, il tascha de remedier à ce defaut non seulement en secret, mais aussi en public: car acheuant de lire la matiere de la Trinité (ou cõme le Verbe diuin a peu prendre chair humaine) il entroit pour ouyr vne leçon en Latin: mais c'est vne chose notable qu'en long-temps qu'il fit ainsi, il n'apprit non seulement aucune chose de nouueau, mais

par ce moyen il vint à perdre le Latin commun qu'il sçauoit auparauãt: à raison de quoy force luy fut lire en sa langue maternelle. Et comme le Pape Pie quatrieſme demanda quels Theologiens eſtoient au Concile de Trente, pour les plus ſignalez, on luy diſt qu'il y auoit vn ſingulier Theologien Eſpagnol, duquel la reſolution, argumens, reſpõſes & diſtinctions eſtoient dignes d'admiration. Et le Pape deſirant voir & cognoiſtre vn homme tant ſignalé, il luy manda qu'il vint à Rome, pour luy ſçauoir donner raiſon de ce qui s'eſtoit paſſé au Concile, & quand il fut à Rome, le Pape luy fit beaucoup de faueurs, l'enuoya querir, & le prenant par la main, le mena en ſe promenant iuſqu'au Chaſteau S. Ange, & luy deuiſant en Latin fort elegant, de certains baſtimens qu'il y faiſoit faire, pour le fortifier dauantage, il luy en demanda ſon aduis. A quoy il reſpondit auec telle peine & ſi confuſément (pource qu'il ne ſçauoit parler Latin) que

l'Ambassadeur d'Espagne (qui estoit lors Dom Loys de Requesenes grãd Commandeur de Castille) vint luy faire honneur auec son Latin, pour distraire le Pape à autre matiere differente. En fin le Pape dist à ceux de sa chambre, qu'il n'estoit pas possible qu'vn homme entendant si peu le Latin, fust si sçauant en Theologie que l'on disoit. Mais comme il l'esprouua en cette langue (qui est œuure de la memoire) & au bastiment (qui appartient à la bonne imagination) s'il l'eust sondé en choses concernant l'entendemẽt, il luy eust dit & amené considerations diuines. Nous auons mis du cõmencement la Poësie au catalogue des sciences qui appartiennent à l'imagination, non point d'auanture, ny par faute de consideration; mais pour donner à entendre, combien sont esloignez d'entendement ceux qui ont bonne veine, pour faire des vers. Et ainsi trouuerons nous, qu'il y a telle difficulté & encore plus grãde, sans comparaison, entre cette faculté & l'act

de versifier, qu'il y a de ioindre la langue Latine auec la Theologie scolastique. Cet art est tant cõtraire à l'entendement, que par la mesme raison qu'aucun se rẽdra excellent en la Poësie, il peut donner congé à toutes les sciences qui appartiennent à cette puissance: & mesme à la langue Latine, pour la contrarieté qui est entre la bonne imagination & la bonne memoire. Aristote n'a point trouué la raison du premier: mais confirme mon opinion, par vne experience, disant: *Marcus ciuis Syracusanus Poeta erat præstantior, dum mente alienaretur.* C'est à dire, Marc de Siracuse estoit meilleur Poëte, quand il estoit hors du sens: & c'est pourquoy la difference de l'imagination (à laquelle appartient la Poësie) est celle qui requiert trois degrez de chaleur: & cette chaleur si grande, comme nous auons dit autre part, fait perdre du tout l'entendement. Ainsi l'a noté le mesme Aristote: car il dit que Marc de Siracuse se venãt à moderer auoit meilleur entendement: *En la 30. sect. pro.*

mais qu'il ne composoit pas si bien, pour le defaut de la chaleur, par laquelle cette difference d'imagination vient à exercer son œuure. De laquelle Ciceron estoit priué, comme il a monstré, voulant escrire en vers les faits heroïques de son Consulat, & l'heureuse naissance de Rome, en ce qu'elle auoit esté par luy gouuernée: car il dit ainsi,

O fortunatã natam, me Consule, Romam.

Et pource que Iuuenal n'entendoit pas que la science de Poësie estoit contraire à vn hõme de si bon esprit que Ciceron, il le taxe en se Satyres, & dit: Si tu eusses dit & prononcé tes Philipiques, comme Marc Antoine, au tonde ce vers tant mal raboté, il ne t'eust par cousté la vie. Platon a dit que la Poësie n'estoit science humaine, mais reuelation diuine, pource que les Poëtes n'estãs hors d'eux mesmes & plains de Dieu, ne peuuent composer ny dire chose qui soit excellente. Ce qu'il prouue par vne raison, disant que l'homme estant en son libre iuge-

Au Sophiste.

ment ne peut faire des vers : mais Aristote le reprend disant, que l'art de poëſie n'eſt pas habilité humaine, mais reuelation diuine, & aduouë que l'homme d'eſprit, & qui eſt en ſon bon & libre iugement ne peut eſtre Poëte. La raiſon eſt, que là où il y a beaucoup d'eſprit, il eſt force d'auoir faute d'imagination, à laquelle appartient l'art de compoſer: ce qui peut eſtre demonſtré plus clairement, ſçachant que depuis que Socrate eut appris l'art Poëtique, il ne peut auec tous ſes preceptes & reigles faire vn vers: & neantmoins il fut iugé par l'Oracle d'Apollon, le plus ſage homme du monde. Ainſi donc ie tiens pour choſe certaine & manifeſte, que le ieune homme lequel a bonne veine pour faire des vers, & qui trouue legerement ce qui eſt neceſſaire, ſans grande conſideration, ne ſçait ordinairement auec éminence la langue Latine, la Dialectique, la Philoſophie, la Medecine, la Theologie ſcolaſtique, ny les autres arts & ſciences qui appar-

En la 30 ſect. pro.

tiennent à l'entendement & memoire. Et ainsi le voyons nous par experience: car si nous baillons à vn de ces ieunes là, vn nominatif à apprendre par cœur, il ne le sçaura en deux ny trois iours: mais si on luy baille vn papier escrit en vers, pour representer quelque Comedie, il retient incontinent tout le contenu d'iceluy. Ceux-là se gastent à lire les liures de Cheualieries, Rolãd, Boscan, Diane de Monte-maior, & autres semblables, pource que toutes ces œuures là appartiennent à l'imagination. Et puis que dirons nous du chant, & des Musiciens, desquels l'esprit est fort mal propre au Latin, & à toutes les autres sciences qui appartiennent à l'entendement & memoire? Autant en est du toucher des instrumens & de tout genre de Musique. Par ces trois exemples que nous auons tiré du Latin, de la Theologie scolastique, & de la Poësie, nous entendrons que cette doctrine est veritable: & que nous auons bien faict la diuision susdite, combiẽ que nous

facions preuue particuliere des autres arts & sciences. L'escriture descouure pareillement l'imagination: & par ainsi voit-on peu d'hommes de grand entendement qui escriuent bien: de quoy i'ay noté plusieurs exemples: & specialement i'ay cogneu vn Theologien scolastique fort sçauant, lequel faſché de voir la mauuaise lettre qu'il faisoit, n'osoit escrire aucunes missiues à personne, ny respondre à celles qu'on luy enuoyoit, tant qu'il delibera faire venir secretement vn maistre en sa maison, pour luy enseigner aucunement à mieux escrire qu'il ne faisoit. Mais ayant trauaillé plusieurs iours en cela, il perdit son temps, pource qu'il n'y fit aucun profit; & partant il laissa tout: & le maistre qui l'enseignoit fut esbahy de voir vn homme si sçauant en sa faculté, tant inhabile à l'escriture. Mais quant à moy, qui sçay bien que la bonne escriture depend de l'œuure de l'imagination, i'ay prins cela pour vn effect naturel. Si quelqu'vn le veut voir & noter,

considere les estudians qui gaignent leur vie aux Vniuersitez à escrire & copier papiers en bonne lettre, & l'on trouuera qu'ils sçauent peu de Grammaire, peu de Dialectique, & peu de Philosophie: & s'ils estudient en Medecine ou en Theologie, ils n'y sont iamais profonds. Parquoy le ieune homme, lequel auec la plume sçaura fort bien peindre & tirer vn cheual, & vn homme, & faire vn bon trait, n'est propre à aucun genre de lettres, mais doit estre mis auec vn bon peintre, pour faciliter son naturel par le moyen de l'art. Lire bien & facilement descouure aussi vne espece d'imagination: aussi est ce chose fort notable, que celuy qui lit ainsi, n'a que faire de perdre le temps à l'estude des lettres, mais faire seulement qu'il gaigne sa vie à lire des procez. Il y a en cela vne chose digne de noter: c'est que la difference de l'imagination qui rend les hommes gracieux, affables, & beaux parleurs, est contraire à celle qui est necessaire à l'homme pour lire facilement:

& ainſi nul ayant cette grace que i'ay dit, peut apprendre à lire parfaitement. Sçauoir iouër à la prime, & enuier fauſſement & vn vray vouloir & ne vouloir en ſon temps, & par coniectures cognoiſtre le point de ſon contraire, & ſçauoir bien eſcarter, eſt œuure appartenant à l'imagination. Autant en eſt de ioüer au cent, à la triõphe, combien qu'il ſemble qu'il y ait plus d'imagination en la prime, qui demonſtre non ſeulement cette difference d'eſprit, mais auſſi deſcouure toutes les vertus & vices de l'homme: pource qu'à toute heure s'offrent en ce ieu occaſiõs, par leſquelles l'homme demonſtre ce qu'il feroit auſſi bien en autres choſes plus grandes, s'il y eſtoit. Le ieu des eſchets eſt vne des choſes qui deſcouure le plus l'imagination: & pour cette cauſe, celuy qui entẽd fort bien ce ieu, eſt en danger d'eſtre mal propre aux ſciences qui appartiennent à l'entendement & memoire: ſi n'eſtoit qu'il euſt deux ou trois puiſſances aſſemblées, comme nous

l'auons desia noté. Et si vn certain Theologien scolastique, que i'ay cogneu fort sçauant, eust acquis cette doctrine, il eust eu resolution d'vne chose de laquelle il doutoit. Cestuy ioüoit souuent auec vn sien domestique, & perdant il luy disoit: Qu'est-ce cy? tu ne sçais ny Latin, ny Dialectique, ny Theologie (combien que tu y ayes estudié) & tu me gaignes, nonobstant que ie sois plein de Lescot & de S. Thomas. Est-il possible que tu ayes meilleur esprit que moy? ie pense que le diable te reuele ce ieu, & ne le puis croire autrement. Tout le mystere qui estoit en cela est, que le maistre auoit grand entendement, par le moyen duquel il paruenoit aux subtilitez de Lescot & de S. Thomas; & estoit despourueu de la difference d'imagination, par laquelle on ioüe aux eschets: mais le ieune homme auoit mauuais entendement & memoire, & l'imagination fort grande. Les estudians qui ont leurs liures bien dressez & arrangez en leur estude (estant cha-

cune choſe en ſon lieu propre) ont vne certaine difference d'imagination fort contraire à l'entendement & memoire. Les hommes propres, miſtes, nets, & gentils, qui vont chercher les poils de la cappe, & qui ſont faſchez des rides & plis d'vn accouſtrement, ſont d'vn meſme eſprit: ce qui procede certainement de l'imagination. Car ſi vn homme ne ſçauoit faire des vers, & qu'il y fuſt mal propre, ſi d'auanture il deuient amoureux, Ariſtote dit qu'il ſe faict bon Poëte, pource que l'amour eſchauffe & deſſeiche le cerueau, qui ſont les qualitez de l'imagination. Or Iuuenal note que l'indignation en faict de meſme, qui eſt vne paſſion, en laquelle pareillemẽt auſſi s'eſchauffe le cerueau.

L'habillement du corps donne indice de l'hõme, Eccl. ch. 19

Esſophiſt.

Si natura negat facit indignatio verſum.

C'eſt à dire.

Si nature ne veut, l'indigné fait des vers.

Les beaux parleurs, plaiſans, & qui ſçauent donner vn bon traict, ont auſſi vne certaine difference d'imagination fort contraire à l'entende-

ment & memoire. Et pour cette cauſe, ils ne ſont iamais bons Grammairiens, Dialecticiens,, Theologiens, Scolaſtiques, Medecins, ny Legiſtes. Ceux qui ſont ſubtils, fins & ruſez en tout ce qu'ils entreprennẽt, prompts à parler & reſpondre à propos, ſont propres pour ſeruir au Palais, pour ſolliciter & manier les affaires des Marchands, & meſme pour acheter & vendre: mais ils ne ſont pas bons aux lettres. Or en cecy le vulgaire ſe trompe bien grandement, de penſer que ceux qui ſont ainſi adroits & ſubtils à toutes choſes, ſeroiẽt propres à l'eſtude des lettres s'ils y eſtoiẽt mis: car, de fait, il n'y a aucun eſprit qui ſoit plus contraire & repugnant aux ſciences, que ceux-là. Les ieunes hõmes qui tardent beaucoup à parler ont en la langue & au cerueau beaucoup d'humidité: & quand elle eſt conſommée par laps de temps, ils deuiennent fort eloquens & grands parleurs, à cauſe de la grande memoire qu'ils ont, depuis que cette humidité ſe vient à moderer.

Ce que nous sçauons estre autrefois aduenu à ce grand Orateur Demosthene, duquel nous auons dit que Ciceron s'estoit esmerueillé, sçachant que de sa ieuneſſe il auoit esté fort rude à parler, & qu'à cette heure là il estoit deuenu si eloquent. Les ieunes hommes aussi qui ont bonne voix, & qui fredonnent de leur gorge, sont fort ineptes, & mal propres à toutes les sciences, pource qu'ils sont froids & humides: lesquelles deux qualitez iointes ensemble, font perdre la partie raisonnable. Les estudians qui recitent leur leçon, ny plus ny moins que le maistre la leur a faite, demonstrent bien qu'ils ont bonne memoire : mais l'entendement le doit bien payer, lequel ils n'ont pas bon. Aucuns problemes & doutes se presentent en cette doctrine : la response auſquels, pourra parauenture mieux seruir, pour entendre estre veritable, ce que nous auõs dit. Pour le premier, on peut demãder d'où viẽt que les bõs Latins sont plus arrogans & presõptueux en

leurſçauoir, que ne ſont les hommes fort doctes au genre des lettres qui appartiennent à l'entendement: de maniere que pour entẽdre que c'eſt du Grãmairien, on peut dire en cette maniere, *Grammaticus ipſa arrogantia eſt*; Le Grãmairien n'eſt autre choſe que la meſme arrogance. Pour le ſecõd, d'où vient que la langue Latine eſt tant cõtraire à l'eſprit des Eſpagnols, & tant propre & naturelle aux François, Italiens, Allemãs, Anglois, & à tous les autres qui habitent vers le Septẽtrion; comme l'on voit par les œuures: car voyant vn liure couché en bon Latin, nous cognoiſſons incontinent que l'Autheur d'iceluy eſt eſtranger; & ſi nous en voyons vn autre en langage barbare & mauuais Latin, nous cognoiſſons qu'il a eſté faict par vn Eſpagnol. Pour le troiſieſme, comme les choſes qui ſe diſent & eſcriuent en langue Latine, ſonnent mieux, ſont plus agreables, & ont plus d'elegance, qu'en quelque autre langue, tant bonne ſoit elle: ayant dit autre-

L'eſprit des Eſpagnols repugne à la langue Latine.

fois que toutes les langues depẽdent de la volonté & plaisir de ceux qui les ont inuentées, sans aucun fondement naturel. Pour le quatriesme, cõment se peut faire, qu'estans toutes les sciences qui appartiennent à l'entendement escrites en Latin, ceux qui sont despourueus de memoire les peuuent lire & estudier dedans les liures, veu que par cette raison la langue Latine leur est repugnante. On peut respondre au premier, que pour cognoistre si vn hõme est despourueu d'entendement, ne se trouue plus certain signe, que de le voir hautain, presomptueux, enflé, ambitieux, poignant, & plein de ceremonie. La raison est, que tout cela est œuure d'vne differẽce ou maniere d'imagination, qui ne demande pas plus d'vn degré de chaleur auec lequel cõpatit aisémẽt vne bien grãde humidité, que demãde la memoire, pour n'auoir la vertu & force de la resoudre. Au contraire, l'homme qui est naturellement humble, qui ne fait cas de soy ny de ses besognes, qui ne

On trouue qui s'humilie malicieusement, duquel l'interieur est plein de tromperie. Eccles. chap. 9.

se vante ny ne se louë, mais se fasche des loüanges que les autres luy donnent, & qui est ennemy des lieux & ceremonies honorables, demonstre certainement, & par vn indice infaillible, qu'il est pourueu d'vn entendement merueilleux, & qu'il a peu d'imagination & memoire. I'ay dit naturellemẽt humble, car s'il l'est auec artifice, ce signe là n'est pas certain, c'est pourquoy l'on voit que comme ainsi soit que les Grammairiens sont de grande memoire, & assemblent l'imagination auec cette difference, & par consequent ils sont despourueus d'entendement, & tels que dit le prouerbe: Que le Grammairien n'est autre chose qu'vne pure arrogance. Quant au second, on peut respondre, que Galien recherchant l'esprit des hommes par le temperament de la region en laquelle ils habitent, dit que ceux qui demeurent au dessous de Septentrion, ont tous faute d'entendement: & ceux qui sont situez entre le Septentrion & la Zone torride ou bruslante

Au lieu que les mœurs de l'esprit. ch. 9

ſont fort prudens & aduiſez: laquelle ſituation reſpond iuſtement en noſtre pays d'Eſpagne, qui n'eſt pas ſi froid que le Nort, ny ſi chaud que la Zone torride du milieu. Ariſtote eſt de cette opinion, quand il demande pourquoy ceux qui habitent en pays fort froids, n'ont pas tant bon entendement que ceux qui naiſſent en regions plus chaudes. En la reſponſe il traite fort mal les Flamens, Allemans, Anglois, & ceux de ces regions là, diſant que leur eſprit reſſemble à celuy des yurõgnes: à raiſon de quoy ils ne peuuent ſçauoir la nature des choſes. De quoy eſt cauſe la grande humidité qu'ils ont au cerueau, & és autres parties du corps: ce que demonſtre la blancheur du viſage, & la couleur iaune des cheueux: car c'eſt merueille, quand on voit vn Alleman chauue; ils ſont tous grands, à cauſe de la grande humidité qui eſt en eux, qui leur fait dilater les membres. Ce qui ſe trouue tout au contraire aux Eſpagnols, qui ſont vn peu baſannez

En la 14 ſect. proble 13.

auec le poil noir, de moyenne stature, & la plus part chauues: qui est vne disposition que Galien dit venir du cerueau qui est chaud & sec. Ce qu'estant vray, il est force qu'ils ayent mauuaise memoire & grand entendement: au contraire des Allemans, qui ont grande memoire, & peu d'entendement. Au moyen de quoy les vns ne peuuent sçauoir le Latin, & les autres l'apprẽnent facilement. La raison que donne Aristote, pour prouuer le peu d'entendement de ceux qui habitent au dessous du Septentrion, est, Que la grande froideur de la region, reuoque & fait retirer la chaleur naturelle au dedans, & ne la permet s'espandre: au moyen de quoy ceux-là ont vne grande humidité & chaleur, qui fait qu'ils sont pourueus d'vne grande memoire pour les langues, & d'vne bonne imagination, pour faire horloges, trouuer les moyens d'aller sous l'eau, forger machines & œuures de grand esprit, que les Espagnols ne peuuent faire, pour estre

Auli. de l'art me. dec. ch. 14. & 15.

priuez d'imagination. Mais s'ils sont mis sur les poincts de Dialectique, Philosophie, Theologie scolastique, Medecine & Loix, vn Espagnol dira sans comparaison, de plus grandes choses, en ses termes barbares, que ne fera pas vn estranger en son beau Latin, lequel horsmis l'elegance & netteté du parler, ne dit chose qui soit excellente. Galien dit pour approbation de cette doctrine, *In Scythia, vnus vir factus est philosophus: Athenis autem multi tales.* C'est à dire, En Scythie, prouince Septentrionale, par merueille est sorty vn homme Philosophe, & en Athenes tous naissent tels. Mais combien que ces Septentrionaux ne soient nez en la Philosophie, ny aux autres sciences que nous auons dit, les Mathematiques & l'Astrologie leur sont conuenables, pource qu'ils ont bõne imaginatiõ. La resposse au troisiéme probleme depẽd d'vne questiõ fort celebre, qui est entre Platon & Aristote. L'vn dit se trouuer noms propres, qui naturellemẽt signifient les

Au liu. Que les mœurs de l'esprit. cha. 10.

choſes, & qu'il faut vn grand eſprit pour les trouuer: qui eſt vne opinion que la ſaincte Eſcriture fauoriſe, diſant, qu'Adam impoſoit nom propre & cõuenable à toutes les choſes que Dieu auoit mis deuãt luy. Mais Ariſtote ne veut pas accorder qu'il y ait eu aucune langue, nom ny maniere de parler qui ſignifie naturellement la choſe: pource que tous les termes & noms ſont inuentez à l'appetit & volonté des hõmes. Et ainſi voit-on par experience, que le vin a plus de ſoixante noms, & le pain autant (vn en chacune langue) & ainſi ne peut-on dire lequel eſt le propre, naturel, & conuenable, pource que tous les noms du monde en vſeroient. Et ce neantmoins l'opinion de Platon eſt la plus veritable: car poſé le cas que les premiers inuenteurs des vocables & termes les ayẽt forgez à leur plaiſir, ils ont eu neantmoins vne volonté bien raiſonnable, communiquée à l'oüye, à la nature de la choſe & la grace de la pronõciation, ne faiſans les mots courts ny longs,

Au li. 2. de l'interprete, ch. 2.

autrement n'eust esté necessaire mõstrer vne laideur de la bouche au temps de la prononciation, en mettant l'accent au lieu conuenable, & gardant autres conditions que doit auoir la langue, pour estre elegante & non barbare. De cette opinion de Platon fut vn Cheualier Espagnol, qui prenoit tout son plaisir à escrire liures de Cheualeries, pource qu'il estoit pourueu d'vne certaine maniere d'imagination, qui conuie & appelle l'homme à fictions & mensonges. On dit de cettuy-là qu'introduisant en ses œuures vn geant furieux, il demeura long temps à imaginer vn nom, qui fust du tout correspondant à son audace: & iamais ne le peut trouuer, iusqu'à ce que ioüant vn iour aux cartes, en la maison d'vn sien amy, il oüyt dire au maistre de la maison ces mots, *O là mochacho traquitantos à esta mesa:* C'est à dire, O garçon, apporte icy des iettons ou marques pour mettre en jeu. Incontinent il trouua ce mot *Traquitantos* de bonne grace, & le

sentir bien sonner à ses aureilles: & sans regarder dauantage, il se leua disant: Messieurs, ie ne ioüe plus, car il y a long-temps que ie cherche vn nom conuenable à vn geant furieux, que i'introduis en certaines fictions que ie compose: & ie ne l'ay peu encores trouuer iusques à cette heure, que ie suis venu en cette maison, où ie reçoy touſiours quelque plaisir & faueur. Les premiers inuẽteurs de la langue Latine, auoient la curiosité de ce Cheualier, & par ce moyen ont trouué vn langage bien sonnant aux aureilles. Parquoy aussi ne se faut pas esbahir si les choses qui se disent & escriuent en Latin sonnent tant bien, & aux autres langues, si mal: pource que les premiers inuenteurs d'icelles ont esté barbares. I'ay esté contraint de mettre le dernier, pour satisfaire à plusieurs, qui s'y sont trompez, veu que la solution en est fort aisée: car ceux-là qui ont grand entendement, ne sont pas du tout priuez de memoire: pource que n'en ayant point du tout, l'enten-

l'entendement ne pourroit iamais discourir ny raisonner, d'autant que cette puissance est celle, qui a la matiere & les fantaisies, sur lesquelles se fondent les considerations. Mais pource qu'elle est remise ou lasche de trois degrez de perfection qui se peuuent acquerir en la langue Latine, qui sont, l'entendre, l'escrire, & le bien parler, elle ne peut passer la premiere; si ce n'est mal & grossierement.

Comme il est prouué que l'eloquence & netteté de parler, ne peut estre aux hommes de grand entendement.

Chap. IX.

Ciceron dit que l'honneur de l'homme est d'auoir l'esprit propre à l'eloquence.

LE vulgaire pense & se persuade, que l'homme est fort sage & prudent, quand il l'entend parler auec vne grande eloquence, & ornement de langage, auec vne quantité de vocables elegans & gracieux, vsant de plusieurs exemples accommodez à propos, en la matiere qu'il traitte: ce

l'entendement ne pourroit iamais discourir ny raisonner, d'autant que cette puissance est celle, qui a la matiere & les fantaisies, sur lesquelles se fondent les considerations. Mais pource qu'elle est remise ou lasche de trois degrez de perfection qui se peuuent acquerir en la langue Latine, qui sont, l'entendre, l'escrire, & le bien parler, elle ne peut passer la premiere; si ce n'est mal & grossierement.

Comme il est prouué que l'eloquence & netteté de parler, ne peut estre aux hommes de grand entendement.

Chap. IX.

Ciceron dit que l'honneur de l'homme est d'auoir l'esprit propre à l'eloquence.

LE vulgaire pense & se persuade, que l'homme est fort sage & prudent, quand il l'entend parler auec vne grande eloquence, & ornement de langage, auec vne quantité de vocables elegans & gracieux, vsant de plusieurs exemples accommodez à propos, en la matiere qu'il traitte: ce

qui vient d'vne conionction qui se fait de la memoire auec l'imagination au degré de chaleur: laquelle ne peut pas resoudre l'humidité du cerueau, & sert à esleuer les figures & les faire sourdre: au moyen de quoy se descouurent plusieurs conceptions & choses à dire. Il est impossible que l'entendement se trouue en cette assemblée, pource que nous auons desja dit & prouué vne autrefois, que cette puissance abomine grandement la chaleur, & que l'humidité ne la peut souffrir. Que si les Atheniens eussent eu cette doctrine, ils ne se fussent pas tant esmerueillez de voir vn homme si sage, que Socrate, qui ne sçauoit parler: de maniere que ceux qui entendoient parler de sa grande sageſſe, disoient que ses paroles & sentences ressembloient à certaines caisses de matiere rude & mal polie par dehors, qui auoient au dedans besongnes riches & peintures dignes d'admiration. En la mesme ignorance ont esté ceux lesquels voulans donner raison de l'obscurité & mau-

Platon le conte au Dialogue de la science, & au bãquet.

uais ſtile d'Ariſtote, dirent que expreſſément, afin que ſes œuures euſſent plus grande authorité, il a eſcrit ſans ornement de langage, & belles phraſes de parler. Et ſi nous conſiderons pareillement comme Platon y procede, le rude ſtile d'iceluy, & la briefueté de laquelle il eſcrit, l'obſcurité de ſes raiſons, & la mauuaiſe collocation des parties de l'oraiſon; nous trouuerons que la cauſe n'en eſt autre. Si nous liſons les œuures d'Hippocrate, voyons nous pas comme il procede aux noms & verbes? comme il colloque mal ſes dits & ſentences? la mauuaiſe liaiſon de ſes raiſons, le peu de choſe qu'il a à dire, pour emplir ceux qui ſont vuides de doctrine? que dirayie plus, ſinon que voulant raconter à Damagere ſon amy, comme Artaxerxe Roy des Perſes l'auoit mandé, auec promeſſe de luy donner tout l'or & l'argent qu'il voudroit, & de le tenir entre les plus grands de ſon Royaume (ayant ſur ce pluſieurs demandes & reſponſes) il dit ainſi,

Ciceron louant l'eloquence de Platon dit, que ſi Iupiter euſt voulu parler en Grec, il euſt parlé comme Platon. De claris orator.

Persarum Rex accersuit, ignarus quòd apud me maior est sapientiæ ratio quàm auri. Vale. C'est à dire : Le Roy des Perses m'a mandé, ne sçachant que i'estime plus la sagesse que l'or. Si cette matiere fust tombée entre les mains d'vn Erasme, ou de quelque autre de bonne imagination & memoire comme luy, il en eust emply plus d'vne main de papier d'escriture pour la dilater. Mais qui eust osé amener exemple de cette doctrine par l'esprit naturel de sainct Paul, & affirmer qu'il estoit homme de grand entendement & de peu de memoire, & qu'il ne pouuoit par ses forces sçauoir les langues, ny le parler auec ornement & elegance, s'il n'eust dit ainsi : *Nihil me minus fecisse à magnis Apostolis existimo : nam imperitus sum sermone, sed non scientia.* C'est à dire, Ie confesse que ie ne sçay parler, toutefois en sçauoir & science personne des Apostres ne me surpasse. Cette difference & maniere d'esprit estoit fort propre à la publication de l'Euangile, & n'eust esté pos-

2. Cor. chap. 11

sible en choisir vne meilleure : car en cette charge n'estoit pas conuenable d'estre eloquent, ny se seruir d'vn ornement de langage, attendu que la force des-Orateurs de ce temps là se descouuroit à faire entendre au peuple les choses fausses pour vrayes, & persuader par les preceptes de leur art, le contraire de ce qu'il receuoit pour bon & profitable. Qu'ils soustenoient mesmes qu'il valloit mieux estre pauure que riche ; malade, que sain ; ignorant, que sçauant ; & autres choses qui estoient manifestement contre l'opinion du vulgaire : & pour cette cause les Hebrieux les appelloient, *Genanin*, qui signifie trompeurs. Caton le vieil fut de ce mesme aduis, & trouua qu'il estoit dangereux de tenir telle maniere de gens à Rome : veu que les forces de l'Empire Romain estoient fondées sur les armes : & que ceux-cy commençoient desia à persuader qu'il estoit bon que la ieunesse Romaine les laissast, pour s'addonner à ce genre de science : & ainsi en brief,

il les fit chasser de Rome, de maniere que la demeure en icelle leur fut defenduë. Dauantage si Dieu eust trouué vn Prescheur eloquent, qui fust entré en Athenes ou dedans Rome, pour certifier que les Iuifs ont crucifié Dieu, & qu'il estoit mort de sa propre & agreable volonté, pour racheter les pecheurs, qu'il est resſuscité le troisiesme iour, & qu'il est monté au Ciel où il est maintenant: qu'eussent pensé les auditeurs de ce theme, sinon quelque folie & vanité, telle que les Orateurs ont coustume de mettre en auant par la force de leur art? Et pour cette cause sainct Paul a dit, *Non enim misit me Christus baptisare, sed euangelizare, non in sapientia verbi, vt non euacuetur crux Christi.* C'est à dire, Iesus-Christ ne m'a pas enuoyé pour baptiser, mais pour prescher, non par l'art oratoire, afin que le peuple ne pensast que la croix de Christ fust quelque vanité, de celles que les Orateurs ont coustume de persuader. L'esprit de sainct Paul estoit pro-

1.C.c.1.

pre à ce myſtere : car il auoit grand entendement pour ſouſtenir & prouuer aux Synagogues & Gentils que Ieſus-Chriſt eſtoit le Meſſie promis en la loy, & qu'il n'en falloit attendre vn autre : ce neantmoins il eſtoit de peu de memoire, à raiſon de quoy il ne pouuoit parler auec ornement de paroles douces & miellées : auſſi la publication de l'Euangile auoit beſoin d'vn tel miniſtre. Ie ne veux pas dire pourtant que S. Paul n'euſt le don des langues ; car il parloit en toutes auſſi bien qu'en la ſienne : I'entens auſſi peu, que pour defendre le nom de Chriſt, les forces de ſon grand entendement fuſſent ſuffiſantes ſans la grace particuliere que Dieu luy auoit faite : ie veux dire ſeulement que les dons ſupernaturels œuurent & produiſent meilleurs effects en vne bonne nature, qu'en vn homme de ſoy-meſme tardif & ignorant. A quoy fait ce que dit ſainct Hierome en ſon Proëme ſur Iſaye & Hieremie, quand il demande pourquoy n'y

ayant qu'vn sainct Esprit qui a parlé par la bouche de Hieremie & d'Esaye, l'vn propose les choses qu'il escrit auec vne grande elegance, & Hieremie à peine peut parler. Il respond à ce doute, que le S. Esprit s'accommode à la maniere naturelle de proceder de chacun Prophete, sans changer leur naturel, & leur enseigner le langage par lequel ils doiuent publier la Prophetie. Et partant il faut sçauoir qu'Esaye estoit vn Cheualier illustre, nourry en la Cour & cité de Hierusalem, & pour cette cause parloit auec elegance & ornement. Mais Hieremie estoit né, & auoit esté nourry en vn village de Hierusalem, qui s'appelloit Anathothites, au moyen de quoy il fut rude & grossier en sa maniere de proceder, & parler: & neantmoins le sainct Esprit s'est bien voulu seruir de son stile en la Prophetie qu'il luy a communiquée. L'on en peut dire autant des Epistres de sainct Paul, auquel le sainct Esprit assistoit en les escriuant, afin qu'il ne peust errer: ce

Bié que l'Epistre aux

neantmoins sainct Paul parloit son naturel langage, propre & accõmodé à la doctrine qu'il escrinoit: pource que la verité de la Theologie scolastique abhorre l'abondance de paroles. A la Theologie positiue se ioint fort bien l'industrie des langues, & l'ornement du langage, pource que cette faculté appartient à la memoire, & n'est autre chose qu'vn amas de dits & sentences Catholiques, prinses des saincts Docteurs, & de l'Escriture saincte, & gardées en cette puissance. Comme fait vn Grammairien, des fleurs des Poëtes, Virgile, Horace, Terence, & de tous les autres Autheurs Latins qu'il lit: lequel cognoissant l'occasion de les alleguer, met en auant quelque chose de Ciceron ou de Quintilian, au moyen de quoy il monstre aux auditeurs son sçauoir & erudition. Ceux-là qui ont ensemble l'imagination auec la memoire, & qui trauaillent à recueillir le grain de tout ce qui a esté dit & escrit en leur Faculté, le sçauent bien mettre en auant, quand

Heb. soit de S. Paul plusieurs ont voulu dire à cause du stile diuers qu'il ne l'auoit faite: ce que l'Eglise tient pour heretique.

l'occasion se presente, auec vn grand ornement de paroles, & gracieuses manieres de parler, desquels l'industrie en toutes sciences est si grande, qu'il semble à ceux qui ignorent cette doctrine, qu'ils sont fort profonds, & hauts : mais aussi quand ils viennent à sonder les fondemens de ce qu'ils disent & affirment, ils descouurent leur imperfection. Ce qui vient de ce que l'entendement (auquel appartient sçauoir la verité des choses dés leur racine) ne se peut ioindre à l'ornement du langage & abondance de paroles. De ceux-là l'Escriture saincte parle en cette maniere, *Vbi verba sunt plurima, ibi frequenter egestas*, comme voulant dire, L'homme ayant beaucoup de paroles est volontiers despourueu d'entendement & de prudence. Ceux qui sont pourueus de l'imagination & de la memoire, entrent de grand courage à l'interpretation de la saincte Escriture, leur semblant aduis que pour sçauoir beaucoup d'He-

Prouer. 14.

brieu, beaucoup de Grec, & Latin, ils ont le chemin ouuert pour tirer le vray sens de la lettre. Et de faict, ils se perdent : premierement pource que les vocables de la saincte Escriture & les manieres de parler d'icelle ont plusieurs autres significations que celles que sçauoit Ciceron : & puis pource que telles gens ont faute d'entendement (qui est la puissance qui verifie si vn esprit est Catholique ou depraué) elle peut eslire, par la grace supernaturelle, de deux ou trois sens de lettre, celuy qui est le plus veritable & Catholique. Platon dit que les tromperies & deceptions n'aduiennent iamais és choses dissemblables & fort differentes, sinon lors que plusieurs se presentent qui ont grande similitude entre elles: car si nous mettons deuant vn clair-voyant vn peu de sel, du succre, de farine, & de chaux viue, le tout bien broyé & moulu à part, que feroit vn homme priué du gouſt, si auec les yeux il pensoit remarquer & cognoistre chacune de ces choses?

disant, C'est là du sel, c'est là du sucre, voila de la farine, voila de la chaux: ie ne fais pas doute qu'il ne se trompast, pour la grande similitude que toutes ces choses ont ensemble. Mais s'il voyoit vn morceau de bled, vn autre d'auoine, vn autre de paille, & vn autre de pierre, il est certain qu'il ne se tromperoit iamais à remarquer chacune chose, encor qu'il ne vist gueres, pource que chacune de ces choses est de tant diuerse maniere & figure. Nous voyons tous les iours la mesme chose aduenir au sens que les Theologiens donnent à la saincte Escriture: car de prime face, tout sens a apparence d'interpretation Catholique, qui conuient bien à la lettre, combien qu'il ne soit tel, & le sainct Esprit n'ait voulu dire ny entendre telle chose. Pour eslire de tel sens le meilleur & reprouuer le mauuais, il est certain que le Theologien ne se sert pas de la memoire, ny de l'imagination, mais de l'entendement seul. Parquoy ie dis que le Theolo-

gien positif se doit conseiller au scolastique, pour le requerir de luy donner de ces sens & interpretations, celle qu'il trouuera la meilleure, s'il ne veut tombet en l'inquisition. C'est pourquoy les heresies ont en telle horreur la Theologie scolastique, & taschent de l'oster & extirper du monde, pource qu'en distinguant, inferant, raisonnant & iugeant, se vient à sçauoir la verité, & descouurir le mensonge.

Comme se prouue que la Theorique de la Theologie appartient à l'entendement, & la predication (qui en est la pratique) à l'imagination.

Chap. X.

C'Est vne question fort commune, non seulement entre les hõmes sçauans, mais aussi entre les vulgaires, de demander pourquoy vn Theologien estant grand scolastique, subtil, facile à respondre, &

gien positif se doit conseiller au scolastique, pour le requerir de luy donner de ces sens & interpretations, celle qu'il trouuera la meilleure, s'il ne veut tombet en l'inquisition. C'est pourquoy les heresies ont en telle horreur la Theologie scolastique, & taschent de l'oster & extirper du monde, pource qu'en distinguant, inferant, raisonnant & iugeant, se vient à sçauoir la verité, & descouurir le mensonge.

Comme se prouue que la Theorique de la Theologie appartient à l'entendement, & la predication (qui en est la pratique) à l'imagination.

Chap. X.

C'Est vne question fort commune, non seulement entre les hõmes sçauans, mais aussi entre les vulgaires, de demander pourquoy vn Theologien estant grand scolastique, subtil, facile à respondre, &

d'vne doctrine admirable à escrire & lire, ne peut prescher quand il est monté en chaire : & au contraire celuy qui est excellent Predicateur, eloquent, & agreable au peuple, ne sçait pas beaucoup de Theologie scolastique : & pour cette cause n'est-ce pas bien conclu: Vn tel est grand Theologien scolastique, il sera donc bon Predicateur. Et au contraire, ne peut-on accorder cecy: Vn tel est grand Predicateur, il s'ensuit qu'il sçait beaucoup de Theologie scolastique: car pour deffaire l'vne & l'autre consequence, s'offriroient à chacun plus d'instances qu'il n'y a de cheueux en la teste. Personne iusques à cette heure n'a peu respondre à cette demande, autre chose que l'ordinaire, qui est d'attribuer le tout à Dieu, & à la distribution de ses graces. Ie trouue bon que l'on n'en sçache plus particulierement la cause : ce neantmoins nous auons aucunement respondu à ce doute, au chapitre passé, mais non pas tant en particulier

qu'il est conuenable. I'ay dit que la Theologie scolastique appartient à l'entendement : maintenant ie dy, & veux prouuer que la Predication (qui est la pratique) est œuure de l'imagination : Et comme il est difficile d'assembler en vn mesme cerueau & grand entendement & imagination, aussi ne se peut faire qu'vn homme soit grand Theologien scolastique, & fameux Predicateur. Que la Theologie scolastique soit œuure de l'entendement, nous l'auons demonstré ailleurs, prouuant comme elle est contraire & repugnante à la langue Latine: & pourtant n'est besoin vser en cet endroit de redite. Ie veux seulement donner à entendre que la grace des bons Predicateurs, & le moyen qu'ils ont d'attirer à eux le peuple, depend du tout de l'imagination, & en partie de la bonne memoire, qui besongne en cela. Et afin que ie le puisse mieux expliquer, & que ie face toucher cecy au doigt, il faut supposer premierement que l'homme est animal rai-

sonnable, politique, & amateur de societé: & afin que la nature d'iceluy se fist & dressast mieux auec l'art, les Philosophes anciens ont inuenté la Dialectique, pour luy monstrer comme il deuoit discourir, par quelles reigles & preceptes: comme il deuoit definer les natures des choses, distinguer, diuiser, inferer, discourir, iuger & eslire, desquelles œuures il est impossible qu'aucun se puisse passer: & afin de pouuoir estre sociable & politique, il estoit necessaire qu'il sçeust parler & donner à entendre aux autres hommes les choses qu'il conceuoit en son esprit. Et afin qu'il ne les expliquast sans ordre ny raison, ils ont trouué vn autre art, qu'ils appellent Rhetorique, laquelle par ses preceptes, luy embellit sa parole par le moyen des beaux termes & elegantes manieres de parler, par affections & couleurs gracieuses. Mais ny plus ny moins que la Dialectique n'enseigne pas l'homme à discourir & philosopher en vne seule science,

La sciẽce humaine consiste en deux: au langage orné, & en la distinction des choses.

S. Paul en la 2. aux Coloss. c. 1.

ains en toutes, ſans diſtinction: la Rhetorique auſſi enſeigne à parler en la Theologie, en la Medecine, en la ſcience des loix, en l'art militaire, & en toutes les autres ſciences, & conuerſations traitées par les hommes: de maniere que ſi nous voulons feindre vn parfait Dialecticien ou Orateur, il n'eſt poſſible de le conſiderer ſans qu'il ſçache toutes les ſciences, pource qu'elles ſont toutes de leur iuriſdiction, & qu'ils peuuent en chacune d'icelles ſans aucune diſtinction, pratiquer leurs reigles & preceptes. Non comme la Medecine, de laquelle la matiere eſt limitée, comme la Philoſophie naturelle, morale, Metaphiſique, Aſtrologie, & les autres: & pour cette cauſe Ciceron dit, *Oratorem vbicumque conſtituerit, conſiſtere in ſuo.* Et en vn autre endroit, *In oratore perfecto inest omnis Philoſophorum ſcientia.* Et pour cette cauſe le meſme Ciceron a dit, qu'il n'y a ouurier plus difficile à trouuer qu'vn parfait Orateur: ce qu'il euſt dit auec plus de raiſon, s'il

Au lieu du parfait Orateur.

euſt ſceu la repugnance qu'il y a d'aſſembler toutes les ſciences en vn particulier. Les Iuriſconſultes eſtoient anciennement en grand prix par le nom & office d'Orateur, pource que la perfection de l'Auocacerie requiert la cognoiſſance de tous les arts du monde, à cauſe que les loix iugent vn chacun. Et pour ſçauoir le droict, & la defence que chacun art s'attribue, il eſtoit beſoin auoir vne particuliere cognoiſſance de tous: au moyen de quoy Ciceron a dit, *Nemo eſt in oratorum numero habendus, qui non ſit omnibus artibus perpolitus.* Mais voyant qu'il eſtoit impoſſible d'apprendre toutes les ſciences, à cauſe de la brieueté de la vie, & meſme pource que l'eſprit de l'homme eſt limité, ils ont laiſſé cela, & au beſoin ſe ſont contentez d'adiouſter foy aux maiſtres de l'art qu'ils entreprennēt defendre. Apres cette maniere de defendre les cauſes, eſt venuë incontinent la doctrine Euangeliqne, laquelle ſe pouuoit perſuader par art oratoire mieux

que tant de sciences qu'il y a au monde, pour estre la plus certaine & veritable: mais Christ nostre Redempteur enuoya sainct Paul pour n'estre annoncée par art oratoire, qu'il dit en *la sapience du mot*, afin que le peuple ne pensast point que ce fust mensonge fardé, semblable à ceux que les Orateurs ont accoustumé de mettre en auant & persuader, par la force de leur art. Mais estant desia la foy receuë, depuis tant d'années, il est maintenant bien permis de prescher par lieux communs, & se seruir du bien dire, pource que nous ne craignons maintenant le danger & l'inconuenient qui pouuoit aduenir du temps de sainct Paul: ains voyons nous que le Predicateur eloquent profite beaucoup plus aux auditeurs, que celuy qui se sert des couleurs de Rhetorique, & qui n'a les conditions d'vn parfait Orateur. La raison en est toute manifeste: car si les anciens Orateurs faisoient entendre au peuple, les choses fausses pour vrayes (s'aidans en cela de leur

art) l'assemblée des Chrestiens se gaignera mieux, si on luy persuade, par ce mesme artifice, ce qu'elle entend & croit desia: attendu que la saincte Escriture est, en certaine maniere, toute chose, pour la vraye interpretation de laquelle toutes sciences sont necessaires, suiuant ce dict tant celebre, *Misit ancillas suas vocare ad arcem.* Il n'est pas besoin d'encharger cela aux Predicateurs de nostre temps, ny de les aduertir de ce faire: car (outre le profit qu'ils pretendent faire par le moyen de leur doctrine) leur principal estude est de trouuer vn bon sujet, auquel ils puissent appliquer à propos, plusieurs gentilles sentences tirées de la saincte Escriture, des saincts Docteurs, des Poëtes, Historiens, Medecins & Legistes, sans obmettre aucune science, & parlent auec elegance & quantité de paroles: au moyen dequoy ils dilatent & estendent leur sujet, par l'espace d'vne heure, ou de deux, s'il est besoin. Ciceron mesme dit que c'estoit là proprement la pro-

Aux Proner. chap. 9.

fession du parfait Orateur en son temps. *Vis oratoris professioque ipsa bene dicendi, hoc suscipere ac polliceri videtur, vt omni de re quacumque sit proposita, ab eo ornate copioseque dicatur.* C'est à dire, la force de l'Orateur, & la profession mesme de bien dire, semble entreprendre & promettre de traitter & parler auec ornement & elegance de toute chose que l'on puisse proposer. Or si nous prouuons maintenant que les graces & conditions que doit auoir le parfait Orateur appartiennent toutes à l'imagination & à la memoire, nous sçauons que le Theologien, qui les aura, sera grand Predicateur : mais si on le met en la doctrine de Sainct Thomas & de Lescot, il n'y entendra gueres de chose, pour estre vne science qui appartient à l'entendement: en laquelle puissance, il est force, qu'il soit beaucoup remis, c'est à dire lasche & tardif. Nous auons desia dit ailleurs quelles choses appartiennent à l'imagination, & comment on les doit cognoistre : & main-

Au lieu de l'Orateur.

tenant nous le retournons dire, pour en rafraischir la memoire. Tout ce qui est dit bonne figure, bon propos & sujet, qui est bien compris & deduit, depend des graces de l'imagination, cõme les facecties, loüanges, broquards, figures & comparaisons. Pour la premiere chose que doit faire le parfait Orateur (qui sçait déja ce qu'il doit deduire) il doit chercher argumens & sentences accommodées, pour dilater & prouuer son faict, nõ auec toutes sortes de paroles, mais seulement auec celles qui sonnent bien aux oreilles, & pour cette cause Ciceron a dit, *Oratorem cum esse puto, qui & verbis ad audiendum iucundis & sententiis accommodatis ad probandum uti possit*: C'est à dire, I'estime celuy Orateur, qui se peut seruir de ioyeuses paroles, pour delecter, & de sentences propres & accommodées à prouuer. Il est certain que cela appartient à l'imagination, puis qu'il y a consonance de paroles gracieuses, & bonne proposition aux sentences. Secondement le

Sçauoir choisir pareillement un theme entre plusieurs appartient à l'imagination.

parfaict Orateur, ne doit auoir faute de beaucoup de lecture & d'inuention: car s'il faut qu'il dilate & prouue quelque theme qui se presentera à luy, par plusieurs dits & sentences tirées à propos, il a donc besoin d'estre pourueu d'vne grande imagination, qui sont comme le chien veneur qui cherche & luy met en la main sa proye & pourchas: & quand il ne sçaura plus que dire qu'il face vne fin, comme s'il auoit assez parlé. Pour cette cause nous auons dit vne autrefois que la chaleur estoit l'instrument par lequel l'imagination exerce son office, pource que cette qualité esleue les figures, & les fait boüillir: & pourtant se descouure tout ce que l'on peut voir en icelles: & s'il n'y a rien plus à considerer, l'imagination est contraire, non seulement de composer vne figure qui s'accommode auec les autres, mais aussi de ioindre celles qui sont estranges & impossibles selon l'ordre de nature, de maniere que d'icelles il vient à faire des monta-

gnes d'or & des bœufs qui volent. Au lieu de la propre inuention, les Orateurs se peuuent seruir de la grãde lecture, quand l'imagination defaut: mais ce que les liures enseignent est definy & limité: & la propre inuention est comme la bonne source & fontaine qui iette tousiours l'eau fraische. Pour retenir ce que l'on a leu, il est besoin d'auoir grande memoire, & de le reciter fort aisément deuant vne assemblée, & ne se peut faire, sans la mesme puissance: & pour cette cause Ciceron a dit: *Is Orator erit, mea quidem sententia, hoc tam graui dignus nomine, qui quæcumque res inciderit, quæ si dictione explicanda prudenter, copiosè, ornatè & memoriter dicat.* C'est à dire, l'Orateur à mon aduis, sera digne d'vn si graue nom, qui pourra deduire tout ce qui se presentera prudemment (qui est des accommoder aux auditeurs, au lieu, au temps & occasion) elegamment, & par cœur. Or nous auons desia dit & prouué autre part, que la prudence appartient à l'imagination: l'elegãce

&

& quantité de vocables & sentences à la memoire: & l'ornement & appropriation encores à la puissance imaginatiue: & de reciter tant de choies sans reprendre, & faire pause, il est tout certain que cela se fait par le moyen de la bonne memoire. Et à propos de ce que Ciceron a dit, que le bon Orateur doit parler par cœur & non pas par escrit, il faut sçauoir, que maistre Anthoine de Nebrixe estoit venu à cause de la vieillesse, à tel defaut de la memoire, qu'il lisoit en vn papier, & aussi la leçon de Rethorique qu'il faisoit à ses escoliers: & selon qu'il estoit fort excellent en sa Faculté, ayant son intention bien prouuée, il ne regardoit point son escrit. Mais ce qui ne se peut souffrir, fut que mourant tout soudainement d'vne apoplexie, il recommanda l'Vniuersité d'Alcala, & la harangue funebre d'iceluy à vn fameux Predicateur, lequel inuenta & dispoſa ce qu'il deuoit dire le mieux qu'il luy fut possible: mais le temps fut si court, qu'il n'eut loisir d'ap-

prendre sa harangue par cœur: à raison de quoy il monta en chaire auec le papier en la main, & commença à dire ainsi: Messieurs i'ay deliberé faire comme faisoit ordinairement cet excellent personnage, quand il lisoit à ses disciples; & ce à cause de sa mort soudaine: il m'a enchargé de faire sa harangue funebre, mais il est mort si soudain, que ie n'ay eu ny le temps ny le loisir d'estudier ce qu'il falloit dire, ny mesmes de le mettre en memoire: i'ay par escrit en ce papier, ce que i'ay peu faire cette nuict: ie vous supplie l'entendre auec patience, & excuser ma petite memoire. Cette maniere de prescher par escrit sembla si mauuaise au peuple, que l'on ne fit que sous-rire & murmurer. Et pourtant Ciceron a bien dit, qu'il falloit haranguer par cœur, & non par escrit. Ce Predicateur, de faict, n'auoit aucune propre inuention: il la deuoit tirer toute des liures, & pourtant est besoin de grande estude & memoire: mais ceux qui inuentent de leur teste, n'ont besoin

d'estudier, n'ont besoin du temps ny de la memoire, pource qu'ils trouuẽt tout ce qu'ils ont à dire, heureusement en leur cerueau. Ceux-là pourroient prescher toute leur vie, à vn peuple, sans redire deux fois ce qu'ils ont preschè vingt ans auparauant: & au contraire, ceux qui n'ont point d'inuention, en deux Caresmes cueillent & leuent la fleur de tous les liures du monde, & acheuent auec leurs petits papiers & memoires, de maniere qu'au troisiesme il est besoin qu'ils s'en aillent prescher ailleurs: autrement on diroit d'eux, Cettuy-cy ou cettuy-là preschè comme il faisoit l'année passée. Tiercement le bon Orateur doit sçauoir disposer ce qu'il a inuenté, mettant chacun dict & sentence en son lieu, de maniere que par vne conuenable proportion, toutes choses respondent à l'autre: & pourtant Ciceron a dit, *Dispositio est ordo & distributio rerum quæ demonstrat quid, quibus in locis collocandum sit:* comme s'il eust dit, La disposition n'est autre chose qu'vn ordre & *En sa Rethorique à Herenius.*

moyen qu'il faut tenir à distribuer les dicts & sentences que l'on doit alleguer, demonstrant en quel lieu chacune chose doit estre assise, afin qu'estant bien accommodée auec le demeurant il en retienne vne bonne figure. Cette grace (n'estant naturelle) a coustume de donner beaucoup de peine aux Predicateurs: car apres auoir trouué dans les liures beaucoup de choses à dire, chacun ne les peut pas aisément disposer en lieu conuenable. Il est certain que cette proprieté d'ordonner & distribuer, est œuure de l'imagination, puis que par conuenable figure & forme, le tout doit estre bien correspondant en soy. La quatrieſme proprieté des bons Orateurs, & la plus importante de toutes, est l'action, par laquelle ils donnent estre & vie aux choses qu'ils disent, & par laquelle mesme, ils mouuent l'auditeur, & l'incitent à croire estre veritable, ce qu'ils luy veulent persuader. Et pourtant Ciceron a dit en cette maniere, *Actio quæ motu*

corporis, quæ gestu, quæ vultu, quæ vocis cõfirmatione ac varietate, moderanda est. C'est à dire, L'action se doit moderer par le mouuement du corps, par les gestes qui sont requis, & par la contenance du visage, en hauſſant la voix & l'abaiſſant, en se faschãt, & retournant soudain à s'appaiſer, parlant aucunefois viſte, aucunefois à loiſir: en tançant & adouciſſant, demeurant le corps ores d'vn costé, ores de l'autre, retirant les bras, & les despliant, en riant & pleurant, & donnant vn coup, ou frappant à bonne occaſion. Cette grace est de ſi grande importance aux Predicateurs, qu'elle leur ſuffit, ſans l'inuention & diſpoſition des choſes de peu de conſequence, à faire vn Sermon qui rende le peuple tout eſmerueillé, à cauſe de cette action, qui s'appelle autrement eſprit ou prononciation. Il y a en cela vne choſe notable, par laquelle ſe deſcouure, combien peut cette grace, qui eſt que les Sermons qui ſe trouuent tant excellens par le moyen de l'eſprit & de l'action, ne valent

Au liure du parfait Orateur

rien en vn papier par escrit, & ne se peuuent lire: & la cause de cela est que par le moyen de la plume, il n'est possible de peindre & representer les gestes & mouuemens de l'action, qui fait trouuer les Predications agreables en vne chaire. Autres Sermons se trouuent bons par escrit, lesquels estants prescheż ne se peuuent ouyr, pource qu'on ne leur donne l'action qu'ils requierent. Et pour cette cause Platon a dit, que la maniere de parler est bien differente de la maniere que requiert l'escriture, & pour cette cause voyons nous plusieurs hommes qui parlent fort bien, & escriuent mal: autres au contraire, escriuent fort bien, qui discourent fort mal. Ce qui se doit entierement reduire & rapporter à l'action, laquelle est certainement œuure de l'imagination, pource que tout ce que nous auons dit d'icelle faict figure, correspondance, & bonne consonance, qui sont œuures de l'imagination. La cinquiesme grace qu'il doit auoir, est de sçauoir dire le mot,

En l'Apologie

tirer exemples propres, & bõnes comparaisons : ce que les auditeurs gouſtent pluſtoſt qu'aucune autre choſe: car par vn bon exemple, ils entendent facilement la doctrine, & ſans exemple ils ne comprennent rien: & pourtant Ariſtote demande, pourquoy ceux-là qui entendent les Orateurs prennent plus grand plaiſir aux exemples & fables dont ils vſent, pour prouuer ce qu'ils veulent perſuader, qu'à tous les argumens & raiſons qu'ils alleguent. A quoy il reſpond, que par les exemples & fables, les hommes apprennent mieux, pour eſtre preuue laquelle appartient au ſens : ce qu'ils ne font pas tant bien, par les argumens & raiſons, pour eſtre choſe qui requiert grand entendement. Et pour cette cauſe, Chriſt noſtre Redempteur vſoit en ſes Sermons de pluſieurs ſimilitudes & paraboles, par le moyen deſquelles il donnoit à entendre beaucoup de ſecrets diuins. Or donc eſt-il certain que cette maniere de faire & de remonſtrer par fables, & comparaiſons

Ethic. 1. cap. prim. 3.

appartient à l'imagination : pource que c'est figure qui correspond, & a consonnance. La sixiesme proprieté du bon Orateur est d'auoir bon langage, propre, & non affecté, termes purs, & maintes gracieuses manieres de parler : desquelles graces nous auons parlé maintefois ailleurs, prouuant qu'vne partie d'icelles appartient à l'imagination, & l'autre partie à la memoire. Le septiesme poinct que doit auoir le bon Orateur, est ce que dit Ciceron, *Instructus voce, actione & lepore.* Instruict & doüé d'vne bonne voix, action & grace : d'vne voix sonnante, paisible, non aspre, enroüée ny trop deliée. Et combien qu'il soit vray que cela vient du temperament de l'estomac & de la gorge, si est-il certain que du mesme temperament que vient la bonne imagination (qui est la chaleur) vient aussi la bonne voix : ce qu'il faut bien sçauoir, pource que les Theologiens scolastiques (pour estre de froid & sec temperament) ne peuuent auoir bonne voix & organe, ce qui leur est vne grande

imperfection, pour monter en chaire. Aristote le prouue ainsi par l'exemple des vieilles gens qui sont froids & secs. Pour auoir bonne voix, il est besoin de beaucoup de chaleur, pour dilater les chemins, & d'vne moderée humeur, pour les adoucir. Et pour cette cause Aristote demande pourquoy ceux qui sont naturellement chauds, ont tous vne voix ferme & bonne. Et nous voyons donc cela, par le contraire, aux femmes, & aux eunuques, lesquels par la grande froideur de leur temperament, comme dit Galien, ont la voix fort deliée, de maniere que quand nous entendrons quelque bonne voix nous sçaurons bien dire qu'elle vient de beaucoup de chaleur & humidité de l'estomac: lesquelles deux qualitez (venans iusques au cerueau) font perdre l'entendement, & causent vne bonne memoire, & bonne imagination, qui sont les deux puissances desquelles se seruent les bons Predicateurs, pour contenter les escoutans. Ciceron dit que la huictiesme pro-

En la sect. 11. prob. 34

Au lieu de la semence, chap. 16

Au liu. de l'Orateur.

prieté du bon Orateur, est d'auoir la langue à commandement, prompte & bien penduë, grace qui ne peut eschoir aux hommes de grand entendement : pour estre prompte, est besoin de beaucoup de chaleur, & de siccité moyenne; ce qui ne peut aduenir aux melancholiques tant naturels, que par aduſtion. Aristote le prouue quand il demande, pourquoy ceux-là qui hesitent, & sont longs à parler, sont tous de complexion melancholique: à quoy il respond fort bien, disant que les melancholiques ont vne grande & forte imagination, & que la langue ne peut proferer si viste que l'imagination va dictant : & ainsi elle la fait faillir & hesiter en parlant. Ce qui ne vient d'autre chose sinon que les melancholiques ont touſiours grande abondance d'eau & de saliue en la bouche, au moyen de quoy ils ont la langue humide & fort laſche, chose qui se peut voir clairement par l'abondance de la saliue qu'ils crachent. Aristote donne cette mesme raison, quand il a demandé pourquoy

En la sect. 1. prob. 53

aucuns hesitent & demeurent à parler: à quoy il respond que ceux-là ont la langue fort froide & humide, qui sont deux qualitez qui l'endorment, & qui la rendent tardifue, tellement qu'elle ne peut pas suiure l'imagination. Pour à quoy remedier il dit, qu'il est bon de boire vn peu de vin: ou deuant qu'aller discourir en la presence d'vn peuple, exercer la voix, & parler fort & ferme, afin que la langue s'eschauffe & se dessciche. Mais Aristote dit aussi, que ce defaut de la parole, peut venir aussi de la trop grande chaleur & siccité de la langue, & ameine l'exemple des coleriques, lesquels estans fachez ne parlent certainement, & quand ils sont sans aucune passion, ils sont fort eloquens: au contraire des hommes flegmatiques, lesquels estans en paix, ne peuuent parler, mais estans faschez, ils alleguent des sentences, & parlent auec eloquence. La raison de cela est fort manifeste: car combien qu'il soit vray que la chaleur aide à l'imagination, & à la langue aussi, si est-ce qu'il se

peut faire qu'elle aide à la perdre: d'vn costé, pource que ne luy viennent les dicts & sentences aiguës, & pource que la langue ne peut bien proferer à cause de la grande siccité d'icelle ; & ainsi voyons nous que beuuant vn peu d'eau, l'homme parle mieux. Les coleriques estans en paix, parlent bien & certainement, pource qu'ils ont la chaleur moderée, qui est necessaire à la langue, & pource qu'ils ont bonne imagination : mais quand ils sont faschez, la chaleur monte plus qu'il ne faut, & trouble l'imagination. Les flegmatiques estans sans fascherie, ont beaucoup de froideur & humidité au cerueau: au moyen de quoy ils ne sçauent que dire, & leur langue est trop lasche, à cause de la grande humidité: Mais quand ils sont faschez & mis en colere, la chaleur monte incontinent, & esleue l'imagination : & pourtant ils ont de quoy parler, & n'est leur langue empeschée, pource qu'elle s'est eschauffée à raison de cette colere. Ceux là

n'ont pas bonne veine pour faire des vers, à cause qu'ils sont froids de cerueau: & quand ils sont fascheż ils font de meilleurs vers, & auec plus grande facilité, cõtre ceux qui les ont irritez. A ce propos Iuuenal a dict,

Si natura negat facit indignatio versum.

C'est à dire,

Nature ne voulãt l'indigné fait des vers.

Les hommes de grand entendement ne peuuent estre bons Orateurs ny bons Prescheurs, pour ce defaut de la langue: ioint que l'action requiert aucunefois de parler haut, aucunefois bas. Et aussi ceux qui sont trauaillez de la langue, ne peuuent orer ny haranguer, sans crier à haute voix: ce qui est vne des choses qui dégoustent les auditeurs. Et ainsi Aristote demande, Pourquoy les hommes qui hesitent de la langue ne peuuent parler à voix basse? A quoy il respond fort bien, disant que la langue laquelle tient au palais, à cause de la grande humidité, se desnouë mieux auec force que sans effort: comme celuy qui veut leuer vne lance, en la prenant par sa point,

la leue mieux auec force, & tout d'vn coup, que peu à peu. Il m'eſt aduis que i'ay ſuffiſamment prouué que les bonnes proprietez de nature, que doit auoir l'Orateur parfait, viennent pour la pluſpart de la bõne imagination, & aucunes de la memoire. Et s'il eſt vray que les bons Predicateurs de noſtre temps contentent les auditeurs pour eſtre doüez des meſmes graces, il s'enſuit que celuy qui ſera grand Predicateur, ſçaura peu de Theologie ſcolaſtique: & le grand ſcolaſtique ne ſçaura pas preſcher, à cauſe de la contrarieté qui eſt entre l'entendement & l'imagination auec la memoire. Ariſtote a bien veu par experience, que combien que l'Orateur apprenne ſa Philoſophie naturelle & morale, la Medecine, Metaphiſique, Iuriſprudence, Mathematiques, Aſtrologie, & toutes les autres ſciences: il ne ſçait de chacune que les fleurs & ſentences auerées, ſans ſçauoir la raiſon d'icellles. Mais il penſoit que de ne ſçauoir la Theologie, ny la raiſon des choſes venoit

En la ſection 11. probl. 33

de ce que l'on ne s'y eſtoit point addonné: & pourtant il demande en quoy nous penſons que le Philoſophe differe de l'Orateur, puis qu'ils eſtudient tous deux en Philoſophie: Aquoy il reſpond, que le Philoſophe employe tout ſon eſtude à ſçauoir la raiſon & cauſe de chacun effect; & l'Orateur, à cognoiſtre ſeulement l'effect, & non plus. Ce qui aduient pource que la Philoſophie naturelle appartient à l'entendement, de laquelle puiſſance les Orateurs ſont priuez: & ainſi ne peuuent-ils auoir de la Philoſophie autre choſe qu'vne ſuperficielle cognoiſſance. Cette meſme difference eſt entre le Theologien ſcolaſtique, & le poſitif: car l'vn ſçait la raiſon de ce qui touche & concerne ſa Faculté: l'autre, les propoſitions auerées, & non d'auantage. Parquoy il y a danger que le Predicateur ait la charge & authorité d'enſeigner au peuple Chreſtien la verité, & que l'auditeur ſoit obligé à le croire. Or que leur defaille la puiſſance, par laquelle on cognoiſt la

verité des choſes, & les cauſes d'icelles, nous pourrons alleguer cecy de Chriſt noſtre Sauueur, *Laiſſez les, ils ſont aueugles & cõducteurs des aueugles: Or ſi l'aueugle conduit l'aueugle, ils tomberont tous deux en la foſſe.* C'eſt grand cas devoir de quelle hardieſſe ſe mettent à preſcher ceux qui ne ſçauent pas vn mot de Theologie ſcolaſtique, & n'ont habilité naturelle, pour la pouuoir apprendre. S. Paul ſe plaint grandement de ceux là, diſant: *Or la fin de la loy de Dieu eſt la charité de cœur pur, de bonne conſcience, & de foy non feinte: deſquelles trois choſes tous ſe ſeparant, ſe tournent & ont recours à vne vaine maniere de parler, voulant eſtre docteurs de la Loy, ſans entendre ny ce qu'ils diſent, ny ce qu'ils affirment.* Le vain langage & parler des Theologiens Allemans, Anglois, Flamans, François, & de tous les autres qui habitent le Septentrion, a fait perdre & gaſter l'aſſemblée Chreſtienne, par vne ſi grande cognoiſſance des langues, par vn tel ornement & grace à preſcher, pour-

Matth. chap. 15

En la 1. à Timot. chap. 1.

ce qu'ils n'ont l'entendement propre pour trouuer la verité. Or auons nous desia prouué que ceux là sont despourueus d'entendement, suiuant l'opinion d'Aristote, sans plusieurs autres raisons & experiences que nous auons amenées à cet effect. Mais si les auditeurs Anglois & Allemans sçauoient bien ce que S. Paul escrit aux Romains (qui estoient pareillement seduits d'autres faux Predicateurs) ils ne fussent paranenture pas trompez si tost: *Or ie vous prie, mes freres, que vous regardiez à ceux qui causent dissentions & scãdales, & qui vous enseignent autre doctrine que celle que vous auez apprins: separez vous d'eux, car ils ne seruent pas à nostre Seigneur, mais seulement à leur ventre, & par leurs douces paroles & benedictions ils seduisent les cœurs des innocens, & abusent ceux là qui ne sçauent gueres.* Suiuant cela, nous auons prouué autre part, que ceux là qui sont pourueus de grande imagination, sont coleres, fins, malicieux, & cauteleux, lesquels sont tousiours enclins à mal, & le Ch. 16

ſçauent faire auec vne grande aſtuce & prudence. Ariſtote, touchant les Orateurs de ſon temps, demande pourquoy nous appellons l'Orateur fin & caut, & non pas le Muſicien ny le Baſteleur: & la difficulté euſt eſté plus grande, ſi Ariſtote euſt ſceu que la Muſique & la repreſentation ſont œuures de l'imagination. A quoy il reſpond, que les Muſiciens & les repreſentans n'ont autre fin que de donner contentement à ceux qui les entendent; mais l'Orateur taſche d'acquerir pour ſoy, & pour cette cauſe il a beſoin d'vſer d'aſtuce & cautelle, afin que les auditeurs n'entendent à quel but il tend. Ces choſes là ſont propres à ces faux Predicateurs, deſquels l'Apoſtre eſcrit ainſi aux Corinthiens, *Or ie crains que comme le ſerpent a ſeduit Eue par ſon aſtuce, vos ſens ſoient ainſi corrompus: car ces faux Apoſtres ſont cauteleux ouuriers, qui ſe transforment en Apoſtres de Christ: de quoy ne ſe faut pas eſmerueiller: car Satan meſme ſe transforme en Ange de lumiere: il ne ſe faut donc pas esbahir ſi ces miniſtres ſe*

2. *ch.* 11.

changent comme en ministres de iustice, l'œuure desquels sera leur fin. L'on entend bien que toutes ces proprietez sont œuures de l'imagination, & qu'Aristote a tres-bien dit que les Orateurs sont cauteleux & fins, pource qu'ils pẽsent tousiours à leur profit. Nous auons desia dit vne autrefois, que ceux là qui ont vne forte & grande imagination, sont de temperament fort chaud; & de cette qualité procedent trois principaux vices de l'homme, l'Arrogance, la Gloutonnie & la Luxure: & pour cette cause l'Apostre a dit: *Telle maniere de gens, ne seruent pas à Christ nostre Sauueur, mais à leur ventre.* Et pourtant ils mettẽt peine d'interpreter l'Escriture saincte, de maniere que ce soit selon leur inclination naturelle, donnans à entendre à ceux qui ne sçauent gueres, que les Prestres se peuuent marier; qu'il n'est pas besoin d'vn Careſme ny de ieusnes; qu'il ne faut pas manifester au Confesseur les pechez que nous commettons contre Dieu. Et vsans de cette ruse, par l'escri-

ture mal appropriée ils font paroistre leurs vices, vertus, & le peuple les estime saincts. Que de la chaleur paruiennent ces trois mauuaises inclinations, & de la froideur les vertus contraires, Aristote le prouue disant: *Et quoniam rursum eandem obtinet morum institutendorum, mores enim calidum condit & frigidum omnium maximè quæ in corpore nostro habentur: idcirco nos morum qualitate afficit & informat.* Comme s'il vouloit dire, De la chaleur & de la froideur procedent toutes les coustumes & mœurs de l'homme: pource que ces deux qualitez alterent plus nostre nature que nulle autre: Et de là vient que les hommes de grande imagination sont ordinairement malins & vicieux, pource qu'ils se laissent aller apres leurs naturelles inclinations & volontez, & qu'ils ont l'esprit & habilité pour faire mal. Et pourtant Aristote demande, Pourquoy l'homme de tant grande erudition est le plus iniuste de tous les animaux. A quoy il respond, que cet homme a grand esprit & grande ima-

En la 30. sect. prob. 1

En la 29 sect. pro. 7.

gination, à raiſon de quoy il trouue mainte imaginations à faire mal: & d'autant qu'il appete naturellement ſes plaiſirs, & d'eſtre plus grand & plus heureux que les autres, il s'enſuit qu'il doit offenſer & faire mal, pource que ces choſes là ne ſe peuuẽt acquerir, ſans faire tort à pluſieurs. Mais Ariſtote n'a pas bien ſceu coucher ce probleme, ny reſpondre à iceluy comme il falloit: il euſt mieux fait de demander, Pourquoy les mauuais ordinairement ſont de grand eſprit? entre leſquels ceux qui ont meilleur eſprit ou habilité plus grande, font de plus grandes meſchancetez & deſordres, veu qu'il eſt raiſonnable, que le bon eſprit de l'homme s'incline pluſtoſt à la vertu & bonté qu'aux vices & maux. A quoy l'on peut reſpondre, que ceux-là qui ont beaucoup de chaleur, ſont hommes de grande imagination, & que la meſme qualité qui les fait ingenieux les ſemond à eſtre mauuais & vicieux. Mais quand l'entendement domine, l'homme ordinaire-

ment s'incline à la vertu, pource que cette puissance tend à froideur & siccité, desquelles deux qualitez procedent plusieurs vertus, comme la continence, l'humilité, & la temperance: au lieu que de la chaleur procedent les contraires. Si Aristote eust trouué cette Philosophie, il eust sceu respondre à ce probleme, par lequel il demande, *Cur genus id hominum, quod Dionysiacos technitas, id est artifices bacchanales aut histriones appellamus, improbi esse moribus, magna ex parte consueuerunt?* Comme s'il demandoit, Pourquoy les Comediens, Cabaretiers, cuisiniers, & ceux qui se trouuent en tous les banquets & festins, pour ordonner les viandes, sont ordinairement mauuais & vicieux ? A quoy il respond, disant, que pour estre occupez en ces offices de Bacche, ils n'ont eu le moyen d'estudier, & qu'ils passent ainsi leur vie auec incontinence: à quoy mesme fait la pauureté, laquelle a de coustume d'amener beaucoup de maux. Mais de faict ce n'en est pas la raison, ains faut dire

En la 30. sect. Probl. 9.

que la representation des Comedies, & la maniere de commander aux festes de Bacche, vient d'vne difference d'imagination, laquelle inuite l'homme à cette maniere de viure. Et pource que cette difference d'imagination consiste en chaleur, tous ceux là ont bon estomac, & vn grand appetit de boire & de manger: & combien qu'ils s'adonnassent aux lettres, ils n'y feroient aucun profit, voire mesmes encores qu'ils fussent riches, ils ne laisseroient pas d'estre affectionnez à tels offices, quand bien ils seroient beaucoup plus vils, pource que l'esprit & habilité attire vn chacun à l'art qui luy correspond en proportion. Et pour cette cause Aristote demande, *Cur in ijs studijs quæ aliqui sibi delegerint quamquam interdum prauis, libentius tamen quam in honestioribus versantur, verbi gratia, præstigiatorem aut mimum, aut tibicinem se potius esse, quàm astronomum aut oratorem velit, qui hæc sibi delegerit*: C'est à dire, Pourquoy se trouuent aucuns qui aiment mieux estre Comediens, *En la 8 sect. pro. 6.*

Basteleurs, ou ioueurs d'instrumens, que Orateurs & Astrologues? A quoy il respond fort bien, disant, l'homme sent incontinent à quel art il est naturellement disposé : pource qu'il a en soy mesme qui le luy enseigne. Et peut bien tant la nature, par son instigation & poursuitte, que combien que l'art & office soit mal seant à la dignité de celuy qui l'apprend; il faut neantmoins qu'il s'y adonne, & qu'il laisse tous les autres honorables exercices. Mais puis que nous auons reietté cette maniere d'esprit, comme mal propre à la charge de la Predication, & puis que nous sommes tenus donner & departir à chacune difference d'habilité, les lettres qui luy respondent en particulier, il faut monstrer quelle sorte d'esprit doit auoir celuy que l'on doit commettre à la charge de la Predication: qui est vne chose de grande importance à la Republique Chrestienne. Il faut donc sçauoir que combien que nous ayons prouué autrefois qu'il y a vne naturelle repugnance & contrarieté,

cõtrarieté de ioindre & assembler vn grand entendement auec vne grande imagination & memoire, il n'y a toutesfois reigle tant generale en tous les arts qui n'ait quelque exception. Nous prouuerons au chapitre penultiesme de cet œuure, fort au long, qu'estant nature auec ses forces, & n'ayant aucune chose qui l'empesche, elle fait vne difference d'esprit tant parfait, qu'elle assemble en vn mesme sujet, grand entendement, auec vne grande imagination & memoire, comme si ces trois choses n'estoient contraires & ne fussent naturellement opposées. Cette est la propre & conuenable habilité, pour l'office & charge de la Predication, s'ils se trouuoient plusieurs sujets qui la peussent obtenir: mais comme nous dirons au lieu allegué, il y en a si peu, que de cent mille esprits à peine s'en trouue vn qui soit tel. Et pourtant nous faudra trouuer vne autre difference d'esprit plus familiere, bien qu'elle ne puisse estre si parfaite que la susdite. A cette cause, il faut

Galen au liu. 1. des simp. chap. 10

ſçauoir qu'entre les Medecins & Philoſophes, il y a grande diſſention pour auerer le temperament & les qualitez du vinaigre, de la colere aduſte, & des cendres : voyans que ces choſes là produiſent aucunefois effet de chaleur, aucunefois de froideur: au moyen de quoy leurs opinions ſe ſont trouuées differentes: mais la verité eſt, que toutes ces choſes qui ſouffrent le bruſler, & que le feu a conſommé, ſont de diuers tempetamens. La plus grande partie du ſujet eſt froid & ſec: mais ſe troune entre deux, autres parties tant ſubtiles & delicates, & de ſi grande chaleur & ferueur, que combien qu'elles ſoient en petite quantité, elles ſont neantmoins de plus grande efficace à exercer leur œuure, que tout le demeurant du ſujet. Et par ainſi voyons nous que le vinaigre, & la melãcholie par aduſtion onurent la terre, à raiſon de la chaleur, & ne la ferment, combien que la plus grande partie de ces humeurs ſoit froide. De là peut-on inferer que les melancholiques par

aduſtion aſſemblent vn grand entendement auec vne grande imagination: mais ils ſont tous deſpourueus de memoire, à cauſe de la grande ſiccité & dureté que l'aduſtion a fait au cerueau. Ceux là ſont bons pour preſcher, au moins les meilleurs qui ſe puiſſent trouuer, horſmis ces parfaits que nous auons dit cy-deſſus : car combien qu'ils ayent faute de memoire, leur propre inuention eſt ſi grande, que la meſme imagination leur ſert de memoire & de reſouuenance, & leur ſuggere pluſieurs figures & ſentences à alleguer, ſans auoir faute d'aucune choſe. Ce que ne peuuent faire ceux qui apprennent leur Sermon mot apres mot, leſquels venans à faillir demeurent tout court, ſans auoir qui leur fourniſſe matiere, pour paſſer outre. Que la melancholie par aduſtion ait cette varieté de tẽperament, froideur & ſiccité pour l'entendement, & la chaleur pour l'imagination, Ariſtote le dit en cette maniere : *Homines melancholici varij inæqualeſque ſunt: quia vis atrabilis va-*

ria & inæqualis est, quippe quæ vehementer tum frigida, tum calida reddi eadem possit. C'est à dire, Les hommes melancholiques par aduſtion, ſont diuers & de complexion inégale, pource que la colere aduſte eſt fort differẽte, & inegale: aucunefois fort chaude, aucunefois fort froide. Les ſignes par leſquels ſe cognoiſſent les hõmes qui tiennent ce temperament, ſont tres-manifeſtes: ils ont la couleur du viſage paſle & cendrée: les yeux fort enflammez & ardens. A raiſon de quoy ſe dit, (il eſt homme qui a du ſang en l'œil) le poil noir, & la teſte chauue: peu de chair, aſpre & veluë: les veines groſſes: ils ſont affables & de bonne compagnie: mais ils ſont luxurieux, ſuperbes, hauts, renieurs, cauteleux, doubles, iniurieux, vindicatifs, & enclins à faire mal. Cela s'entend lors que la melãcholie s'enflamme: mais quand elle ſe refroidit incontinent naiſſent en eux les vertus contraires, Chaſteté, Humilité, crainte & reuerence de Dieu, charité,

Auſſi ont-ils la veue courte à cauſe de la grande ſiccité du cerueau Ariſtote au li. du dormir & veiller.

misericorde, & grande recognoissance de leurs pechez, auec souspirs & larmes. Et pour cette cause ils viuent en vne perpetuelle guerre, sans auoir aucun repos. Aucunefois le vice surmonte en eux, aucunesfois la vertu: mais nonobstant toutes ces imperfections, ils sont les plus ingenieux & habiles au ministere de la Predication, pource qu'ils ont entendement pour trouuer la verité, & grande imagination pour la sçauoir persuader. Sinon, voyons que fit Dieu, quand il voulut former vn homme au ventre de sa mere, afin qu'il fust habile de descouurir au monde la venuë de son fils, & qu'il eust la charge de prouuer & persuader que Christ estoit le Messie promis en la loy: & nous trouuerons que le faisant de grand entendement & imagination, par consequent (regardant à l'ordre naturel) il l'a tiré & fait colere & aduste. Cela se voit clairement, en considerant le grand feu & ardeur de laquelle il persecutoit l'Eglise, & la peine que receurent les Synagogues, quand elles le virent

Quand il a pleu à Dieu qui m'a separé du ventre de ma mere, & m'a appellé par sa grace pour reueler son fils en moy. S. Paul aux Ga. c.

conuerty, comme s'ils euſſent perdu vn homme de grande conſequence, qui leur euſt peu gaigner & vaincre la partie contraire. Cela ſe voit auſſi manifeſtement par les repliques & defences de colere raiſonnable, qu'il amenoit aux Proconſuls & Iuges qui le prenoient, defendans ſa perſonne, & le nom de Chriſt, auec telle dexterité, qu'il les rendoit tous confus. Il eſtoit auſſi imparfait de la langue, & n'eſtoit fort prompt à parler: qui eſt vne proprieté, à laquelle Ariſtote dit, que les melancholiques par aduſtion, ſont ſuiets. Les vices deſquels il confeſſe auoir eſté entaché, deuant ſa conuerſion, demonſtrent pareillement qu'il auoit cette temperature. Il eſtoit blaſphemateur, iniurieux, & perſecuteur: ce qui vient entierement de la trop grande chaleur. Mais le ſigne plus euident qui le demonſtre auoir eſté coleric aduſte ſe prend de cette bataille continuelle, que luy meſme
En la 1. à Timot. 6. 2. confeſſe auoir eſté en luy, entre la partie ſuperieure & inferieure, diſant, *Video aliam legem in membris meis re-*

pugnãtem legi mentis meæ, & ducentem me in captiuitatem peccati. Ie voy vne autre loy en mes membres qui repugne à la loy de mon ame, & qui me conduit en captiuité du peché. Nous auons prouué, suiuant l'opinion d'Aristote, que les melancholiques par aduſtion, ont cette meſme guerre & debat : il eſt vray qu'aucuns expliquent, & fort bien, que cette bataille procede du deſordre que fait le peché originel, entre l'eſprit & la chair : & quant à ce qu'elle eſtoit ſi grande, ie croy bien auſſi qu'elle venoit de l'inegalité de la colere aduſte, que l'on dit bile noire, qu'il auoit en ſa naturelle compoſition. Le Prophete Royal Dauid participoit également du peché originel : & ne ſe plaignoit pas tant que faiſoit ſainct Paul, ains diſoit qu'il trouuoit la partie inferieure, accordant auec la raiſon, quand il ſe vouloit reſioüir auec Dieu : *Cor meum & caro mea exultauerunt in Deum viuum* : Mon cœur & ma chair ſe ſont eſioüis en Dieu viuant. Et comme nous

dirons au chapitre penultieſme, Dauid auoit la meilleure temperature qu'il eſtoit poſſible à la nature de donner, laquelle nous prouuerons par l'opinion de tous les Philoſophes, incliner ordinairement l'homme à l'eſtat de vertu ſans grande contradiction de la chair. Doncques les eſprits qui ſe doiuent èſlire pour preſcher, ſont en premier lieu, ceux qui aſſemblent vn grand entendement auec vne grande imagination & memoire: dont nous alleguerons les ſignes au penultieſme chapitre. A faute de ceux là, ſuccedent en leur place les melãcholiques par aduſtion, leſquels ioignent vn grand entendement, auec vne grande imagination: mais ils ſont deſpourueus de memoire. Et pourtant ils ne peuuẽt auoir abondance de paroles, ny preſcher par vn torrent d'eloquence deuant vn peuple. Au roiſieſme lieu ſuccedent les hommes de grand entendement, leſquels neantmoins ſont deſpourueus d'imagination & memoire. Ceux-là preſcheront auec

vne grande disgrace: mais ils enseigneront la verité. Les derniers auſquels ie ne voudrois recommander la charge de la Predication, ſont ceux qui aſſemblent beaucoup de memoire auec vne grande imagination, & ſont deſpourueus d'entendement. Ceux-là attirent vn peuple à eux, & le tiennent eſmerueillé & bien content. Mais quand nous n'y penſons point, ils tombent en l'inquiſition, pource que *par douces paroles & benediction, ils ſeduiſent les cœurs des pauures innocens.* aux Ro. chap. 16

Comme la Rethorique des loix appartient à la memoire: l'aduocacer & iuger (qui en eſt la pratique) à l'entendement: & la maniere de gouuerner vne Republique, à l'imagination.

Chap. XI.

En langue Eſpagnole, ce mot (*letrado*) eſt vn terme commun pour tous les hommes de lettres, Theologiens, Legiſtes, Medecins, Dialecticiẽs, Philoſophes, Orateurs, Mathematiciens & Aſtrologues: &

vne grande disgrace: mais ils enseigneront la verité. Les derniers auſquels ie ne voudrois recommander la charge de la Predication, ſont ceux qui aſſemblent beaucoup de memoire auec vne grande imagination, & ſont deſpourueus d'entendement. Ceux-là attirent vn peuple à eux, & le tiennent eſmerueillé & bien content. Mais quand nous n'y penſons point, ils tombent en l'inquiſition, pource que *par douces paroles & benediction, ils ſeduiſent les cœurs des pauures innocens.* aux Ro. chap. 16

Comme la Rethorique des loix appartient à la memoire: l'aduocacer & iuger (qui en eſt la pratique) à l'entendement: & la maniere de gouuerner vne Republique, à l'imagination.

Chap. XI.

En langue Eſpagnole, ce mot (*letrado*) eſt vn terme commun pour tous les hommes de lettres, Theologiens, Legiſtes, Medecins, Dialecticiẽs, Philoſophes, Orateurs, Mathematiciens & Aſtrologues: &

neantmoins en disant, *Fulano & letrado*, nous entendons d'vn commun consentement, que la profession d'vn tel est la cognoissance des loix: comme si c'estoit vn nom propre & particulier. La response à ce doute est facile, mais pour la donner telle qu'il faut, est propre de sçauoir premierement que c'est de la loy: & à quoy s'obligent ceux qui se mettent à estudier en cette Faculté, pour se seruir d'icelle estans Iuges ou Aduocats. La loy n'est autre chose qu'vne volonté raisonnable du Legislateur, par laquelle il explique & declare en quelle maniere il veut que se determinent les cas, qui ordinairement aduiennent en sa Republique, pour entretenir les subjets en paix, & leur enseigner comme ils doiuent viure, & de quoy ils se doiuent garder. I'ay dit que la loy estoit volonté raisonnable, pource qu'il ne suffit pas que le Roy & l'Empereur (qui sont la cause efficiente de la loy) expliquent & declarent leur volonté en quelque maniere que ce soit, afin qu'elle soit loy: car si

elle n'eſt iuſte, & conforme à la raiſon, elle ne peut pas eſtre appellée loy, pource qu'elle ne l'eſt pas auſſi; comme celuy ne ſeroit pas homme, qui ſeroit priué d'ame raiſonnable. Et pourtant a eſté aduiſé que les Roys eſtabliſſent leurs loix par le conſeil & aduis des hommes fort ſages & entendus, afin qu'elles ſe facent auec droicture & equité, & que les ſubjets les reçoiuent de bon cœur, & ſoient dauantage tenus à les garder & accomplir. La cauſe materielle de la loy eſt, qu'elle ſe face des cas qui ordinairement eſchéent en la Republique, ſuiuant l'ordre de nature, & non des choſes impoſſibles, & qui n'aduiennent pas ſouuent. La cauſe finale eſt, ordonner la vie de l'homme, & luy enſeigner ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit fuir, afin que la Republique bien ordonnée ſoit entretenuë en paix & tranquilité. Et pour cette cauſe ils font eſcrire les loix par paroles claires, non equiuoques, ny obſcures, ny ayans diuers ſens: ſans chiffres ny abreuiatures, & tant manifeſtes que

chacun les peut facilement entendre & retenir en sa memoire. Et afin que nul n'en pretende cause d'ignorance, ils les font publier à son de trompe & cry public, afin que celuy qui les enfreindra puisse estre chastié. Aussi en apres, veu le soin & diligence que les bons Legislateurs employent, à ce que leurs loix soient iustes & manifestes; ils enioignent aux Iuges & Aduocats que, *Nemo in actionibus vel iudicijs suo sensu vtatur, sed legem authoritate ducatur*: comme voulans dire, Nous defendons à tous Iuges & Aduocats d'vser de leur entendement, de disputer si la loy est iuste ou iniuste, & de luy donner autre sens que celuy que declare la cõposition de la lettre. Dont s'ensuit que les Legistes doiuent construire le texte de la loy, & prendre le sens qui resulte de la cõstruction, & non autre. Cette doctrine donc estant ainsi supposée, c'est vne chose fort claire de sçauoir, pourquoy le Legiste s'appelle *Letrado*, & non pas tous les autres hommes de lettres: c'est pource qu'il est (*à Letra*

Ne fais à part ce qui te semble bon: mais fay seulement ce que ie commande, n'adiouste rien au Seigneur, ny ne diminue. Deut. c. 12.

dado) fort addonné à la lettre, c'est à dire, homme qui n'a liberté d'opiner selon son entendement, mais qui est contraint de suiure la composition de la lettre. Et pour entendre cela, ceux qui sont fort excellens en cette profession, n'osent nier ny affirmer aucune chose touchant la decision de quelque cas, s'ils n'ont deuant eux la loy, qui les determine en propres termes. Et si aucune fois ils parlent de leur teste, & entremeslent leur iugemẽt & raison, sans s'arrester au droict, ils le font auec vne crainte & honte: & pour cette cause ils disent en commun prouerbe, *Erubescimus dum sine lege loquimur*: C'est à dire, Nous auons honte de iuger & conseiller, quand nous n'auons loy au deuant, laquelle determine le fait qui nous est proposé. Or les Theologiens ne se peuuent appeller lettrez en cette signification, pource qu'en la sainte Escriture, *Littera occidit, spiritus autẽ viuificat*: La lettre occit, & l'esprit viuifie. La saincte Escriture est pleine de mysteres, & de figures & chiffres: elle est obscure, & 1. *Cor. chap.* 3.

non manifeste à tous. Les termes & manieres de parler d'icelle, ont vne signification fort differente de celle que sçauent les vulgaires lettrez. A raison de quoy, celuy qui construira la lettre, & qui prendra le sens qui resulte de la cõstruction Gramaticale tombera en plusieurs erreurs. Les Medecins aussi ne s'assuiettissent à la lettre: pource que si Hippocrate & Galien, & les autres graues autheurs de cette Faculté, disent & affirment vne chose, & l'experience & la raison monstrent le contraire, ils ne sont tenus de les suiure; pource qu'en la Medecine l'experience a plus de force que la raison, & la raison plus que l'hauthorité. Mais aux loix aduient tout le contraire: car l'authorité d'icelles, & ce qu'elles decernent a plus de force & vigueur que toutes les raisons qui se peuuent alleguer au contraire. Ce qu'estant ainsi, nous auons desia le chemin ouuert, pour remarquer l'esprit que les loix requierent: car si le Legiste doit auoir l'entendement & l'imagination propre à suy-

ure ce que dit la loy, sans y adiouster ny diminuer, il est certain que cette faculté appartient à la memoire: & que l'on doit trauailler à sçauoir le nõbre des loix & reigles du droict, & se souuenir de chacune à part, dire par cœur la sentence & decision d'icelle, afin que l'occasion se presentant l'on sçache qu'il y a vne loy qui determine ce qui se presente, de telle & telle maniere. Et pourtant il m'est aduis qu'il est meilleur au Legiste d'auoir grãde memoire, & peu d'entendement, que beaucoup d'entendement & peu de memoire. Car s'il ne se doit seruir de son esprit & habilité, & regarder à vn si grand nombre de loix qu'il y a tant differentes les vnes des autres, auec tant d'imperfections, limitations, & amplifications: il vaut mieux sçauoir par cœur ce qui est determiné au droict, pour chacune chose qui se presente, que discourir auec l'entendement, comme elle se pourra determiner: car l'vn est necessaire, & l'autre impertinent, ioint que ne doit auoir l'aduis d'autruy plus d'efficace que la deci-

sion de la loy. Par quoy il est certain que la Theorique de la Iurisprudẽce appartient à la memoire, & non à l'entendement ny l'imagination. Ainsi dõc veu que les loix sont tãt positiues, & aussi que les Legistes ont l'entẽdement tant adõné à la volonté du Legislateur, ne pouuãs entremesler leur opinion, sans sçauoir certainement la decision de la loy, quand quelque plaidant va au conseil à eux, ils ont congé de dire: Ie regarderay mes liures sur ce faict: ce que si le Medecin disoit, quand on luy demande remede sur quelque maladie, ou le Theologien en cas de la conscience, on les tiendroit pour gens peu sçauans en leur Faculté. Et la raison est que ces deux sciences ont leurs definitions, & principes vniuersels, au dessous desquelles choses sont contenus les cas particuliers. Mais en la science de droict, chaque loy contient seulement vn cas, sans que celle qui suit en depende, combien qu'elles soient toutes deux sous vn mesme tiltre. Et partant il est bien necessaire sçauoir tou-

tes les loix, estudier chacune particulierement, & les garder distinctement, en la memoire. Mais au contraire de cela, Platon note vne chose digne de grande consideration: c'est qu'en son temps, il soupçonnoit le lettré, qui sçauoit beaucoup de loix par cœur, (voyant par experience que tels n'estoient pas tant bons Iuges & Aduocats, comme il sembloit à les voir) duquel effect il ne deuoit toucher la cause puis qu'il ne la dit en lieu tant conuenable: il vid seulement par experience, que les Legistes ayans bonne memoire, qui venoient defendre vne cause ou la iuger, n'appliquoient le droict tant bien qu'il estoit conuenable. Il est aisé, selon ma doctrine, de donner la raison de cela, supposé, que la memoire est contraire à l'entendement, & que la vraye interpretation des loix, amplification, restriction & composition d'icelles, auec leurs opposez & contraires, se fait en distinguant, inferant, discourant, iugeant & esliſant, qui sont œuures de l'entendement, lesquelles le

lettré ayant grande memoire ne peut faire en sorte quelconque. Nous auons desia dit vne autrefois, que la memoire n'a en la teste autre office que de garder fidelement les figures & fantaisies des choses : & que l'entendement & l'imagination les mettẽt en œuure. Et si le lettré a tout l'art en la memoire, & que l'entendement & l'imagination luy defaillent, il n'a non plus d'esprit & moyen de iuger & aduocacer, que le Code mesme & le Digeste, lesquels comprenans toutes les reigles & loix du droict, ne peuuent neantmoins faire vn escrit. D'auantage combien que la loy deust estre telle que porte la definition d'icelle, si est ce qu'à grand' peine se trouuẽt les choses tant parfaites que l'entendement les feint. Que la loy soit iuste & raisonnable, qu'elle ferme à tout ce qui peut aduenir, qu'elle s'escriue par termes clairs & manifestes, qu'elle n'ait point de doutes, ny de contrarietez, & qu'elle reçoiue diuers sens, ne se peut pas touſiours faire, pource qu'en fin elle a esté esta-

blie par vn conseil humain, lequel n'a force pour donner ordre à tout ce qui est à venir. Ce qui se voit tous les iours par experience: car depuis que vne loy n'a esté faicte par bon conseil & meure deliberation, en peu de temps elle se défait, pource que par l'vsage d'icelle se sont descouuerts mille inconueniens, ausquels personne n'auoit pensé quand elle fut establie. Et pour cette cause le droict aduise les Roys & les Empereurs de n'auoir honte de corriger leurs loix, pource qu'en fin ils sont hommes: & ne se faut pas estonner s'ils errent, veu mesmement que l'on ne sçauroit trouuer aucune loy qui puisse comprendre par sentences ny paroles toutes les circonstances du fait qu'elle determine, pource que l'astuce & cautelle des mauuais est plus grande pour inuenter faits, que la prudence des bons, pour se pouruoir de defence, & preuoir quel iugement se doit asseoir: & pour cette cause est dit: *Neque leges, nec senatusconsulta ita scribi possunt, vt omnes casus, qui quandoque*

inciderint, comprehendantur: Sed sufficit ea quæ plerumque accidunt contineri. C'est à dire, Il n'est possible d'escrire les loix de telle maniere qu'elles comprennent tous les cas qui peuuent escheoir, c'est assez de terminer ceux qui aduiennent ordinairement: & si autres aduenoient qui n'euſſent loy qui les decidast en propres termes, le droict n'est pas tant despourueu de reigles & principes, que si le Iuge ou l'Aduocat a bon entendement, pour sçauoir inferer & conclurre, il ne trouue la vraye decision & defence, & le lieu d'où il la peut tirer. De maniere que s'il se trouue plus d'affaires que de loix, il faut que le Iuge ou l'Aduocat ayent beaucoup d'entendement, pour les faire de nouueau: & non en quelque maniere que ce soit, mais conformes & non contredisantes au droict. Les lettrez qui ont grande memoire ne peuuent faire cela: car si les cas que l'art leur met en la bouche, ne sont tous taillez & maschez, ils ne sont habiles à d'auantage. L'on a accoustumé de com-

parer le lettré qui ſçait beaucoup de loix par cœur, au fripier ou couſturier qui a beaucoup de ſayes en monſtre en ſa boutique: lequel pour en bailler vn à la meſure de celuy qui le demande, les fait tous eſſayer, & s'il ne s'en trouue aucun bien ſeant il renuoye le marchand: mais le lettré de bon entendemẽt eſt cõme le bon couſturier, qui a les ciſeaux en la main, & la piece de drap en la maiſon: lequel prenant la meſure, taille vn ſaye à la maniere de celuy qui le veut: les ciſeaux du bon Aduocat, eſt l'entendement aigu, par lequel il prend la meſure au cas, & luy baille veſtement de la loy, qui determine, & s'il ne la trouue entiere pour le decider en propres termes, il luy fait vn accouſtrement de pieces du droict pour le defendre. Les Legiſtes qui ſont doüez d'vn tel eſprit, ne ſe doiuent pas appeller lettrez, pource qu'ils ne conſtruiſent la lettre, & ne s'amuſent aux paroles formelles de la loy: ains ils ſemblent Legiſlateurs ou Iuriſconſultes, auſquels les meſmes loix demandent

Parquoy, s'ils ont pouuoir & authorité de les interpreter, resserrer, amplifier, & d'en retirer exceptions, s'ils les peuuent corriger & amender, il dy bien qu'ils semblent Legislateurs. On dit d'vn tel sçauoir que cettuy, *Scire leges non hoc est, verba earum tenere, sed vim ac potestatem habere.* Comme si l'on vouloit dire, personne ne pense que sçauoir les loix, soit la memoire des formelles paroles, esquelles on les a escrites: mais sçauoir les loix, est entendre iusques où s'estend leurs forces, & que c'est qu'elles peuuent determiner: pource que la raison d'icelles est suiette à plusieurs diuersitez à cause des circonstãces, du tẽps, de la personne, du lieu, du moyen, de la matiere, cause & de la chose. Tout cela fait changer la determination de la loy. Et si le Iuge ou l'Aduocat n'a bon entendement, pour tirer de la loy, soustraire & adiouster ce qu'elle ne peut dire par paroles, il fera beaucoup de fautes, suiuãt la lettre. Et pourtãt est dit, *Verba legis non sunt capienda Iudaice.* C'est à

ff. de l. & sen. consu. l. scire leges

dire, Les termes de la loy ne se doiuent prendre à la maniere Iudaïque, qui est construire la lettre, & en prendre seulement le sens. Par ce que nous auons dit, nous concluons que l'Aduocacerie est œuure de l'entendement, & que si le lettré a grande memoire, il n'est aucunement propre à iuger ny aduocacer, pour la repugnance de ces deux puissances; & c'est pourquoy les lettrez ayans grande memoire, que note Platon, ne defendoient pas bien les causes & n'appliquoient le droict comme il falloit. Mais il y a vne difficulté en cette doctrine, & non legere à mon aduis: car si l'entendement est celuy qui assiet le cas en la propre loy qui le determine, en distinguant, limitant, amplifiant, inferant & respondant auec argumens de la partie contraire, comment est-il possible que l'entendement face cela si la memoire ne luy fournit tout le droict: car comme nous venons de dire, il est enioint que, *Nemo in actionibus vel iudiciis suo sensu vtatur, sed legum authoritate ducatur.*

Glo in l. damus. pa. si is vir. atiquas de damno infecto.

C'est à dire, que personne aux actions & iugemens ne se serue de son sens, ains soit induit par l'authorité des loix. Suiuant cela, il faut premierement sçauoir toutes les loix & regles de droict deuant que venir à ce qui fait à la cause : car encores que nous ayons dit que l'Aduocat de bon entendement est maistre des loix: si est-ce que toutes les raisons & argumens d'iceluy doiuent estre fondez & appuyez sur les principes de cette Faculté, sans lesquels ils sont de nul effect & valeur. Et afin de pouuoir faire cela, il est besoin d'vne grande memoire, laquelle garde & retienne vn si grand nombre de loix escrites aux liures. Cet argument prouue estre necessaire au parfaict Aduocat, d'auoir grand entendement & memoire: ce que ie confesse. Mais quant à moy ie veux dire que là où ne se trouuera vn grand entendement ioint à vne grande memoire (à cause de leur repugnance) il vaut mieux que l'Aduocat soit pourueu d'vn haut entendement

&

& de peu de memoire, que d'vne grande memoire, ayant peu d'entendement: car pour suppléer à la memoire, il y a beaucoup de remedes, comme les liures, tables abecedaires, & autres inuentions des hommes: mais s'il a faute d'entendement, il n'est possible d'y remedier. Dauantage, Aristote dit que les hommes de grand entendemẽt (bien qu'ils soient despourueus de memoire) ont vne grande reminiscence ou resouuenãce, au moyen de laquelle ils ont vne certaine cognoissance confuse de ce qu'ils ont veu vne fois, ouy, ou leu, sur quoy discourant, ils la remettent en memoire. Et combien que ne se peussent trouuer tant de remedes pour representer tout le droict à l'entendement, les loix sont fondées sur vne telle & si grande raison, que les anciens (comme dit Platon) appelloient la loy raison & prudence. Parquoy le Iuge ou l'Aduocat de grand entendement (iugeant ou conseillant) bien qu'il n'eust la loy deuant soy & toute preste, ne failleroit gueres s'il

Autre de la memoire & reseuuenance

auoit auec soy l'instrumẽt duquelles Empereurs ont fait les loix. Ainsi donc aduient maintefois qu'vn Iuge de bon entendement donne sentence sans sçauoir la decision de la loy, qu'il va trouuer puis apres dedans les liures : ce que mesmes nous voyons aduenir aux Aduocats, quand aucunes fois ils donnent leur aduis sur le champ. Les loix & reigles de droict sont la fontaine & l'origine, d'où les Aduocats tirent leurs argumens & raisons, pour prouuer ce qu'ils veulent, ce qui se fait auec l'entendement, de laquelle puissance si l'Aduocat est despourueu, ou qui l'ait lasche & de peu de force, il ne sçaura iamais former vn argument, encores qu'il sçache tout le droict par cœur. Nous voyons clairement cela en ceux qui estudient l'oratoire, & qui ont faute de l'habilité pour l'apprendre : car combien qu'ils apprennent par cœur les Topiques de Ciceron (qui sont les lieux & fontaines d'où sourdent les argumens, pour prouuer chacun probleme & question, par la partie

affirmatiue & negatiue) ils ne peuuent neantmoins former vne raiſon. Autres viennent de grand eſprit & habilité, leſquels ſans voir liure, & ſans eſtudier les Topiques, & lieux des argumens, en forment neantmoins mille, accommodez au propos duquel il eſt queſtion. Cette meſme choſe ſe voit aux Legiſtes de grande memoire, qui reciteront fidelemẽt tout le droit par cœur, & ne ſçauront tirer d'vn ſi grand nombre de loix qu'il y a, vn argument ſur lequel ils ſe puiſſent fonder. Au cõtraire s'en trouuent autres, leſquels ayans mal eſtudié à Salamanque, ſans liures, font merueilles en l'aduocacerie. Parquoy ſe peut facilement entendre combien importe à la Republique de faire cette action & examen d'eſprits pour apprendre les ſciences, puis que les vns ſans art, ſçauent & entendent ce qu'ils doiuent faire, & les autres chargez de preceptes & reigles (pource qu'ils n'ẽt l'eſprit que la pratique requiert) font mille abſurditez. Si donc la maniere de iuger & aduocacer ſe fait en

Examen & election d'eſprits d'importance à la Republique.

distinguant inferant, discourãt, & essisant, il est raisonnable que celuy qui se mettra à l'estude des loix ait bon entendement, puis que telles œuures appartiennẽt à cette puissance, & non à la memoire ny à l'imaginatiõ. Mais il est bon de sçauoir en quelle maniere se peut entendre, si le ieune homme est doüé de cette difference d'esprit, ou non : & faut dire & auerer premierement les qualitez de l'entendement, & toutes les differences d'iceluy, afin que nous sçachions distinctement à laquelle d'icelles les Loix appartiennent. Quant au premier, il faut sçauoir que combien que l'entendement soit la puissance la plus noble de l'homme, & de la plus grande dignité, il n'y en a pas vne neantmoins qui se trompe si aisémẽt entour la verité qu'elle fait. Aristote a commencé à le prouuer, disant que le sens est touſiours veritable, mais que l'entendement, pour la plus part, discourt mal. Ce qui se voit clairement par experience : car si ainsi n'estoit, on verroit de grandes dissensions

Ar. 3. liure de l'Am.

entre les graues Philosophes, Medecins, Theologiens, & Legistes: on verroit sur chacune diuerses opinions & iugemens, attendu qu'il n'y a qu'vne verité. Il est donc bien aisé à entendre d'où vient que les sens sont si certains, ne se trompãt iamais à l'endroit de leurs objets, au lieu que l'entendemẽt est tant subjet à se tromper entour le sien: ce que nous entẽdrons en considerant que les obiects des cinq sens, & les especes par lesquels ils se cognoissent, sont fermes, & stables, naturellement deuant que les cognoistre. Mais la verité (que l'entendement doit contempler) n'a de soy aucun estre formel, si l'entendement mesme ne l'a fait & composé, elle est entierement desioincte & dissipée en ses materiaux, cõme la maison cõuertie en pierres, terre, briques, mortier, bois, & chaux, desquels se pourroient faire autant d'erreurs au bastiment, par la mauuaise imagination, que viendroient d'hõmes pour edifier. Autant en est de l'edifice que l'entendement fait (composant la ve-

rité) car ſi n'eſt celuy qui a bon eſprit, tous les autres cõmettent mille fautes, auec meſmes principes. De là vient la diuerſe opinion des hommes touchant vne meſme choſe, pource que chacun fait vne telle compoſition & figure que porte ſon entendement. Les cinq ſens ſont exempts de ces erreurs & opinions: car les yeux ne font pas la couleur, ny le gouſt les ſaueurs, ny le toucher les qualitez qui ſe touchent: le tout eſt fait & compoſé par la nature, deuant que chacun cognoiſſe sõ obiect. Et pource que les hommes ne ſont aduertis de cette mauuaiſe condition de l'entendement, ils donnent hardiment leur aduis, ſans cognoiſtre certainement la maniere & difference de leur eſprit, & s'il compoſe bien ou mal la verité. Sinon demandons à aucuns hommes de lettres, leſquels (apres auoir eſcrit & confirmé leur opinion par pluſieurs argumens & raiſons) ont changé d'aduis, quelque temps apres, comment ils pouuoient entendre qu'ils ſe fuſſent trompez à

cette compoſition de verité. Premierement ils confeſſent eux meſmes qu'ils ont failly, & puis ils ſe retractent de ce qu'ils ont dit deuant. A la ſeconde fois ie dy qu'ils ſe doiuent moins fier à leur entendement : pource que la puiſſance, qui a vne fois mal compoſé la verité, ſe confiant trop en ſes raiſons & argumens, peut encores faillir vne autrefois ayant la meſme raiſon, veu meſmement (qui s'eſt veu par experience) qu'il a eu au commencement la vraye opinion, & depuis vne pire & moins probable. Ils ont pour indice ſuffiſant, & croyẽt que leur entendement compoſe bien la verité, quand ils le voyent affectionné à cette figure, muny d'argumens & raiſons qui l'incitent à compoſer de telle maniere. Mais de fait ils ſe trompent, car il y a tel regard que des autres puiſſances inferieures auec les differences de leur obiet : pource que ſi nous demandons aux Medecins quelle viande eſt la meilleure & la plus ſalubre de toutes celles que l'homme man-

ge, ie pense qu'ils diront ne s'en trouuer aucune (pour les hommes intemperez & de mauuais estomach) qui soit absolument bonne ny mauuaise, si elle n'est conforme à l'estomach qui la reçoit. Car Galien parle d'aucuns estomachs, qui se trouuent mieux de manger de la chair de bœuf, que des chapons, predrix & truittes: autres qui abhorrent les cœurs & le laict; & autres qui aiment cela merueilleusement. Et en la maniere d'apprester les viandes, les vns veulent la chair rostie: les autres la demandent boüillie: & en la rostie aucuns la veulent sanglante, autres la veulent toute bruslée de cuire: & ce qui est encores plus noté, aucuns mangent auiourd'huy vne viande de bon appetit, qui l'ont en horreur le lendemain, & en appetent vne autre pire. Tout cela s'entéd lors que l'estomach est bon & sain: car s'il est malade & vicié, il appette des choses que la nature humaine abhorre, & ayme mieux manger du plastre, de la terre & des charbons, que poulets &

perdrix. Si nous passons à la faculté generatiue, nous trouuerons en icelle autant d'appetits & diuersitez : car se trouuent aucuns hommes qui appetent vne laide femme, & abhorrent la belle : autres aiment mieux vne ignorante, qu'vne accorte : autres la maigre que la grasse : autres hayssent celles qui sont propres & bien parées, & ayment les femmes au contraire. Cela s'entend quand les membres genitaux sont en santé : mais s'ils tombent en la maladie susdite l'estomach corrompu & vicié, ils appetent choses horribles & illicites. On voit le semblable en la faculté sensitiue, pource que des qualitez qui se peuuent toucher, dur, mol, aspre, doux, chaud, froid, humide, sec, ne se trouuera pas vne qui contente vn chacun, pource que quelques vns repoſent mieux en vn lict dur qu'en vn mol : & autres en vn mol qu'en vn dur. Toute cette diuersité de gouſt & appetits estranges se trouuent és compositions que l'entendement fait : car si nous assem-

blons cent hommes de lettres, & si nous leur proposons quelque question, chacun en iuge particulierement, & en parle en diuerse sorte: vn mesme argument semble à l'vn, raison sophistique, à vn autre vray-semblable & probable, à vn autre tres-certaine: voire mesme voyons nous par experience qu'vne mesme raison se trouue certaine & veritable en vn mesme entendement, en vn temps; & en vn autre, non. Et pourtant voyons nous tous les iours les hommes changer d'aduis: les vns recouurans auec le temps vn entendement plus subtil, cognoissent la faute de la raison qui les menoit auparauant: les autres (en perdant le bon temperament du cerueau) abhorrent la verité, & approuuent le mensonge. Mais si le cerueau tombe en la maladie susdite, nous verrons à cette heure-là des iugemens & cõpositions estranges: les faux & debiles argumens ont plus de force que les certains & veritables: telles gens respondent à vn bon argument: & le mauuais

les fait rendre: des choſes premieres miſes en auant, ils tirent fauſſe concluſion, & par argumens eſtranges, & raiſons mal fondées, ils prouuent leurs mauuaiſes imaginations. A quoy ayans eſgard les hommes graues & ſçauans, ils taſchent de donner leur aduis, en trouuant les raiſons en quoy ils ſe fondent: car les hommes ſe perſuadent qu'autant vaut l'authorité humaine, que la raiſon en quoy elle ſe fonde peut auoir de force, & ſelon que les argumens ſont tant differents pour conclurre (à cauſe de la diuerſité des entendemens) chacun iuge de la raiſon, ſelon l'eſprit qu'il a: & ainſi tient-on pour vne plus grande grauité de dire, C'eſt mon aduis, pour certaines raiſons qui me meuuent à cela: que d'expliquer les argumens auſquels ils ſe tiennent. Mais eſtans contraints de donner raiſon de leur aduis, ils ne laiſſent aucun argument en arriere, quelque petit qu'il ſoit, pource que celuy qu'ils ne penſent pas conclud mieux aucunefois, & eſt de plus grande force

& vertu que le bon. En quoy se monstre la grande misere de nostre entendement, qui compose & diuise, argumente & discourt, & depuis qu'il a conclud, n'a preuue pour cognoistre si son opinion est veritable. Les Theologiens ont cette incertitude és matieres qui ne sont de la foy: car apres auoir bien discouru, il n'y a preuue infaillible, ny succez euident qui descouure quelles sont les meilleures raisons: & ainsi chacun Theologien dõne tel aduis qu'il luy semble bon. Et de respondre auec apparence aux argumens de la partie contraire, il suffit, & n'y faut regarder dauantage. Mais és affaires du Medecin & du Capitaine general, apres auoir bien discouru, & reprouué les fondemens de la partie cõtraire, l'on doit prendre garde au succez: & s'il est bon, on le doit tenir pour sage, & s'il est mauuais, chacun doit entendre qu'il s'est fondé en mauuaises raisons. En cas de la foy que l'Eglise propose, ne se peut trouuer aucun erreur: car Dieu entendnat cõbien les raisons de l'hõme sont in-

certaines, & comme aisément il se trompe, il n'a permis que choses de si grande importance, & si hautes, fussent par luy seulement determinées: mais s'assemblans deux ou trois en son nom, auec la solénité de l'Eglise, il se met incontinent au milieu, pour president de l'acte, où il prouue ce qu'ils disent de bon: il reiette les erreurs, & reuele ce qui ne se peut trouuer par les forces humaines: Ainsi donc pour prouuer les raisons qui sont alleguées és matieres de la foy, il faut regarder seulement si elles prouuent & inferent ce que dit & declare l'Eglise Catholique: car si l'on peut recueillir quelque chose du contraire, telles raisons sont certainement mauuaises. Mais en toutes les autres questions où l'entendement a liberté d'opiner, n'a esté trouuée aucune mamere, pour sçauoir quelles raisons concluent, ny mesures quand l'entendement compose bien la verité. On se tient seulement en la bonne consonance ou conformité d'icelles: ce qui est vn argument qui peut

Dieu reuele des choses profondes & cachées. Da. c. 2.

tromper: car on trouue maintes fauſſetez, qui ont plus grande apparence de verité, que les choſes vrayes. Les Medecins & ceux-là qui gouuernent en la guerre tiennent le ſuccez & l'experience, pour la preuue de leurs raiſons: car ſi dix Capitaines prennent par pluſieurs raiſons qu'il eſt conuenable de donner la bataille, & autant d'autres defendent le contraire, le ſuccez confirmera vne opinion, & reprouuera l'autre. Et ſi deux Medecins debatent ſur la mort ou la vie du malade, guariſſant ou mourant on deſcouurira lequel auoit raiſon. Mais neantmoins, le ſuccez n'eſt pas preuue ſuffiſante, pource qu'ayant vn effect pluſieurs cauſes, le ſuccez peut eſtre bon d'vn coſté, & pour vne d'icelles: mais les raiſons peuuent eſtre fondées en vne autre contraire. Ariſtote dit auſſi que pour ſçauoir les raiſons qui concluent, il eſt bon de ſuiure la commune opinion: car quand pluſieurs ſçauans hommes diſent & affirment vne meſme choſe, & quand tous concluent par meſmes raiſons,

Aut. li. des Topiques.

c'eſt vn argument(bien qu'il ſoit topique) qu'ils ſont concluans & qu'ils compoſent bien la verité. Mais ſi l'on regarde bien, c'eſt pareillement vne preuue qui trompe, pource qu'és forces de l'entendement, l'inuention ou force ſert plus que le nombre: car il n'en prend pas comme de forces corporelles, où quand pluſieurs s'amaſſent & ſe ioignent enſemble pour leuer vn fardeau, ils peuuent beaucoup: & au contraire, quand il y a peu de gens ils ne peuuent gueres auſſi. Mais pour trouuer vne verité plus cachée, vaut mieux vn haut entendement, que cent mille qui ne ſont tels; & la cauſe de cela eſt que les entendemens ne s'aydent pas, & de pluſieurs ne ſe peuuent faire vn, comme la vertu du corps. Et pourtant le Sage a bien dit, *Multi pacifici ſint tibi, & conſiliarius vnus de mille.* C'eſt à dire, Ayes beaucoup d'amis qui te defendent, s'il eſt queſtion de venir aux mains, mais pour prendre conſeil, eſly vn ſeul entre mille. Suiuant laquelle ſentence Heraclite dit pareil-

lement: *Vnus mihi instar est mille*: Vn m'eſt autant que mille. Au plaidet des cauſes, chacun lettré donne ſon opinion, ſelon que mieux il la peut fonder en droict: mais apres auoir fort bien diſcouru, il n'a point d'art pour cognoiſtre auec certitude, ſi ſon entendement a fait la cõpoſition que la vraye iuſtice demande. Car ſi vn Aduocat prouue par le droict que le demandeur a raiſon: & l'autre defend par le meſme droict que non, comment ſçaura l'on lequel des deux Aduocats forme les meilleures raiſons? La ſentence du Iuge ne demonſtre la vraye iuſtice, & ne ſe peut appeller ſuccez: pource que ſa ſentence eſt pareillement opinion, & qu'il ne faut qu'approcher & le ioindre à la cauſe de l'vn des deux Aduocats: & croiſſant le nombre des lettrez en vn meſme aduis, n'eſt pas argument pour eſtimer que ce qu'ils diſent & alleguent ſoit verité: car nous auons deſia dit & prouué que pluſieurs mauuais entendemens, encores qu'ils ſe ioignent pour deſcouurir quelque

verité fort cachée, iamais ne viendront au poinct de la vertu & forces d'vn seul, s'il est fort haut & excellent. Que la sentence du Iuge ne preuue & demonstre certainement, se voit assez pource que la partie condamnée en appelle en vn autre siege superieur, où elle est reuoquée par vn autre iugement: & ce qui est pis, il peut aduenir que le Iuge inferieur a meilleur entendement que le superieur, de maniere que sa sentence sera plus conforme à la raison. Or que la sentence du Iuge superieur ne soit pareillement preuue de la iustice, est chose encores plus manifeste: car nous voyons tous les iours de mesmes actes, & des mesmes Iuges, sortir sentences contraires: de maniere qu'il est à presumer que celuy lequel est trompé vne fois, se confiant trop en ses raisons, se trompera encore vne autre fois: & ainsi se doit on moins fier en sa sentence: car *Qui semel est malus esse.* Les Aduocats voyans la grande diuersité des entendemens des Iuges, comme chacun est affe-

ctionné à la raison qui conuient à son esprit, & comme auiourd'huy ils concluent par vn argument, & autrefois par le contraire, se hazardent de defendre chacun procez, pour la partie affirmatiue & negatiue: voyans mesmement par experience que de deux manieres ils obtiennent sentence en leur faueur: & ainsi est veritable ce qu'a dit la Sapience, *Cogitationes mortalium timidæ, & incertæ prouidentiæ nostræ*: Les pensées des hommes sont timides, & nos prouidences incertaines. Le remede qu'il y a en cela (puis que les raisõs de la cognoissance du droict n'ont point de preuue ny d'experience) est d'eslire personnages de grand entendement, pour estre Iuges & Aduocats: car Aristote dit que les raisons & argumens de ceux là sont aussi certains & fermes que la mesme experience. Et faisant cette election, il semble que la Republique sera asseurée de l'administration de iustice par ses officiers. Mais si on permet en ce cas, que les hommes entrent en ces charges, à la foule, sans

Sap. 9.

Au 1. 1 de la Metaphisique.

faire preuue de leur esprit (comme maintenant est la coustume) touſiours aduiendront les deſordres & erreurs que nous auõs noté. Nous auons deſia dit aucunement ailleurs par quels ſignes on pourra cognoiſtre ſi celuy qui veut eſtudier les loix a la differẽce de l'entẽdement que cette faculté requiert: mais pour en raffraiſchir la memoire, & le monſtrer plus amplemẽt, il faut ſçauoir que l'enfant, lequel apprenant à lire, cognoiſtra bien toſt les lettres, & nommera facilement chacune en ſon alphabet, a grãde memoire, pource que cette facilité qu'il a d'apprendre en eſt l'indice: car il eſt certain que l'entendement ne fait pas cet œuure, ny l'imagination auſſi, ains eſt ce l'office de la memoire de garder les figures des choſes, & de dire le nõ de chacune, quãd il eſt beſoin: & s'il a grãde memoire, nous auõs deſia prouué autrefois, que par conſequent il a faute d'entendement. Nous auons dit auſſi que la facile eſcriture, & les bons traits & lettres deſcouurent vne grãde imagination: & pourtãt quand vn enfant en peu de iours ſçait bien aſ-

seoir la main, faire ses lignes droictes & la lettre pareille, & de bonne forme & figure, c'est vn mauuais signe pour l'entendement, pource que cet œuure se fait par le moyen de l'imagination: & ces deux puissances sont contraires, comme nous auons dit & noté. Et estant mis à la Grammaire, s'il apprend aisément, s'il parle Latin en peu de temps, s'il escrit élegamment, & à l'imitation de Ciceron, il ne sera iamais bon Iuge ny Aduocat, pource que c'est vn signe qu'il a vne grande memoire, de maniere que c'est grand cas d'auenture, s'il n'est despourueu d'entendement. Mais si cettuy-là se met à l'estude des loix, & s'il demeure aux escoles long temps, il sera fameux lecteur, & aura plusieurs auditeurs, pource que la langue Latine est fort gracieuse en la chaire: & pour lire auec grande apparence, sont necessaires plusieurs allegations, & mesmes faut amonceler en chacune loy, tout ce qui est escrit sur icelle: à quoy la memoire est plus necessaire que l'entendement. Et combien

qu'en la chaire on doiue distinguer, inferer, discourir, iuger & eslire, pour tirer le vray sens de la loy, si est-ce qu'en fin le lecteur expose le cas comme il luy semble, resout les doutes & contrarietez à son plaisir, & donne son aduis comme il veut, sans que nul luy contredise: à quoy faire suffit vn mediocre entendement. Mais quand vn Aduocat parle pour vne partie: & vn autre, pour l'autre, & qu'entr'eux il y a vn Iuge pour decider le different: c'est vn vray procez où n'est parlé comme si l'on escrimoit sans aduersaire. Et si l'enfant ne profite bien en la Grammaire, il y a soupçon qu'il puisse auoir bon entendement: ie dy qu'il y a soupçon, car il ne s'ensuit pas que celuy qui ne peut apprendre Latin, ait bon entendement, ayant prouué ailleurs, que les enfans de grande imagination ne profitent iamais en la langue Latine. Mais la Dialectique peut descouurir cela, pource que cette science se rapporte auec l'entendement, comme la pierre de touche auec l'or.

Et pourtant il est certain, que si en vn mois ou deux, celuy qui oit les arts, ne commence à discourir, & ne se presentent à luy argumens & respōses en la maniere qui se traitte, il n'a aucun entendement: mais s'il profite bien en cette science, c'est vn argumēt infaillible qu'il a vn tel entendement que les loix demādent: & pourtant peut-il aller incontinent les estudier, sans y regarder lōg temps. Toutesfois estime-ie qu'il vaut mieux ouyr premieremēt tout le cours des arts: car la Dialectique n'est non plus à l'entendement, que les trauers que l'on met aux pieds d'vne mule, pour la faire aller lamble, & d'vne maniere gracieuse & polée. L'entendement prend en ses disputes cette mesme maniere d'aller à l'aise, l'ayant appris par les reigles & preceptes de la Dialectique. Mais si ce ieune homme (que nous examinōs) ne profite ny en Latin ny en la Dialectique, comme il faut, il est besoin de voir s'il est pourueu de bōne imagination, deuant que nous l'ostions de l'estude des loix, car en cela se trouue vn fort grād

secret, & est bon que la Republique le sçache, c'est qu'il se trouue des lettrez, lesquels mis en chaire font merueilles en l'interpretation du Droict, & autres à l'Aduocacerie, ausquels si l'on met vn baston ou Sceptre en la main, ils n'ont l'esprit de gouuerner, non plus que si les loix n'auoient esté faictes à ce propos. Et au contraire se trouuent autres auec trois loix mal entenduës, apprinses à Salamanque, lesquels commis à vn gouuernemẽt, s'en sçauent acquitter le mieux du monde. De quoy sont esmerueillez aucuns curieux, pource qu'ils n'en peuuent sçauoir la raison: qui est que le gouuernement appartient à l'imagination, & non pas à l'entendement ny à la memoire. Et qu'ainsi soit, il est aisé à le prouuer, considerant que la Republique doit estre gouuernée par bon ordre & conseil, mettant chacune chose en son lieu, de maniere que tout ioint face vne bonne figure, & soit correspondant. Ce que nous auons prouué beaucoup de fois estre l'œuure de l'imagination.

Et ne gaigneroit-on non plus de bailler vn gouuernement à vn grand lettré, que de faire vn sourd Iuge de la musique : mais cela se doit entendre communément, & non pas comme reigle generale. Car nous auons desia prouué, qu'il y a moyen de faire que nature puisse ioindre grand entendement auec grande imagination. Parquoy n'est ce chose repugnãte d'estre grãd Aduocat, & fameux gouuerneur, voire mesme descouurirons nous cy apres qu'estant la nature garnie de toutes les forces qu'elle peut auoir, & auec vne matiere bien saisonnée, elle fera vn homme de grande memoire, de grand entendement, & de grande imagination : lequel estudiant les loix, il sera fameux lecteur, grand Aduocat, & non moindre gouuerneur : mais nature forme tant peu de ceux là, que cette reigle peut passer pour generale.

Comment se prouue qu'vne partie de la theorique de Medecine appartient à la memoire: l'autre partie à l'entendement, & la pratique à l'imagination.

CHAP. XII.

DV temps que la Medecine des Arabes fleurissoit, y auoit vn Medecin fort renommé, tant à lire, comme à escrire, argumenter, distinguer, respondre & conclurre: duquel le bruit estoit, veu son grand esprit, qu'il deuoit ressuciter les morts, & guerir toute maladie, ce qui luy aduenoit tant au rebours, qu'il ne gouuernoit aucun malade duquel il peust sortir à son honneur, & qu'il ne fist mourir. De quoy estant merueilleusement irrité, il se rendit Moine, se pleignant de sa mauaise fortune, & n'entẽdant pas d'où elle pouuoit proceder. Et pource que les exemples plus frais font meilleure preuue, & cõuainquent mieux les sens, plusieurs graues Medecins ont opinion que

Iean Argentier, Medecin moderne de nostre tẽps, a surpassé de beaucoup Galien, à reduire l'art de Medecine en meilleure methode: & neantmoins on dit qu'il estoit tant infortuné en la pratique, que nul malade le cognoissant, ne s'osoit commettre à luy, craignant les mauuais succez d'iceluy: de quoy il semble que le vulgaire a bien occasion de s'esmerueiller, voyãt par experience non seulement en ceux que nous auons dit, mais aussi en plusieurs autres que nous voyons, qu'estant vn Medecin fort lettré, par la mesme raison, il est inhabile à medeciner: de quoy Aristote a voulu dõner la raisõ, mais il n'y a peu venir. Quant à ce qu'il n'aduenoit que les Medecins raisonnables de son temps peussent guerir, il pensoit que cela venoit de ce qu'ils auoient vne commune cognoissance de l'hõme, & qu'ils ignoroient la nature du particulier (au contraire des Empiryques, qui mettoient peine de sçauoir les proprietez individuës des hommes, sans s'adonner aucunemẽt à l'vniuersel:) mais il n'a-

uoit raiſon, car les vns & les autres s'exercent à guerir les ſinguliers, & trauaillent tant qu'ils peuuent à auerer cette nature particuliere. Ainſi donc la difficulté n'eſt, qu'à ſçauoir pourquoy les Medecins fort lettrez, bien qu'ils s'exercent toute leur vie à guerir, ne ſont iamais bons Praticiens: & autres ignorans auec trois ou quatre reigles de Medecine qu'ils ont appris à l'eſcole, en beaucoup moins de tẽps, ſçauẽt mieux pratiquer & faire la Medecine. La vraye reſponſe à ce doute eſt fort difficile, veu qu'Ariſtote ne l'a peu trouuer, combien qu'il en ait approché aucunement: mais nous tenãs aux principes de noſtre doctrine, nous y reſpondrons aucunemẽt. Ainſi donc il faut ſçauoir que la perfectiõ du Medecin conſiſte en deux choſes, autant neceſſaires pour obtenir la fin de ſon art, que ſont les deux plantes des pieds pour cheminer. La premiere eſt de ſçauoir par methode les preceptes & reigles de medeciner l'hõme en cõmun, ſans venir au particulier. L'autre de s'eſtre long temps

calité au liure de la met. chap. 9.

exercé à medeciner, & cognoistre à l'œil le grand nombre des malades: car les hommes ne sont pas tant differents entr'eux, qu'ils ne conuiennent en plusieurs choses: ny tant cõformes aussi, qu'il n'y ait entr'eux certaines particularitez de telle nature qu'elles ne se peuuent dire, ny escrire, ny enseigner, ny recueillir, de maniere qu'on les puisse reduire en art: mais seulement cognoistre en ceux qui les ont. Ce qui se peut facilement entendre en considerant qu'estant le visage de l'homme composé de si petit nombre de parties, comme sont les deux yeux, le nez, les deux ioües, la bouche, le front, nature fait tant de compositions particulieres, que si l'on voyoit cent mille hommes assemblez, chacun se pourroit remarquer auec son visage tant singulier & propre qu'à peine s'en trouueroient deux qui se ressemblassent entieremẽt. Le mesme cas a lieu aux quatre elements, & quatre premieres qualitez, la chaleur, froideur, humidité, & siccité, de l'harme-

nie desquelles se compose la vie & santé de l'homme. De tant petit nombre de parties que celles cy, nature faict tant de proportions, que si cent mille hõmes s'engẽdrent, chacun sort auec sa santé tant singuliere & propre pour soy, que si Dieu miraculeusement, & à l'improuiste leur trõquoit la proportion de ces premieres qualitez, ils demeureroient tous malades, excepté parauenture deux ou trois, lesquels se rencontreroient conformes, & de mesme paste & proportion. De quoy s'inferent necessairement deux conclusions: La premiere est, que tout homme qui tombera en maladie, se doit guerir selon sa particuliere proportion, de maniere que si le Medecin ne le remet à la conuenance & accord des humeurs & qualitez qu'il auoit au precedent, il ne demeure guery: l'autre que pour ce faire, comme il faut, il est necessaire que le Medecin aye veu & manié le malade plusieurs fois, quand il estoit en santé, en luy touchant le pouls, voyant son vrine, la couleur de son vi-

ſage, & remarquant ſa temperature, afin qu'il puiſſe iuger quand il ſera malade, de combien il eſtoit eſloigné de ſa ſanté, & le gueriſſant, qu'il ſçache en quel eſtat il ſe doit reſtituer. Pour le premier (qui eſt d'entendre & ſçauoir la theorique & compoſition de l'art) Galien dit qu'il eſt neceſſaire d'auoir grand entendement, & beaucoup de memoire, pource qu'vne partie de la Medecine conſiſte en raiſon, & l'autre en experience & hiſtoire. A quoy, pour le premier, eſt requis l'entendement, & pour l'autre, la memoire, & ſelon qu'il eſt tant difficile d'aſſembler ces deux puiſſances en degré intentif, neceſſairement le Medecin doit defaillir en la Theorique; & ainſi voyons nous pluſieurs Medecins, grands Latins & Grecs, grands anatomiſtes & herboriſtes (deſquels les œuures appartiennent à la memoire) leſquels eſtans mis aux argumens & diſputes pour auerer la cauſe de quelque effect (qui appartiennent à l'entendement) n'y entendent rien. Autres ſe voyent au con-

traire, lesquels en la Dialectique & Philosophie de l'art se monstrent de grand esprit & habilité : mais estans mis au Latin & Grec, aux herbes & à l'anatomie, ils n'y font pas grand profit, pource qu'ils sont despourueus de memoire, & pour cette cause Galien a dit, *Mirum non est in tanta hominum multitudine, qui in Medica & Philosophica exercitatione studioque versantur, inueniri tã paucos, qui recte in illis profecerint* : C'est à dire : Ie ne suis pas esmerueillé, qu'en vn si grand nombre d'hommes qui s'addonnent à la Medecine, peu deuiennent bons Medecins. De quoy donnant la raison, il dit qu'à peine se trouue l'esprit requis en cette science, ny maistre qui l'enseigne auec perfection, ny qui l'estudie soigneusement. Mais auec toutes ces raisons, Galien ne vient pas au poinct, pource qu'il ne sçait pas en quoy consiste, que personne deuient parfaict Medecin. Toutesfois quand il a dit, qu'à peine se trouue entre les hommes vn esprit conuenable à cette science, il a dit vray, bien qu'il

Au liur. de l'ordre de ses liur.

n'ait specifié cela, cõme nous ferons maintenant: car pour estre tant difficile d'assembler vn grand entendement auec vne grande memoire, personne ne deuient parfait en la Theorique de la Medecine. Et pource qu'il y a repugnance entre l'entendement & l'imagination (à laquelle nous prouuerons maintenant que la pratique appartient & la maniere de guerir auecque certitude) à peine se trouue vn Medecin qui ait la parfaite cognoissance de la Medecine, que l'on dit Theorique, & qui soit bon praticien: ny au contraire, vn bon praticien, qui sçache bien la theorique. Or donc est il bien aisé à prouuer que l'imagination est la puissance, de laquelle le Medecin se sert en la cognoissance & cure des particuliers: & non pas l'entendement, en supposant la doctrine d'Aristote, qui dit que l'entendement ne peut cognoistre les singuliers, ny faire difference d'vn auec l'autre, ny cognoistre le tẽps & lieu, ny autres particularitez qui font differer les hõmes entr'eux,

& medeciner chacun de differẽte maniere: de quoy la raison est (selon que disent les anciens Philosophes vulgaires) que l'entendement est vne puissance spirituelle, laquelle ne se peut alterer des singulieres, pour estre remplies de maniere. Et aussi pour cette cause Aristote a dit que le sens est des singuliers, & l'entendement des vniuersels. Si donc les cures se doiuent faire à l'endroit des singuliers, & non des vniuersels (qui ne se peuuent engendrer, & sont corruptibles) l'entendement est vne puissance impertinẽte pour curer ou guerir. La difficulté est maintenãt de sçauoir pourquoy les hõmes de grand entẽdement ne peuuent auoir bons sens exterieurs, pour les singuliers, estãs puissances tant differentes. La raison en est fort claire, qui est que les sens exterieurs ne peuuẽt bien ouurer, si la bõne imaginatiõ ne leur assiste. Nous prouuerons cela par l'opinion d'Aristote, lequel voulãt declarer que c'est de l'imaginatiõ, dit estre vn mouuemẽt cause du sens exterieur, de maniere que la couleur (qui

Au li. 3. de l'ame

se multiplie de la chose colorée) altere l'œil, ce qui est ainsi : car cette mesme couleur qui est l'humeur christallin, passe plus auant en l'imagination, & faict en icelle la mesme figure qui estoit en l'œil. Et si l'on demãde de laquelle de ces deux especes se fait la cognoissance du singulier, tous les Philosophes disent fort bien que la seconde figure est celle qui altere l'imagination, & des deux est causée la cognoissance, suiuant ce dict commun, *Ab obiectis & potentia partitur notitia.* Des obiects & de la puissance la cognoissance s'engendre. Mais de la premiere, qui est en l'humeur christalin, & de la puissance de la veuë, n'est causée aucune cognoissance, sans l'esgard de l'imagination : ce que les Medecins prouuent manifestement, disant : que si l'on couppe ou brusle la chair à vn malade, lequel pourtant ne sente point de douleur, c'est signe que l'imagination est distraite en quelque profonde contemplation. Et ainsi le voyons nous par experience en ceux qui sont sains : car s'ils sont distraits

en quelque imagination, ils ne voyẽt les choſes qui ſont deuant eux, & ne gouſtent les bonnes viandes, encor qu'ils en mangent: à raiſon de quoy il eſt certain que l'imagination eſt celle qui cauſe le iugement, & la cognoiſſance des choſes particulieres, & non l'entendement, ny les ſens exterieurs. Il s'enſuit donc fort bien, que le Medecin qui ſçaura beaucoup de theorique, ou pource qu'il a grand entẽdement ou grãde memoire, ſera indubitablement mauuais Praticien, pource qu'il doit auoir faute d'imagination: & au contraire, celuy qui ſera grand Praticien, par conſequent ſera mauuais Theoricien, c'eſt à dire n'aura pas la theorique, pource que la grande imagination ne ſe peut aſſembler auec beaucoup d'entendement & memoire. Et voila pourquoy perſonne ne peut eſtre parfait Medecin & pratiquer ſans faillir : car pour n'errer en la pratique, il faut ſçauoir l'art, & auoir bonne imagination, pour la pouuoir exercer : & nous auons prouué que ces deux choſes là

ſont incompatibles. Le Medecin ne va iamais cognoiſtre & curer quelque maladie, qu'il ne face en ſoymeſme vn ſilogiſme en *Dary*, cõbien qu'il ſoit empirique: par lequel vne partie de ſa preuue appartient à l'entendement, & l'autre à l'imagination, & pour cette cauſe les plus grands theoriciens errent ordinairement en la mineur, & les grands praticiens en la maieur: comme ſi nous diſions ainſi, Toute chaleur qui depend des humeurs froids & humides, ſe doit curer par Medecines chaudes & ſeiches (prenant l'indice de la cauſe) la chaleur que ſouffre cet homme depend des humeurs froids & humides, il ſe doit donc curer par Medecines chaudes & ſeiches. L'entendement prouuera bien la verité de la maieur pour eſtre vniuerſelle, diſant que la froideur & l'humidité, pour leur moderation demandent chaleur & ſiccité: pource que chacune qualité ſe diminuë de force, par ſon contraire: mais pour prouuer la mineur, l'entendement ne ſert de rien,

pour estre chose peculiere & d'autre iurisdiction, dont la cognoissance appartient à l'imagination, en prenant des cinq sens exterieurs les propres & particuliers signes de la maladie. Et si l'indice se doit prendre de la chaleur, ou de sa cause, l'entendement ne le peut sçauoir. Il enseigne seulement à prendre l'indice de ce qui promet plus de danger: mais la seule imagination demonstre, lequel des indices est le plus grand, conferant le mal que fait la chaleur, auec celuy du symptame, la cause, le peu de force, ou grande vertu. Pour auoir cette cognoissance, l'imagination a certaines proprietez infaillibles, par lesquelles elle atteint aux choses qui ne se peuuent dire ny entendre, & ne se trouuent arts pour icelles. Et pourtant nous voyons entrer vn Medecin vers vn malade, lequel par la veuë, l'ouye, le sentir, le toucher, trouue ce qui semble impossible, de maniere que si nous demãdions à ce Medecin mesme, comme il a peu atteindre à vne si haute cognoissance, il n'en pourroit don-

ner raison: car c'est vne grace qui vié d'vne fecondité de l'imagination, qui s'appelle autremẽt *Solertia*, qui veut dire Industrie, laquelle par signes communs, incertaines cõiectures, & de peu de fermeté, en moins d'vn rien trouue mille differences de choses, esquelles consiste la force de medeciner & pronostiquer certainement. De cette maniere d'industrie sont priuez les hommes de grand entẽdement, pour estre vne partie d'imagination. Et ainsi ayant les signes deuant les yeux, que ceux qui sont aduisez de la maladie, ne reçoiuent en leurs sens aucune alteratiõ, pource qu'ils sont despourueus de la puissance imaginatiue. Vn Medecin me demanda vne fois secrettement, pourquoy ayant estudié curieusement toutes les reigles & considerations de l'art de pronostiquer, & les sçachant fort bien, il n'aduenoit iamais que son pronostic fust veritable. Auquel il me souuient auoir respondu, que par vne puissance s'apprend l'art de Medecine, & que

par vne autre ce mesme art se met en execution. Cettuy là auoit fort bon entendement: mais il estoit despourueu d'imagination. Mais il y a en cette doctrine vne grande difficulté, qui est de sçauoir comme les Medecins de grande imagination peuuent apprendre l'art de Medecine, veu qu'ils sont despourueus d'entendement, & s'il est ainsi qu'ils pratiquent mieux que ceux qui la sçauent bien, de quoy sert aux hommes d'aller aux escoles? On peut respondre à cela, estre chose de grande importance: sçauoir premierement l'art de Medecine, pour ce qu'en deux ou trois ans, l'homme apprend tout ce que les anciens ont trouué en deux mille: de maniere que s'il le deuoit acquerir par experience, il luy faudroit viure trois mille ans, en quoy esprouuant les Medecines, il tueroit, deuãt que sçauoir leurs qualitez, vne infinité d'hommes; en quoy il sera excusé s'il lit les liures des Medecins raisonnnables & experimentez: lesquels aduisent les estudians de ce qu'ils ont trouué du-

rant leur vie, afin que les nouueaux Medecins se seruent hardiment d'vne chose, & se gardent d'vne autre, pource qu'elle est veneneuse. D'auantage, il faut sçauoir que les choses communes & vulgaires de tous les arts, sont fort claires & faciles à apprendre, mais elles sont les plus importantes en l'œuure: & au contraire les plus curieuses & hautes sont les plus obscures & les moins necessaires pour la pratique. Les hõmes de grande imagination ne sont totalement priuez d'entendement ny de memoire. Et ainsi par la diminution de ces deux puissances, ils peuuent apprendre le plus necessaire de la Medecine, pource qu'il est le plus aisé & le plus clair, & par la bonne imagination ils peuuent mieux cognoistre la maladie & sa cause, que les plus raisonnables & entendus: veu que l'imagination est celle qui trouue l'occasion du remede qui se doit appliquer: en quoy consiste la plus grande partie de la pratique. Et pourtant Galien a dit, que le propre nom du Medecin est,

Inuentor occasionis : & sçauoir co- *Au 6 des*
gnoistre le tẽps, le lieu & l'occasion, *ibid. pa.*
il est certain qu'il appartient à l'ima- *5. com. 1*
gination, puis qu'elle porte figure & correspondance. La difficulté est maintenant de sçauoir à laquelle de tant de differences de l'imagination, appartient la pratique de la Medecine: car il est certain qu'elles ne conuiennent toutes en vne mesme raison particuliere : laquelle consideration m'a donné plus de peine & trauail d'esprit que toutes les autres. Et neantmoins ie ne luy ay peu donner le nom qu'il faut, sinon qu'elle vient d'vn degré de chaleur moins que n'a la difference de l'imagination, par laquelle se font les vers & couplets. Toutesfois ie ne certifie pas cela du tout, pource que la raison en laquelle ie me fonde est, Que ceux que i'ay consideré bons praticiens, sont tous vn peu adonnez à l'art de versifier, & n'est leur contemplation trop haute, ny leurs vers merueilleux : ce qui peut aduenir aussi de ce que defaut la chaleur du poinct que

la Poëſie requiert: & ſi c'eſt pour cette raiſon, la chaleur doit eſtre telle, qu'elle touche vn peu la ſubſtance du cerueau, ſans reſoudre beaucoup la chaleur naturelle: cõbien que ſi elle paſſe outre, elle ne fait mauuaiſe difference d'eſprit, pour la Medecine, pource qu'elle ioint l'entendement auec l'imagination par aduſtion. Mais cette imagination n'eſt pas tant bonne pour guerir, comme celle que ie cherche: car elle inuite l'homme à eſtre ſuperſtitieux, magicien, ſorcier, interprete, chiromancien, iuge & deuineur: car les maladies des hommes ſont tant cachées & ſecrettes, qu'il faut touſiours deuiner ce qui en eſt. Cette difference d'imagination eſt facheuſe à trouuer en Eſpagne: car nous auons prouué ailleurs que ceux là qui demeurent en cette region ont faute d'imagination & de memoire, & ſont pourueus de bon entendement. L'imagination auſſi de ceux qui habitent au deſſous du Septentrion ne vaut rien pour la Medecine: car elle eſt fort tardiue & laſche:

elle est bonne seulement pour faire horloges, peintures, aiguilles & autres mesmes besongnes pour le service de l'hõme. Il n'y a que l'Egypte qui engendre en ses habitans cette maniere d'imagination: & pourtant les historiens ne disent iamais du tout, cõbien les Geans sont magiciens & sorciers, & prõpts à cognoistre les choses, & à trouuer les remedes à leurs neccessitez. Iosephe pour loüer & priser la grãde sagesse de Salomon, dit en cette maniere, *Tanta fuit sapientia & prudentia quam Salomon diuinitus acceperat, vt omnes priscos superaret, atque etiam Ægyptios qui omnium sapientissimi habentur:* Salomon a esté si sage & prudent, qu'il a surmõté tous les anciens, voire mesme ceux d'Egypte, qui sont estimez les plus sages de tous. Platon dit bien aussi que les Egyptiẽs surpassent tous les hommes du monde, à sçauoir gaigner la vie: qui est vne habilité laquelle appartient à l'imagination. Il appert clairement que cela est veritable, pource que toutes les sciences qui appartiennent à l'imagina-

Peuples de Gette cité de Palestine.

ion ont esté inuentées en Egypte, comme les Mathematiques, l'Astrologie, l'Arithmetique, Perspectiue, Iudiciaire & autres. Mais l'argument qui à ce propos me conuainc le plus, & me semble de plus grande force, est qu'estant le tres-Chrestien & magnanime François de Valois Roy de France molesté d'vne longue maladie, & voyant que les Medecins de sa Maison & Court ne luy donnoient remede, toutes les fois que la chaleur luy croissoit, il disoit n'estre possible que les Medecins Chrestiens le sceussent guerir, de maniere qu'il n'esperoit iamais aucun remede d'eux. Parquoy estant faſché de se voir touſiours en chaleur, il despescha vne fois vn courrier en Espagne, par deuers l'Empereur Charles Quin, pour le prier de luy enuoyer vn Medecin Iuif, le meilleur qu'il euſt en sa Court, duquel il pensoit pouuoir trouuer remede à sa maladie, ſi aucun y en auoit en l'art: de laquelle demãde on se mit à rire en Espagne: & tous conclurent que c'estoit l'appetit

d'vn homme qui estoit en chaleur. Ce neantmoins l'Empereur fit chercher vn tel Medecin, iusques hors le Royaume, & ne le pouuant trouuer, il enuoya vn Medecin nouueau Chrestien, pensant que par iceluy la volonté du Roy seroit accomplie. Mais quand le Medecin fut en France, deuant le Roy, se passa entre eux deux vn deuis fort gratieux, auquel fut descouuert que le Medecin estoit Chrestien, & pour cette cause le Roy ne se voulut seruir de luy. Le Roy (auec l'opinion qu'il auoit du Medecin qui estoit Iuif) luy demanda par maniere de deuis s'il estoit point las d'attendre le Messie promis en la loy; Sire (respondit le Medecin) ie n'attens pas le Messie promis en la loy Iudaique. Et vous sage en cela, dit le Roy: car les signes notez en la saincte Escriture, pour cognoistre sa venuë, sont desia accomplis long temps y a. Nous autres Chrestiens (respondit le Medecin) sçauons bien le temps qu'il y a qu'ils sont accomplis: car il y a auiourd'huy & compte l'an mil cinq

cens quarante & deux ans qu'il vint: il fut au monde trente trois ans, au bout desquels il mourut crucifié, & le troisiesme iour ressuscita: & puis il monta aux Cieux où il est maintenant. Vous estes donc Chrestien? dit le Roy: Ouy, Sire, respondit le Medecin, par la grace de Dieu. Puis qu'ainsi est, dit le Roy, retournez à la bonne heure, en vostre pays: car i'ay en ma Cour de grãds Medecins Chrestiens, i'en voudrois auoir de Iuifs, lesquels à mon aduis, sont ceux qui ont vne naturelle habilité de guerir & pratiquer. Parquoy il le renuoya sans luy vouloir bailler le pouls, sans luy faire monstrer son vrine, & sans luy toucher aucun mot de sa maladie. Et tout soudain il enuoya en Constantinople pour faire venir vn Iuif, lequel le guerit auec du laict d'asnesse seulement. Cette imagination du Roy François (à ce que ie pense) est fort veritable, & croy qu'il est ainsi: car aux grandes intemperatures chaudes du cerueau, i'ay experimenté autrefois que l'imagination trouue ce que

l'homme estant en santé, elle ne peut faire. Et afin qu'il ne semble que cela soit dit sans fondement, il faut sçauoir que la diuersité des hommes, tant en la composition du corps, comme en l'esprit, & conditions de l'ame, vient d'habiter regions de differente temperature, de boire eaux contraires, & de n'vser tous de mesmes & semblables alimens: & pour cette cause Platon a dit, *Alij ob varios ventos & actus, & moribus, & specie diuersi inter se sunt, alij ob aquas quid m, propter alimentum ex terra prodiens, quod non solum in corporibus melius ac deterius, sed in animis quoque id genus omnia patere non minus potest.* C'est à dire, Aucuns hommes different des autres, à cause des vents contraires, ou pource qu'ils boiuent eaux differentes, ou pource que tous n'vsent de mesme viande: & cette difference non seulement se trouue au visage & cõposition du corps, mais aussi en l'esprit de l'ame. Or si ie prouue maintenant que le peuple d'Israel demeura plusieurs ans en Egypte, & *Au dialogue de la nature.*

que, sortant de là, il eut la nourriture propre à cette difference d'imagination, nous aurons aueré l'opinion du Roy de France, & sçaurons aussi par mesme moyen quels esprits se doiuent eslire en Espagne pour la Medecine. Quant au premier : il faut sçauoir qu'Abraham demandant les signes pour entendre que luy ou ses successeurs deuoient posseder la terre, qui luy auoit esté promise, le texte dit, qu'en dormant Dieu luy respondit en cette maniere, *Scito præscies quod peregrinum futurum sit semen tuum in terra non sua: & subiicient eos seruituti, & affligent quadringentis annis: veruntamen gentem cui seruituri sunt ego iudicabo: & postea egredientur cum magna substantia.* C'est à dire: Sçache Abraham, que tes successeurs entreront en pays estrange, où ils seront assuiettis quatre cens ans : mais sois certain que ie chastiray le peuple qui les opprimera, & que ie les deliureray de cette seruitude, & leur donneray beaucoup de biens. Cette prophetie s'est accomplie, combien que

En Gen. chap 15

Dieu,

Dieu, pour certain respect, y ait adiouſté trente ans d'auantage: & ainſi dit le texte diuin, *Habitatio autem filiorum Israël, qua manserunt in Ægypto, fuit quadringentorum triginta annorum, quibus expletis, eadem die egressus est omnis exercitus domini de terra Ægypti:* C'eſt à dire: Le peuple d'Iſraël a demeuré en Egypte quatre cens trente ans: leſquels accomplis ce meſme iour tout l'exercice du Seigneur fut deliuré de ſeruitude, & ſortit de la terre d'Egypte. Mais combien que ce texte diſe manifeſtement que le peuple d'Iſraël a demeuré quatre cens trente ans en Egypte, vne Gloſe declare que par ce nombre d'ans eſt entendu tout le temps que le peuple d'Iſraël fut vagabond, iuſqu'à tant qu'il eut vne terre propre, & qu'il ne fut en Egypte que deux cens dix ans: laquelle declaration ne s'accorde bien à ce qu'a dit ſainct Eſtienne en ce propos qu'il eut auec les Iuifs, il faut ſçauoir que le peuple d'Iſraël demeura quatre cens trente ans en la ſeruitude d'Egypte. Et combien que Exod. chap. 12

la demeure des deux cens dix ans fust suffisante au peuple Romain, pour prendre les qualitez d'Egypte, si est-ce que ne fut perdu pour luy le temps qu'il en fut hors, quant à ce qui touche l'esprit: car ceux qui viuent en seruitude, en tristesse & ennuy en vn pays estrange, engendrent beaucoup de colere aduste; pource qu'ils n'ont pas liberté de parler, ny se venger du tort qu'on leur fait: & cette humeur estant rosty, est l'instrument de l'astuce ou ruse de l'industrie & de la malice. Et pourtant voit-on par experience, ne se trouuer pires coustumes & conditions que celle de l'esclaue, lequel imagine touſiours comment il endommagera son maistre, & se deliurera de seruitude. D'auantage la terre par laquelle chemina le peuple d'Israël n'estoit pas fort estrange ny esloignée des qualitez d'Egypte, car eu esgard à sa mu-sere & sterilité, Dieu promit à Abraham, qu'il luy en donneroit vne autre abondante & fertile. Or est il certain, tant en bonne Philosophie

naturelle qu'en experience, que les regions steriles, maigres, & qui n'abondent en fruicts de la terre, produisent des hommes d'esprit fort subtil: & au contraire les terres grasses & fertiles engendrent les hommes membrus, courageux & de grandes forces corporelles, mais fort lourds & pesans d'esprit. Les historiens ne cessent de dire & radouter la proprieté de la region de Grece, pour produire des hommes de grand esprit: & particulierement Galien dit par merueille, qu'à Athenes nasquit vn homme ignorant, & notez que c'estoit la terre la plus pauure & sterile de toute la Grece. Parquoy il collige que par les qualitez d'Egypte, & des autres prouinces où le peuple d'Israël alla, il se fit d'vn esprit fort subtil. Mais il faut sçauoir pourquoy la temperature d'Egypte crée cette difference d'imagination: ce qui est fort clair; sçachant qu'en ce pays là le Soleil est fort ardant, & pour cette cause ceux qui y habitent ont le cerueau tout bruslé, & la colere aduste, *En son oraison*

qui est l'instrument de la finesse & de l'industrie : à raison de quoy Aristote demande, *Cur blæsis pedibus sunt Æthiopes & Egyptij.* Comme disant : Pourquoy les noirs d'Ethiopie, & les naturels d'Egypte sont difformes & contrefaits des iambes, & ont le nez camus? A quoy il respond, que la grande chaleur du pays brusle la substance de ces membres, & les fait griller comme le cuir auprés du feu & par la mesme raison se crespent leurs cheueux. Nous auons desia prouué que ceux-là qui habitent en pays chaud, sont plus aduisez que ceux qui habitent au froid, par l'opinion d'Aristote, lequel demande: *Cur locis calidis homines sapientiores sint quàm frigidis?* D'où vient que les hommes qui demeurent en pays chauds sont plus sages que ceux qui demeurent en pays froids? mais il ne respõd pas bien au probleme, & ne fait distinction de la sagesse : car nous auons desia prouué ailleurs, qu'il y a deux sortes de prudence en l'homme : vne de laquelle Platon a dit, *Scientia quæ*

En la sect. 14. probl. 4.

Sect. 14. probl. 5.

est remota à iustitia, calliditas potius quam sapientia est appellanda. La science qui est separée de la iustice se doit plustost appeller ruse que sagesse: l'autre est iointe à la droicture & simplicité, sans aucune tromperie: & cette là est proprement appellée sagesse, pource qu'elle est tousiours assistée de la iustice & droicture. Ceux qui habitẽt en pays fort chauds sont sages au premier genre de sagesse, & sont ceux d'Egypte. Voyons maintenant apres que le peuple d'Israël fut sorty d'Egypte, & mis au desert, quelles viandes il mangea, quelles eaux il beut, & de quelle temperature estoit le lieu où il alla, afin que nous entendions, si pour cette raison il changea l'esprit qu'il auoit quand il sortit de cette captiuité, ou s'il le retint tousiours. L'Escriture dit, que Dieu nourrit & entretint ce peuple auec la manne, par l'espace de quarante ans, qui estoit la viande la plus delicate que iamais homme mangea: de maniere que Moyse voyant la delicatesse & gratieuse sa-

Exod. 16.

ueur d'icelle, il enchargea à son frere Aaron, d'emplir vn vaisseau d'icelle pour le mettre en l'Arche de l'Alliance: afin que ceux qui descendroient de ce peuple (estans en la terre promise) visſent le pain duquel Dieu auoit nourry & substanté leurs peres, cheminans par le desert, & l'ingratitude d'iceux enuers sa Majesté, pour vn tel benefice. Et afin que nous autres qui n'auons veu cette nourriture cognoissions qu'elle estoit telle, il est bon que nous nous representions la manne que nous produit la nature, & y adiouſtant vne plus grande delicatesse, nous pourrons entieremẽt imaginer la bonté d'icelle. La cause materielle, dont la mãne s'engendre, est vne vapeur fort delicate, que le Soleil enleue de la terre, par la force de sa chaleur, laquelle estant paruenuë au haut de la region se cuit & se parfait: & suruenant le froid de la nuict, elle tombe sur les arbres & pierres, d'où on l'amasse, & la met-on en certains vases pour manger: on l'appelle *Mel roscidum & acreum*: miel de rosée & d'air, pour la semblance qu'elle a

auec la rosée, & pour auoir esté faite en l'air: sa couleur est blanche & est de saueur douce, comme le miel: la figure d'icelle ressemble à celle du coriandre: lesquels signes l'Escriture saincte donne pareillement à la manne que le peuple d'Israël mangea au desert: au moyen de quoy ie pense que les deux auoient vne mesme nature. Et si la manne que Dieu crea estoit d'vne substance plus friande & delicate, nous confirmerons d'autant mieux nostre opinion: mais i'ay touſiours creu que Dieu s'accommode des moyens naturels, quand par le moyen d'iceux, il peut faire ce qu'il veut: suppleant au defaut de nature par sa toute puissance. Ie le dy, pource que de bailler à ce peuple la manne à manger au desert (hormis ce que par icelle Dieu vouloit signifier) il semble qu'elle pouuoit venir de la disposition de la terre, laquelle auiourd'huy produit la meilleure manne qui soit au monde: & pourtant Galien dit qu'au mont Liban (qui n'est pas loin de là) elle se fait en grande

quantité, de maniere que les laboureurs ont coustume de chanter par passetemps, que Iupiter en ce pays là, enuoye vne pluye de miel. Et cõbien que Dieu creast à cette heure là miraculeusement la manne, en si grande quantité, à iours determinez, si est-ce qu'il se peut faire qu'elle fust de la mesme nature de la nostre, comme l'estoit l'eau que Moïse tira des pierres, & le feu qu'Elie fit tõber du Ciel, par sa parole: qui furent choses naturelles, cõbien qu'elles fussent miraculeusement tirées. La manne dépeinte en la saincte Escriture estoit cõme rosée, *Quasi semen coriandri, album, gustusque eius quasi simile cum melle.* C'est à dire, ressembloit à la semence de coriandre, estoit blanche & douce comme miel, qui sont les conditions propres à la manne que la nature nous produit. Les Medecins disent que le temperament de cette nourriture est chaud, & de parties subtiles & fort delicates: qui est vne cõposition que deuoit auoir pareillement la manne que les Hebrieux mangerent. Et pour-

Exod. c. 16.

Mesme

tant ils s'ennuyerent de sa delicatisse, & dirent ainsi : *Anima nostra iam nauseat super cibo isto leuissimo.* C'est à dire, Nombr. 21. Nostre estomach ne peut plus souffrir cet aliment tant leger. La Philosophie de cela estoit, qu'ils auoient forts estomachs, entretenus d'aulx, oignons, & porreaux, de maniere que venans à manger vn aliment de si peu de resistance, il se conuertissoit du tout en colere. Et pour cette cause Galien defend à ceux qui ont beaucoup de chaleur naturelle, de manger du miel, & autres legers alimẽs, pource qu'ils se corromproient, & au lieu de se cuire, se brusleroient comme suye. Ce qui aduint aux Hebrieux, auec leur manne, qui se conuertissoit en eux en colere aduste : à raison de quoy ils estoient merueilleusement secs & maigres, pource que cet aliment n'est propre pour engraisser. *Anima nostra arida est, nihil aliud respicimus oculi nostri nisi manna.* Nostre ame est seiche & consommée, & nos yeux ne voyent autre chose que manne. L'eau qu'ils beuuoient auec cette

Au li. 1 de la vertu des alimens, ch 2.

Aux Nõbres c. 11.

Exod. c. 15. viande, estoit telle qu'ils demãdoient, & s'ils ne la trouuoient telle, Dieu monstroit à Moyse vn baston de tant diuine vertu, que le mettant dedans les eaux grosses & troubles, il les faisoit deuenir bonnes & delicates: & quand ils n'auoient aucune eau, Moyse prenoit la verge de laquelle il ouurit la mer rouge, de laquelle frappant les pierres, il en faisoit sortir de l'eau fort agreable à leur gouſt, de maniere que sainct Paul a dit, *Petra autem consequente eos.* Comme disant: L'eau de la pierre les suiuoit ayant vn gouſt delectable & sauoureux. Et ils auoient l'estomach fait à boire des eaux grosses & ameres: Car Galien raconte qu'en Egypte elles se cuisent pour boire, à cause qu'elles sont mauuaises & corrompuës; de maniere que beuuant des eaux tant delicates, elles ne pouuoient faillir de se conuertir en eux en colere, pource qu'elles auoient peu de resistance. Galien dit que pour se bien cuire en l'estomach & ne se corrompre, doit auoir les mesmes qualitez que l'aliment

En la 1. aux Cor. c. 10.

Au 9. des Epid. p. 5. com. 11.

Au 5. des Aph. 26.

solide que nous mangeons. Si l'estomach est fort, il luy faut bailler aliment correspondant : mais s'il est petit & delicat, les alimens doiuent estre semblables. On doit auoir semblable esgard en l'eau, & ainsi voyons nous par experience que si vn homme est accoustumé à boire de grosses eaux, iamais n'appaise sa soif auec des eaux delicates, & ne les sent en l'estomach, ains l'alterent d'auantage, pource que la grande chaleur de l'estomach les brusle & resout incontinent à l'entrée, d'autant qu'elles n'ont resistance. Nous pourrons dire aussi qu'ils ioüissoient au desert d'vn air subtil & delicat: car allans par pays & lieux non peuplez à toute heure il s'offroit à eux frais, clair, & sans aucune corruption, pource qu'ils n'arrestoient en nul lieu. Ils l'auoient touſiours temperé ; car de iour se mettoit vne nuë deuant le Soleil, afin qu'ils n'eussent trop grand chaud : & la nuict apparoissoit vne colomne de feu, pour temperer l'air. Aristote dit, que la ioüissance d'vn tel air rend *Exod. chap.13*

Enla 4 sect. pro

l'esprit fort vif. Considerons maintenant combien deuoit estre delicate la semence de ce peuple, mangeant vne viande tant sauoureuse, & beuuant les eaux que nous auons dit, auec la ioüissance d'vn air tant purifié & net & combien estoit subtil le sang menstrual des Hebrieux, & nous souuenons de ce qu'a dit Aristote, qu'estant ce sang subtil & delicat, l'enfant qui s'en engendrera sera homme de bon esprit. Nous prouuerons bien au long au dernier chap. de cet œuure, combien importe aux peres de manger viandes delicates, pour engendrer enfans de grãd esprit. Et pource que tous les Hebrieux mangerent vne mesme viande tant spirituelle & delicate, & beurent vne mesme eau, tous leurs enfans furent de grand esprit, és choses de ce siecle. Or estant le peuple d'Israël en la terre de promission, auec vn esprit tant subtil, cõme nous auons dit, il eut en apres tant de maux & aduersitez, endura faim, fut enuironné des ennemis, & soumis à tant de peines & mauuais traitemens, que

Au 2 li. des parties des animaux.

combien qu'il n'euſt tiré d'Egypte & du deſert ce temperament chaud, ſec & roſty, que nous auons dit, il l'euſt rendu tel en cette mauuaiſe & triſte vie: pource que la continuelle triſteſſe & faſcherie attriſte les eſprits vitaux & le ſang des arteres au cerueau, au foye & au cœur: & eſtans là les vns ſur les autres, ils ſe viennent à bruſler & roſtir. Parquoy ſouuent ils font leuer vne chaleur, & ordinairemẽt cauſent la melancholie par aduſtion, de laquelle quaſi tous participent iuſques aujourd'huy, veu ce que dit Hipocrate, *Metus & mœſtitia diu durans, melancholiam ſignificat.* Nous *6. des Aphor.* auons dit autrefois que cette colere roſtie eſt l'inſtrument de l'induſtrie, aſtuce, cautelle, & malice: laquelle eſt accommodée aux coniectures de la Medecine, & par le moyen d'icelle cognoiſt-on la maladie, la cauſe & le remede qu'elle peut auoir. Et pour cette cauſe le tres-Chreſtien Roy François rencõtra merueilleuſement & eut grande raiſon en ce qu'il diſt, ſi l'on ne penſe que par la grande cha-

leur long temps soufferte, & par la tristesse de se voir malade, & sans remede, le cerueau se brusla en luy, & s'esleua soudain l'imagination, laquelle (comme nous auons prouué autrefois) ayant le temperament qu'il luy faut, fait dire incontinent à l'homme ce que iamais il n'apprint. Mais contre tout ce que nous auons dit se presente vne difficulté fort grande: qui est, que si les enfans ou neueux de ceux qui ont esté en Egypte, & qui ont iouy de la manne, des eaux & de l'air, que nous auons dit cy dessus, estoient esleus pour Medecins, il semble que l'opinion du Roy François auroit quelque probabilité, pour les raisons que nous auons dit. Mais que ceux qui sont descendus d'eux ayent gardé iusqu'auiourd'huy les dispositions de la manne, de l'eau, de l'air, des afflictions & trauaux que leurs predecesseurs endurerent en la captiuité de Babilone, c'est chose qui ne se peut entẽdre; car si en quatre cens & trente ans que ce peuple d'Israël fut en Egypte, & quarante ans au de-

sert, la semence d'iceluy peut acquerir ces dispositions d'habilité, elles se pouuoient plus aisément perdre en deux mille ans qu'il y a que ce peuple est sorty du desert; & principalement estant venu en Espagne, region tant contraire à l'Egypte, & où il a mangé viandes differentes & beu des eaux qui ne sont pas d'vn si bon temperament & substance que là. La nature de l'homme est telle, & de quelque animal & plante que ce soit, que tout aussi tost il prend les mœurs & coustumes du pays où il est viuant, & perd celles qu'il a rapporté d'autre part; & en quelque chose qu'il s'employe, en peu de iours il vient à bout sans contradiction. Hippocrate fait mention d'vne maniere d'hommes, lesquels pour se rendre differents du vulgaire, voulurent auoir pour marque de leur noblesse, la teste pointuë, & pour faire par art vne telle figure, quand l'enfant naissoit, les cõmeres auoiẽt le soin de luy serrer la teste auec certaines bandes, iusques à ce qu'elle eust ce signe. Et

Au liu. de l'air, lieux, & eaux.

cet artifice fut de tel pouuoir, qu'à la fin il se conuertit en nature, pource qu'auec laps de temps, tous les enfans nobles qui naissoient, auoient desia la teste pointuë: au moyen de quoy vint à cesser l'art & diligence des commeres: Mais ayans laissé vn temps la nature libre, sans la contredire par art, elle retourna peu à peu prendre la figure qu'elle souloit auoir au precedent. Il en peut aduenir de mesme au peuple d'Israel: car posé le cas que le pais d'Egypte, la mãne, les eaux delicates, & la tristesse, causassent ces dispositiõs d'esprit en leur semẽce, si est-il que cessans ces raisons & causes, survenans autres contraires, il est certain que se deuoient perdre peu à peu les qualitez de la manne, & succeder autres differentes, conformes à la region qu'ils habitoient, aux viandes & eaux dont ils se nourrissoient, & à l'air qu'ils respiroient. Ce doute, en Philosophie naturelle, n'a pas grande difficulté: car il y a des accidens qui s'introduisent en vn moment, & durent tousiours au sujet, sans se pouuoir

corrompre: autres se trouuent, qui demeurent autant à se perdre, qu'ils ont demeuré à s'engendrer, & aucunefois plus, aucunefois moins, selon la force de l'agent, & la disposition de celuy qui patit. Pour exemple du premier, il faut sçauoir que d'vne grande peur & espouuantement qui fut fait vne fois à vn homme, il demeura tant desfait & descoloré, qu'il ressembloit vn mort: ce qui luy dura non seulement toute sa vie, mais aussi fut transferé en ses enfans qu'il engendra depuis, de maniere qu'il n'y auoit remede pour oster cette couleur. Suiuant ce propos, peut estre qu'en quatre cens & trente ans que le peuple d'Israël fut en Egypte, quarante au desert, & soixante en la captiuité de Babilone, qu'eussent esté necessaires plus de trois mille ans à faire que la semence d'Abraham acheuast de perdre les dispositions de l'esprit causées par manne: puis que pour corrompre la mauuaise couleur que cette frayeur suscita en vn moment, furent requis plus de cent ans.

Mais afin de sçauoir de fonds en cime la verité de cette doctrine, il faut respondre à deux doutes, qui sont à ce propos, que iamais on n'acheue de souldre. Le premier est, D'où vient que tant plus les viandes sont delicates & sauoureuses, comme chapons & perdrix, tant plustost l'estomach les vient à haïr & abhorrer: & au contraire d'où vient que nous voyons l'homme manger la chair de bœuf toute l'année, sans en estre aucunement ennuyé & desgousté? L'autre est pourquoy n'estant le pain de froment & la chair de mouton de si bonne substance ny si delicate, comme le chapon ou la perdrix, iamais l'estomach ne les refuse ny abhorre, combien que nous en vsions toute nostre vie, de maniere que nous defaillant le pain, nous ne pouuons manger toutes les autres viandes, & ne nous semblent bonnes. Celuy qui sçaura respondre à ces deux doutes entendra facilement pourquoy ceux qui sont descendus du peuple d'Israel n'ont perdu les dispositions & acci-

dens que la manne auoit introduit en la semence, de maniere que la subtilité d'esprit qui leur est venuë à cette raison, ne cesse si tost. On trouue en la Philosophie naturelle deux principes certains & veritables, desquels depend la response & solution de ces doutes. Le premier est, que les puissances qui gouuernent l'homme sont desnuées & priuées des conditions & qualitez de leur object, afin qu'elles puissent cognoistre & iuger de toutes ses differences. Les yeux ont cela, lesquels ayans à receuoir toutes les figures & couleurs, par consequent sont priuez totalement d'icelles: car s'ils estoient passes, comme de ceux qui sont icteriques, tout ce qu'ils regarderoient leur sembleroit de la mesme couleur. La langue aussi, qui est l'instrument du goust, doit estre priuée de toutes saueurs, & si elle est douce ou amere, nous sçauõs par experience que tout ce que nous mangeons & beuuons tient la mesme saueur. Autant en est de l'oüye, du flairer & toucher. L'autre principe est,

Tout receuãt doit estre dénué de la nature de la chose ceuë au liu. 1. de l'ame & au 3.

que toutes les choſes creées appetent naturellement leur conſeruation, & taſchēt de durer touſiours, de maniere que l'eſtre receu de Dieu & de nature, ne prenne iamais fin: combien qu'en aptes elles doiuent obtenir vne meilleure nature. A cette cauſe, toutes choſes naturelles qui ont cognoiſsāce & ſens abhorrent ce qui altere & corrompt leur naturelle compoſition, & le fuyent. L'eſtomach eſt deſnué & priué de la ſubſtāce & qualitez de toutes les viandes du mōde (comme l'œil l'eſt des couleurs & figures) & quand nous en mangeōs aucune, cōbien que l'eſtomach la vaincque, ſi eſt-ce que le meſme alimēt oppugne l'eſtomach, (pour eſtre contraire au principe) altere & corrompt ſa temperature & ſubſtance: il n'y a agent ſi fort, lequel faiſant & exerçant ſa force, ne paroiſſe à l'encontre. Les alimens fort delicats & ſauoureux alterent grandement l'eſtomach, l'vn pource qu'il les cuit & reçoit d'vn grand appetit: l'autre, pource qu'ils ſont tant ſubtils & ſans

Ariſt. au li. 2. de l'ame & Gal. au liure des cauſes des ſimples.

excremens, ils demeurent en la ſubſtance de l'eſtomach, & n'en peuuent ſortir. Et puis l'eſtomach ſentant bien que cet aliment luy altere ſa nature, & luy oſte les autres qui luy ſont conformes & conuenables, il le vient à hayr: & ſi d'auanture il le mange, il luy faut faire pluſieurs fauſſes, pour le mettre en appetit, & le deuorer par ce moyen. La manne a eu tout cela dés le commencement, car combien qu'elle fuſt delicate & gracieuſe à manger, en fin le peuple d'Iſraël fut ennuyé, & dit, *Animanoſtra iam nauſeat ſuper cibo leuiſſimo.* Plainte indigne d'vn peuple tant fauoriſé de Dieu, qui l'auoit pourueu de ce remede, faiſant que la manne euſt vn gouſt & ſaueur agreable. *Panem de cœlo præſtitiſti eis, omne delectamentum in ſe habentem.* Vous leur auez baillé vn pain du ciel, contenant en ſoy toute delectation & ſaueur. Et pourtant pluſieurs de ce peuple le vindrent à manger de bon appetit, & auec plaiſir, pource qu'ils auoient les os, les nerfs, & la chair

Aux Nõbres ch. 11.

tant imbue de la manne & de ses qualitez, que pour la semblance ils n'appetoient plus autre chose. Autant en est du pain de froment que nous mãgeons à present & de la chair de mouton. Les grosses viandes, qui ne sont de bonne substance (comme la chair de bœuf & de vache) ont beaucoup d'excremens, & l'estomach ne les reçoit d'vne telle conuoitise, comme les delicates & sauoureuses : & pourtant il demeure d'auãtage à s'alterer d'icelles. Dont s'ensuit que pour corrompre l'alteration que la manne auoit faite en vn iour, il falloit manger autres viandes contraires, vn mois entier. Et suiuant cela, pour deffaire les qualitez que la manne auoit introduit en la semence en quarante ans, en sont requis quatre mille & d'auantage. Autrement feignons qu'ainsi que Dieu tira d'Egypte les douze lignées d'Israël, il ait pareillement tiré douze Negres masles & autant de femelles qu'il ait enuoyez en nostre region; en combiẽ d'années pensez vous que ces Negres & leurs

ſucceſſeurs viendront à perdre leur couleur, ne ſe meſlans point auec les blancs? il m'eſt aduis qu'il en faudroit beaucoup, & qu'ils demeureroient long temps deuant que la perdre: car combien qu'il y ait plus de deux cens ans que les premiers Gitains vindrent d'Egypte en Eſpagne, leurs neueux & ſucceſſeurs n'ont peu neantmoins perdre la ſubtilité d'eſprit, & l'induſtrie que leurs peres auoient apporté d'Egypte, ny meſme la couleur baſannée, tant eſt grande la force de la ſemence humaine, quand elle reçoit en ſoy quelque qualité bien enracinée. Et comme les Negres cõmuniquent en Eſpagne à leurs neueux & deſcendans, leur naturelle couleur, par le moyen de la ſemence, ſans eſtre en Ethiopie: ainſi le peuple d'Iſrael y venant auſſi, peut cõmuniquer à ſes ſucceſſeurs la ſubtilité d'eſprit, ſans eſtre en Egypte, & ſans manger la manne: car eſtre ignorant ou ſçauant eſt auſſi bien accident de l'homme, comme d'eſtre blanc ou noir. Il eſt bien vray qu'ils ne ſont

maintenant si aigus & subtils qu'ils estoient il y a mil ans, pource que dés qu'ils cesserent à manger la manne, les successeurs commencerent à perdre peu à peu cette vigueur d'esprit, iusques à maintenant, pource qu'ils vsent de viandes contraires, & qu'ils sont en pays different de l'Egypte, qu'ils ne boiuent les eaux tant delicates comme au desert, & pource qu'ils se sont meslez auec ceux qui sont descendus des Gentils, lesquels sont priuez de cette difference d'esprit: mais on ne leur peut nier qu'ils n'en tiennent tousiours, & faut confesser qu'ils n'ont perdu entierement cette naturelle habilité.

Comme icy se declare à quelle difference d'habilité appartient l'art militaire, & par quels signes se doit cognoistre l'homme pourueu de cette maniere d'esprit.

Chap. XIII.

En la 17. s. 2. prob. 5. Aristote demande pourquoy n'estãt la vaillance la plus grande de vertu de toutes, mais plustost la iustice

maintenant si aigus & subtils qu'ils estoient il y a mil ans, pource que dés qu'ils cesserent à manger la manne, les successeurs commencerent à perdre peu à peu cette vigueur d'esprit, iusques à maintenant, pource qu'ils vsent de viandes contraires, & qu'ils sont en pays different de l'Egypte, qu'ils ne boiuent les eaux tant delicates comme au desert, & pource qu'ils se sont meslez auec ceux qui sont descendus des Gentils, lesquels sont priuez de cette difference d'esprit: mais on ne leur peut nier qu'ils n'en tiennent tousiours, & faut confesser qu'ils n'ont perdu entierement cette naturelle habilité.

Comme icy se declare à quelle difference d'habilité appartient l'art militaire, & par quels signes se doit cognoistre l'homme pourueu de cette maniere d'esprit.

Chap. XIII.

En la 17. s. 2. prob. 5. Aristote demande pourquoy n'estãt la vaillance la plus grande de vertu de toutes, mais plustost la iustice

iuſtice & prudence : la Republique neantmoins, & quaſi tous les hommes d'vn commun conſentement, eſtiment plus en leur cœur, vn vaillant homme, & luy font plus d'honneur qu'aux iuſtes & prudens, bien qu'ils ſoient conſtituez en grandes charges & dignitez? Il reſpond à ce probleme, & dit: Qu'il n'y a Roy au monde qui ne face guerre à vn autre, ou qui ne la ſouffre, & comme ainſi ſoit que les vaillans hommes maintiennent les Roys en leurs Empires, & les vengent de leurs ennemis, ils font plus d'honneur, non à la vertu ſupréme, qui eſt la iuſtice, mais à celle qui leur eſt plus profitable ; car s'ils ne traittoient ainſi les vaillans hommes, comment leur ſeroit il poſſible de trouuer capitaines & ſoldats qui de bon cœur hazardaſſent leurs vies pour la defence de leurs Majeſtez & Eſtats? On dit que ceux d'Aſie eſtoiēt eſtimez fort courageux, auſquels cōme l'on euſt demandé pourquoy ils ne vouloient point de Roy, ny de loix: ils reſpondirent, que les loix les

Hypp. au li. de l'air, lieux, & eaux.

faisoient coüards, & qu'ils trouvoient que c'estoit vne grande bestise de se mettre aux hazards de la guerre, pour agrandir l'estat d'autruy ; qu'ils aymoient mieux combattre pour eux mesmes, & recueillir le fruict de la victoire, que de la bailler à vn autre. Mais cette response est d'hommes barbares, & non d'vn peuple raisonnable, qui est certain que sans Roy, sans Republique & loix, il est impossible que les hõmes se puissent maintenir en paix. Aristote a fort bien respondu, bien qu'il y ait vne autre meilleure respõse, qui est: Que quand Rome honoroit ses capitaines de guerre par triomphes & passe-temps, elle ne prenoit ny guerdonnoit seulement la vertu & vaillance de celuy qui triomphoit, mais aussi la iustice par laquelle l'armée estoit maintenuë en paix & concorde, la prudence par laquelle on procedoit aux affaires : la temperance dont elle vsa, ostant le vin, les femmes, & la gourmandise, qui font troubler le iugemẽt, & errer le conseil. Voire mesme la prudence

se doit trouuer plustost en vn Chef de guerre & Capitaine general, & se doit plustost premier & honorer, que le courage & vaillance. Car comme a dit Vegece, il n'aduient pas souuent que les Capitaines fort vaillans facent de grands actes: & la cause est, que la prudence est plus necessaire en la guerre, que la hardiesse de cõbatre. Mais Vegece n'a oncques dit quelle est cette prudence, & n'a sceu denoter de quelle difference d'esprit doit estre pourueu celuy qui doit gouuerner vne armée: & ne m'en esbahy, pour n'auoir encores esté trouué la maniere de philosopher dont elle depend. Il est vray que d'auerer cela, est contre l'intention qui nous meine (qui est d'eslire les esprits que les lettres requierent) mais la guerre est bien tant perilleuse, & est chose tant importante & necessaire au Roy de sçauoir à qui sa Maiesté doit cõmettre sa puissance & son Estat, que nous ne ferons moindre seruice à la Republique, de noter cette difference & signes d'esprit, que nous auons fait,

à dépeindre toutes les autres. Et pourtant il faut sçauoir que la malice & milice, (qui veut dire guerre) conuient quasi de nom, & ont aussi vne mesme definition, pource que comme par eschange de l'vn aisément se fait l'autre. Ciceron allegue quelles sont les proprietez & nature de la malice, quand il dit, *Malitia est versuta & fallax nocendi ratio.* La malice n'est autre chose qu'vn double, cauteleux & fallacieux moyen de faire mal : & pourtant en la guerre on ne parle que des moyens d'offenser l'ennemy, & de le vaincre. Parquoi la meilleure proprieté que puisse auoir vn capitaine general, est d'estre malicieux à l'endroit de son ennemy, & luy faire du pis qu'il pourra: ce qui se prouue par cecy, *Non credas inimico tuo in æternum : in labijs suis indulcet, & in corde suo insidiatur vt subuertat te in foueam, in oculis suis lachrymatur, & si inuenerit tempus non satiabitur sanguine.* Ne croy iamais ton ennemy, car il t'vsera de paroles emmiellées, & il te trahira en son cœur, pour te tuer

Au liu. de la nature des Dieux.

En l'Eccle. 12.

& te faire choir en la fosse ; il pleure, & s'il trouue l'opportunité, il ne se saoulera de ton sang. Nous auons de cela vn exemple manifeste en la saincte Escriture: Car comme le peuple d'Israël fut assiegé en Bethulie, & trauaillé de soif & de faim, la fameuse Iudith sortit, en intention de tuer Holoferne : & cheminant par l'armée des Assiriens, elle fut prinse par les sentinelles & gardes, qui luy demandoient où elle alloit : & elle respondit finement, Ie suis fille des Hebrieux, que vous tenez assiegez, & m'enfuy, pource que ie sçay qu'ils doiuent tomber entre vos mains, & que vous auez deliberé de les traitter mal, pource qu'ils n'ont voulu se rendre à vous. Et pour cette cause ay-ie deliberé m'en aller à Holoferne pour luy descouurir les secrets de ce peuple obstiné, & luy enseigner comme il pourra entrer en Bethulie sans perdre vn seul soldat. Quand Iudith fut deuant Holoferne, elle se ietta à ses pieds, & ioignant les mains, com- *Iudith, chap. 10*

mença à l'adorer, & vser de propos les plus fallacieux du monde, de maniere qu'elle fut volontiers entenduë: & Holoferne, auec tous ceux de son conseil, adiousta foy à ses paroles. Adonc n'oubliant ce qu'elle auoit dedans le cœur, trouuãt l'occasion à propos, elle luy trancha la teste. L'amy tient la condition contraire, & pour cette cause il doit estre touſiours creu: & ainsi mieux euſt valu à Holoferne croire Achior, puis qu'il estoit son amy, lequel luy dit d'vn grand zele, afin qu'il ne leuaſt ce siege, à son grand deshonneur: Sire, ſçachez premierement ſi ce peuple a offenſé son Dieu: car s'il eſt ainſi, il le vous liurera, ſans que vous vous mettiez en peine de vaincre: mais s'il eſt en ſa grace, ſoyez certain que nous ne le pourrons vaincre. Mais Holoferne ne print bien cet aduis, comme hõme incredule, addonné aux femmes, & qui beuuoit du vin: leſquelles trois choſes peruertiſſent le conſeil, qui eſt neceſſaire en l'art militaire. Et pour cette cauſe Platon *a* dit, qu'il trouuoit

a Au liu. des loix.

bonne la loy des Carthaginois, par laquelle ils defendoient au chef general, estant en l'armee, de boire du vin; pource que cette liqueur, comme dit Aristote, trouble l'esprit des hommes, & leur donne vn merueilleux courage (ainsi que se demonstre en Holoferne, par les paroles tant furieuses qu'il dit à Achior.) Ciceron a touché l'esprit qui est necessaire, tant pour dresser embusches, que pour les cognoistre, & y trouuer le remede qu'il faut, amenant l'etimologie de ce mot (*versutia*, (& a dit qu'il vient de ce verbe, (*versor, aris*) pource que ceux là qui sont fins & cauteleux, sentent incontinent la tromperie & y touchent facilement: & ainsi l'a monstré Ciceron par exemple, disant: *Chrysippus homo sine dubio versutus & callidus; versutos appello quorum celeriter mens versatur.* Cette proprieté de toucher incontinent au poinct est industrie & subtilité qui appartient à l'imaginatiõ, pource que les puissances qui consistent en chaleur, font incontinent l'œuure, & pour cette

Enlaia sect pro. 11: Au liu. de la nature des Dieu.

cause les hommes de grand entendemant ne sont pas propres à la guerre: car cette puissance est fort tardiue à son œuure, & est amie de droicture, de simplicité, bonté & misericorde: ce qui est fort contraire à la guerre. Dauantage les hommes d'entendement ne sçauent point de ruses, & cautelles, & n'entendent les stratagemes de la guerre, à raison de quoy ils sont le plus souuent trompez, pource qu'ils se fient en tous. Ceux-là sont propres pour auoir affaire auec les amis, entre lesquels n'est besoin d'auoir la prudence de l'imagination, mais seulement la droicture & simplicité de l'entendement, lequel ne veut admettre aucune tromperie, ny permettre que l'on face mal à personne. Mais ceux-là ne sont pas propres auec les ennemis qui ne pensent qu'à surprendre par cautelle: & est besoin de la mesme dexterité, pour se garder des embusches. Et pourtant Christ nostre Redépteur aduise ainsi ses disciples & dit, *Ecce mitto vos sicut oues in medio luporum: estote ergo pruden-*

En S. Matt. cap. 10.

tes sicut serpentes, & simplices sicut columbæ. Ie vous enuoye comme brebis au milieu des loups, soyez donc aduisez comme serpẽs, & simples comme colombes. Il se faut seruir de prudence auec l'ennemy, & de simplicité auec l'amy. Si donc le Capitaine ne doit croire son ennemy, & s'il doit penser touſiours qu'il le veut tromper, il faut qu'il ait vne difference d'imagination, deuine resse, ingenieuse, & qu'il sçache cognoistre les embusches qui se brassent sous quelque couuerture: car la mesme puissance qui les inuite & trouue, peut y trouuer remede conuenable. L'autre difference d'imagination semble estre celle, qui trouue & feint les subtils moyens & machines, pour gaigner les forces inexpugnables, celle qui ordonne le camp, qui pose chacun escadron en son lieu, qui cognoit quand il faut cõbattre, & se retirer, & celle qui fait les traitez, accords & appointemẽs auec l'ennemy. A toutes lesquelles choses l'entendement n'est non plus propre, que l'ouye à la veuë. Parquoy

ie ne fay aucun doute, que l'art militaire n'appartienne à l'imagination: car tout ce que le bon capitaine doit faire, emporte consonance, figure & correspondance. La difficulté est maintenant de noter particulierement, par quelle difference d'imagination se doit exercer & faire la guerre. En quoy ie ne me sçaurois resoudre certainement, pour estre vne cognoissance haute: toutesfois ie pense que l'art militaire requiert vn degré de chaleur plus que la pratique de medecine. Or qu'elle attire la colere à se brusler du tout, se voit clairement parce que les capitaines fort cauteleux, ne sont beaucoup courageux, & n'ayment à rompre ny donner bataille, ains procedent au fait de la guerre par embûches, surprinses & deceptions: laquelle proprieté est trouuée meilleure de Vegece que nulle autre: *Boni enim duces non aperto prælio, in quo est communis periculum, sed occulto semper attentant, aut integris suis, quantum possunt, hostes interimant certè, aut terreant.* C'est à dire, les bons

Capitaines ne sont ceux qui combattent ouuertement & donnent vne bataille, en laquelle le danger est commun: mais ceux qui par embusches, sans la perte de leurs gens, tuent les ennemis, ou les espouuantent. Le Sénat de Rome cognoissoit bien le profit qui vient de cette maniere d'esprit: car combien qu'aucuns fameux & vaillans capitaines qu'il auoit, vainquissent plusieurs batailles, si est-ce qu'estans venus à Rome receuoit le triomphe & gloire de leurs faits, les pleurs & plaintes que faisoient les peres de leurs enfans, les femmes de leurs maris, & les freres de leurs freres, estoient si grands, que l'on ne s'esiouyssoit point des ieux & passe-temps, à raison de la perte de ceux qui estoient demeurez en la bataille. Parquoy le Senat delibera de trouuer Capitaines qui fussent vn peu craintifs & fort aduisez & cauteleux, non pas de ces vaillans & courageux qui ne demandent qu'à combattre: & trouua, cõme vn Q. Fabius, duquel est escrit qu'il ne mettoit

iamais en danger l'armée des Romains, principalement quand il estoit loing de Rome, & en lieu où ayant du pire, il ne pouuoit estre promptement secouru: toute son industrie estoit de faire place à l'ennemy, & trouuer ruses & embusches, par lesquelles il a fait de grãdes choses, & obtenu de grandes victoires, sans perdre vn seul soldat. Cettuy là estoit receu à Rome en grande allegresse, d'vn chacun: car s'il en auoit leué cent mille combattans, il les remenoit tous (hormis ceux qui mouroient de maladie) de maniere que le cry de ioye estoit ce qu'a dit Ennius,

Vnus homo nobis cunctando restituit rem.

Ciceron au dialogue de la vieillesse.

C'est à dire,

Vn hõme en dilayant remit la republique,

Comme voulant dire, Vn seul faisant place à l'ennemy, nous fit seigneurs du monde, & nous retourna nos soldats. Depuis quelques Capitaines se sont efforcez de l'imiter, & pource qu'ils n'estoient pourueus de son esprit & ruse, ils ont laissé passer plusieurs fois l'occasion de combat-

tre: de quoy sont suruenuës plusieurs grandes pertes & inconueniens, qui ne fussent arriuez s'ils eussent promptement combatu. Aussi pouuons-nous amener pour exemple ce vaillant Capitaine des Carthaginois, duquel Plutarque escrit ces paroles: Quand Hannibal eut acquis cette grande victoire, il cõmanda que sans rançon on donnast congé à plusieurs qui auoiẽt esté prins, du nom Italien, afin que la renommée de son humanité & pardon se diuulgast entre les peuples; bien que son esprit fust bien loing de ces vertus. Il estoit naturellement fier & inhumain, tellement instruit dés sa premiere enfance, qu'il n'auoit appris les loix ny coustumes ciuiles, mais seulemẽt guerres, morts & trahisons. Et pourtant fut-il cruel Capitaine, & malicieux à deceuoir les hommes, pensant touſiours comme il pourroit tromper & surprendre son ennemy. Et quand il ne pouuoit vaincre par bataille manifeste, il auoit recours aux embusches, cõme il a monstré legerement en la

presente bataille, & par celle qu'il eut auparauant contre Sempronius auprés de la riuiere Trabia.

Les signes par lesquels se doit cognoistre l'homme qui aura cette difference d'esprit, sont fort estranges, & dignes de contemplation: & pour cette cause Platon dit, que l'homme qui sera fort sage (en ce genre d'habilité que nous traittons) ne peut estre vaillant ny bien conditionné: car Aristote dit que la prudence consiste en froideur, & le courage & vaillance en chaleur. Et pource que ces deux qualitez sont repugnantes & contraires, il est impossible qu'vn hõme soit fort courageux & prudent. Parquoy il est necessaire que la colere se brusle & se face la bile noire, afin que l'hõme soit prudent: mais la crainte & coüardise naist incontinent, là où se trouue ce genre de melancholie, pource qu'elle est froide. De maniere que l'astuce & fallace demandent la chaleur, pource que c'est œuure qui appartient à l'imagination, mais non pas en si haut degré, que la vail-

Au dialogue de la science.

En la sect. 14. prob. 8.

lance: & ainsi se contrediſent en l'intention & force. Mais en cela y a vne choſe digne à noter, que des quatre vertus morales, Iuſtice, Prudence, Force & Temperance, les deux premieres ont beſoin d'eſprit & d'vn bon temperament, pour eſtre exercées: car ſi vn Iuge n'a entendement pour trouuer le poinct de la Iuſtice, il ſert de peu d'auoir la volonté d'adiuger le bien à qui il appartient: il peut errer auec la bonne intention, & l'oſter à celuy qui a droict. Le meſme s'entend de la Prudence: car ſi la volonté ſuffiſoit pour faire les choſes bien ordonnées, les hommes ne faillirоient iamais, quoy qu'ils fiſſent. Il n'y a pas vn larron, qui ne penſe à faire mal de maniere qu'il ne ſoit veu, & n'y a Capitaine qui ne deſire vne prudence pour vaincre ſon ennemy? mais le larron qui n'a eſprit de deſrober finement, eſt incontinent deſcouuert; & le Capitaine deſpourueu d'imagination eſt bien toſt vaincu. La Force & Temperance ſont deux vertus que l'homme tient en main (combien que

luy defaille la disposition naturelle) car s'il veut faire peu de cas de sa vie, & estre vaillant, il le peut faire: mais s'il est vaillant par disposition naturelle, Aristote & Platon disent fort bien qu'il estimpossible qu'il soit prudent, encores qu'il le vouluſt: de maniere que suiuant cela, il n'y a point de repugnance d'assembler la prudence auec le courage & la vaillance, pource que le certain, prudent & sage tient pour certain que pour l'ame il doit mettre l'honneur, pour l'honneur la vie, & pour la vie le bien. De là vient que les nobles, pour estre tant honorez, sont si vaillans, & n'y a personne qui trauaille plus en la guerre, combien qu'ils ayent esté nourris en tout plaisir & delices, de peur qu'on ne les appelle coüards. Parquoy l'on dit, Dieu nous deliure du noble de iour, & du moine de nuict: car l'vn pour estre veu, & l'autre pource qu'on ne le cognoist pas, combatent d'vn cœur double. Par ceste mesme raison est fondée la religion de Malte: car sçachant combien importe noblesse,

pour estre vaillant, elle veut & constituë, que tous les cheualiers de Malte soient nobles de race, de pere & de mere; pensant que pour cette cause chacun combattra, pour deux genealogies & maisons. Mais si l'on enchargeoit à vn gentilhomme d'asseoir vn camp, & deffaire son ennemy, s'il n'auoit l'esprit pour donner ordre à telles affaires, il feroit & diroit mille absurditez; car la prudence n'est pas au pouuoir des hommes: mais si on luy enchargeoit de garder vne trenchée ou rampart, on s'en pourroit bien fier en luy, combien qu'il fust naturellement coüard. La sentence de Platon se doit entẽdre quand l'homme prudent suit son inclination naturelle, & qu'il ne la corrige par la raison. Ainsi est il vray que l'homme fort sage ne peut estre vaillant par disposition naturelle: pource que la colere aduste, qui le fait prudent, le fait craintif & coüard, comme dit Hipocrate. La seconde proprieté (que ne peut auoir l'homme, qui sera pourueu de cette difference d'esprit) est d'estre doux & *6. des Aphor. 51.*

de bonne complexion : car sçachant que pour quelque erreur & negligẽce se vient à perdre vne armée, il pose le cas de ce qu'il faut. Mais le peuple de peu de sçauoir appelle le soucy negligence, & empeschement sans repos: le chastiement, cruauté: la remission, misericorde: le souffrir & dissimuler des choses mal faites, vne bonne nature & complexion. Et de fait cela vient de ce que les hommes sont ignorans, qui ne cognoissent la valeur des choses, ny où elles tendent: mais les prudens & sages n'ont point de patience, & ne peuuent souffrir les choses qui vont mal, combien qu'ils n'y ayent interest : & pour cette cause ils ne viuent gueres, & ont plusieurs douleurs d'esprit. Et pourtant Salomon disoit: *Dedi quoque cor meum, vt scirem prudentiam atque doctrinam, erroresque & stultitiam, & agnoui quod in his quoque esset labor & afflictio spiritus: eo quod in multa sapientia, multa sit indignatio & qui addit scientiam addit & dolorem.* Comme s'il vouloit dire: I'ay esté ignorant & sage, & i'ay

En l'Eccles. c. 1.

trouué qu'il y a en tout de la peine. Celuy qui apprend beaucoup de sageſſe, acquiert par conſequent mauuaiſe condition & douleurs : par leſquelles paroles, il ſemble que Salomon donne à entendre, qu'il viuoit plus content en ſon ignorance, que quand la ſageſſe luy fut donnée. Et de fait les ignorans viuent en plus grand repos que les autres, pource qu'ils n'ont aucune peine ny ennuy, & ne penſent qu'en ſçauoir perſonne les ſurpaſſe: leſquels le vulgaire appelle Anges du ciel, voiant que rien ne les offenſe: qu'ils ne s'ennuyent, qu'ils ne reprennent les choſes mal faites, & qu'ils paſſent par tout. Mais s'ils conſideroient la ſageſſe & condition des Anges, ils verroient comme cette parole conuient mal, & que c'eſt vn cas d'inquiſition. Car dés que nous auons vſage de raiſon, iuſques à l'heure de noſtre mort, ils ne font autre choſe que nous reprendre de ce que nous faiſons de mal, & nous aduiſer de ce qu'il nous faut faire. Et cõme ils parlent à nous en leur langage ſpiri-

tuel, mouuãt l'imagination, s'ils nous disoient par paroles expresses & materielles leur aduis, nous les tiẽdrions pour importuns & mal complexionnez. Regardons que cet Ange, duquel parle S. Matthieu, sembla tel à Herode & à la femme de son frere Philippe, veu que pour n'ouyr sa reprehension, ils luy firent trencher la teste. Mais le vulgaire ignorant parleroit plus certainemẽt si au lieu d'appeller ces hommes Anges du Ciel, il les appelloit asnes de la terre: car entre les bestes brutes, Galien dit qu'il n'y en a point de plus doux, & de moindre esprit que l'asne, combien qu'il ait meilleure memoire que tous les autres: il ne refuse aucune charge, il va où l'on le chasse, sans aucune contradiction, il ne ruë point, ny ne mord, il ne fuit point, & n'est point malicieux: & si on le frappe, il ne s'en fasche point; il est du tout fait au plaisir & contentement de celuy qui en a affaire. Les hõmes que le vulgaire appelle Anges du ciel, tiennent ces mesmes proprietez, ausquels cette

S. Iean Baptiste estoit Ange en son offic. Mat. 11.

complexion tant douce, vient de ce qu'ils sont ignorans & despourueus d'imagination, & pource qu'ils ont la faculté de l'ire imbecile: ce qui est vn grand defaut en l'homme, demonstrãt qu'il est mal composé. Il n'y eut iamais au monde Ange ny homme, de meilleure complexion que Iesus-Christ nostre Redempteur, lequel neantmoins entrant vn iour au Temple, donna de bons coups à ceux qu'il trouua y vẽdre certaines marchandises. La cause de cela est, Que la puissance de l'ire est le baston & l'espée de la raison: & l'homme qui ne reprend les choses mal faites on le fait comme ignorant, ou pource qu'il est despourueu d'ire; de maniere que l'homme sage à peine est doux ny de la cõplexion que desireroient les mauuais. Et pour cette cause ceux qui escriuẽt l'histoire de Iules Cesar, sont estõnez de voir comme les soldats pouuoient souffrir vn homme tant rude & rueusche: ce qui luy procedoit de l'esprit qu'il auoit propre à la guerre. La troisiesme proprieté de ceux qui sont

pourueus de cette maniere d'esprit est de ne se soucier de l'ornement de leur corps: car ils sont quasi tous mal propres, sales & ords: ils ont les chaulses rompuës, la cappe mal agencée, ils sont vestus de vieux accoustremẽs, & ne les changent iamais. Horace dit de ceux qui sont occupez en profondes imaginations, qu'ils ne se soucient pas de se coupper les ongles, ny de se lauer les mains, tant ils sont sales. Lucius Florus raconte, que ce fameux capitaine Viriatus, de nation Portugais, auoit cette proprieté: & dit, soüat sa grande humilité, qu'il se soucioit tant peu de l'agencement de sa personne, qu'il n'y auoit soldat en toute son armée qui fust en pire equipage qu'il estoit. Et certainemẽt n'estoit ce vertu, & ne le faisoit par art, ny expressément, c'est vn effet naturel de ceux qui ont cette difference d'imagination que nous cherchons. Le mal-propre de Iule Cesar deceut & trompa grandement Ciceron: car apres la bataille, comme il luy eut demandé pourquoy il auoit suiuy la

party de Pompée, Macrobe raconte, qu'il respondit, *Præcinctura me fefellit*, comme voulant dire, I'ay esté trompé de voir que Iules Cesar estoit vn homme mal-propre en ses accoustremens, qui ne portoit iamais de ceinture, & pour cette cause les soldats se moyent de luy : mais cela les deuoit inciter à entendre qu'il auoit vn esprit requis pour le cõseil de la guerre; cõme Sylla le touche, ainsi que dit Tranquille: lequel voyant Iules Cesar enfant mal propre en ses habits, aduisa les Romains de cela, & leur dit: *Cauete puerum male præcinctũ*: C'est à dire: Gardez vous, Romains, de cet enfant mal-ceint. Les historiens ne cessent de reciter d'Hannibal le peu de soucy qu'il auoit de se tenir propre en ses accoustremens. Cette proprieté & netteté appartient à vne difference d'imagination fort basse, qui contredit à l'entendement, & à la difference d'imagination que l'art militaire requiert. Le quatriesme signe est d'auoir la teste chauue : de quoy la raison est fort claire, car cette diffe-

Par le vestement se cognoist l'hõme, & s'il est bien paré, d'autãt plus le faut fuir

Hip. au liure de l'accoustremẽt conuenable.

rence d'imagination reside en la partie de deuant la teste, comme aussi toutes les autres. Et l'extreme chaleur brusle le cuir de la teste, & clost les pores & lieux par où les cheueux doiuent passer: ioint que la matiere de laquelle ils s'engendrent, est l'excrement du cerueau, comme disent les Medecins, au temps de sa nourriture, de maniere que par le grand feu qui y est, tous les excremens sont cõsommez, & defaut la matiere pour engendrer le poil. Si Iules Cesar eust sceu cette Philosophie, il ne se fust pas tant faſché d'auoir la teste chauue, lequel pour la couurir, faisoit rebrousser sur son front vne partie des cheueux qui luy pendoient sur le derriere de la teste. Tranquille dit qu'il estoit bien aise de porter touſiours la couronne de laurier sur la teste (cõme si le Senat luy eust enchargé) seulement pource qu'elle estoit chauue, & qu'il la vouloit couurir. Il y a vne autre maniere de chauues, qui ont le cerueau dur, terrestre & de grosse composition: qui est signe que

l'homme

l'homme eſt deſpourueu d'entende-
men, d'imagination & de memoire.
Le cinquieſme ſigne par lequel ſe co-
gnoiſſent ceux qui tiennent cette dif-
ference d'imagination eſt, Que tels
parlent peu & ſentencieuſemẽt, pour-
ce qu'eſtant le cerueau dur, il eſt for-
ce qu'ils ſoient deſpourueus de me-
moire, à laquelle appartient l'abon-
dance des paroles. Et quant à ce que
l'homme parle beaucoup, cela vient
de l'aſſemblée qui ſe fait de la me-
moire auec l'imagination au premier
degré de chaleur. Ceux qui ob-
tiennent cette conionction des deux
puiſſances ſont ordinairement men-
teurs, qui n'ont iamais faute de
propos, encor qu'on les eſcoute tou-
iours. La ſixieſme proprieté de ceux
qui ont cette difference d'imagina-
tion, eſt d'eſtre honneſtes, & de s'of-
fenſer notamment des paroles deſ-
honneſtes & vilaines. Et pour cette
cauſe Ciceron dit que les hommes
fort raiſonnables imitent l'hõneſteté
de nature, laquelle a caché les parties
laides & honteuſes qu'elle a fait, pour

Au 1. li. des Offices.

les pourvoit de leurs necessitez, & non pas pour les embellir, car mesme elle ne consent que l'on y fiche le regard, ou qu'on les entende nommer. Cela se peut bien attribuer à l'imagination, & dire qu'elles s'offense par la mauuaise figure de ces parties. Mais au dernier chapitre nous donnons raison de cet effect, & le rapportons à l'entendement, & iugeons despourueus de cette puissance ceux qui ne sont offensez de la deshõnesteté. Et pource que la difference de l'imagination que l'art militaire requiert, se ioint quasi à l'entendement, les bons Capitaines sont treshonnestes: & pourtant en l'histoire de Iules Cesar se trouuera vn acte d'honnesteté le plus grand que iamais fit homme. Car ainsi qu'on le poignardoit au Senat (voyant qu'il ne pouuoit fuir la mort) il se laissa choir en terre, & s'agença de l'accoustrement Imperial, de telle maniere que depuis qu'il fut mort, on le trouua estendu, auec grande honnesteté, ayant les pieds couuerts, & toutes

les autres parties qui pouuoient offenser la veuë. La septiesme proprieté, & la plus importante de toutes, est que le Chef general soit bien fortuné & heureux: par lequel signe, nous entendons clairement, qu'il a l'esprit & habilité requise au faict de la guerre: car veritablement il n'y a rien qui face les hommes infortunez: & quand les affaires ne leur succedent à souhait, cela aduient pource qu'ils ont faute de prudence, & qu'ils n'employent les moyens conuenables aux affaires qu'ils entreprennent. Pource que Iules Cesar estoit pourueu d'vne grande prudence en ce qu'il faisoit, il estoit bien le plus heureux & fortuné qui fut iamais au monde; de maniere qu'aux grands dangers, il encourageoit ses soldats, disant: Ne craignez point, car la bonne fortune de Cesar vous accompagne. Les Philosophes Stoïques ont entendu que comme il y a vne cause premiere, eternelle, toute-puissante, de sçauoir, infinie, cogneuë par l'ordre & dispo-

sition de ses œuures admirables; il y en a aussi vne autre imprudente, nonchalante & incertaine, de laquelle les œuures sont sans ordre ny raison, & despourueuës de sçauoir: car par vne affection irraisonnable, elle donne & oste aux hommes les richesses, dignitez & honneurs. Ils l'appellerent de ce nom *Fortune*, voyant qu'elle estoit amie de ceux qui font leurs affaires *fortuitement*, c'est à dire à l'auanture, sans prudence & raison. On la representoit (pour donner à entendre ses mœurs & manieres) en forme de femme, auec vn Sceptre Royal en la main, ayant les yeux bandez, & les pieds sur vne boule ronde, accompagnée d'hommes ignorans tous sans art & maniere de viure. Par la figure de femme on denotoit sa grande legereté & inconstance: par le sceptre Royal on la confessoit dame des richesses & honneurs, & par les yeux bandez on donnoit à entendre le peu d'esgard qu'elle a de partir ses biens & honneurs: & quant à ce qu'elle a les pieds sur vne boule rõde, c'estoit pour

signifier le peu de fermeté qu'elle a és faueurs qu'elle donne: car elle les oſte auſſi facilemeet comme elle les donne, ſans eſtre aucunement ſtable. Mais le pis qui ſe trouue en elle, eſt qu'elle fauoriſe les mauuais, & perſecute les bons: qu'elle ayme les ignorans, & abhorre les ſages: qu'elle abaiſſe les nobles, & eſleue les vils & ignobles, que le laid eſt agreable, & le beau en horreur. En la quelle proprieté ſe confians pluſieurs hommes qui cognoiſſent leur bonne fortune, oſent bien faire actes fols & temeraires, qui leur ſuccedent fort bien; & autres hommes ſages & aduiſez n'oſent entreprẽdre les choſes qu'ils peuuent conduire auec grande prudence, ſçachant par experience que telles choſes ont ſouuent mauuais ſuccez. Ariſtote prouue combien la fortune eſt amie des meſchans, quand il demande, Pourquoy les hommes meſchans ſont volontiers pour la pluſpart, pluſtoſt riches, que gẽs de bien, qui ſont volontiers pauures. A quoy il reſpond & dit: Eſt-ce pource que

En la 26. ſect. proble. 8.

la Fortune eſt aueugle, & qu'elle n'a diſcretion pour eſlire le meilleur? Mais cette reſponſe eſt indigne d'vn ſi grand Philoſophe : car il n'y a point de Fortune qui donne les richeſſes aux hommes, & quand il y en auroit, elle n'a point de raiſon, pource qu'elle fauoriſe touſiours les meſchans, & chaſſe les bons. La vraye reſolution de cette demande eſt, Que les meſchans ſont fort ingenieux, & ont vne forte imagination, pour tromper, en achetant & vendant : ils ſçauent amaſſer le bien, & comme il en faut auoir. Mais les bons ont faute d'imagination, pluſieurs deſquels ont bien voulu imiter les mauuais, mais auſſi en fin ils s'y ſont trouuez courts.

En S. Luc. ch. 16. Chriſt noſtre Redempteur nota bien cela, voyant l'habilité de ce maiſtre d'hoſtel auquel le maiſtre demãda cõpte de l'adminiſtratiõ de la maiſon : ce que fit prudemment le diſpenſateur, combien qu'il euſt diſſipé beaucoup des biens de ſon maiſtre. Et Dieu loüa cette prudence (encore qu'elle fuſt en mal) & dit : *Quia*

filij huius seculi, prudentiores filijs lucis in generatione sua sunt : C'est à dire: Les enfans de ce siecle sont plus aduisez en leurs inuentions & finesses, que ceux qui sont du costé de Dieu: car ceux cy sont volontiers de bon entendement: par laquelle puissance ils s'affectionnent à la loy de Dieu, & sont priuez d'imagination, à laquelle puissance appartient le moyen de viure au monde: & ainsi plusieurs sont bons moralement, pource qu'ils n'ont l'esprit & habilité d'estre mauuais: cette response est plus certaine & veritable. Les Philosophes naturels ne pouuans toucher à ce poinct, ont controuué vne cause autant sotte & impertinente comme la Fortune, à laquelle ils attribuent les bons & mauuais succez, & non à l'imprudence & peu de sçauoir des hommes. On trouue quatre differences ou manieres d'hommes en chacune Republique, si quelqu'vn les veut rechercher: aucuns se trouuent qui sont sages, & ne le semblent: autres le semblent, qui ne sont pas

tels : autres ne ſont ſages, ny ne le ſemblent. On trouue vne maniere d'hommes taciturnes, tardifs à parler, à reſpondre, & n'ayans aucun ornement de paroles, leſquels ont en eux vne puiſſance naturelle, touchant l'imagination, par le moyen de laquelle ils cognoiſſent le temps, l'occaſion, & l'adreſſe de mener les affaires ſans le donner à entendre à perſonne. Or le vulgaire appelle ceux-là fort heureux & bien fortunez, penſant que toutes choſes leur viennent bien à ſouhait, auec peu de ſçauoir & prudence. Et au contraire ſe trouuent autres hommes de grande eloquence qui parlent beaucoup, manient beaucoup, parlent de gouuerner tout le monde, & prediſent comme auec peu d'argent on pourroit gaigner à viure : & ceux-là, au dire du peuple, ſont ſçauans: mais quand ils viennent à l'œuure, tout leur fond entre les mains. Ceux là ſe plaignent de la Fortune & l'appellent aueugle, ſotte & brutale, pource qu'elle fait que les choſes par eux ordonnées auec pru-

dence, ont mauuaise issue. Mais s'il y auoit vne Fortune qui peust respondre pour soy, elle leur diroit: Vous estes sots & ignorans; car vous vous estimez sages, au lieu que vous estes mal aduisez: vous vsez de mauuais moyens, & vous demandez les bons succez. Cette maniere d'hommes est pourueue d'vne difference d'imagination qui establit vn ornement & grace aux paroles & raisons, qui les fait semblet & paroistre ce qu'elles ne sont pas. Parquoy ie concluds que le Chef general, qui aura l'esprit propre & requis en l'art militaire, & qui regardera bien premierement ce qu'il veut faire, sera bien-heureux & fortuné: autrement est-ce folie de penser qu'il obtienne aucune victoire: si ce n'est que Dieu combate pour luy, comme il faisoit és armées d'Israël, & neantmoins, il choisissoit les plus sages & prudens Capitaines qu'il eust, pource qu'il n'est pas conuenable aux hommes de remettre tout à Dieu, ny de se fier aussi en leur esprit & habilité: il vaut mieux assembler

le tout : car il n'y a autre fortune que Dieu, & la bonne diligence de l'homme. Celuy qui inuenta le ieu des eschets, fit le modelle de l'art militaire, representant en iceluy tous les tours & contemplations de la guerre, sans faillir en rien. Et comme en ce ieu n'y a point de fortune, & ne se peut appeller heureux le ioüeur qui vainc & surmõte son aduersaire: aussi le Capitaine qui vaincra, se doit appeller sage, & le vaincu ignorant, & non infortuné ny malheureux. La premiere chose qui a esté ordonnée en ce ieu, est qu'en donnant eschet & mat au Roy, le contraire demeure victorieux : pour donner à entendre que toutes les forces d'vne armée, consistent au bon sens & cerueau de celuy qui la gouuerne & conduit. Et pour demonstrer cela, l'inuenteur de ce ieu donne autant de pieces à l'vn comme à l'autre, afin que celuy qui perdra, sçache que le sçauoir luy a defailly, & non pas la fortune. Ce qui se voit plus euidemment en ce qu'vn bon ioueur, donne à vn moindre que luy, la moitié des

pieces, & neantmoins il le gaigne. Et en cette maniere l'a bien noté Vegece, disant: *Pauciores numero & inferioribus viribus superuentus & insidias facientes sub bonis ducibus, reportarunt sæpe victoriam.* C'est à dire: Il aduient souuent que le petit nombre de soldats & de peu de forces, surmonte le grand nombre de ceux qui sont forts & robustes, quand il est gouuerné par vn Chef bien sage & aduisé. Il a fait aussi en sorte que les pions ne peussent tourner arriere, pour aduiser le Chef general de regarder diligemment à son faict, deuant que faire marcher ses soldats, & les mettre en œuure: car s'ils s'auancent legerement & à l'auenture, il leur conuient demeurer plustost & mourir en la place que tournet le dos: car le soldat ne doit sçauoir le temps de fuir & de cõbatre en la guerre, sinon par le moyen & adresse de celuy qui le gouuerne, & ainsi, tant qu'il viura, il se doit garder d'infamie. Auec ce, il a fait vne autre loy, que le pion qui paruiendra iusques *Au 3. l.*

au septiesme lieu de l'eschiquier, reçoiue estre nouueau de piece d'honneur, & puisse aller où il voudra, & s'asseoir auprés du Roy, comme piece affranchie & noble. En quoy est donné à entendre qu'il importe beaucoup en la guerre (afin de rendre les soldats vaillans) de recompenser ceux qui ont fait de grandes proüesses & actes magnanimes. Et si les successeurs doiuent iouyr des honneurs & profits, ils employent vn plus grand cœur & vaillance. Et pour cette cause Aristote dit que l'homme estime plus l'estre vniuersel de sa race, que sa vie particuliere. Saul entendit bien cela, quand il fit faire vne criée en son exercite, qui portoit: *Virum, qui percusserit eum ditabit rex diuitiis magnis, & filiam suam dabit ei, & domum patris eius faciet absque tributo in Israel.* C'est à dire: Le soldat qui tuera Golias aura du Roy beaucoup de richesses, lequel luy dõnera sa fille en marige, & exẽptera la maison de son pere de tailles & subsides. Suiuant ce cry, y auoit vne Court en Espagne, qui

Aux. liure de l'ame.

Au 11. liu. d'es Loys ch. 17.

ordonnoit, que le soldat qui pour ses bons seruices auoit vingt cinq liures de paye & salaire (qui estoit le plus que l'on donnoit à vn soldat en la guerre) demeurast & tous ses successeurs aussi, à iamais exempt de payer tailles & impost. Les Mores (selon qu'ils sont grands ioüeurs d'eschets) gardent sept degrez de paye, à l'imitation des sept lieux que doit passer le pion, pour estre dame: & ainsi ils haussent d'vne paye à deux, & de deux à trois, iusques à venir au sept, selon les actes du soldat & les seruices qu'il aura faits: & s'il est si vaillant qu'il merite la plus grande paye, on la luy donne: & pour cette cause l'on appelle ceux-là Septenaires, lesquels ont de grandes libertez & exemptions, comme en Espagne les gentils-hommes. La raison de cela est fort claire en Philosophie naturelle: car il n'y a pas vne faculté de toutes celles qui gouuernent l'homme, qui vueille trauailler & œuurer de bon cœur si elle ne voit le profit deuant soy, qui la mouue. Ce que prouue

Eu la 4. sect. pro. 16. Aristote de la puissance generative ou qui engendre, & s'en peut autant dire des autres. Nous auons desia dit autresfois que l'honneur & le profit est l'obiect de la faculté de l'ire. Si cet obiect defaut, le courage & la vaillance cesse incontinent. De tout cela s'entendra la grande signification qu'emporte le pion, en cette maniere qu'il a de se faire dame & piece d'honneur, quand il passe (sans estre pris) les sept carreaux du tablier. Car toute la noblesse qui a esté au monde, est, & sera à iamais, est venue & viẽdra de pions & hõmes particuliers, lesquels par la vertu de leurs personnes ont tant fait qu'ils ont merité & meritent pour eux & leur posterité, tiltre de gentils-hommes, Cheualiers, nobles, Cõtes, Marquis, Ducs & Roys. Il est vray qu'aucuns se trouuẽt tant ignorans, & priuez de cõsideration, de dire que leur noblesse n'a receu cõmẽcement, mais qu'elle est eternelle & conuertie en sang, non par grace special & particuliere du Roy, mais par la supernaturelle & diuine. A propos

de cela, encores que ie m'eſlongne vn peu de noſtre ſujet, ie veux raconter icy vn gentil deuis qui ſe paſſa entre le Prince dom Charles noſtre Seigneur, & le Docteur Suarez de Tolede eſtant Preſident de ſa Cour en Alcala de Henares.

LE PRINCE. LE DOCTEVR.

QVe vous ſemble de ce peuple?

LE DOCTEVR. Tout bien, Mõſeigneur: car il ioüit du meilleur ciel & pays qui ſoit en Eſpagne.

LE PRINCE. Les Medecins l'ont choiſi tel, pour ma ſanté: auez vous veu l'Vniuerſité?

LE DOCT. Non, Monſeigneur.

LE PRIN. Voyez-la, elle eſt celebre, & en laquelle on me dit qu'il y a bon exercice de lettres & ſciences.

LE DOCT. Certainement i'en ay ouy faire grand cas, elle eſt fort renommée: & par ainſi doit-elle bien eſtre telle d'effet, que dit voſtre Alteſſe.

LE PRIN. Où auez vous eſtudié?

LE DOCT. A Salamãque, Monſeign.

LE PRIN. Eſtes-vous Docteur paſſé à Salamanque?

LE DOCT. Non, Monseigneur.

LE PRIN. Il me semble fort mauuais, d'estudier en vne Vniuersité, & prendre ses degrez en vne autre.

LE DOCT. Vostre Alteſſe doit sçauoir que la despense és degrez est excessiue à Salamanque: & pour cette cause les pauures fuyent cela, & vont en lieu où ils puissent se graduer à meilleur marché, sçachant que l'habilité & les lettres ne s'acquierent pas du degré, mais par l'estude & le trauail; combien que mon pere ne fust si pauure, que s'il eust voulu, il n'eust eu le moyen de me graduer à Salamanque: mais vostre Alteſſe sçait bien que les Docteurs de cette Vniuersité iouïssent des mesmes franchises, que les nobles d'Espagne (qui s'appellent *Hidalgos*:) & à nous qui le sommes de nature, cette exemption nous fait tort, au moins à nos neueux, & à ceux qui viendront apres nous.

LE PRIN. Quel Roy de mes predeceſſeurs a fait vostre race noble?

LE DOC. Nul, car vostre Alteſſe

doit sçauoir qu'il y a deux sortes de nobles en Espagne, aucuns le sont de sang, les autres par priuilege; ceux qui sont nobles de sang, comme ie suis, n'ont receu leur noblesse de la main du Roy, mais ceux qui le sont par priuilege, ouy bien.

LE PRIN. Ie ne peux bien entendre cela, ie serois bien aise que vous me l'eussiez declaré en termes manifestes: car si mon sang Royal (cõptant de moy à mon pere, de mon pere à mon ayeul, & de luy aux autres par ordre) vient à commencer en Delaye (lequel par la mort du Roy dom Rodrigue, fut esleu Roy, ne l'estant au precedent) si nous comptons ainsi, & regardons à vostre race, viendrons-nous pas à acheuer en quelqu'vn qui n'estoit noble?

LE DOC. Ce discours ne se peut pas nier, car toutes choses ont prins commencement.

LE PRIN. Ie demande donc maintenãt d'où le premier qui a donné commẽcement à vostre noblesse, auoit pris la sienne: car s'il ne pouuoit

s'exempter ny affranchir de soy-mesme des tailles que iusques là ses predecesseurs auoient payé au Roy: car c'eust esté vn larcin & crime de s'esleuer ainsi du patrimoine Royal: & n'est pas raisõnable que les nobles du sang ayent vn si mauuais commẽcement que cettuy là. Il s'ensuit donc que le Roy l'affranchit, & le fit noble si vous ne me dites d'où il eut sa noblesse.

à la difference des autres qui s'anoblissent autrement comme l'on sçait par industrie, ruse & par le moyẽ des tesmoins, & d'vn receueur plustost que du Roy.

Le Doc. Vostre Alteſſe conclud fort bien: car il eſt certain qu'il n'y a aucune vraye nobleſſe, qui ne vienne du Roy, & qui ne ſoit facture Royale. Mais nous appellons nobles de ſang ceux, du commencement deſquels n'eſt point de memoire, & ne ſçait on par eſcrit quand leur nobleſſe cõmença, & quel Roy leur fit cette grace. La Republique tient cette obſcurité beaucoup plus honorable, que de ſçauoir diſtinctement le contraire, &c. La Republique fait pareillement des nobles: car quand vn homme eſt vertueux, & riche, elle ne l'oſe aſſujettir, & luy ſemble qu'il eſt

digne de viure en liberté, sans l'esgaller au bas populaire. Telle estime s'estendant aux enfans & neueux, se couuertit en noblesse: de maniere qu'ils ont droit contre le Roy: Ceux-là ne sont nobles ny affranchis par la solde & les armes: mais pource qu'on ne le sçauroit prouuer, ils passent pour tels. L'Espagnol qui trouua ce nom (*Hijo dalgo*) donna bien à entendre la doctrine que nous auons proposée: car suiuant son opinion, les hommes ont deux manieres de naissance. L'vne est naturelle, par laquelle tous sont egaux; l'autre est spirituelle, quand l'homme fait quelque acte heroïque & qu'il demonstre quelque vertu excellente, il naist de nouueau, recouure autres meilleurs parens, & perd son estre premier.

Ayer s'appelloit fils de Pierre, & neueu de Sancho: maintenant il s'appelle fils de ses œuures: & de là procede le prouerbe Castillan, qui dit, *Cada vno es hijo dosus obras*: C'est à dire: Chacun est fils de ses œuures: & pource que l'Escriture sainte appelle *Aux Act. ch. 5.*

les bonnes & vertueuses (*algo*) c'est à dire quelque chose, & les vices & pechez (*nada*) qui veut dire rien, il a cõposé ce nom, *Hijo dalgo*, qui veut dire maintenant. Le descendant, ou fils de celuy qui a fait quelque chose vertueuse, au moyen de laquelle il a esté premier & recompensé du Roy, ou de la Republique, luy & tous ses successeurs à iamais? La loy de la condition dit que *Hijo dalgo*, veut dire fils de biens, mais si elle entend des biens temporels, elle entend mal: car on trouue plusieurs nobles & affranchis en cette maniere qui sont pauures, & autres infinis riches, qui ne sont nobles, & n'ont pas telles franchises que ceux qui s'appellent de ce nom *Hijo dalgo*: Mais si la loy veut dire, Homme de biens, que nous appellons vertus, c'est la mesme signification que nous auons dit. Quant à la seconde naissance que doiuent auoir les hommes, hors la naturelle, nous en auons vn exemple manifeste en la saincte Escriture, où Iesus-Christ nostre Redempteur reprend Nico-

En la loy 2. p. 2. tit. 21

Ioan. 3. chap. 3.

deme, de ce qu'estant Docteur de la loy, il ne sçauoit qu'il estoit necessaire que l'homme retournast naistre, pour auoir vn estre meilleur, & autres parens plus honnorables que les naturels. Et ainsi tout le temps que l'homme ne fait aucun acte heroïque, il s'appelle en cette signification, *Hijo de nada*, c'est à dire, homme de nulle valeur, combien que par ses predecesseurs, il ait le nom *d'Hijo dalgos*. A ce propos ie veux reciter en cet endroit, vn deuis qui se tint entre vn Capitaine fort honorable & vn Cheualier, qui s'estimoit beaucoup, à cause de sa race: auquel se verra en quoy consiste l'honneur, & comme chacun entend cette seconde naissance. Estant donc ce Capitaine en vne compagnie de Cheualiers, traittans de la liberté des soldats d'Italie, en vne certaine demãde qu'vn d'eux luy fist, il dist, (vous) attendu qu'il estoit du pays, & fils de pauures parens, d'vn petit village peu habité: & le Capitaine se ressentant de cette parole, respondit en cette maniere:

Seigneur, sçache vostre Seigneurie, que les soldats qui ont iouy de la liberté d'Italie, ne se peuuent bien trouuer en Espagne, pour le grand nombre de loix qu'il y a contre ceux qui mettent la main à l'espée. Les autres Cheualiers voyant qu'il vsoit de ce mot, Seigneurie, ne se peurent tenir de rire. De quoy le cheualier courroucé dit en cette maniere, Vos mercis sçachent que la Seigneurie d'Italie est en Espagne, mercy: & pource que le seigneur Capitaine est fait à l'vsage & coustume de ce pays là, il vse de ce terme, seigneurie, au lieu de mercy, comme il doit dire. Le Capitaine respondit à cela, & dist, Vostre seigneurie ne me tienne pour vn homme tant ignorant que ie ne sçache m'accõmoder au lãgage d'Italie, estãt en Italie: & à celuy d'Espagne, estant en Espagne. Mais celuy qui m'appellera, ou me dira, vous, en Espagne, pour le moins doit estre Seigneurie d'Espagne, encores qu'il m'en face bien mal. Le Cheualier, à demy piqué de ces paroles,

En Gorgias.

luy repliqua en cette maniere: Comment cela, Seigneur Capitaine: n'estes vous pas natif de telle part, & fils d'vn foulon? & auec tout cela, sçauez vous pas qui ie suis, & quels ont esté mes predecesseurs? Seigneur, dit le Capitaine, ie sçay biẽ que vostre Seigneurie est fort bon Cheualier, & que vos peres l'ont esté aussi: mais moy & mon bras droit, que maintenant ie recognois pour pere, sommes meilleurs que vous, & que tout vostre lignage. Ce Capitaine vsa d'vne illusion à la seconde naissance des hommes, en ce qu'il dist, (Moy & mon bras droit, que maintenant ie recognoy pour pere.) Il pouuoit auoir fait telles œuures par son bon entendement, & son espée qu'il esgaloit par la valeur de sa personne à la noblesse du Cheualier. Platon dit que la loy & la nature sont pour la pluspart contraires: car vous voyez que nature fait vn homme d'vn cœur tresprudent, illustre, & genereux, libre & d'vn esprit pour commander à tout le monde: mais pource qu'il naist en

la maison d'Amicla (qui estoit vn payſan fort pauure & contemptible) il demeure par la loy priué de l'honneur & liberté en laquelle nature l'a conſtitué. Au cõtraire nous en voyõs autres deſquels l'eſprit & mœurs ont eſté ordonnez pour eſtre eſclaues & ſerfs, mais pource qu'ils naiſſent en maiſons illuſtres, ils ſont faits Seigneurs par la loy. Mais il y a vne choſe notable, à quoy, ce croy-ie, l'on n'a oncques penſé, & qui toutesfois eſt digne de conſideration: c'eſt qu'à grand' peine ſortent des hommes vertueux ou de grand eſprit pour les ſciences & armes, qui ne naiſſent és bourgs & villages, & non pas aux plus grandes villes. Et neantmoins le vulgaire eſt bien ſi ignorant, qu'il prend cela de naiſtre en lieux vils, comme petits bourgs & villages, pour vn argument au contraire. De quoy nous auons vn exemple manifeſte en la ſaincte Eſcriture, Que le peuple d'Iſrael fort eſtonné des grandeurs de Chriſt noſtre Redempteur, dit: *A Nazareth poteſt quicquam boni exire?*

exire? C'est à dire, Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth? Mais retournant à l'esprit de ce Capitaine que nous auons dit, il deuoit auoir grand entendement auec la difference de l'imagination que l'art militaire requiert. Et pour cette cause comprint-il en ce colloque vne grande doctrine, de laquelle nous pourrons recueillir en quoy consiste la valeur des hommes, pour estre estimez en la Republique.

Il m'est aduis que l'homme doit auoir six choses, pour estre appellé honorable, & si aucune d'icelles luy defaut, il en demeurera moins estimé & prisé. Mais elles ne sont pas toutes constituées en mesme degré, & ne sont de mesme valeur & qualité. La premiere & principale est, la valeur de la propre personne, en prudence, en Iustice, en courage & vaillance. Cette valeur cause les richesses & grandeurs: de là viennent les surnoms illustres. De ce commencement tiennent leur origine toutes les noblesses du monde. Qu'ainsi soit, allons

aux grandes maisons d'Espagne, & nous trouuerons qu'elles ont quasi toutes prins origine d'hõmes particuliers, lesquels par la valeur de leurs personnes ont gaigné ce que leurs successeurs tiennent maintenant. Ce qui en apres honore l'homme, est le bien, sans lequel nous ne voyons personne estre estimé en la Republique. La troisiesme chose est, la noblesse & antiquité de race: c'est vne ioye grande, estre bien né, & de noble race: mais il y a vn defaut bien grand, que seule & à part elle n'est pas de grand profit, ny pour le noble, ny pour les autres qui ont necessité. Car elle n'est bonne ny pour manger ny pour boire, ny pour vestir, ny pour chausser, ny pour donner, ny pour confier, ains elle fait viure l'homme en mourant, le priuant des remedes qui sont pour accomplir ses necessitez: mais estant conioincte à la richesse, il n'y a point d'honneur qui l'esgale. Aucuns ont coustume de comparer la Noblesse au zero du chiffre & nombre: car estant ioint auec autre nombre, il sert beau-

coup, & le fait monter. La quattieſme, qui fait eſtimer l'homme, eſt d'auoir quelque dignité ou office honorable: & au contraire, il n'y a rien qui abaiſſe tant l'homme, que de gaigner ſe vie en charge mechanique. La cinquieſme eſt d'auoir vn bon & gracieux nom, qui ſonne bien aux oreilles d'vn chacun, ſans s'appeller ny pilon ny mortier, comme i'en cognoy. On lit en la generale hiſtoire d'Eſpagne, qu'vn iour vindrent deux Ambaſſadeurs de France vers le Roy Dom Alonſe neufieſme, luy demander vne de ſes filles, pour eſtre femme du Roy Philippes, leur ſouuerain Seigneur, deſquelles l'vne eſtoit fort belle, & s'appelloit Vtraque: l'autre n'eſtoit pas tant belle ny gracieuſe, mais elle ſe nommoit Blanche. Quand elles furent toutes deux deuant les Ambaſſadeurs, chacun penſoit qu'ils prendroient Madame Vtraque, pource qu'elle eſtoit la plus grande, la plus belle, & la mieux agencée: mais comme les Ambaſſadeurs euſſent demandé le nom de chacune, ils furent of-

L'Eſpagnol lit, Mutagracias à Maiadero.

fenſez du nom d'Vtraque, & eſleurent Madame Blanche, diſans que ce nom ſeroit mieux receu en France que l'autre. Le ſixieſme poinct qui honore l'homme, eſt la proprieté de la perſonne, aller bien veſtu, & accompagné de pluſieurs ſeruiteurs & domeſtiques. La vraye deſcente des nobles d'Eſpagne, dits *Hiios dalgos*, eſt de ceux, leſquels pour la valeur de leurs perſonnes, & de leurs actes magnanimes auoient en la guerre vingt-cinq francs de paye. Les modernes eſcriuains n'ont peu auerer cette origine : car ſans les choſes qu'ils trouuent eſcrites, ou dites, par autres perſonnes, n'a aucune propre inuention.

Au liu. de la memoire & reminiſcence

La difference que met Ariſtote entre la memoire & la reminiſcence, eſt que ſi la memoire a perdu quelque choſe de ce qu'elle ſçauoit au precedent, elle n'a le pouuoir de s'en pouuoir ſouuenir, ſi elle ne la retourne apprendre : mais la reminiſcence a vne grace particuliere, que ſi elle a oubliè quelque choſe, & elle vient à diſcourir ſur ce tant ſoit peu, in-

continent elle retourne trouuer ce qu'elle auoit perdu. Or est desia perduë tant és liures qu'en la memoire des hommes, quelle est la Court qui parle en faueur des bons soldats : ce neantmoins ces paroles sont demeurées, *Hijo dalgo de denengar quinientos sueldos) segun fuero de Espagna y de solar conondo.* Sur lesquelles si l'on discourt & raisonne, on trouuera aisément celles qui les accompagnent. Antoine de Nebrixe donnant la signification de ce verbe *vindico, as*, dit qu'il signifie tirer pour soy ce qui est deu pour paye, ou de droict, comme nous disons maintenant, par vne nouuelle maniere de parler, tirer gages du Roy ou solde. Et est la coustume en Castille la vieille tant commune de dire, *Futano bien à de nengado su trabalo*: c'est à dire, Il a bien tiré le salaire de sa peine (quand il est bien payé) qu'il n'y a entre les personnes d'estofe & qualité maniere de parler, qui soit plus à propos. De cette signification a pris origine cette maniere de dire *vẽgar*, c'est à dire venger, quand quel-

qu'vn se paye de l'iniure qu'vn autre luy a faite: car l'iniure par metaphore est apllée debte. Suiuant cela ie voudrois dire maintenant, *Fulano es hijo dalgo de denengar quinientos sueldos*: c'est à dire, descendant d'vn soldat tant vertueux que pour ses faits d'armes il a merité de tirer vne telle paye: & cettuy-là, par l'ordonnance de la Cour d'Espagne, & tous ses successeurs estoient affranchis & exempts de payer tribut au Roy. Tout ce qu'emportent ces mots, *El solas concido*, est que quand vn soldat entroit au nombre de ceux qui tiroient du Roy la plus haute paye, l'on couchoit par escrit le nom du soldat, és liures du Roy, le lieu de sa naissance, & ses parens, pour auoir certitude de celuy auquel se faisoit telle grace. Cõme l'on voit auiourd'huy au liure du coustumier qui est en Simanque, où se trouuent escrits les commencemens quasi de toute la Noblesse d'Espagne. Saül vsa de la mesme diligence quand Dauid tua Golias: car il commanda incontinent à son capitaine Abner, de

sçauoir de quelle race en Israël estoit descendu ce ieune homme. Anciennement appelloit-on (*solar*) la maison tant du pays que du noble. *Au 4. li des Rois cha. 18.*

Mais apres cette disgression, il faut retourner prendre nostre sujet, & sçauoir d'où vient qu'au ieu des eschets (puis que nous disons qu'il est le pourtrait de la militie, ou art militaire) l'hõme se fasche plus de perdre qu'en nul autre ieu, encor qu'il ne joüe rien, & qu'il n'y ait point d'interest? & d'où vient que ceux-là, qui voyent ioüer, cognoissent mieux les ruses du ieu que ceux-là qui ioüent, combien qu'ils l'entendent moins. Mais ce qui emporte encores plus grande difficulté est que nous voyons des ioüeurs lesquels à ieun, trouuent plus de ruses, qu'apres auoir mangé, & les autres iouent mieux apres le repas. Il n'y a pas grande difficulté au premier doute: car nous auons desia dit qu'il n'y a point de fortune, ny en la guerre, ny au ieu des eschets, si l'on y pense bien: pource que l'on perd par ignorance & negligence: & l'on gaigne

au contraire par prudence & soucy. Et combien que l'homme soit vaincu, en choses d'esprit & habilité sans pouuoir donner autre excuse que son ignorance, il ne peut laisser de se fascher: car il est raisonnable & amy d'honneur, & ne peut souffrir qu'aux œuures de cette puissance, vn autre le surpasse. Et pour cette cause Aristote demande pourquoy les anciens ne voulurẽt qu'il y eust prix & loyer notable pour ceux qui vaincroient ou surpasseroient les autres és sciences: & pourquoy ils l'ont estably pour le meilleur sauteur, coureur, tireur de masse de fer, ou autre pesant metail & lateur? A quoy il respõd, qu'en la lutte & autres efforts corporels, est permis d'auoir des Iuges, pour iuger de l'excés que l'õ a fait à l'autre: pour ce qu'ils pourront, à iuste cause, donner le prix à celuy qui vaincra: car il est aysé à cognoistre qui saute plus loing, & qui court le plus legerement. Mais en la science, il est bien difficile de sçauoir par le moyen de l'entendement, celuy qui surpasse l'autre,

En la 5. sect. pro. 10.

pource que c'est vne chose tant haute & spirituelle. Et si le iuge veut donner le prix par faueur & malice, tous ne le pourront pas entẽdre, pour estre vn iugement tant caché au sens de ceux qui s'y trouuent. Outre cette response, Aristote en donne vne autre meilleure, & dit que les hommes ne se soucient pas beaucoup d'estre vaincus par les autres, à tirer, lutter, courir & sauter, qui sont choses en quoy les bestes brutes nous surpassent & aduancent. Mais ils ne peuuent souffrir qu'vn autre soit iugé plus sage & prudent: & pour cette cause ont-ils les Iuges en haine, & taschent de se venger d'eux pensant qu'ils les ont trompez, en fauorisant malicieusement les autres. Et pour euiter cet inconuenient, ils n'ont permis d'establir Iuges ny prix en ce qui concerne la partie raisonnable, d'où s'infere & s'ensuit que les Vniuersitez font mal, qui donnent prix de premier, second & troisiesme lieu és licences à ceux qui font le mieux. Car outre ce que tous les iours aduiennent les

inconueniens qu'Aristote a dit, la doctrine Euangelique ne permet de mettre les hommes en debat pour la preéminence ou le premier lieu. Ce qui est manifeste, parce que cheminant vn iour de compagnie, les disciples de Christ nostre Redempteur, ils parlerent entr'eux, & traitterent lequel de la compagnie deuoit estre le plus grand: & quand ils furent en la maison, leur maistre leur demanda de quoy ils auoient parlé en chemin: & à cette heure là, encores qu'ils fussent rudes, ils cogneurent bien que cette question n'estoit licite ny raisonnable: & le texte dit qu'ils ne luy oserent pas dire: mais selon que rien n'est caché à Dieu, il leur dit en cette maniere, *Si quis vult primus esse, erit omnium nouissimus & omnium minister.* C'est à dire: Celuy qui veut estre le premier, sera le dernier & seruiteur de tous les autres. Christ nostre Redempteur auoit en haine les Pharisiens, pource qu'ils aymoient les premieres places és Cenes, & les premieres chaires aux Synagogues. La

Marc. c. 9.

Matth. chap. 23

principale raiſon de ceux qui donnent & eſtabliſſent degrez en cette maniere, eſt de dire, que les Eſtudians, qui ſçauent que l'on donne prix & honneur, ſelon la capacité, ne ceſſeront tant qu'ils ayent bien eſtudié, & qu'ils ne ſoient dignes du degré qu'ils pretendent : ce qu'ils ne feroient s'il n'y auoit vn loyer pour celuy qui trauaille, & chaſtiment pour celuy qui ſe dõne bon temps, & ne fait que dormir. Mais cette raiſon eſt legere & apparente, qui preſuppoſe vne fauſſeté grande, qui eſt que la ſcience s'acquiert touſiours pour trauailler ſur les liures, pour l'entendre de bons maiſtres, ſans iamais perdre la leçon : mais ils ne penſent pas que ſi l'eſtudiant n'a l'eſprit & habilité propre aux lettres qu'il eſtudie, pour neant il ſe rompt la teſte nuict & iour apres les liures. L'erreur eſt telle, que l'on voit entrer en concurrence deux differences d'eſprits fort eſtranges & contraires : car l'vn pour eſtre fort ſubtil (ſans eſtudier ny voir liure) acquiert la ſcience en vn moment:

& l'autre pource qu'il est rude & pesant, trauaille toute sa vie, & iamais ne sçait rien. Et lors les iuges viennent (estans hommes) à donner le premier lieu à celuy que nature a fait habile, & qui n'a trauaillé; & le dernier, à celuy qui est nay sans esprit, & qui n'a oncques cessé d'estudier: comme si l'vn auoit acquis les lettres en fueilletant les liures, & l'autre ne les auoit acquises, par sa negligence & paresse. C'est comme si l'on establissoit prix à deux coureurs, desquels l'vn eust bons pieds & legers, & l'autre defaillist en vn. Si les Vniuersitez n'admettoient aux sciences, sinon ceux qui ont l'esprit propre à icelles, & que tous fussent esgaux, ce seroit bié fait, qu'il y eust loyer & chastiment: car il est certain que celuy qui sçauroit le plus auroit trauaillé dauantage, & celuy qui sçauroit le moins, se seroit dõné bon temps. On peut respondre à l'autre doute, que cõme les yeux ont besoin de lumiere pour voir les figures & couleurs: ainsi l'imagination a besoin de lumiere dedans le

cerueau, pour voir les figures & fantaisies qui sont en la memoire. Le Soleil ny la chandelle ne donnent pas cette clarté, mais seulemẽt les esprits vitaux, qui naissent au cœur, & se distribuent par tout le corps. Et outre il faut sçauoir que la crainte amasse tous les esprits vitaux au cœur, & laisse le cerueau obscur & toutes les autres parties du corps froides, & ainsi Aristote demande, pourquoy ceux qui craignent, tremblent de la voix, des mains, & de la léure? A quoy il respond, que par la crainte, s'amasse la chaleur naturelle au cœur, & que toutes les parties du corps demeurent froides. Nous auons dit vne autrefois, suiuant l'opinion de Galien, que la froideur endormit & appesantit toutes les facultez & puissances de l'ame, de maniere qu'elles ne peuuent œuurer. Par ce moyen est manifeste la responce au second doute, qui est que ceux qui ioüent aux eschets ont peur de perdre, pource que ce ieu n'est pas hazardeux, & que la fortune n'y a point de lieu, cõme nous auons

En la 27. sect. probl.

Au liu. que les mœurs de l'esprit. c 7.

dit; de maniere que s'amassant les esprits vitaux au cœur, l'imagination demeure endormie, à cause de la froideur, & les fantasies à l'obtcur: pour lesquelles deux raisons, celuy qui iuge ne peut bien œuurer. Mais ceux qui regardent, n'y ayans aucun interest, & n'ayans point peur de perdre, auec moins de sçauoir en ce ieu, cognoissent mieux les ruses d'iceluy que ceux qui iouent, pource que leur imagination n'est destituée de chaleur, & que les figures sont esclairées de la lumiere des esprits vitaux. Il est vray, que la grande lumiere obscurcit pareillement l'imagination: ce qui aduient quand celuy qui iouë est faſché de voir qu'on le gaigne. Cependant, auec l'ennuy, la chaleur naturelle croist & allume dauantage qu'il ne faut: de quoy est exempt celuy qui regarde. De là aduient vne chose fort en vsage au monde, que le iour que l'homme veut faire quelque grande monstre de soy, & donner à entendre qu'il est sçauant & habile, ce iour mesme il fait pis que s'il n'y

penſoit pas. Autres ſe trouuent au contraire, leſquels eſtans en *aprieto* font vne grande monſtre d'eux, mais eſtant ſortis de là, ils ne ſçauent rien: de quoy la raiſon eſt fort claire, car à celuy qui a beaucoup de chaleur naturelle en la teſte, eſtant remarqué en vingt & quatre heures d'vne leſion oppoſite, vne partie de la chaleur naturelle qui eſt extreme fuit au cœur, & par ce moyen le cerueau demeure temperé, & en cette diſpoſition, nous prouuons au chapitre enſuiuant, que ſe preſentent à l'homme beaucoup de choſes à dire. Mais à celuy qui eſt fort ſage, & qui a grand entendement, eſtant preſſé, ne demeure la chaleur naturelle en la teſte auec la crainte, & ainſi par faute de lumiere, il ne trouue que dire en ſa memoire. Si ceux qui parlent des Chefs de guerre, en condamnant leurs ſtratagemes & l'ordre qu'ils mettent au camp, conſideroient cela, ils verroient la difference qu'il y a de regarder la guerre de ſa maiſon, & de rompre vne lance, & ioüer des couteaux, auec

la crainte de perdre vne armée que le Roy a mis entre les mains d'vn Chef. La crainte ne fait pas moins de mal au Medecin, pour guerir le malade: car nous auons prouué ailleurs que la pratique d'iceluy appartient à l'imagination, laquelle est plustost offensée par la froideur qu'autre puissance quelconque, pource que son œuure consiste en chaleur. Et ainsi se voit par experience, que les Medecins guerissent mieux le menu peuple que les Princes & grands seigneurs. Vn homme lettré me demanda vn iour (sçachant que ie traittois de cette inuention) d'où venoit qu'en l'affaire duquel il estoit bien payé, s'offroient à luy plusieurs loix & appointemens en droict, & en celuy auquel on ne faisoit conte de sa peine, il sembloit qu'il eust oublié tout ce qu'il sçauoit: auquel ie fis responce, que l'interest appartient à la faculté de l'ire, laquelle reside au cœur: si elle n'est contente, elle ne donne pas de bon cœur les esprits vitaux, par la lumiere desquels se doi-

Les richesse sont plustost mal medecines que les pauures Gal. 11. de sa metho. c. 15.

uent voir les figures qui sont en la memoire : mais estant contenté, elle donne gayement la chaleur naturelle. Et ainsi l'ame raisonnable a la clarté suffisante pour voir tout ce qui est escrit en la teste. Les hõmes de grand entendement ont ce defaut qu'ils sont eschars, & pourchassant fort leur profit, & en ceux-là peut-on voir la propricté de ce lettré. Mais quand tout est bien regardé, il semble que ce soit acte de iustice, de vouloir estre payé, quand on trauaille en la vigne d'autruy. La mesme raison peut estre pour les Medecins, lesquels estans biẽ payez, trouuent plusieurs remedes: autrement l'art les fuyt aussi bien que le lettré & legiste. Mais il faut noter icy vne chose fort importante, qui est que la bonne imagination du Medecin, en vn moment trouue ce qu'il faut faire, & s'il y pense long temps, soudain accourent mille inconueniens, qui le mettent en doute, le tiennent suspens, & cependant se passe l'occasion du remede. Parquoy ne faut iamais recommander

au bon Medecin de bien regarder ce qu'il a à faire: mais qu'il execute ce que premierement luy a semblé bon de faire. Car nous auons prouué autresfois que la grande consideration, surpasse d'vn poinct la chaleur naturelle, & peut tant croistre, qu'elle trouble & empesche l'imagination: mais il n'y aura point de mal que le Medecin qui l'a vn peu lasche & foible demeure vn peu à cõtempler: car par ce moyen venant la chaleur à monter iusques au cerueau, elle obtiendra le poinct que cette puissance requiert. Le troisiesme doute, pource que i'ay dit à la response manifeste, car la difference de l'imagination, de laquelle on iouë aux eschets requiert vn certain poinct de chaleur, pour trouuer les bons tours & ruses. & celuy qui iouë bien à iceux a cependant le degré de chaleur qu'il faut: mais par la chaleur du repas, il passe d'vn poinct qu'il ne faut, & par ainsi il ne ioüe pas si bien: il aduient au contraire à ceux qui iouent apres le repas, car montant la chaleur auec

les alimens & le vin, ils trouuent le poinct qui leur defailloit à ieun, & par ainsi faut corriger vn lieu de Platon, qui dit que nature a prudemment esloigné le foye du cerueau, de peur que les alimens, par leurs vapeurs, ne troublassent la contemplation de l'ame raisonnable. S'il entend cela des œuures qui appartiennent à l'entendement, il dit bien: mais cela n'a lieu en nulles differences de l'imagination. Ce qui se voit clairement par experience aux festins & banquets: car au milieu d'iceux les banqueteurs commencent à deuiser auec grace, à dire plusieurs sornettes & faceties, mais au commencement personne ne dit mot, & à la fin à peine aduient-il à ceux qui sont assis de parler, pource que la chaleur que l'imagination requiert est montée trop haut d'vn degré. Ceux qui ont besoin de boire & manger vn peu, afin d'esmouuoir l'imagination, sont les melãcholiques par aduſtion, car ceux-là ont le cerueau comme chaulx viue, laquelle prinse en la

Au dialogue de la nature.

main, est froide & seiche au toucher: mais si on l'arrouse de quelque liqueur, la chaleur qui en procede est insupportable. Il faut pareillement corriger la loy, qu'ameine Platon des Carthaginois, par laquelle ils defendoient aux Capitaines de boire du vin en la guerre, & aux Gouuerneurs aussi durant l'année de leur Magistrat. Et combien que Platon la tienne pour tres-iuste, & qu'il en face grande estime, il faut neantmoins en cet endroit faire distinction. Nous auons dessa dit vne autrefois que l'œuure de iuger appartient à l'entendement, & que cette puissance abhorre la chaleur: à quoy le vin fait vn bien grand dommage. Mais de gouuerner ainsi vne Republique (qui est vne autre chose que de prendre vn procez en main, & en donner sentence) il appartient à l'imagination, & cette là demande la chaleur. Mais aussi le Gouuerneur n'arriuant au poinct qui est necessaire, peut bien boire vn peu de vin, afin d'y venir. Autant en faut il entendre du Capitaine general, duquel

Au 2. liure des loix.

le conseil se doit pratiquer aussi par le moyen de l'imagination. Et si par aucune chose chaude, la chaleur naturelle doit monter, il n'y en a pas vne qui le face tant bien que le vin, mais il le faut boire moderément: car il n'y a aliment aucun qui donne ou qui oste à l'homme tant d'esprit que fait cette liqueur. Et ainsi faut-il que le Capitaine ou Chef general cognoisse si la maniere de son imagination est de celles qui ont besoin de boire & manger, pour fournir la chaleur qui luy defaut, ou bien si elle requiert d'estre à ieun: car en cela seulement consiste de trouuer vn expedient, pour la guerre, ou de le perdre.

Comme il est icy declaré à quelle difference d'habilité appartient l'office de Roy, & quels signes doit auoir celuy qui aura cette maniere d'esprit.

Chap. XIIII.

QVAND Salomon fut esleu Roy d'vn peuple si grand qu'estoit celuy d'Israël, le texte porte que pour

le conseil se doit pratiquer aussi par le moyen de l'imagination. Et si par aucune chose chaude, la chaleur naturelle doit monter, il n'y en a pas vne qui le face tant bien que le vin, mais il le faut boire moderément: car il n'y a aliment aucun qui donne ou qui oste à l'homme tant d'esprit que fait cette liqueur. Et ainsi faut-il que le Capitaine ou Chef general cognoisse si la maniere de son imagination est de celles qui ont besoin de boire & manger, pour fournir la chaleur qui luy defaut, ou bien si elle requiert d'estre à ieun: car en cela seulement consiste de trouuer vn expedient, pour la guerre, ou de le perdre.

Comme il est icy declaré à quelle difference d'habilité appartient l'office de Roy, & quels signes doit auoir celuy qui aura cette maniere d'esprit.

Chap. XIIII.

QVAND Salomon fut esleu Roy d'vn peuple si grand qu'estoit celuy d'Israël, le texte porte que pour

le pouuoir regir & gouuerner, il demanda sageſſe du Ciel, & non d'auantage. Qui fut vne demande tant agreable à Dieu, que pour cette cauſe il le fit le plus ſage Roy du monde: & non content de cela, il luy donna de grandes richeſſes & gloire, faiſant touſiours grand cas de ſa demande. De là voit-on clairement que la plus grande prudence & ſageſſe que puiſſe auoir l'homme, eſt le fondement auquel tient & giſt l'office de Roy. Laquelle concluſion eſt tant certaine & veritable, qu'il n'eſt beſoin perdre temps à la prouuer. Il conuient ſeulement monſtrer à quelle difference d'eſprit appartient l'art d'eſtre Roy, & tel que la Republique requiert: & declarer les ſignes par leſquels il faut cognoiſtre l'homme ayant tel eſprit & habilité. Parquoy il eſt certain que comme l'office de Roy ſurpaſſe tous les arts du monde, auſſi requiert-il la meilleure & plus grande difference que nature puiſſe faire. Nous n'auons encores touché iuſques à preſent quelle eſt cette dif-

Au 1. des Rois c. 3.

Au 1. li. de tem peramẽs ch. 9.

rence, ayant esté occupez à depar- & au
ir à tous les autres arts leur differen- liure
e, & leurs moyens. Mais puis que Quod
ous la tenons maintenant entre les animi
mains, il faut sçauoir que de neuf meres,
emperamens qui se trouuent en l'es- c. 4. &
pece humaine, Galien dit qu'vn seul en Pla-
end l'homme tres-prudent, en tout ton de la
e que naturellement il peut auoir. nature.
en iceluy les premieres qualitez sont
ellement mesurées, que la chaleur ne
rpasse la froideur, ny l'humidité la
cité, ains se trouuent esgaux & con-
rmes, cõme si de fait entre eux n'y
uoit contrarieté & naturelle oppoſi-
on. De quoy resulte & prouient vn
strumẽt tant propre aux œuures de
me raisonnable, que l'hõme vient
auoir parfaite memoire, pour les
oses passées: vne grãde imaginatiõ
our voir ce qui doit à venir; & vn grãd
ntẽdement pour distinguer, inferer,
scourir, iuger, & élire. Nulles de tou-
s les autres differences d'esprit que
ous auons traité, n'est entierement
arfaite: car si l'homme est de grand
ntẽdement à raison de la siccité, il ne

peut apprendre les sciences, qui appartiennent à l'imagination & à la memoire: & s'il a vne grande imagination (à raison de la grande chaleur) elle demeure sans habilité pour les sciences de l'entendement & de la memoire: & s'il a grande memoire (à cause de l'humidité) nous auons desia dit ailleurs combien telles gens memoratifs sont inhabiles à toutes les sciences. La seule difference d'esprit que nous cherchons est celle qui correspond, & est proportionnée à tous les arts. Platon a bien noté quel dommage se fait à vne science, quand on ne peut ioindre les autres à icelle: car il dit que la perfection de chacune en particulier depend de la cognoissance de toutes. Il n'y a pas vne sorte ou genre de lettres tant impropre soit-il à vn autre, que le sçachãt bien n'aide à sa perfection. Mais ayant cherché cette difference d'esprit, auec vn grand soin & diligence, ie ne l'ay peu trouuer qu'en Espagne. Et pour cette cause Galien a bien dit, que hormis le pays de Gre-

Au 2. li. de la cõseruation de santé.

ce,

ce, ny par le ſomme, nature ne fait vn homme temperé, ny auec l'eſprit que toutes les ſciences requierent. Galien meſme ameine la raiſon de cela, & dit que la Grece eſt la region la plus temperée qui ſoit au monde: où la chaleur de l'air ne ſurpaſſe la froideur; l'humidité, la ſiccité: laquelle temperature fait les hommes tres-prudens, & habiles à toutes les ſciences, comme l'on voit par la conſideration du grand nombre des hommes illuſtres qui en ſont ſortis, Socrate, Platon, Ariſtote, Hippocrate, Galien, Theophraſte, Demoſthene, Homere, Thales Mileſien, Diogene Cinique, Solon, & autres infinis, deſquels les Hiſtoriens font mention, & qui ont fait des œuures pleines de toutes les ſciences: ny comme les eſcriuains des autres prouinces, leſquels eſcriuans en Medecine, ou en quelque autre ſcience, à peine ioignent-ils la cognoiſſance des autres lettres pour luy ayder: ils ſont tous pauures & ſans fonds, pource qu'ils n'ont l'eſprit propre à tous les arts. Mais ce

qui plus estonne, touchant la Grece, est qu'estant l'esprit des femmes tant contraire aux lettres, comme nous prouuerons cy apres, se sont neantmoins trouuées tant de Grecques signalées és sciences, qu'elles ont presque esgalé les hommes plus raisonnables & sçauans: comme on dit de Leoncium femme tres-sage, qui a escrit contre Theophraste, combien qu'il fust le plus grand Philosophe de son temps, & l'a noté de plusieurs erreurs en Philosophie. Et si nous regardons les autres regions du monde, à peine est sorty d'elles vn esprit qui soit notable. Cela vient pource qu'ils habitent en lieux qui ne sont pas temperez: à raison de quoy les hommes se font laids, endormis, negligés, & de mauuaises mœurs. Et pourtant Aristote demande pourquoy ceux qui habitent en pays ou trop chauds ou trop froids, sont de mauuais regard & mœurs? A quoy il respond fort bien & dit, que la bonne temperature non seulement rend le corps gratieux, mais aussi sert à l'esprit &

En la 14. sect. proble. 1

habilité. Et comme les excés de chaleur & de froideur empeschent nature de faire l'hõme bien formé, par la mesme raison l'harmonie de l'ame se débande, & l'esprit deuient tardif. Les Grecs sçauoient bien cela, veu qu'ils appelloient toutes les nations du monde, Barbares, voyant leur inhabilité & peu de sçauoir. Et ainsi voyons nous que nul Philosophe, de tous tant qui naissent & estudient hors de Grece, n'arriuent à la doctrine de Platon ny d'Aristote: & s'ils sont Medecins, à celle d'Hippocrate & de Galien; s'ils sont Orateurs, à l'eloquence de Demosthene; s'ils sont Poëtes, au sçauoir d'Homere: & ainsi en toutes autres sciences & arts, les Grecs ont tousiours eu la preéminence sans aucune contradiction. Au moins le probleme d'Aristote se verifie pareillement par les Grecs: car de faict, ils sont les plus beaux hommes du monde, & de plus grand esprit: n'estoit qu'ils ont esté infortunez, opprimez par armes, asseruis & mal traitez par la venuë

Ie suis debiteur aux Grecs & barbares, sages & non sages. aux Ro. chap. 1.

du Turc, lequel a banny les lettres & sciences de Grece, & a fait passer l'Vniuersité d'Athenes à Paris, ville capitale de France, où elle est maintenant. Et ainsi pour n'estre cultiuez, se perdent ces tant bons esprits que nous disons à cette heure. Es autres regions, hors la Grece, combien que l'on trouue des escoles, & qu'il y ait exercice de lettres, personne n'en est toutefois sorty fort eminent ny excellent. Le Medecin pense auoir assez fait d'entendre par les forces de son esprit ce qu'a dit Hippocrate & Galien: & le Philosophe naturel s'estime sçauant, pource qu'il luy est aduis qu'il entend Aristote. Ce neantmoins, ie ne veux dire que ce soit vne reigle generale, que tous ceux qui naissent en Grece doiuent estre necessairement temperez & sages, & les autres intemperez & ignorans. Car le mesme Galien dit qu'Anacharsis du pays de Scithie fut d'esprit admirable entre les Grecs, combien qu'il fust barbare: & comme vn Philosophe natif d'Athenes l'eut taxé

d'estre barbare & Scithe de nation, il respondit, *Patria mihi dedecori est, tu vero patriæ.* C'est à dire, Mon pays me fait deshonneur, & tu fais deshonneur au tien: pource que Scithie estant vne region tant intemperée, & où naissent tant d'hommes ignorans, i'en suis fort fage, & toy qui es né en Athenes (lieu d'esprit & de sagesse) tu es vn asne. De maniere qu'il ne se faut desesperer à raison de cette temperature, ny penser estre impossible la trouuer hors de Grece, principalement en Espagne (region non trop intemperée) car par la mesme raison que i'en ay trouué vne, il y en aura plusieurs autres, qui ne sont venuës à ma cognoissance, & que ie n'ay peu examiner. Parquoy il vaudra mieux amener les signes par lesquels l'homme temperé se cognoist, afin qu'il ne puisse cesser où il sera. Les Medecins en constituent plusieurs, pour descouurir cette difference d'esprit: mais les principaux & qui la donnent mieux à entendre sont ceux qui s'ensuiuent: Le premier, comme dit Galien, est le

Au li. de l'art de med. c. 13.

poil blond ou iaune, qui d'aage en aage se dore tousiours de plus en plus; pource que la cause materielle des cheueux, est (comme disent les Medecins) vne grosse vapeur qui s'esleue de la concoction que fait le cerueau au temps de sa nourriture; & sont les excremens de la couleur du membre ou du cerueau; si le cerueau a beaucoup de flegme en sa cõposition, il a le poil fort blanc: s'il a beaucoup de colere, il sort iaune: mais estans ces deux humeurs esgalement meslez, le cerueau demeure temperé en chaleur, froideur, humidité & siccité, auec le poil roux participant des deux extremes. Il est vray qu'Hippocrate dit que cette couleur aux hommes qui sont au dessous de Septentrion (comme sont les Anglois, Flamens & Allemans) vient de la blancheur qui est hauie & bruslée pour la grande froideur, & non pour la raison que nous auons dit: Et pourtant faut prendre garde à ce signe: car il peut grãdement tromper. Galien dit que l'autre signe est d'estre

Au lieu de l'air, lieux & eaux,

Au lieu de la

bien fait, beau, de bonne grace & facetieux: de maniere que la veuë se recrée en voyant vn tel homme comme vne figure de grande perfection. La raison en est claire: car si nature a beaucoup de force, & si la semence est bien assaisonnée, elle fait touſiours des choſes poſſibles, la meilleure & la plus parfaite en ſon genre: mais ſe voyant deſpourueuë de forces, elle met bien ſouuent peine en la formation du cerueau, pource qu'il eſt le ſiege principal de l'ame raiſonnable. Et ainſi voyons nous pluſieurs hommes grands & difformes qui ont neantmoins bon eſprit. Galien dit au meſme lieu, que la quantité du corps que doit auoir l'homme temperé n'eſt pas determinée: car il peut eſtre grand, petit & de moyenne ſtature, ſelon la quantité de la ſemence temperée au temps qu'il fut formé. Mais quant à ce qui concerne l'eſprit, la moyenne ſtature vaut mieux aux hõmes tẽperez que la grãde ny la petite. Et s'il doit incliner à l'vn des deux extremes, il vaut mieux eſtre petit que

bonne conſtitution du corps C. 4. & c. 1. de la conſeruation de ſanté

grand : car nous auons dessa prouué par l'opinion de Platon & d'Aristote, que les gros os & la chair nuisent grandement à l'esprit. Suiuant cela, les Philosophes naturels ont coustume de demander, Pourquoy les hommes petits de corps sont volontiers plus sages que les grands ? pour la preuue de laquelle chose ils citent Homere qui fait Vlisse tres-prudent & petit de stature ; & au cõtraire Aiax fol & temeraire, & de grande stature. Il respondit fort mal à cette demande, disant, que l'ame raisonnable amassée en bref, a plus de force pour œuurer, suiuant ce dit fort celebre, *Virtus unita fortior est seipsa dispersa.* C'est à dire, La vertu vnie & assemblée est plus forte que quand elle est dispersée. Et au contraire estant en vn corps large & spacieux, elle n'a force suffisante pour le mouuoir & animer. Mais cette n'est la raison, & faut dire qu'elle vient de ce que les hommes grands & larges ont beaucoup d'humidité en leur composition, laquelle dilate grandement la chair, & la fait

Alexãdre Aphrod. l. 1. pro. 25.

obeissante à l'augmentation que la chaleur naturelle tasche tousiours de faire. Il aduient au contraire aux petits hommes : car pour leur grande siccité, ils ne peuuent se dilater ny engraisser par la chaleur naturelle : à raison de quoy ils demeurent petits. Et entre les premieres qualitez, nous auons prouué autre part, ne s'en trouuer pas vne qui nuise tant aux œuures de l'ame raisonnable, que fait la grande humidité, & qui rende l'entendement si vigoureux que fait la siccité. Galien dit que le troisiesme signe de la temperature de l'homme est d'estre vertueux & de bonnes mœurs: car Platon dit, que quand l'homme est mauuais & vicieux, cela vient de ce qu'il a quelque qualité intemperée qui l'incite à pecher : & s'il luy conuient œuurer selon la vertu, il luy faut premierement renoncer sa naturelle inclination. Mais celuy qui sera bien temperé, tant qu'il sera ainsi n'a que faire d'vser de cette diligence, pource que les puissances inferieures ne feront aucune resistance à

Galien au liure de la bonne constitution du corps ch. 4.

la raiſon. Et pour cette cauſe Galien dit, qu'il ne faut point taxer ny limiter à vn homme de telle temperature, ce qu'il doit boire & manger, pource qu'il n'excede iamais la quantité & meſure que l'art de Medecine luy pourroit preſcrire & limiter. Et Galien ne ſe contente de les appeller tres-temperez: mais dit auſſi n'eſtre beſoin de moderer les autres paſſions de l'ame, pource que leur ennuy, leur triſteſſe, leur plaiſir & allegreſſe ſont touſiours meſurez par la raiſon. Et de là vient qu'ils ſont touſiours ſains, & non malades, qui eſt le quatriſeme ſigne. Mais Galien n'a point de raiſon en cela: car il eſt impoſſible de compoſer vn homme qui ſoit parfait en toutes ſes puiſſances (comme le corps eſt temperé) de maniere que l'ire & la cõcupiſcence ne ſurpaſſe la raiſon, & l'incite à faire mal. Et ainſi ne faut permettre à perſonne quelque temperature qu'il ait, de ſuiure touſiours ſa naturelle inclination, ſans la corriger par le moyen de la raiſon. Cela s'entend facilement, en conſiderant

Au 2. li. de la cõſeruation de la ſanté.

le temperament que doit auoir le cerueau, afin qu'il soit instrument conuenable de la faculté de la raison : celuy que doit auoir le cœur, afin que l'ire appette gloire, empire, victoire, & soit par dessus tous : celuy que doit auoir le foye, pour euiter les viandes; & celuy que doiuent auoir les coüillons pour conseruer l'espece humaine, & faire qu'elle passe outre. Nous auons dit plusieurs fois ailleurs que le cerueau doit estre humide pour la memoire: sec, pour l'entendement: & chaud, pour l'imagination. Mais ce nonobstant son temperament naturel est froideur & humidité, & à raison de la force & debilité de ces deux qualitez, autrefois nous l'appellons chaud, aucunefois froid, aucunefois humide, & autrefois sec : mais iamais de la froideur & humidité, il ne vient à surpasser ny dominer. Le foye où reside la faculté de concupiscence, a pour naturel temperament la chaleur & humidité qui domine, enquel iamais il ne sort, tant que l'homme est viuant: car si nous disons

aucunefois que le foye eſt froid, c'eſt pource qu'il n'a tous les degrez de chaleur, que requierent ſes œuures. Galien dit que le cœur (inſtrument de la faculté de l'ire) eſt ſi chaud de ſa propre nature, que ſi l'animal eſtant vif, nous mettions le doigt dedans ſes concauitez, il ſeroit impoſſible l'y tenir vn ſeul moment ſans ſe bruſler. Et combien que nous le diſions froid aucunefois, cela ne ſe doit entendre par domination, car il eſt impoſſible: mais il ſe peut faire qu'il n'ait le poinct de chaleur que requierent les operatiõs d'iceluy. Autant en eſt des coüillons, eſquels reſide l'autre partie de la faculté de concupiſcence; car le naturel temperament d'iceux eſt la chaleur & ſiccité qui dominent: car ſi nous diſons aucunefois que l'hõme a les coüillons froids, cela ne ſe doit pas entendre abſolument, ny par domination ou excés, ſi n'eſtoit qu'ils n'euſſent le degré de chaleur que requiert la faculté generatiue. De là s'infere clairement que ſi l'homme eſt bien compoſé & orga-

Au li. de Vſuinf.

nisé, il doit auoir par conſequent le cœur exceſſiuement chaud : autrement la faculté de l'ire demeureroit fort debile: & ſi le foye n'eſt chaud en excés, il ne pourra cuire les alimens, ny faire le ſang pour la nourriture: & ſi les coüillons n'eſtoient plus chauds que froids, l'homme demeureroit impuiſſant, & ſans forces pour engendrer. Parquoy, eſtans ces membres tant forts, comme nous diſons, neceſſairement le cerueau ſe doit alterer par la grande chaleur, qui eſt vne des qualitez qui trouble plus la raiſon: mais le pis eſt que la volonté eſtant libre s'irrite & veut condeſcendre aux appetits de la partie inferieure. A ce conte il ſemble que nature ne peut faire vn homme qui ſoit parfait en toutes ſes puiſſances, le former & produire enclin à vertu. On peut voir clairement combien repugne à la nature de l'homme de ſortir & eſtre fait enclin à vertu, ſi nous conſiderions la compoſition du premier homme, laquelle bien qu'elle ait eſté la plus parfaite qui ſe ſoit

oncques trouuée en tout le genre humain (depuis celle de Christ nostre Redempteur) pour estre venuë de la main d'vn si grand ouurier, se fust neantmoins inclinée à mal (pour estre impossible autrement) si Dieu ne luy eust infus vne qualité supernaturelle, pour reprimer la partie inferieure. Or que Dieu ait fait Adam de parfaite puissance, d'ire, & concupiscence, est aisé à entendre: car quand il luy dit, *Crescite & multiplicamini, & replete terram*, il est certain qu'il luy donna puissance forte pour engendrer, & qu'il ne le rendit froid, puis qu'il luy en chargea de remplir la terre d'hommes: ce qui ne se peut faire sans beaucoup de chaleur. Il ne dõna pas moins de chaleur à la faculté nourriciere, pour reparer par le moyẽ d'icelle, la substance perduë, & en refaire vne autre en son lieu, veu qu'il a
Gen. 1. dit: *Ecce dedi vobis omnem herbam afferentem semen super terram, & vniuersa ligna quæ habent in semetipsis sementem generis sui, vt sint vobis in escam.* C'est à dire: Ie vous ay donné toute herbe

apportant semence sur la terre, & tout bois qui fructifie, afin de vous nourrir. Si Dieu leur eust fait le foye & l'estomach froid, & leur eust octroyé peu de chaleur, il est certain qu'ils n'eussent peu cuire la viande, ny se conseruer neuf cens & trente ans au monde. Il luy fortifia premierement le cœur, & luy donna vne faculté d'ire, propre pour estre Roy & Seigneur, & pour commander à tout le monde: & luy dit, *Subiicite terram, & dominamini piscibus maris, & volatilibus cæli, & vniuersis animantibus quæ mouentur super terram.* Gen. 1. Et s'il ne luy eust donné beaucoup de chaleur, il n'eust eu pouuoir ny authorité pour auoir empire, commandement, gloire, majesté & honneur. On ne sçauroit dire le grand tort que l'ire trop lasche & foible fait au Prince: car pour cette seule cause ses subiets ne le craignent, ne le reuerent, & ne luy veulẽt obeir. Apres auoir fortifié l'ire & la cõcupiscence, (donnant aux membres que nous auons dit tant de chaleur) il passa à la faculté de la raison, & luy fit vn cerueau en tel

poinct froid & humide, & d'vne substance tant delicate, que l'ame peust, par le moyen d'iceluy discourir & philosopher, & se seruir de la science infuse. Car nous auons desia dit & prouué ailleurs, que Dieu pour donner quelque science supernaturelle aux hommes leur dispose premierement l'esprit, & les rend capables (par dispositions naturelles, données de sa main) de la receuoir. Et ainsi le porte la sainte Escriture, *Et cor dedit illis excogitandi, & disciplina intellectus replevit illos.* Et estant en apres la faculté de l'ire & de la concupiscence, tant puissante, à raison de la grande chaleur: & la raisonnable, tant lasche & imbecile pour resister, Dieu pourueut l'homme d'vne qualité supernaturelle (que les Theologiens appellent Iustice originelle) par laquelle fussent reprimées les forces de la partie inferieure: & la partie raisonnable demeurast superieure, & l'homme enclin à la vertu. Mais apres que nos premiers parens eurent peché, ils perdirent cette qua-

té, & demeura la faculté de l'ire & de la concupiscence en son naturel, par dessus la raison, (pour la force des trois membres que nous auons dit) & l'homme, *Pronus ab adolescentia sua ad malum* : C'est à dire, enclin à mal dés son adolescence. Adam fut crée en l'aage d'adolescence, laquelle selon les Medecins, est la plus temperée de toutes : & depuis cet aage il fut enclin à mal, sinon en ce peu de temps qu'il fut en grace, & auec iustice originelle. *Galien au 6. liu. de la conseruation de santé*

De cette doctrine s'infere en bonne Philosophie naturelle, que si l'hõme doit faire quelque acte de vertu (en cõtradiction de la chair) il est impossible que ce soit sans l'aide exterieure de quelque grace speciale, pource que les qualitez desquelles œuure la puissance inferieure, sont de plus grande efficace. I'ay dit auec contradiction de la chair, pource que se trouuent plusieurs vertus en l'homme qui viennent de la lascheté & debilité de l'ire & de la concupiscence, comme la chasteté en l'homme froid:

mais cela eſt pluſtoſt vne impuiſſance que vertu. Parquoy, ſans quel'Egliſe Catholique nous enſeigne, que hormis l'aide particuliere de Dieu, nous ne pouuons vaincre noſtre naturel, la Philoſophie naturelle nous le monſtre : qui eſt, que la grace conforte noſtre volonté. Galien a voulu dire depuis, que l'homme temperé ſurpaſſe en vertu tous les autres qui ont eſté faits de cette bonne temperature, pource qu'elle eſt moins irritée par la partie inferieure. La cinquieſme proprieté que tiennent ceux de cette temperature eſt, qu'ils viuent longuement, pource qu'ils ſont fort puiſſans pour reſiſter aux cauſes qui font les hommes malades. Et c'eſt ce que le Pſal. 89. Proph. Royal David a voulu dire, *Dies annorum noſtrorum in ipſis ſeptuaginta anni, ſi autem in potentioribus octoginta anni, & amplius eorum labor & dolor.* Les hommes viuent iuſques à ſoixante & dix ans : & ſi les plus robuſtes viuent quatre vingts ans, & qu'ils paſſent cet aage, ils viuent en mourant. Il appelle puiſſans ceux qui ſont

de cette temperature, pource qu'ils resistent mieux que tous, aux choses qui abbregent la vie. Galien escrit le dernier signe, & dit : Que les tres-prudens sont de grande memoire pour les choses passées, de grande imagination pour preuoir ce qui est à venir, & de grand entendement pour sçauoir la verité en toutes choses. Ils ne sont point malicieux, cauteleux, ou trompeurs: ce qui vient du téperament. Il est certain, que nature n'a pas fait vn tel esprit pour estudier le Latin, la Dialectique, la Philosophie, la Medecine, la Theologie, ny les loix; car posé le cas qu'il peust aisément apprendre toutes sciences, nulle d'icelles ne peut emplir toute sa capacité. L'office de Roy seulement luy est propre & conuenable, & se doit employer seulement à regir & gouuerner. Cela s'entendra facilement en discourant toutes les proprietez & signes que nous auons dit, des hommes temperez, considerant comme chacun est conuenable au Sceptre Royal, & combien elle est imperti-

Au 1. li. des temperamens, ch. 9.

nente à toutes les autres sciences & arts. Quand le Roy est beau & gracieux, c'est vne des choses qui conuie le plus les subiects à le cherir & aimer. Car Platon dit que la beauté & bonne proportiõ est l'obiect de l'amour: mais si le Roy est laid & mal proportionné, il est impossible que les subiects luy portent affection, & sont fascheż qu'vn homme imparfait, & despourueu des biens de nature, les vienne regir & gouuerner. Il est aisé à entendre combien importe au Prince d'estre vertueux, & de bonnes mœurs: car il faut que celuy qui donne à ses subiects, regles, & loix de viure selon raison, en face tout autant: car les grands, moyens, & petits, se conforment à l'exemple du Roy, & sont tels que luy. Ioint que par ce moyen il authorisera d'auantage ses commandemens, & pourra à bon droict chastier ceux qui ne les obserueront. Estre parfaict en toutes les puissances qui gouuernent l'homme, generatiue, ou de l'entendrer, de la nourriture, de l'ire & de la

raison, est plus conuenable au Roy, qu'à nul autre ouurier: car comme dit Platon, en la Republique bien ordonnée, il seroit besoin qu'il y eust des brasseurs de mariages, qui sceussent, par art, cognoistre les qualitez des personnes qui se marieroient, pour donner à chacun la femme qui seroit conuenable, & à chacune femme aussi vn mary determiné. Et par ce moyen seroit tousiours bonne la principale fin du mariage: car nous voyons par experience, qu'vne femme ne peut concepuoir auec le premier mary, & se mariant à vne autre, incontinent elle peut engendrer: nous voyons aussi plusieurs hommes qui n'ont point d'enfãs de la premiere femme, lesquels se remarians en ont incontinent sans differer. Platon dit que cet art seroit principalement conuenable és mariages des Roys: car comme ainsi soit qu'il importe à la paix & tranquilité d'vn Royaume, que le Prince ait enfans legitimes, qui succedent à la Couronne, il pourroit aduenir que le Roy se ma-

riant à l'aduenture rencontrast vne femme sterile, de laquelle il fust empeschéé toute sa vie, sans esperance de lignée : lequel mourant sans heritiers, engendre guerres ciuiles entre les Princes pour venir à la Couronne. Mais Hippocrate dit, que cet art est necessaire aux hommes intemperez, & non à ceux qui sont douez du temperament parfait que nous auons dit & depeint. Ceux-là n'ont besoin de faire election de femmes, ny chercher celle qui leur sera correspondante en proportion : car Galien dit qu'ils auront incontinent lignée, quelque femme qu'ils prennent. Mais cela s'entend, pourueu que la femme soit saine, & de l'aage de faire enfant selon l'ordre de nature. Ainsi la fecondité est meilleure au Roy qu'en aucun autre, pour les raisons que nous auons dit. Si la puissance nutritiue, ou de nourriture est goulüe, Galien dit que cela vient de ce que le foye & l'estomach n'ont la temperature qui conuient à ses œuures : au moyen de quoy les hommes

Au li. 1. de la nature humaine, tom. 1.

Au 5. des Aph. tom. 62.

Au l. de la cõseruation de la santé.

se font luxurieux, malades, & de courte vie. Mais si ces membres sont temperez, comme il faut, le mesme Galien dit qu'ils n'appetent pas de manger & boire plus qu'il est necessaire, pour substanter la vie: laquelle proprieté est tant importante au Roy, que Dieu tient pour bien heureuse la terre qui trouue vn tel Prince, *Beata terra cuius Rex nobilis est, & cuius Principes vescuntur in tempore suo ad reficiendum, & non ad luxuriam.* Galien dit que si la faculté de l'ire est forte ou debile, c'est signe que le cœur est mal composé, & n'a la temperature que la perfection de ses œuures requiert: desquels deux extremes le Roy doit estre priué, plus qu'aucun autre: car de ioindre la colere & l'ire auec le grand pouuoir, n'est chose conuenable aux subiets. Aussi ne conuient au Roy d'auoir la faculté de l'ire trop foible, car s'il passe legerement les choses mal faites, & les attentats en son Royaume, il ne sera point redouté ny respecté de ses subiets: dõt aduiennent souuentefois grands desordres en

En l'Eccl. ch. 10.

Aul. de l'anime. c. 9. & 36. & aut. l. de la conseruation de la santé.

la Republique, ausquels il est mal aisé de pouruoir. Mais si l'homme est temperé, il se fasche auec grande raison, & s'appaise quand il est besoin: proprieté qui est autant necessaire au Roy, que toutes les autres que nous auons dit. On peut clairement prouuer combien il peut importer que la faculté raisonnable (l'imagination, la memoire, & l'entendement) soit parfaite en vn Roy plus qu'en nul autre: car il semble que toutes les autres sciences & arts se peuuent pratiquer & mettre en œuure par les forces de l'esprit humain; mais pour gouuerner vn Royaume, & pour le tenir en paix & concorde, non seulement est besoin que le Roy ait vne prudence naturelle à ce faire, mais il faut que Dieu par sa grace luy assiste, & luy aide à gouuerner, & ainsi le cote la saincte Escriture, disant, *Cor Regis in manu Domini:* Le cœur du Roy est en la main de Dieu. De viure aussi plusieurs années, & estre touſiours sain, est plus conuenable à vn bon Roy, qu'à autre quelconque: car

Aux Pro. 11.

cat l'industrie & trauail d'iceluy est vniuersel pour tous: & s'il n'est sain pour le pouuoir supporter, la Republique demeure perduë. Cette doctrine que nous auons traictée, se confirmeroit clairement, si nous trouuions par Histoire veritable, qu'en quelque temps se fust esleu quelque homme fameux pour Roy, auquel se fussent trouuées toutes les marques & conditions que nous auons dit. Il est vray qu'elle n'a faute d'argumens pour estre prouuée. Il est dit en la saincte Escriture que Dieu estant faſché contre Saül (pour auoir sauué la vie à Malec) commanda à Samuel d'aller à Belem, & oindre le Roy d'Israël vn fils d'Yssay, de huict qu'il auoit. Et pensant le sainct personnage que Dieu se contenteroit d'Eliab, pource qu'il estoit de grande stature, il luy demanda ainsi, *Num coram domino est christus eius?* A laquelle demande fut respondu en cette maniere, *Ne respicias vultum eius, nec altitudinem staturæ eius, quoniam abieci eum: nec enim intuitum hominis ego iudico: homo*

Au 1. des Rois 16.

enim videt ea que parent, dominus autem intuetur cor. C'eſt à dire, Ne regarde, Samuel, à la ſtature d'Eliab, qui qui eſt grande : ie l'ay deprimée en Saül. Vous iugez les hommes par les ſignes exterieurs, mais ie regarde au iugement & à la prudence, par laquelle ſe doit gouuerner mon peuple. Samuel informé auec crainte de cette eſlection paſſa outre, pour executer le commandement de Dieu, luy demandant touſiours l'vn apres l'autre, lequel il vouloit eſtre oingt pour Roy: cõme nul ne luy fuſt agreable, il dit à Yſay, As tu point d'auanture plus d'enfans que ceux qui ſont icy preſens? Il reſpondit qu'il en auoit encore vn qui gardoit le beſtial aux champs : Mais qu'il eſtoit petit de corps, & qu'il pẽſoit bien qu'il ne fuſt propre pour le Sceptre Royal. Mais Samuel eſtant deſia aduerty que la grande ſtature n'eſtoit pas bon ſigne, fit venir cettuy-là. Et eſt choſe fort notable, deuant que l'Eſcriture recite comme il fut oingt Roy, il eſt en icelle, *Erat autem rufus & pulcher aſpectu,*

Au 1. des Rois ch. 16.

decoraque facie, surge & unge eum, ipse est enim. C'est à dire, Il estoit blond & beau de visage: leue toy, Samuel & l'oingts pour Roy: car il est celuy que ie demande: De maniere que Dauid auoit les deux premiers signes desquels nous auons parlé: il estoit blond, bien fait, & moyen de corps: il estoit vertueux & de bonnes mœurs (qui est la troisiesme marque d'vn Roy) car Dieu dit de luy, *Inueni virum iuxta cor meum*, I'ay trouué vn homme selon mon cœur. Car combien qu'il pechast beaucoup de fois, il ne perdoit pas pourtant le nom & habit de vertueux; non plus que celuy qui est mauuais par habit & nature, encores qu'il face quelque chose de bon, ne perd pourtant le nom de mauuais & vicieux. Il semble qu'on puisse prouuer qu'il a vescu sain toute sa vie: car il n'est fait mention en l'histoire que d'vne seule maladie, qui estoit vne disposition naturelle de ceux qui viuent long temps, car s'estant en luy resolue & cõformée la chaleur naturelle, il ne pouuoit s'eschauffer dedãs

1. Reg. c. 13.

Au 5. de Reg. ch. 1.

le lict : au moyen de quoy, on approchoit de luy vne belle Damoiselle pour le tenir chaud. Et ainsi il vesquit tant d'années que le texte dit, *Et mortuus est in senectute bona plenus dierum & diuitiis & gloria.* C'est à dire, Dauid est mort vieil, plein de iours, de richesse & de gloire : apres auoir souffert tant de trauaux en la guerre, & fait si grande penitence de ses pechez. Il a vescu long temps, pource qu'il estoit bien temperé & composé pour resister aux causes, qui sont les maladies, & qui accourcissent la vie de l'homme. Saül nota bien la grande prudence & sçauoir d'iceluy, quand il dit : Seigneur, ie cognoy vn grand Musicien fils d'Ysay natif de Belem, courageux pour combattre, prudent en ses raisons, & beau de visage. Par lesquelles marques susdites, il est certain que Dauid estoit homme temperé, & que à telles gens est deu le Sceptre Royal : car leur esprit est le meilleur que nature puisse faire. Mais contre cette doctrine se presente vne difficulté fort grande, qui

Au 1. des Par. ch. 29.

Au 1. des Rois chap. 16

est, Pourquoy Dieu cognoissant tous les esprits & habilitez d'Israël, & sçachant que les hommes temperez ont la prudence & le sçauoir requis à l'office de Roy, en la premiere eslection, il ne trouua vn homme tel: car le texte dit que Saül estoit si grand, qu'il surpassoit des espaules tout le peuple d'Israël. Et ce signe (non seulement en Philosophie naturelle) est vn mauuais signe pour l'esprit, mais aussi nous voyons que Dieu mesme, comme nous auons prouué, reprint Samuel, de ce qu'incité par la grande stature d'Eliab il le vouloit oindre Roy. Mais ce doute declare estre vray ce que dit Galien, que hors de Grece ne se trouue vn homme temperé, puis qu'en vn peuple si grand qu'Israël, Dieu n'en trouua vn pour estre esleu Roy: n'estoit qu'il fut besoin attendre que Dauid fust grand, pendant lequel temps il esleut Saül. Car le texte dit qu'il estoit le meilleur de tout Israël: & de fait, il deuoit auoir plus de bonté que de science: ce qui ne suffit pas

Au 1. des Roys c. 9.

Ps. 118. pour regir & gouuerner: *Bonitatem & disciplinam & scientiam doce me*, disoit le Prophete Royal Dauid, voyant qu'il ne sert que le Roy soit bon ou vertueux, s'il n'a par mesme moyen la sageſſe. Par cet exemple il semble que nous ayons ſuffiſamment confirmé noſtre opinion: mais en Iſraël naſquit pareillement vn Roy, duquel a eſté dit, *Vbi eſt qui natus eſt Rex Iudæorum?* Et ſi nous prouuions qu'il fut blond, bien proportionné, moyen de corps, vertueux, ſain, & de grande prudence & ſçauoir, cela ne nuiroit point à noſtre doctrine. Les Euangeliſtes ne ſe ſont point amuſez à dire la compoſition de Chriſt noſtre Redempteur: pource que cela ne ſeruoit pas à la maniere qu'ils vouloient traiter: mais c'eſt vne choſe aiſée à entendre, ſuppoſé que d'eſtre proprement temperé eſt toute la perfection que l'homme ſçauroit auoir. Et veu que le ſainct Eſprit le compoſa & le forma, il eſt certain que la cauſe materielle dont il le forma, ny l'intemperature de Nazareth ne peu-

Mat. c. 2

rent luy resister ny le faire errer en ses œuures, comme les autres agens naturels : ains il a fait ce qu'il a voulu, car il n'a eu faute de pouuoir, de sçauoir, & de volonté, pour faire vn homme tres-parfait & sans aucune faute. Ioint que sa venuë (comme luy mesme le dit) a esté pour endurer beaucoup de peines pour l'homme, & pour luy enseigner la verité. Or auons nous prouué ailleurs, que cette temperature est le meilleur instrument de nature pour ces deux choses. Et ainsi ie tiens pour vray ce que P. Lentulus Proconsul escriuoit au Senat Romain, de Hierusalem, en cette maniere. *De nostre temps est apparu vn homme qui est viuant à cette heure, de grande vertu, appellé Iesus-Christ, que le peuple appelle vray Prophete, & duquel les Disciples disent qu'il est fils de Dieu. Il ressuscite les morts, il guerit les malades : il est homme de moyenne stature, & droit, beau de visage, auquel se voit vne telle reuerence imprimée, que ceux qui le regardent sont induits à l'aimer & craindre : Il a les cheueux de cou-*

En S. Iean ch. 18. S. Mat. c. 20.

Lettres de P. Lentulus Proconsul touchãt Iesus-Christ.

leur d'auelaine bien meure : iusques aux aureilles ils sont vnis & d'vne mesme sorte, mais depuis les aureilles iusques aux espaules ils sont de couleur de cire, & pour cette cause ils reluisent dauantage. Au milieu du front & en la teste, il est ny plus ny moins que les Nazareens : il a le front vny & fort serain : le visage sans aucune ride ny tache, accompagné d'vne couleur moderée. On ne sçauroit trouuer à redire ny à son nez ny à sa bouche : il a la barbe espaisse à la semblance des cheueux, non large, mais fenduë par le milieu : il a vn regard fort graue : il a les yeux clairs & esclatans : il estonne quand il reprend & quand il admonneste ; il est gracieux, il se fait aymer : il est ioyeux auec grauité : iamais on ne le vid rire, mais bien l'a-on veu pleurer : il a les mains & les bras graticux à voir : en compaguie il contente fort : mais il ne s'y trouue gueres, & quand il s'y trouue, il est fort modeste : en sa representation, il est le plus bel homme que l'on sçauroit imaginer. Et en ce recit sont contenus trois ou quatre signes de l'homme temperé:

le premier est la cheuelure & la barbe blonde tirant sur la couleur d'anelaine, qui est vn iaune bruslé, de laquelle couleur Dieu vouloit que fust la beste que l'on deuoit sacrifier, pour la figure de Christ. Et quand il entra au Ciel, en triomphe & maiesté telle qu'il appartenoit à vn tel Prince, aucuns Anges dirent qu'ils ne sçauoient rien de son incarnation, *Quis est iste qui venit de Edom tinctis vestibus de Bosra?* Qui est celuy là qui vient de la terre rouge, ayant les accoustremens teints de la mesme couleur? ce qu'ils disoient à cause de sa cheuelure & barbe qu'il auoit rousse, & à cause du sang, dont il estoit marqué. L'Escriture recite aussi qu'il estoit le plus bel homme que l'on vit onc: qui est le second signe que doiuent auoir les hommes temperez: & ainsi estoit prognostiqué en la saincte Escriture, pour signal afin de le cognoistre, *Speciosus forma præ filiis hominum.* Et en vn autre passage l'Escriture porte, *Pulchriores sunt oculi eius vino, & dentes eius lacte candidiores.* Il

En Esa. chap. 63

Ps. 44

En Gen. chap. 49

est beau entre les fils des hommes: ses yeux sont plus beaux que le vin, & ses dents plus blanches que le laict: Laquelle beauté & bonne composition du corps importoit beaucoup, à ce que tous luy fussent affectionnez, n'ayant en soy chose qu'on peust abhorrer. Et ainsi l'Escriture dit que chacun l'aymoit & luy portoit grande affection. Elle declare aussi qu'il estoit de corps moyen: non pas pource que le sainct Esprit eust faute de matiere pour le faire plus grand, s'il eust voulu, mais nous auons prouué ailleurs de l'opinion de Platon & d'Aristote, que chargeant l'ame raisonnable de beaucoup d'os & de chair, cela fait grand tort à l'esprit. L'Escriture certifie pareillement en luy, le troisiesme signe, qui est d'estre vertueux & de bonnes mœurs. Les Iuifs n'ont peu prouuer le contraire, auec leurs faux tesmoignages, & ne luy ont peu respondre, quand il les a interrogez, *Quis vestrum arguet me de peccato?* Qui est celuy d'entre vous qui me re-
Au 8. prendra de peché? Et Iosephe, pour la

fidelité qu'il deuoit à ſon hiſtoire, affirme de luy, qu'il ſembloit auoir vne autre plus grande nature que l'homme, veu la bonté & ſçauoir d'iceluy. Il n'y a que la longue vie, qui ne ſe peut pas verifier, de Chriſt noſtre Redempteur, pource qu'il fut crucifié tant ieune: & de fait ſi on l'euſt laiſſé viure (& que luy meſme l'euſt permis) le cours naturel, il euſt veſcu plus de quatre vingts ans. Car celuy qui a peu demeurer quarante iours & quarante nuicts en vn deſert, ſans boire & manger, ſe defendroit & preſerueroit mieux des autres choſes plus legeres qui le pourroient alterer & offenſer: combien que ce faict ſoit reputé pour miracle & choſe qui naturellement ne peut aduenir. Ces deux exemples des Roys que nous auons amenez ſuffiſoient pour donner à entendre que le Sceptre Royal eſt deu aux hõmes temperez, & que ceux là ont l'eſprit & prudence que cet office là requiert. Mais il y a vn autre hõme fait par les propres mains de Dieu, pour eſtre Roy & Seigneur de tou-

l. de l'ãtiquité. chã. 9.

tes les choſes creées. Il l'a fait pareillement roux & blond, bien proportionné, vertueux, ſain, de grande vie, & tres-prudent; & ne ſera pas mal fait de le prouuer. Platon tient pour choſe impoſſible que Dieu ny la nature puiſſent faire vn homme temperé, en pays de mauuaiſe temperature: & ainſi il dit, que Dieu pour faire le premier homme fort ſage & temperé, trouua vn lieu où la chaleur de l'air n'excedaſt la froideur, ny l'humidité la ſiccité. Et la ſaincte Eſcriture (où il a trouué cette ſentence) ne dit pas que Dieu crea Adam dedans le Paradis terreſtre, (qui eſtoit le lieu fort temperé qu'il dit) mais que depuis qu'il fut formé, il le mit là. *Tulit ergo dominus Deus hominem, & poſuit eum in paradiſum voluptatis, vt operaretur, & cuſtodiret illum.* Dieu donc enleua l'hõme, & le mit au paradis de volupté, afin qu'il fiſt ſon œuure, & qu'il le gardaſt. Car eſtant le pouuoir de Dieu infiny, & ſon ſçauoir ſans meſure, & en volonté de luy donner toute la perfection naturelle qui peut eſtre au

Gen. c. 2

genre humain, il est à croire que le morceau de terre, duquel il le forma, l'intemperature du champ de Damas (où il fut crée) ne l'ont peu empescher de le faire temperé. L'opinion de Platon, d'Aristote, & de Galien a lieu és œuures de nature: & bien que l'on habite és pays intemperez, il aduient neantmoins aucunefois d'engendrer vn homme temperé. Mais il est manifeste que Adam auoit la cheuelure & la barbe rousse, qui est le premier signe de l'homme temperé; car eu esgard à cette marque tant notable, on luy imposa ce nom, *Adam*, lequel signifie, comme sainct Hierome l'interprete, *Homo rufus*, Homme rousseau ou blond. On ne sçauroit nier non plus qu'il n'ait esté bien fait & bien proportionné: car quand Dieu eut acheué de le creer, le texte dit, *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erãt valde bona.* Par cõsequent il est certain qu'il ne sortit laid de la main de Dieu, ny mal basty: car, *Dei perfecta sunt opera.* Et le texte dit des arbres, qu'ils estoiẽt fort beaux à voir. A plus

Gen. c. 1.

Deut. chap. 32

forte raiſon l'eſtoit Adam, que Dieu auoit fait pour vne principale fin, & pour eſtre Seigneur & Preſident du monde. On peut recueillir qu'il fut ſage, vertueux, & de bonnes mœurs (qui eſt la troiſieſme & ſixieſme marque) par ces paroles, *Faciamus hominem ad imaginem & ſimilitudinem noſtram.* Car ſuiuant les anciens Philoſophes, le fondement en quoy git la ſemblance qu'a l'hõme auec Dieu, eſt la vertu & ſcience. Et pour cette cauſe Platon dit que l'vn des plus grands contentemens que Dieu reçoiue au Ciel, eſt d'oüir, loüer & agrandir en la terre l'hõme ſage & vertueux: car vn tel hõme eſt le vray pourtrait de luy. Au cõtraire, il ſe faſche, ſi les ignorans & vicieux ſont eſtimez & honorez. Ce qui eſt pour la grande diſſimilitude qui ſe trouue entre Dieu & eux. Il n'eſt pas difficile à prouuer qu'il a veſcu ſain & fort long temps (qui eſt le quatrieſme & cinquieſme ſigne) puis qu'il a veſcu neuf cens & trente ans accõplis. Et ainſi ie peux cõclure que l'hõme qui ſera rouſſeau, bien fait, de

Gen. 1. 33.

Gale. de curand. anim. mor.

Au liu. des loix.

moyenne ſtature, vertueux, ſain, & de longue vie, ſera par conſequent de grande prudence, & aura vn eſprit propre & conuenable au Sceptre Royal. Nous auons par meſme moyen deſcouuert comme ſe peut ioindre & aſſembler vn grand entendement, auec vne grande imagination & memoire, bien qu'il y ait vn autre moyen ſans que l'homme ſoit temperé. Mais nature en fait ſi peu de cette maniere, qu'il ne s'en eſt iamais trouué que deux, de tous les eſprits que i'ay peu examiner. Il eſt facile à entendre comme ſe peut faire qu'vn grand entendement s'aſſemble auec vne grande imagination & memoire, n'eſtant l'homme temperé, ſuppoſant l'opinion d'aucuns Medecins, qui affirment que l'imagination reſide en la partie de deuant du cerueau; la memoire en la partie de derriere; & l'entendement en celle du milieu: on peut dire le meſme en noſtre imagination: mais c'eſt grand cas qu'eſtant le cerueau non plus gros qu'vn grain de poyure quand nature le forme, il fa-

ce neatnmoins vn ventricule & lieu de semence fort chaude, vn autre de fort humide, le troisiesme du milieu de fort seiche: mais en fin, ce n'est pas vne chose impossible.

Comme les peres doiuent engendrer enfans sages & d'esprit tel que requierent les lettres: en quoy se trouuent choses notables.

Chap. XV.

C'Est vne chose digne de grande merueille, qu'estant la nature telle que nous sçauons tous, prudente, accorte, de grand artifice, sçauoir & pouuoir, si elle se trompe tant à faire l'homme, de maniere que pour vn qu'elle fait sage & prudent, elle en crée vne infinité qui sont despourueus d'esprit: de quoy cherchant la raison & causes naturelles, i'ay trouué que les peres ne viennent à l'acte de la generation par le moyen & ordre que nature a estably, & ne sçauent les conditions qui se doiuent garder,

ce neatnmoins vn ventricule & lieu de semence fort chaude, vn autre de fort humide, le troisiesme du milieu de fort seiche: mais en fin, ce n'est pas vne chose impossible.

Comme les peres doiuent engendrer enfans sages & d'esprit tel que requierent les lettres: en quoy se trouuent choses notables.

Chap. XV.

C'Est vne chose digne de grande merueille, qu'estant la nature telle que nous sçauons tous, prudente, accorte, de grand artifice, sçauoir & pouuoir, si elle se trompe tant à faire l'homme, de maniere que pour vn qu'elle fait sage & prudent, elle en crée vne infinité qui sont despourueus d'esprit: de quoy cherchant la raison & causes naturelles, i'ay trouué que les peres ne viennent à l'acte de la generation par le moyen & ordre que nature a estably, & ne sçauent les conditions qui se doiuent garder,

afin que leurs enfans soient prudens & sages. Car par la mesme raison, qu'en quelque region que ce soit, temperée ou non temperée, naistra vn homme fort ingenieux, en sortiront autres cent mille, si on garde tousiours ce mesme ordre de causes. Si nous pouuions remedier à cela par art, nous aurions fait à la Republique le plus grãd bien qu'on sçauroit faire. Mais la difficulté de cette maniere est, qu'elle ne se peut traitter par termes tant honnestes que requiert la honte naturelle que les hommes ont: & par mesme raison que nous laissons de dire & noter quelque diligence ou contemplation necessaire, il est certain que tout s'en va perdu: de maniere que l'opinion de plusieurs graues Philosophes est que les hommes sages engendrent ordinairement les enfans fort ignorãts: pource qu'en l'acte charnel ils se gardent par honnesteté, d'aucunes diligences qui sont requises, afin que l'enfant tire la sagesse du pere. Aucuns anciens Philosophes ont voulu trouuer la raison naturelle,

pourquoy les yeux ſont naturellement honteux quand on leur met deuant les inſtrumens de la generation: & pourquoy l'ouye eſt offenſée quand elle en entẽd parler, eſtans eſmerueillez de voir que nature ait fait ſes parties auec vn tel ſoucy & diligence, & pour vne fin de telle importance, comme de faire le genre humain immortel: & neãtmoins que l'hõme plus eſt ſage & prudent, plus eſt honteux & eſmeu quand il les regarde, ou qu'il les entend nommer. Ariſtote dit que la honte & l'honneſteté eſt propre paſſion de l'entendement, de maniere que quiconque ne s'offencera par le nom & acte de la generation, eſt certainemẽt deſpourueu de cette puiſſance; comme nous dirions, que celuy n'auroit pas le toucher, lequel ayant mis la main au feu, ne ſe bruſleroit. Par ce moyen Caton l'ancien deſcouurit que Manilius, hõme illuſtre, eſtoit deſpourueu d'entendement, pource qu'on l'aduertit qu'il baiſoit ſa femme en la preſence d'vne ſienne fille qu'il auoit. Et pour

Au 3. li. de l'ame, & au 4. des topi.

cette raison il le priua du Senat, & ne peut tant faire qu'il fust admis au nombre des Senateurs. De cette cõtemplation Aristote a fait vn probleme, demandant, Pourquoy les hommes qui veulent exercer l'acte Venerien ont honte de le confesser, & quand ils ont enuie de viure, ou de manger, ou de faire quelque autre chose, ils ne se soucient point de le dire. A quoy il respond & dit, Qu'il y a vn appetit de beaucoup de choses qui sont necessaires à la vie de l'homme, desquelles aucunes sont de si grande importance, que s'il ne les mettoit en execution, elles le feroient mourir. Mais l'appetit de l'acte Venerien, est plustost indice d'abondance que de faute. Mais certainement le probleme est faux, & la responce aussi: car non seulement l'homme a honte de manifester le desir qu'il a d'auoir affaire à la femme, mais aussi de boire, de manger, & de dormir. Et s'il a enuie de ietter dehors quelque excrement, il ne l'ose dire, ny faire, si ce n'est auec peine & honte: &

En la 4. sect. prob. 28.

auec ce, il va au lieu le plus secret, afin que personne ne le voye. Nous voyons mesme des hommes tant honteux, qu'ayant grande enuie de pisser, ils ne le peuuent faire si quelqu'vn les regarde : & si on les laisse seuls, ils peuuent pisser incontinent, & à leur aise : ce qui est l'appetit de ietter ce qui est superflu au corps : de maniere que si on ne le faisoit, l'homme viendroit à mourir, & beaucoup plustost qu'il ne feroit pas s'il ne mangeoit ny ne beuuoit. Et si aucun le dit, ou fait en presence d'vn autre, Hippocrate dit, qu'il n'est pas en son libre iugement. Galien dit, que la semence a telle proportion & conuenance auec les vases spermatics, que l'vrine auec la vessie : car comme la quantité de l'vrine incite la vessie à la chasser de là, la quantité de la semence moleste aussi les vases spermatics. Et quant à ce qu'Aristote pense que l'homme & la femme ne deuiennent malades, & ne meurent à cause de la retention de la semence, c'est outre l'opinion de tous les Me-

An 6. des lieux affectez chap. 6.

decins, principalemẽt de Galien, qui dit & afferme, que maintes femmes demeurant ieunes & vefues ſont veuës à perdre le ſens & le mouuemẽt, le pouls, & la reſpiration, & ſur ces entrefaites, la vie. Le meſme Ariſtote allegue pluſieurs maladies que les hommes continents ſouffrent, pour la meſme raiſon La vraye reſponſe au probleme ne ſe peut donner en Philoſophie naturelle: car elle n'eſt de ſa iuriſdiction, & pourtant eſt beſoin paſſer à autre ſcience ſuperieure, que l'on appelle Metaphiſique, en laquelle Ariſtote dit, que l'ame raiſonnable eſt la plus baſſe de toutes les intelligences: & pource qu'elle eſt procedée de la nature des Anges, elle eſt faſchée de ſe voir miſe au corps, le quel a communauté auec les beſtes brutes. Et ainſi la ſaincte Eſcriture note, comme choſe contenãt myſteres, que le premier homme eſtant nud, n'auoit point de honte: mais que ſe voyant ainſi il ſe couurit, cognoiſſant que par ſa faute il auoit perdu l'immortalité, & que ſon corps eſtoit

Au 6. l. des lieux affectez, c. 6.

Aul. 12 de la Metaph.

subiect à alteration, & corruption, & qu'on luy auoit baillé ces instrumens & parties, afin que necessairement il mouruſt, & laiſſaſt vn autre en ſa place: & que pour conſeruer ce peu de temps qu'il auoit à viure, il luy eſtoit neceſſaire de boire & de manger, & de ietter hors de ſi mauuais excremẽs. Et s'eſt augmẽtée en luy la honte, voyant que les Anges, auſquels il touchoit, ſont immortels, & n'ont que faire de boire, de manger, ny de dormir, pour la cõſeruation de la vie, & n'ont inſtrumens pour s'engendrer les vns les autres, ains qu'ils ont eſté créez tous enſemble de nulle matiere, & ſans crainte de ſe corrõpre: de quoy ſont naturellement inſtruits les yeux & l'ouye. Parquoy l'ame raiſonnable s'en faſche, & a honte que luy viennent en memoire les choſes que l'on a donné à l'homme pour eſtre mortel & corruptible. Que cette ſoit la conuenable raiſon, il appert clairement, car Dieu pour contenter l'ame, apres le iugement vniuerſel, & pour luy donner entiere gloire, il doit faire

Notez vn indice de l'immortalité de l'ame.

que son corps ait les proprietez d'vn Ange, luy donnant subtilité, agilité, immortalité, & splendeur: à raison de quoy il n'aura besoin de mãger, ny de boire, comme les bestes brutes. Et estans au ciel de cette maniere, les ames n'auront honte de se voir en chair, comme maintenant ne l'ont Christ nostre Redempteur & sa mere: ains est vne gloire accidentale de voir cessé l'vsage des parties qui auoiẽt coustume d'offenser l'ouye & la veue. Ayant l'homme, en apres esgard à l'hõnesteté naturelle de l'ouye, il tasche d'euiter les termes durs & aspres de cette matiere, & va à l'entour par aucunes douces manieres de parler, là où il ne se peut excuser. L'honneste lecteur me pardonnera: car de reduire en art parfait la maniere qui se doit tenir, à ce que les hommes soient de bon esprit, c'est vne des choses dont la Republique a plus de besoin, attendu que par la mesme raison, naistront des hommes vertueux, bien faits, sains, & de longue vie. Il me semble propre de diuiser la

matiere de ce chapitre en quatre principales parties, pour esclaircir ce qui se doit dire, & afin que le lecteur ne se confonde. Premierement il faut monstrer les qualitez & le naturel temperament que l'homme & la femme doiuent auoir, afin de pouuoir engendrer: secondement il faut declarer quelle diligence doiuent employer les peres, à ce que les enfans soient masles, & non femelles: tiercement, comme ils viendront sages, & non ignorans; & puis comme on les doit nourrir, apres qu'ils sont nez, pour conseruer leur esprit. Or pour venir au premier poinct, nous auons desia dit de l'opinion de Platon, qu'en la Republique bien ordonnée deuroient estre des forgeurs de mariages, qui sceussent par art cognoistre les qualitez des personnes qui se marieroient pour bien accorder l'vne & l'autre partie. En laquelle matiere Hippocrate & Galien ont commencé à trauailler, & ont donné quelques regles pour cognoistre la femme qui est feconde, &

& celle qui ne peut enfanter, & quel homme est inhabile à engendrer, & quel est puissant pour ce faire. Mais de tout cela, ils n'ont dit gueres de chose, & n'en ont parlé auec telle distinction qu'il failloit, au moins au propos qui se presente: à raison de quoy sera besoin commencer l'art dés les principes, & luy donner vn bref ordre qu'il faut pour esclaircir de quels peres sortent enfans sages, & de quels ignorans & paresseux. A quoy faire, il est besoin sçauoir premierement vne certaine Philosophie particuliere, laquelle estant fort manifeste aux maistres de l'art, le vulgaire toutefois n'en a point de soucy, veu que tout ce qui se doit dire touchant le premier poinct, depend de sa cognoissance: c'est que l'homme (bien qu'il nous semble de composition que nous voyons) ne differe point de la femme, selon que dit Galien, d'autre chose que de ce qu'il a les membres genitaux hors du corps. Car si nous faisons anatomie d'vne femme nous trouuerõs qu'elle a au dedãs deux

Au liur. de la dissection de la matrice, & au 2. de la semence. c. 3.

coüillons, deux vaſes ſpermatiques, & le ventre de la meſme compoſition que le membre de l'homme, ſans qu'aucun lineament luy defaille. Ce qui eſt tant veritable, que ſi nature acheuant de forger vn hõme parfait, le vouloit conuertir en femme, il n'y auroit autre choſe à faire, que de remettre au dedans les inſtrumens de la generation: & ſi eſtant la femme faite elle vouloit la changer en hõme, elle n'auroit autre choſe à faire qu'à luy tirer les coüillons dehors. Cela eſt aduenu pluſieurs fois à la nature, eſtant la creature auſſi bien au corps comme dehors: de quoy les hiſtoires ſont plaines: mais aucuns ont penſé que c'eſtoit vne choſe fabuleuſe, veu que les Poëtes en ont fait leur profit, & toutesfois il eſt ainſi. Car nature a fouuẽt fait vne fille, qui a demeuré vn ou deux mois au ventre de ſa mere, & ſuruenant aux membres genitaux, abondance de chaleur (pour quelque occaſion) elle les fera ſortir dehors, & fera vn maſle. On cognoiſt apres appertenent qui ſont ceux auſquels

est aduenuo cette transmutation au ventre de leur mere, en certains mouuements qu'ils ont, qui ne sont propres ny conuenables aux hommes: Ils sont feminins, ils ont la voix delicate comme les femmes, & sont inclinez à faire les œuures de femmes, & tombent ordinairement au peché execrable. Au contraire nature a fait souuentefois vn masle, auec ses membres genitaux dehors, & suruenant vne froideur, elle les a fait retourner au dedans, & en a fait vne femelle. Ce qui se cognoit apres la naissance, en ce qu'vne telle fille a l'air d'vn garçon, tant en la parole qu'en tous ses mouuemens & œuures. Il semble que cela soit difficile à prouuer: mais considerant ce que plusieurs anciens Historiographes affirment, il est fort aisé de le croire. Or que les femmes se soient tournées en hommes, depuis la naissance, le vulgaire ne s'estonne de l'entendre: car outre ce qu'en racontent pour chose vraye plusieurs anciens, c'est vne chose qui est aduenuë en Espagne, depuis peu

d'années en ça, de maniere qu'il n'est besoin de debatre ny disputer ce que l'experience demonstre. D'auantage, il est aisé à entendre quelle est la raison & cause que les membres genitaux s'engendrent dedans ou dehors, & que vient à sortir vne fille & non vn garçon: sçachant que la chaleur dilate & esleue toutes choses, & la froideur les detient & resserre. Parquoy tous les Philosophes & Medecins s'accordent, si la semence est froide & humide, se fait vne fille, & non pas vn garçon; mais si elle est chaude & seiche, que s'engendrera vn garçon, & non pas vne fille: d'où s'infere clairement qu'il n'y a homme qui se puisse appeller froid, au respect de la femme: ny femme chaude, au respect de l'homme. Aristote dit, que la femme pour estre feconde, ou pour porter enfans, doit estre froide & humide: car si elle ne l'estoit il seroit impossible qu'elle eust du laict, pour substanter neuf mois la creature en son ventre, & deux ans apres qu'il est né: le tout se gasteroit & contommeroit. Tous

Galien au 3. l. de la semence, chap. 5.

En la 4. sect. pr. 2.

les Philosophes & Medecins disent qu'il y a telle conuenance entre la matrice de la femme & la semence de l'homme, que entre la terre & le froment, ou autre semence quelconque. Or voyons nous que si la terre n'est froide & humide, les laboureurs n'osent semer, pource que la semence ne prend ny germe: & entre les terres, celles là sont les plus fecondes & fertiles, qui ont plus de froideur & d'humidité: comme se voit par experience, és pays du Nort, Angleterre, Flandre & Allemaigne, l'abondance desquels en biens de la terre rend esmerueillez ceux qui n'en sçauent pas la cause: & en telles terres, ne se voit pas vne femme mariée, qui soit sterile, & qui ne porte des enfans, à cause de leur grande froideur & humidité. Mais combien que la femme doiue estre froide & humide, afin de conceuoir, elle pourroit neantmoins l'estre en tel excés, qu'elle gasteroit la semence, comme nous voyons que les bleds se perdent par les trop grandes pluyes, & qu'ils ne peuuent meurir,

Gal. aux Aphor. com. 62.

quand le temps est trop froid. Parquoy l'on peut entendre que ces deux qualitez doiuent estre moderées, autrement la fecondité se perd. Hippocrate tient pour feconde la femme de laquelle le ventre est temperé, de telle maniere que la chaleur n'excede la froideur, ny l'humidité la siccité; & ainsi dit-il que les femmes qui ont les ventres froids ne conçoiuent, ny celles qui les ont fort humides, fort chauds & secs. Et comme il est impossible que la femme puisse conceuoir, & moins encore estre femme, si elle & ses membres genitaux sont temperez, pource que si la semence de laquelle au commencement elle est formée estoit temperée les mébres genitaux sortiroient dehors, & en seroit fait vn garçon auec la barbe, & mesme plus parfait que nature sçache faire: aussi peu la matrice de la femme peut estre chaude en excés & domination, pource que si la semence de laquelle elle a esté engendrée eust eu cette temperature, elle fust sortie masle, & non femelle. Il est

Ant. des Aph. 61.

donc certain que la froideur & l'humidité sont les deux qualitez qui rendent la femme feconde: car la nature de l'hõme a besoin de beaucoup de nourriture, pour se pouuoir engẽdrer & conseruer. Et pour cette cause voyons nous que de toutes les femelles qui se trouuent entre les bruts animaux, il n'y en a pas vne qui ait menstrues cõme la femme. Parquoy estoit neccessaire la faire toute froide & humide, & en tel poinct ou degré qu'elle creast beaucoup de sang flegmatic, qui ne peust estre gasté ny consommé: i'ay dit sang flegmatic, pource qu'il est propre à la generation du laict, duquel Galien & Hippocrate disent que la creature se maintient tout le temps qu'elle demeure au vẽtre de la mere. Que si elle estoit temperée, elle engendreroit beaucoup de sang, mal propre à la generation du laict, qui se resoudroit du tout, (comme en l'homme temperé) & ainsi ne demeureroit chose aucune, pour maintenir la creature. Parquoy ie tiens pour impossible qu'aucune

En la 5. sect. pro. 52.

femme soit temperée : elles sont toutes froides & humides, si les Medecins & Philosophes ne me donnent la raison pourquoy la barbe ne vient à aucune femme, & qu'à toutes, estans en santé, leur viennent les menstrues; ou pourquoy, si la semence de laquelle la femme a esté faite, estoit temperée ou chaude, s'en est fait plustost vne fille qu'vn garçon : Mais aussi combien qu'elles soient toutes froides & humides, elles ne le sont pas toutes en pareil degré de froideur & humidité. Aucunes le sõt au premier, autres au second, & autres au troisiesme : toutes lesquelles peuvent deuenir grosses & enceintes, si l'homme correspond en la proportion de chaleur, que nous dirons cy apres. On ne trouuera pas vn Philosophe ny Medecin qui ait encores dit iusques à present, par quels signes on doit cognoistre ces trois degrez de froideur & humidité en la femme, & sçauoir laquelle est froide & humide, au premier, quelle au second, & quelle au troisiesme. Mais considerant les

effets que ces qualitez produisent aux femmes, nous pourrons le departir, par le moyen de la force & vigueur, & ainsi nous pourrons entendre le premier par l'esprit, & habilité de la femme ; l'autre par les mœurs & complexion ; le troisieme, par la grosse voix ou deliée : le quatriesme, par la chair, en abondance ou au contraire : le cinquiesme par la couleur : le sixiesme par le poil : le septiesme, par la beauté ou laideur. Quant au premier, il faut sçauoir, que encores qu'il soit vray (comme nous auons prouué en vn autre endroit) que l'esprit & habilité de la femme suit le temperament du cerueau, & non d'aucun autre membre : si est-il pourtant que la matrice & couillons d'icelle sont de telle force & vigueur, pour alterer ou changer tout le corps, que s'ils sont chauds & secs, ou froids & humides, ou de quelque autre temperature, Galien dit que les autres parties en tiennent, & sont de mesme. Mais tous les Medecins disent que de tous les membres, le

An 1. des Aph. com. 62.

Hip. au 6. de ep. p. 1. com. 2.

cerueau reçoit les alterations le plustost, combien qu'ils n'ayent raison sur laquelle ils puissent fonder vne telle conuenance. Il est vray, que par experience Galien prouue, que chastrant vne truye, incontinent elle s'adoucit & s'engraisse, & luy deuient la chair tẽdre & sauoureuse: mais si les coüillons luy demeurent, la chair en est dure à manger, comme la chair d'vn chien. Parquoy se peut entendre que la matiere & les coüillons sont de grande efficace, pour communiquer à toutes les autres parties du corps, leur temperament: principalemẽt au cerueau, pource qu'il est froid & humide, comme eux, & où par la semblance, le passage est fort aisé. Et si nous prenons garde que la froideur & humidité sont qualitez qui nuisent à la partie raisonnable, & que leurs contraires (la chaleur & siccité) la rendent parfaite, & l'augmentent, nous trouuerons que la femme qui monstrera vn grand esprit & habilité, sera froide & humide au premier degré, & si elle est fort bonne, c'est signe

Auic. l. de la semence, 15.

qu'elle l'eſt au troiſieſme degré, & ſi elle participe de ces deux extremes, c'eſt ſigne qu'elle l'eſt au ſecond degré; car de penſer que la femme puiſſe eſtre chaude & ſeiche, & auoir vn eſprit & habilité conuenable à ces deux qualitez, c'eſt vne fort grande erreur, car ſi la ſemẽce de laquelle elle a eſté formée ſe fuſt trouuée chaude & ſeiche par excés, il en fuſt prouenu vn garçon, & non pas vne fille: mais pour auoir eſté froide & humide, en a eſté faite vne fille, & non pas vn garçon. La verité de cette doctrine eſt claire & manifeſte, ſi l'on cõſidere l'eſprit de la premiere femme qui fut au monde: car quand Dieu l'eut faite de ſa propre main, parfaicte en ſon ſexe, il eſt certain neantmoins qu'elle ſçauoit beaucoup moins qu'Adam, & pour cette cauſe le Diable ſçachant cela, fut vers elle pour la tenter, & n'oſa venir à l'hõme cognoiſſant ſon grand eſprit & ſçauoir: & de dire que Dieu oſta tout le ſçauoir à Eue, qui luy defailloit pour eſgaler Adam à cauſe de ſon peché, perſonne ne le

peut affirmer, pource qu'elle n'auoit encor offencé. Il s'ensuit donc que la premiere femme n'auoit pas l'esprit si grand que Adam, pource que Dieu la fit froide & humide, qui est le temperament necessaire, pour estre feconde, & pour engendrer, & qui contredit neantmoins au sçauoir: car s'il l'eust faite temperée, comme Adam, elle se fust trouuée treſsage; mais elle n'eust peu enfanter, ny auoir ses fleurs, si n'eust esté par voye supernaturelle. Sainct Paul se fonde en cette nature, quand il dist, *Mulier in silentio discat, cum omni subiectione: docere autem mulieri non permitto, neque dominari in virum, sed esse in silentio.* C'est à dire, que la femme apprenne en silence, auec toute subiection: ie ne veux pas que la femme enseigne, ny qu'elle domine l'homme, mais qu'elle se taise, & qu'elle obeisse à son mary. Mais cela s'entend quand la femme n'a l'esprit, ny autre plus grande grace que sa disposition naturelle: car si elle a quelque don special, elle peut bien enseigner & parler. Nous

sçauons bien que comme le peuple d'Israël fut opprimé & assiegé par les Assyriens, Iudith femme tressage enuoya appeller les Sacrificateurs de Chabry & Charmy, & les tença, disant: Pourquoy souffre-on à Ozias de dire, que si dedans cinq iours ne luy vient du secours, le peuple d'Israël tombera à la misericorde des Assyriens? voyez vous pas que ces paroles prouoquent Dieu à ire, & non pas à misericorde? pourquoy est-ce que les hõmes limitent la bonté & clemence de Dieu? pourquoy limitent ils le iour auquel il les peut secourir & deliurer? Et acheuant de les reprendre de cette maniere, elle monstra comme ils deuoient appaiser son ire, & obtenir de luy ce qu'ils demandoient. Ebore aussi (femme nõ moins sage) enseigna au peuple d'Israëlle moyen de rendre graces à Dieu pour la grande victoire qu'il auoit euë de ses ennemis. Mais quand la femme demeure en dispositiõ naturelle, tout le genre de lettres & sçauoir est contraire à son esprit. Et pour cette cause l'Eglise Catholique

à iuſte cauſe defend à toute femme de preſcher, confeſſer, & enſeigner: pource que ſon ſexe n'admet aucune prudence ny diſcipline. On deſcouure auſſi par les mœurs & complexions de la femme en quel degré de froideur & humidité giſt ſon temperament: car ſi auec l'eſprit aigu, elle eſt au premier degré de froideur & humidité, eſtant vray ce que nous auons prouué ailleurs, que la mauuaiſe cõplexion tient touſiours à la bonne imagination: celle qui a ce poinct ou degré de froideur & humidité, note & reprend tout, & ne peut rien ſouffrir. Telles ſont de bonne compagnie, & ne s'eſtonnent de voir les hommes, & ne tiennent pour mal complexionné celuy qui leur dit quelque ſornette. Au contraire, quand la femme eſt de bonne complexion, quand elle ne ſe donne aucune peine, qu'elle rit à toute occaſion, qu'elle paſſe par tout, qu'elle dort fort bien, elle deſcouure le troiſieſme degré de froideur & humidité: car la grande moleſſe du cerueau & eſprit

est ordinairement accompagnée de peu de sçauoir. Celle qui participe des deux extremes, est froide & humide au second degré. Galien dit, que la voix forte & aspre est indice de grande chaleur & siccité: nous le prouuons aussi ailleurs de l'opinion d'Aristote: par où nous entẽdrons, que si la femme a la voix comme d'vn homme, elle est froide & humide au premier degré, & si elle l'a fort deliée & delicate, elle l'est autroisiesme. Et si elle participe des deux extremes, elle a vne naturelle voix de femme, & mesme est froide & chaude au second degré. Nous prouuerons incõtinent, quand nous parlerons des signes de l'hõme, combien depend la parole du temperament des coüillons. La femme fort charnuë demonstre aussi vne grande froideur & humidité: car les Medecins disent que l'embonpoint, & la graisse s'engendre aux animaux par ce moyen. Et au contraire si elle est fraische & maigre, elle demonstre auoir en soy peu de froideur & humidité. Et

Aul. lib. de l'art de med.

Hip. au 6. de ep.

si elle n'est ny trop grasse ny trop maigre, c'est signe qu'elle est froide & humide au second degré: la molesse & aspreté de chair monstrent aussi les degrez de ces deux qualitez: la grãde humidité fait la chair molle, & le peu d'humidité la fait aspre & dure, & la moderée la fait de bonne sorte. La couleur du visage & des autres parties du corps descouurent aussi la force & debilité de ces deux qualitez. *Au 1. li. de san. mis.* Si la femme est fort blanche, Galien dit que c'est signe de grande froideur & humidité, & au contraire, si elle est brune ou noire, elle est froide & humide au premier degré; & de ces deux extremes se fait le second degré, & se cognoist quand elle est blanche & colorée. Quand la femme a beaucoup de poil, & qu'elle a vn peu de barbe, c'est donc vn signe pour cognoistre en elle le premier degré de froideur & humidité: car sçachant la generatiõ du poil & de la barbe, tous les Medecins disent que le poil vient de chaleur & siccité, & s'il est noir, il demonstre beaucoup de chaleur &

de siccité: Si la femme n'a gueres de poil, ny cheuelure, elle tient la temperature contraire: celle qui est froide & humide au second degré, a vn peu de poil, mais il est blond & doré. La laideur & beauté aident beaucoup à cognoistre les degrez qu'a la femme de froideur & humidité. A peine la belle femme sort au premier degré des susdites qualitez: car la semence seiche dont elle a esté formée a empesché sa belle forme & figure. La terre doit auoir l'humidité conuenable afin que le potier la puisse former, & en faire ce qu'il voudra: mais si elle est dure & seiche, les vases en serõt laids & mal formez. Aristote dit aussi que la grande froideur & humidité rend les femmes naturellemẽt laides: car si la semence est froide, & fort humide, elle ne se peut pas bien former, pource qu'elle ne peut consister, comme de la terre fort molle, nous voyons que les vases sont mal bastis. La femme fort belle est froide & humide au second degré, pource qu'elle a esté faite de matiere bien

assaisonnée & obeissante à nature: qui est vn signe de soy mesme fort euident, pour cognoistre que la femme est feconde, & qu'elle peut enfanter, pource qu'elle est d'vn temperament propre & conuenable à cela, & pour cette cause elle correspond quasi à tous les hommes, & tous les hommes la desirent. L'homme n'a puissance aucune, qui ne descouure la bonté ou malice de son objet. L'estomach cognoist les alimens par le goust, par le flairer, & la veuë: & pourtant la sainte Escriture dit qu'Eue assit les yeux sur l'arbre defendu, & qu'il luy sembla que le fruict d'iceluy estoit gracieux à manger. La faculté d'engendrer tient pour indice de fecondité & fertilité la beauté de la femme: & si elle est laide, elle l'abhorre, cognoissant par cet indice, que nature a failly en elle, & qu'elle ne luy aura donné le temperament propre & conuenable pour enfanter.

Comme l'on cognoit en tout homme quels degrez il y a de chaleur & siccité.

§. 1.

L'Homme n'a son temperament tant limité que la femme : car il peut estre chaud & sec, (temperature qu'Aristote & Galien pensent estre la plus conuenable à ce sexe) chaud & humide, & temperé : mais il ne peut estre froid & humide, ny froid & sec, s'il est sain, & sans aucune lesion. Car, comme il n'y a point de femme chaude & seiche, ny chaude & humide, ny temperée : aussi n'y a-il point d'homme froid & humide, ny froid & sec, au regard des femmes, sinon de la maniere que ie diray bien tost. L'homme chaud & sec, chaud & humide, & temperé, a les trois mesmes degrez en son temperament que la femme en la froideur & humidité, & pourtant faut auoir indices pour cognoistre en quel degré est l'hõme, pour luy bailler vne femme qui luy soit conuenable. Et pour cette cau-

se il faut sçauoir que des mesmes principes que nous recueillons le temperament de la femme, & le degré qu'elle a de froideur & humidité, nous deuons nous aider & seruir pour entendre que l'homme est chaud & sec, & en quel degré. Et pource que nous auons dit, que par l'esprit & mœurs de l'homme se collige le temperament des coüillons, il faut regarder à vne chose notable que dit Galien, qui est pour donner à entendre la grande vertu des coüillons de l'homme, à donner fermeté & temperament à toutes les parties du corps: il affirme qu'ils sont de plus grande importance que le cœur, & en donne la raison, disant que le cœur est seulement le principe de la vie: mais les coüillons sont le commencement de bien viure, & sans causes. Il ne sera besoin d'alleguer plusieurs raisons, afin de prouuer combien est nuisible à l'homme d'estre priué de ces parties, encor qu'elles soient petites, attendu que nous voyons par experience, que incontinent il en perd le poil & la

Au 1. li. de la semence, 2. 15.

arbe: il change sa voix grosse en vne
eliée: & auec cela il perd les forces,
& la chaleur naturelle: de maniere
ue la condition est pire & plus mi-
rable que s'il estoit femme. Mais ce
ue l'on doit noter d'auantage, est
ue si l'homme, deuant qu'en estre
iué, auoit bon esprit & habilité,
res qu'ils luy sont retrãchez, il viẽt
perdre cet esprit, ny plus ny moins
ue s'il auoit receu au mesme cer-
eau quelque notable lesion. Ce qui
t vn argument euident, par lequel se
oit que les coüillons donnent &
ent le temperament à toutes les
ueries du corps. Considerõs vn peu
ue de mille Eunuques qui s'appli-
uent aux lettres, il n'y en a pas vn
ui deuienne sçauant: mais en la mu-
que, qui est leur profession ordinaire,
oit-on plus clairement comme ils y
nt rudes: ce qui se fait pource que la
usique est œuure de l'imagination,
que cette puissance requiert beau-
oup de chaleur, au lieu qu'ils sont
oids & humides. Il est donc certain,
ue par l'esprit & habilité nous tire-

Gal. au l. 1. de la semẽce, c. 16.

rons & cognoistrons le temperamẽt des coüillons. Et pourtant l'homme qui se monstrera aigu és œuures de l'imagination, sera chaud & sec au troisiesme degré. Si l'homme ne sçait beaucoup, c'est signe qu'auec la chaleur s'est assemblée l'humidité, laquelle nuit tousiours & fait perdre la partie raisonnable, & la fait d'auantage confirmer s'il a grande memoire. Les mœurs ordinaires des hommes chauds & secs au troisiesme degré, sont telles qu'ils se voyent pourueuz de cœur, d'arrogance, de liberalité, de hardiesse, & ont fort bonne grace en leurs façons de faire, & au faict des femmes ils n'ont esgard ny moderation. Les chauds & humides sont ioyeux, rians volontiers, amoureux de passe-temps, simples, de bonne complexion, fort affables, ils sont honteux, & non beaucoup addonnez aux femmes. La voix & la parole descouure aussi beaucoup le temperament des coüillons: Celle qui sera forte & vn peu aspre demonstre que l'hõme est chaud & sec au troisiesme

degré: si la voix est douce, amoureuse & fort delicate, c'est signe de peu de chaleur & de grande humidité, comme l'on voit és hommes qui sont chastrez. L'homme, lequel auec la chaleur assemble l'humidité, a la voix forte, mais douce & sonnante. L'homme qui est chaud & sec au troisiesme degré a bien peu de chair, dure & aspre, composée de nerfs & muscles, & les veines fort grosses. Au contraire quand l'on est beaucoup charnu, & que l'on a la chair delicate & molle, c'est signe d'humidité, à raison de laquelle la chaleur naturelle est delicate & engraisse. La couleur de la peau brune, regrillée, basanée & cendrée, demonstre que l'homme est chaud & sec au troisiesme degré: & s'il a la chair blanche & colorée, il demonstre peu de chaleur & beaucoup d'humidité. Le poil & la barbe est vn signe auquel on doit le plus regarder: car ces deux choses sont fort adherantes au tẽperament des coüillons. Et si le poil est espais, noir & gros, specialement dés la cuisse iusques au nombril,

c'est vn signe infaillible d'vne grande chaleur & siccité des coüillons: si l'homme a du poil aux espaules, cela cõfirme encores plus. Mais quand le poil & la barbe est de couleur de chastaigne, mol, delicat & non espais, il ne demonstre pas vne grande chaleur & siccité aux coüillons. A peine voit-on aduenir que les hommes fort chauds & secs soient fort beaux, ains ils sont laids & mal façonnez, pource que la chaleur & la siccité (comme dit Aristote de ceux d'Ethiophie) fait regriller & retirer les traits du visage, & ainsi ils sortent de mauuaise figure: au contraire l'homme bien fait & gracieux, demonstre vne humidité & chaleur moderée; & pour cette raison, la matiere est obeissante à ce que la nature veut faire: ainsi donc il est certain que la grande beauté en l'homme, ne demonstre pas beaucoup de chaleur. Nous auons parlé bien au long au chapitre precedent, des signes de l'homme temperé; & pourtant n'est besoin les redire en cet endroit: il faut noter seulement que comme

En la 14 sect. pro. 4.

comme les Medecins mettent en chacun degré de chaleur, trois eschelons d'intention ou force, ainsi en l'homme temperé se doit constituer grandeur & largeur d'autres trois. Celuy qui sera au troisiesme, vers la froideur & l'humidité, se reputera desia froid, & humide, car aucunefois vn degré ressemble à vn autre, ce qui appert parce que les signes que donne Galien, pour cognoistre l'homme froid & humide, sont les mesmes signes de l'homme temperé, vn peu plus debiles. Et ainsi il est sage de bonne sorte, vertueux, il a la parole claire, il est blanc, de bonne chair & molle, sans poil; & s'il en a, il est blond: tels sont fort roux & beaux de visage: mais Galien dit que leur semence est inhabile à engendrer.

Au liur. de l'art de med.

Auec quel homme la femme se doit marier afin de conceuoir.

§. II.

HIPPOCRATE encharge de faire deux choses en la femme qui n'enfante pas, quand elle est

En la 5. sect. Aph. 59.

mariée, pour cognoistre s'il tient à elle, ou si la semence de son mary est inhabile à engendrer. La premiere est de s'enfumer auec de l'encens par bas de maniere que la robe traine de tous les costez en terre, pour empescher la vapeur de sortir: & si de là à vn peu de temps, elle sent le gouſt & odeur de l'encens en la bouche, c'est vn certain signe, qu'il ne tient pas à elle, si elle ne porte des enfans, puis que la fumée trouue les chemins de la matrice ouuerts, par où elle penetre iusques au nez & à la bouche. L'autre est de prendre vne teste d'ail pilé iusques au vif, & la mettre dedans la matrice, quand la femme veut dormir, & si le lendemain elle sent en la bouche le gouſt & saueur de l'ail, elle peut certainement faire des enfans. Mais posé le cas que ces deux preuues demõstrassent l'effect que dit Hippocrate, (qui est quand la vapeur penetre par dedans iusques à la bouche) cela ne demõstre pas absoluëmẽt la sterilité du mary ny l'entiere fecondité de la femme, mais aucunefois vne

mauuaise conuenance ou conformité de l'vn à l'autre : & ainsi elle est autant sterile pour luy, que luy pour elle: ce que nous voyons tous les iours par experience : car quand vn tel homme se marie auec vne autre femme, il vient à auoir enfans. Et ce qui plus estonne ceux qui ne sçauent pas cette Philosophie naturelle, est que les deux se separans, auec le renom & bruit d'impuissance, & se remarians, luy à vne autre femme, & elle à vn autre mary, ils sont venus tous deux à engendrer. La cause de cela est qu'il y a des hommes desquels la faculté d'engendrer est inhabile pour vne femme, & puissante pour vne autre. Comme nous le voyons par experience en l'estomach : car il reçoit vne viande d'vn grand appetit, & l'autre non, encore que par auenture elle soit la meilleure. Et pour sçauoir la conformité & cõuenance de l'homme & de la femme, pour auoir lignée, Hippocrate le dit en cette maniere : Si le chaud, par moyen & egalité ne respond au froid, & le sec à l'humidité,

Aut li. de natura hom. to. 11.

rien ne s'engendrera : comme voulant dire si les deux semences ne s'assemblent en la matrice de la femme l'vne chaude & l'autre froide, ou l'vne humide & l'autre seiche, en esgal degré & force, rien ne s'engendrera : car vne chose tant merueilleuse, comme la facture de l'homme a besoin d'vne temperature en laquelle la chaleur ne surpasse la froideur, ny l'humidité le sec. Et pourtant si la semence de l'homme est chaude, & celle de la femme aussi, l'on ne pourra auoir lignée. Cette doctrine ainsi suppoſée, venons maintenant, par maniere d'exemple, à la femme froide & humide au premier degré (de laquelle les signes nous auons dit estre l'aduis & la mauuaise complexion: auec la voix forte, de peu de charnure, noire, veluë & laide) cette là deuiendra facilement enceinte d'vn homme ignorant, bien complexionné, qui aura la voix douce, qui sera gras, qui aura la chair blanche & molle, auec vn peu de poil, & qui sera blond & beau de visage. Cette là se peut bien marier

aussi à vn homme temperé, duquel nous auons dit, de l'opinion de Galien, que la semence est fort propre à la generation & correspondante à toute femme, pourueu qu'elle soit saine & d'aage conuenable: mais ce nonobstãt elle ne deuient facilement enceinte; & si elle conçoit, Hippocrate dit que dedans deux mois, elle vient à auorter, pource qu'elle n'a point de sang pour se maintenir, ny la creature aussi neuf mois durant. Mais on peut remedier facilement à cela, si la femme se baigne beaucoup de fois deuant qu'elle vienne à l'acte de generation: & le bain doit estre d'eau douce & chaude, laquelle de l'opinion d'Hippocrate, fait la vraye temperature de la femme, luy amollit & humecte la chair (qui est la tẽperature que doit auoir la terre, afin que le grain de bled y prenne racine) elle produit aussi vn autre plus grand effet, qui est d'accroistre l'enuie de manger, empesche & defẽd la resolutiõ, & fait que la chaleur naturelle est en plus grande quantité, au moyen de quoy *Aus. des Aph. 16.*

s'acquiert grande abondance de sang flegmatic, pour maintenir neuf mois la creature. La femme froide & humide au troisieme degré est bonne, bien coöplexionnée : elle a la voix fort delicate, elle a beaucoup de chair molle & blanche, elle n'a point de poil ny barbe, & n'est pas fort belle. Cette là se doit marier à vn homme chaud & sec au troisiesme degré, pource que la semence d'icelny est si ardante qu'elle a besoin de tomber en lieu qui soit beaucoup froid & humide, afin de prendre racine. Cette là tient la qualité du cresson, qui ne peut venir s'il n'est dedans l'eau : si elle auoit moins de chaleur & siccité, la semence qui tomberoit en vne matrice tant froide & humide, ne seruiroit non plus que si l'on semoit le bled dedans l'eau. Hipocrate conseille à vne telle femme de deuenir maigre, & se consommer la chair & la graisse, deuant qu'elle se marie : mais ce faisant, il ne la faut pas mettre auec vn homme si chaud & sec, pource que sa temperature ne seroit bonne, & ne pourroit

Au 5. des Aph. 46.

pas deuenir enceinte. La femme qui sera froide & humide au secõd degré, est moderée és signes que nous auons dit, horsmis la beauté, qui est pour extreme. Et ainsi est-ce vn signe euident de la fecondité, quand elle est de bonne grace. Elle correspond quasi à tous les hommes; premierement au chaud & sec au second degré, & puis au temperé, & entre deux, au chaud & humide. De toutes ces conionctions d'hommes & femmes que nous auons dit, peuuent sortir sages enfans: mais de la premiere ils viennent plus ordinairement. Car combien que la semence de l'homme tende à froideur & humidité, la continuelle siccité de sa mere, auec le peu d'alimens, corrige & amende la faute du pere. Pource que cette maniere de philosopher n'auoit encores esté cogneuë, tous les Philosophes naturels n'ont peu respondre à ce probleme, *Cur plerique stulti liberos prudentissimos procrearunt?* Pourquoy la plusspart des hommes ignorans engendrent enfans

tres-sages? à quoy ils respondent, que les hommes ignorans s'appliquent à bon escient à l'acte venerien, sans estre destournez par aucune autre contemplation: & que les hommes fort sages sont au contraire, lesquels en tel acte, se mettent à imaginer autre chose que ce qu'ils font: à raison de quoy ils debilitent la semence, & font des enfans qui defaillent tant és puissances raisonnables comme és naturelles. Mais cette response est d'hommes qui ne sçauent pas beaucoup de naturelle Philosophie. Es autres conjonctions il faut regarder que la femme se desseiche par la perfection de l'aage, sans la marier trop ieune, car il en viendroit des enfans ignorans, & de peu de sçauoir. La semence des peres fort ieunes est treshumide, pource qu'il n'y a gueres qu'ils naſquirent: & se faisant en formant l'homme de matiere qui soit trop humide, il sera par force de lourd esprit.

Quelle diligence il faut employer afin d'engendrer des garçons, & non des filles.

§. III.

LEs Peres qui veulent auoir des enfans sages, qui soient habiles pour apprendre les lettres, doiuent tascher qu'ils naissent masles: pource que les filles, à raison de la froideur & humidité de leur sexe, ne peuuent auoir vn esprit profond. Nous voyons seulement qu'elles parlent auec vne certaine apparence d'habilité, en choses faciles & legeres, par termes communs & fort vsitez: mais les mettant au Latin, elles n'en peuuent gueres apprendre, encores ce qu'elles en apprennent est par le moyen de la memoire. Et quant à ce qu'elles sont ainsi rudes aux sciences, ce n'est pas leur faute: mais bien de la froideur & humidité qui les a fait filles: lesquelles qualitez contreditent à l'esprit & habilité, cõme nous auons prouué ailleurs. Salomon considerant la grande faute qu'il y a d'hommes

prudens, & comme il n'y a pas vne femme qui naisse auec esprit & sçauoir, a dit en cette maniere: *Entre mille i'ay trouué vn homme, mais ie n'ay pas trouué vne femme entre toutes.* Et pourtant faut fuir ce sexe, & mettre peine d'engendrer des garçons, puis qu'en iceux se trouue l'esprit propre pour apprendre les lettres. A quoy faut considerer premierement quels instrumens nature a ordonné à ce propos au corps humain, & quel moyens il faut tenir, pour auoir la fin que nous voulons. Ainsi donc, il faut sçauoir qu'entre plusieurs excremens & humeurs qui sont au corps humain, Galien dit, que nature ne se sert que d'vn pour faire que la race des hommes ne s'acheue. Cet humeur est vn certain excrement qui s'appelle (*sernm*) ou sang clair, qui se fait au foye & veines, lors que les quatre humeurs, le sang, le flegme, la colere, & la melancholie obtiennent la forme & la substance qu'elles doiuent auoir. Nature se sert de telle liqueur pour subtiliser l'aliment, & le faire passer par

Eccle. 7

Au 1. li de la semence. c. 16.

les veines & chemins estroits, afin de substanter toutes les parties du corps: & cet œuure estant paracheué, la mesme nature l'a pourueu des rongnons; desquels l'office n'est autre, que d'attirer ce sang subtil & sereux, & le chasse par sa voye en la vessie, & de là hors du corps. Mais voyant qu'il auoit certaines qualitez conuenables à la generation, nature a fait deux veines pour en porter vne partie aux coüillons & vases de la semence, auec vn peu de sang, duquel se fait la semence conuenable au genre humain: & ainsi elle a planté vne veine au rongnon droit, laquelle va respondre au coüillon droit, & d'elle mesme se fait le vase droit de la semence. L'autre veine du rongnon gauche respond au coüillon gauche de laquelle mesme se faict le vase spermatique. Le mesme Galien declare les qualitez de cet excrement, par lesquelles il est fait matiere conuenable à la generation de la semence, qui sont vne certaine acrimonie & corrosion, qui vient d'estre sa-

lé, par lesquelles qualitez il induit les vases spermatiques & incite l'ame à generation sans se soucier. Et pourtant les hommes fort luxurieux s'appellent en langue Latine, *Salaces*, c'est à dire, Hommes qui ont beaucoup de sel en la semence. D'auantage nature a fait autre chose digne de grande consideration: c'est qu'elle a donné vne grande chaleur & siccité au rongnon & coüillon droit: & vne grande froideur & humidité au rongon & coüillon seneſtre: & pour cette cause la semence qui s'élabore au coüillon droit, est fort chaude & seiche: & celle du coüillon gauche fort froide & humide. Or que nature pretende touſiours par cette diuersité de tẽperament tant aux rongnons, comme aux coüillons & vases de la semence, est chose claire, sçachant par les histoires veritables qu au cõmencement du monde, & pluſieurs années apres, les femmes enfantoient touſiours deux enfans d'vne ventrée, desquels l'vn estoit garçon, & l'autre fille: afin que chacun hõme euſt sa fem-

me, & chacune fille son mary, pour croistre incõtinent le genre des hommes. Et pourtant nature a fait que le rongnon droit donnast au coüillon droit matiere chaude & seiche, pour la generation du masle. Elle a ordonné le contraire pour former la femme, faisant que le rongnon gauche enuoyast cette matiere sereuse, comme mugue, froide & humide, au coüillon gauche, pour faire auec sa froideur & humidité, la semence froide & humide, de laquelle necessairement se doit engendrer la fille, & non le masle. Mais depuis que la terre s'est remplie d'hommes, il semble que nature ait changé d'ordre, moyen & cõseil, en ne doublant ainsi la generation: & qui pis est, on voit que pour vn garçon qui s'engendre, naissent ordinairement six ou sept filles: à raison de quoy on peut entendre, ou que nature est delia lasse, ou qu'il y a quelque erreur entre deux qui l'empesche de faire son œuure comme elle voudroit. Nous dirons cy-apres quel il est, en amenant les

conditions qui se doiuent garder, à ce que sans erreur naisse l'enfant masle. Ainsi donc ie dy, qu'il faut soigneusement regarder à six choses si l'on veut obtenir cette fin: l'vne desquelles est, de manger alimens chauds & secs: en second lieu, il faut mettre peine qu'ils se cuisent bien en l'estomach: tiercement il faut faire beaucoup d'exercice: pour la quatriesme chose, il ne faut venir à l'acte venerien iusqu'à ce que la semence soit cuite & bien assaisonnée: pour la cinquiesme, il faut auoir affaire à la femme deuant qu'elle ait ses fleurs: pour le sixiesme, il se faut donner garde que la semence tombe du costé droit de la matrice. Et si l'on garde toutes ces choses là, il est impossible d'engendrer vne fille. Quant à la premiere condition, il faut sçauoir que combien que le bon estomach cuise & altere la viande, la desnuant des qualitez qu'elle auoit auparauant, si est ce qu'il ne l'en priue pas du tout. Car si nous mangeons des laituës qui sont froides & humides, le sang qui

s'engendrera d'icelles sera froid & humide, & le sereux froid & humide: & si nous mangeons du miel, qui est chaud & sec, le sang qui en prouiendra sera chaud & sec, & la matiere sereuse chaude & seiche, & aussi la semence tiendra les mesmes qualitez: Car il est impossible, dit Galien, que l'on ne sçache les humeurs selon la substance, & les qualitez de viande, deuant qu'on la mange. Si donc il est certain que le sexe de l'homme consiste en la semence chaude & seiche, quand il se forme, il faut que les peres vsent de viandes chaudes & seiches pour engendrer enfans masles. Il est vray qu'il y a vn grand danger en cette maniere de generation, qui est, qu'estant la semence fort chaude & seiche, nous auons dit beaucoup de fois autre-part, estre force que s'en engendre vn garçon malin, faux & ruse, tendant à beaucoup de maux & vices. Et tels hommes que ceux-là, s'ils ne se corrigent sont fort pernicieux à la Republique, à raison

de quoy il vaudroit mieux qu'ils ne fussent formez, que d'estre ainsi vicieux. Ce neantmoins se trouueront aucuns peres, qui diront: Ie ne me soucie pas que mon enfant soit, mais qu'il soit masle, pource que, *melior est iniquitas viri, quàm mulier benefaciens:* C'est à dire: L'iniquité de l'homme vaut mieux que la femme qui fait bien. Mais on peut facilement remedier à cela, en vsant d'alimens tẽperez, & tendans vn peu à chaleur & siccité, ou par l'appareil, ou y adioustãt quelques espices. Galien dit que ces alimens là sont poulles, perdrix, tourterelles, francolins, pigeons, grues, merles, & cabrils, tous lesquels, suyuant le conseil d'Hipocrate, se doiuent mãger rostis, pour eschauffer & dessecher la semence. Le pain qu'on doit manger doit estre blanc, fait de fleur de farine, auec sel & anis: car le noir est froid & humide (cõme nous prouuerons cy apres) & fort preiudiciable à l'esprit. Il faut boire vin blanc, temperé auec de l'eau, selon que l'estomach le requerra, faut que

Eccle. c. 42.

Au lieu des viãdes de bon & mauuais suc, Au liu. deuiure salubre, som. 1.

l'eau soit douce, & fort delicate. La seconde diligence que nous auons dit qu'il faut employer en cecy, est de manger ces viandes en quantité tant moderée que l'estomach les puisse vaincre: car combien que les alimens soient chauds & secs de leur propre nature, ils se font froids & humides, si la chaleur naturelle ne les peut cuire. Et pourtant combien que les peres mangent du miel, & boiuent de bon vin blanc, ils feront de ces viandes la semence froide, de laquelle s'engendrera vne fille, & non pas vn garçon. Pour cette cause, la plus grande partie des nobles & riches ont cette incommodité, d'engendrer beaucoup plus de filles que de garçons, pource qu'ils mangent & boiuent plus que leur estomach ne peut porter, & cõbien que leurs viandes soient chaudes & seiches & espicées, si est-ce que pour estre prinses en grande quantité leur estomach ne les peut cuire ny vaincre. Mais la crudité qui se fait du vin, fait plus de tort à la generation que nulle autre, pource que

cette liqueur subtile, & tendãt à tant de vapeurs, fait que le vin & les autres aliments s'en vont cruds aux vases spermatiques, & que la semence induit faussement l'homme à l'acte de la generation, sans estre cuite & assaisonnée. Et pourtant Platon louë vne loy qu'il trouua en la Republique des Carthaginois, par laquelle ils defendoient à l'homme marié & à sa femme, de boire vin le iour qu'ils pensoient venir à l'acte charnel, cognoissans que cette liqueur fait beaucoup de tort à la santé du corps de l'enfant, & qu'elle est cause suffisante pour le faire deuenir vicieux & de mauuaises mœurs. Mais si le vin se boit moderément, il n'y a viande qui face meilleure semence pour engendrer selon nostre intention, que fait le vin blanc, specialement pour donner esprit & habilité, qui est ce que plus nous pretendons. La troisiesme diligence que nous auons dit qu'il faut employer, est de faire exercice plus que moderé, pource qu'il consomme l'humidité superfluë de la

Au 2. des Loix

semence, & qu'il l'eschauffe & la desseiche, pour cette cause fait l'homme tres-fecond & puissant à engendrer : comme au contraire, celuy qui ne prend aucun exercice, se fait grand tort, & refroidit & humecte la semence: à raison de quoy les riches qui viuent à leur aise, engendrent plus de filles que ne font pas les pauures qui trauaillent. Et ainsi Hipocrate raconte, que les principaux hommes de Scithie estoient fort effeminez, mols, & enclins aux œuures des femmes, qui sont coudre, balier, pestrir, tistre & filer, & auec ce ils estoient impuissans pour engendrer: s'ils engendroient quelque enfant masle, ou il naissoit Eunuque ou Hermaphrodit; de quoy estãs fascheż & courroucez, ils delibererent faire sacrifice à Dieu, & luy offrir plusieurs dons pour le supplier qu'il ne les traitast ainsi, & que son plaisir fust de remedier à ce leur defaut, puis qu'il le pouuoit faire. Mais Hipocrate se mocque d'eux, disãt n'aduenir aucun effect qui ne soit merueilleux & diuin,

Aulieur. de l'air, lieux &c.

si nous le considerons comme il appartient. Car rapportant les choses à leurs causes naturelles, nous venons en fin tomber en Dieu, en la vertu duquel tous agens œuurent au monde: mais il y a des effets, lesquels absolument se doiuẽt rapporter à Dieu, comme ceux qui sont hors de l'ordre de nature: il y en a qui s'y rapportent, par les causes qui sont entre eux ordonnées à cette fin. Hipocrate dit que le pays des Scithes au dessous du Septentrion, est froid & humide outre mesure: au moyen de quoy, à raison des espaisses nues & broüillars, à peine le Soleil s'y descouure iamais. Les hommes riches y vont touſiours à cheual, & ne font exercice aucun, mangent & boiuent plus que leur chaleur naturelle ne peut porter: ce qui fait la semence du tout froide & humide. Et pour cette cause ils engendrent beaucoup de filles, & s'il leur vient quelque garçon, il est de la complexion que nous auons dit: Sçachez, leur dist Hipocrate, que le remede à cela n'est pas de faire so-

Au liu. de l'air, lieux & eaux.

crifices à Dieu : car auec cela, il faut aller à pied, manger peu, & boire moins, & n'auoir pas touſiours ſes aiſes, ou ſe donner du bon temps. Et afin que vous entendiez cela clairement, prenez garde vn peu au menu peuple de cette region, & à vos propres eſclaues, leſquels ne font, tãt s'en faut, ſacrifices à Dieu, & ne luy offrent preſens, (pource qu'ils n'ont de quoy) que meſmes ils blaſphemẽt ſon nom, & l'iniurient, pource qu'il les a faits de ſi baſſe cõdition, & nonobſtant, ils ſont tres-puiſſans pour engendrer, & la pluſpart de leurs enfans ſont maſles, robuſtes & bien compoſez: non pas des eunuques, efeminez & hermaphrodits, comme les voſtres. Ce qui leur aduient, pource qu'ils mangent peu, & qu'ils font beaucoup d'exercice, & pource qu'ils ne vont pas à cheual comme vous autres : au moyen de quoy, leur ſemence eſt chaude & ſeiche: de laquelle naiſt & procede vn maſle, & non vne fille. Pharaon n'a pas entendu cette Philoſophie, ny ceux de

Exo. chap. 1. son cõseil, ayant dit ainsi, *Venite sapiẽter opprimamus eum, ne fortè multiplicetur, & si ingruerit contra nos, bellum addatur inimicis nostris.* Le remede qu'il print pour garder que le peuple d'Israël ne multipliast, ou à tout le moins que ne luy nasquissent beaucoup d'hommes (qui estoit ce que plus il craignoit) fut de l'opprimer par plusieurs trauaux corporels, en luy baillãt à manger porreaux, ails & oignons: mais ce remede succedoit

Exo. chap. 1. tant mal, que le texte diuin dit, *Quantoque opprimebant eos, tantò magis multiplicabantur & crescebant.* Et retournant à penser, que cettuy estoit le meilleur moyen qui se pouuoit trouuer, il leur vint à doubler le trauail corporel: mais il ne gaignoit non plus que si pour amortir vn si grand feu, il y eust ietté de l'huyle. Mais s'il eust sceu cette Philosophie naturelle, ou aucun de ceux de son conseil, il leur eust baillé à manger du pain de seigle ou d'auoine, des laittuës, melons, courles, & concombres, & les eust tenus en oisiueté, paisibles & aises, sans

Les legumes & toutes viandes debiles, abregẽt la vie.

Hip. au 6. des epi. p. 5. com. 25.

les faire trauailler. Car par ce moyen, ils euſſent rendu leur ſemence froide & humide, de laquelle ſe fuſſent engendrez plus de filles que de garçons, & en peu de temps leur vie ſe fuſt abbregée, Mais en leur baillant à mãger beaucoup de chair cuite, auec pluſieurs ails, porreaux & oignons, & les faiſant trauailler en cette maniere, leur ſemence deuenoit chaude & ſeiche, & par ces deux qualitez, ils eſtoient d'auantage incitez à l'œuure de la generation, & touſiours engendroient des maſles. En confirmation de cela, Ariſtote fait vne demande, Pourquoy la ſemence a coutume de ſortir de nuict, en dormant, à ceux qui ſont las de trauail, ou qui ſont etiques & en langueur? auquel probleme il ne donne pas vne certaine reſponſe. La raiſon de cela eſt, que le trauail corporel & la chaleur etique eſchauffent & deſſeichẽt la ſemence, & que ces deux qualitez la font aigre & mordante. Et comme en dormant ſe fortifient toutes les œuures naturelles, aduient ce que

En la 5. ſect. pro. 30.

Au liu de l'art de Med. chap. 11.

dit le probleme. Galien note bien combien est feconde & mordante la semence chaude & seiche, disant: *Et fœcundissima est ac celeriter ab initio promptus ad coitum excitat animale: petulca est & ad libidinem prona.* La quatriesme condition est de venir à l'acte de la generation, iusqu'à tant que la semence soit reposée, cuite, & bien assaisonnée: car combien que les trois diligences passées ayent precedé, nous ne sçauons pas neantmoins si la semence est venuë à la perfection qu'elle doit auoir. Et faut vser premierement sept ou huict iours, des viandes que nous auons dit, afin que les coüillons ayent temps & espace de consommer en leur nourriture la semence qui iusques là auoit esté faite d'autres alimens, afin que celle que nous qualifions à cette heure succede en la place. Les diligences se doiuent employer en la semence humaine, afin qu'elle soit feconde, & fertile, telles que l'on voit employer aux iardiniers entour les semences qu'ils veulent garder: car ils attendent qu'elles

qu'elles soient meures & dessechées, pource que s'ils les recueilloient de la plante devant la saison & le temps conuenable, s'ils les mettoient l'autre année dedans la terre, elles ne pourroient pas fructifier. Pour cette raison i'ay noté qu'aux lieux ausquels l'on vse beaucoup de l'acte charnel, il y a moins de generation que là où les hommes sont plus continents. Et les femmes publiques & putains ne sont iamais enceintes, pource qu'elles n'ont esgard à ce que leur semence se cuise & meurisse. Il faut donc attendre quelques iours que la semence se repose, se cuise, meurisse, & soit bien assaisonnée : car par ce moyen elle gaigne la chaleur, siccité & bonne substance plustost qu'elle ne la perd. Mais comment sçaurons nous que la semẽce est telle qu'il faut, puis qu'elle est de si grande importance? Cela s'entend facilement quand il y a long temps que l'homme n'a cogneu sa femme : on le sçait par la continuelle affection & desir de l'acte venerien : ce qui vient de la fecondité &

maturité de la semence. La cinquiesme chose à garder estoit de venir à l'acte susdit, six ou sept iours deuant que la femme ait ses fleurs : car le masle a besoin de beaucoup d'aliment pour se nourrir. La raison de cela est que la chaleur & siccité de son temperament gaste & cosomme non seulement le bon sang de la mere, mais aussi les excremens. Et pourtant Hippocrate dit que la femme laquelle a conceu vn garçon a bonne couleur & est belle : pource que l'enfant par sa grande chaleur, luy consomme tous les excremens qui ont coustume d'enlaidir le visage. Et pource qu'il deuore tant, il est bon qu'il ait cette reprinse de sang, dont il se puisse nourrir. Ce qui monstre clairement par experience qu'à peine s'engendre vn garçon qui ne soit aux derniers iours du mois. Il aduient au contraire, quand la femme est enceinte d'vne fille : car à cause de la grande froideur & humidité de son sexe, elle mange peu, & fait beaucoup d'excremens. Ainsi donc la femme laquelle a conceu vne

fille est laide, crasseuse, & a enuie de mille vilenies: & à son enfantement elle doit mettre & employer double temps à se mondifier & purger plus que si elle enfantoit vn garçon. En laquelle nature Dieu se fonda, quand il dist à Moyse, que la femme qui enfanteroit vn garçon fust soüillée de sang vne semaine, & attendist trente trois iours pour entrer au Temple: en enfantant vne fille, qu'elle fust immonde deux semaines, & n'entrast au temple iusques au bout de soixante six iours: de maniere qu'il double le tẽps de la purgation en l'enfantemẽt de la fille. Et la raison de cela est, qu'en neuf mois qu'elle a esté au ventre de la mere (à cause de la froideur & humidité de son temperament) elle fait double excremens, au regard du garçon, & de fort maligne substance & qualitez. Et ainsi Hippocrate note pour vne chose fort dangereuse, quand la purgation est detenuë à la femme laquelle a enfanté vne fille. I'ay dit cela à propos: car il faut bien regarder aux derniers iours du mois,

Leu. 12.

Au lin de la nature du fruit enfanté, du 3. des ap. tex. 3. com. 75.

afin que la semence trouue beaucoup d'aliment à manger. Car si l'acte de la generation se faict incontinent apres la purgation, par faute de sang, la semence ne prendra point. Mais les peres doiuẽt estre aduertis que si les deux semences ne se ioignent (celle de l'homme & de la femme) tout en vn mesme temps, Galien dit que ne se fera aucune generation: combien que celle du mary soit fort propre à engendrer. Nous en amenerons cy-apres la raison, à autre propos. Ainsi dõc il est certain que toutes les diligẽces que nous auons cõté, doiuent pareillemẽt estre employées par la femme: autremẽt la semẽce mal essaburée empescheroit la generation. Et pourtant faut-il que l'vn regarde à l'autre, afin qu'en vn mesme instant les deux semences s'assemblent. Cela importe beaucoup la premiere fois: car Galien dit que le coüillon drout, & son vase spermatic est induit premierement & donne la semence, ains que le seneſtre: & si de la premiere

Au 1. li. de la semence, c. 6

fois ne se fait la generation, il y a danger en la seconde que la fille ne s'engẽdre plustost que le garçõ. Ces deux semences se cognoissent premierement en la chaleur & froideur, secondement en la quantité, de beaucoup ou ou peu : tiercement, en sortie prompte ou tardiue. La semence du coüillon droit fort tãt chaude qu'elle brusle la matrice de la femme : quant à la quantité, il n'y en a pas beaucoup, & descend promptement. Au contraire, la semence du coüillon gauche sort plus tẽperée, en plus grãde quantité, & pour sa froideur & grosseur, elle est tardiue à sortir. La derniere condition estoit de regarder que les deux semences (du mary & de la femme) tombent au costé droit de la matrice: car Hippocrate dit qu'en ce lieu se font les garçons, & au costé senestre les filles. Galien en ameine la raison, & dit; que le costé droit du ventre est fort chaud à cause qu'il est voisin du foye, du rongnon droit, & du vase droit de la semence, qui sont trois membres fort chauds, comme

En la 5. sect. Aphor. 48.

nous auons prouué. Et puis que la raiſon de l'engendrer du maſle conſiſte en ce qu'il ait beaucoup de chaleur au temps qu'il ſe forme, il eſt certain qu'il importe beaucoup de mettre la ſemence en ce lieu. Ce que la femme fera aiſément, ſe mettant ſur le coſté droit (apres l'acte de la generation) tenãt la teſte baſſe, & les pieds hauts: mais elle ſe doit tenir vn iour ou deux au lict, pource que le ventre ou la matrice ne reçoit & ne retient incontinent la ſemence, ſinon quelques heures apres. Les ſignes par leſquels ſe cognoiſtra ſi la femme demeure enceinte ou non, ſont à tous fort manifeſtes: car eſtant debout, ſi la ſemence tombe incontinent, Galien dit eſtre choſe aſſeurée qu'elle n'a pas conceu: combien qu'en cela y ait vne choſe à cõſiderer, que toute la ſemence n'eſt pas feconde, ny propre à engendrer: car vne partie d'icelle eſt fort aqueuſe, qui attenuë la principale ſemence, afin qu'elle puiſſe paſſer par les deſtroits; & nature reiette cette ſemence, laquelle demeure auec la partie ſeconde apres

Au liur. de la formation du fruit & Hip. au li. de la geniture.

que la femme a conceu. On cognoist que cette partie est cõme de l'eau, & en petite quantité. Or est-il dangereux à la femme de se mettre debout sur pieds se passant l'acte de la generation: & Aristote conseille qu'elle face premieremēt euacuation des excremens, & de l'vrine, afin qu'elle n'ait pas occasion de se leuer. L'autre signe de la grossesse de la femme, est que le lendemain elle sent le ventre vuide, specialement entour le nombril: & cela vient de ce que la matrice desirant conceuoir est fort large, & se dilate: car de faict elle s'enfle & grossit ny plus ny moins que le membre de l'homme. Estant donc de cette maniere, elle tient beaucoup de place: mais à l'instant qu'elle conçoit Hippocrate dit, qu'elle se resserre & s'amasse en forme d'vne boule, pour recueillir la semence, & ne la laisser sortir: au moyen de quoy elle laisse beaucoup de lieux vuides. Ce qu'expliquent les femmes, quand elles disent ne leur estre demeuré aucunes trippes ny boyaux dedans *Au 5. des Aph. 68.*

le ventre. D'auantage, la femme enceinte abhorre incontinent l'acte venerien, & les douceurs du mary, pource que le ventre a desia ce qu'il vouloit : mais le plus certain signe que Hipocrate en ameine est quand elle a perdu ses fleurs, quand le sein luy croist, & quand elle est enuieuse de manger certaines viandes.

Quelles diligences se doiuent employer, à ce que les enfans soient ingenieux & sages.

§. IIII.

SI l'on ne sçait premierement la raison & cause d'où vient qu'vn homme s'engendre de grand esprit & habilité, il est impossible d'en pouuoir trouuer l'art : car par l'assemblée & conionction des principes & causes, on peut venir à cette fin, & non pas autrement. Les Astrologues tiennent pour certain, que selon que l'enfant naist sous l'influence d'vne, ou autre estoille, il est discret, ingenieux, de bonnes ou mauuaises mœurs, heureux, ou auec autres conditions &

proprietez que nous voyons & considerons tous les iours aux hommes. Mais si cela estoit vray, il ne seroit possible establir aucun art, pourautant que ce seroit vn cas fortuit, & non mis en l'election des hommes. Les Philosophes naturels (comme Hippocrate, Platon, Aristote, & Galien) tiennent pour certain, que quād l'hōme se forme, il reçoit les mœurs de l'ame, & non pas au point qu'il vient à naistre, pource que lors les astres les alterent, donnant superficiellement à l'enfant chaleur, froideur, humidité, & siccité: mais non pas substance, en laquelle il demeure toute sa vie, cōme font les quatre elemens (le feu, la terre, l'air & l'eau) lesquels non seulement donnent au composé chaleur, froideur, humidité & siccité; mais aussi substance, qui luy garde & conserue ces mesmes qualitez tout le temps de la vie. Parquoy ce qui est le plus important en la generation des enfans, est de taſcher que les elemens desquels ils se composent ayent les qualitez requises pour l'esprit. Car

en tel poids & mesure qu'ils entreront en la composition, ils dureront tousiours au miste & composé, & non les alterations du Ciel. Mais quels sont ces elemens, & de quelle maniere entrent-ils au ventre de la femme pour former la creature? Galien dit qu'ils sont ceux-là mesmes qui composent toutes les autres choses naturelles: mais que la terre est changée és viandes solides que nous mãgeons, comme le pain, la chair, les poissons & les fruits, l'eau és liqueurs que nous beuuons: & dit que l'air & le feu demeurent meslez par l'ordre de nature, & qu'ils entrent au corps par le pouls & la respiration. De ces quatre elemens, meslés & cuits par nostre chaleur naturelle, se font les deux principes necessaires de la generation de l'enfant, qui sont la semence & le sang menstrual. Mais ce qu'on doit faire principalement, est de regarder (pour la fin que nous pretẽdons) aux viandes solides que nous mangeons, pource qu'elles comprennent en soy tous les quatre elemens, desquels la

Au 1. li. de la conseruation de santé

semence prend plus de corps & qualitez que de l'eau que nous beuuons, & du feu & de l'air que nous respirons: & pourtant Galien a dit, Que les peres qui veulent engendrer enfans sages eussent à lire les trois liures qu'il a escrits, des facultez des alimẽs, & qu'ils y trouueroient des viandes propres à ce faire. Il n'a point fait mention des eaux, ny des autres elemens, comme materiels de peu de consequence: en quoy toutesfois il n'a pas bien fait: l'eau altere beaucoup plus le corps que l'air, & beaucoup moins que ne font les viandes solides que nous mangeons: Et quant à ce qui concerne la generation de la semence, elle est d'aussi grande importance que tous les autres elemens ensemble. La raison est, comme dit le mesme Galien, que les coüillõs attirent des veines pour leur nourriture la partie sereuse & plus claire du sang, & que les veines reçoiuent de l'eau que nous beuuons, la plus grãde partie de ce sãg clair cõme megue. Or que l'eau cause plus grãde alteratiõ &

Au liu. que les mœurs de l'esprit, c. 10.

Au 1. li. de la semence.

En la 1. sect. proble. 15.

changemẽt au corps que ne fait l'air, Aristote le prouue, en demandant, Pourquoy le changement des eaux cause à la santé vne si grande alteration, si nous respirons l'air contraire, nous ne le sentons pas tant. A quoy il respond, que l'eau donne nourriture au corps, & l'air non. Mais il n'a point de raison de respondre en cette maniere: car l'air (selon l'opinion d'Hippocrate) donne aussi bien nourriture & substance que l'eau. Et ainsi Aristote a trouué vne autre meilleure response, disant: Qu'il n'y a pas vn lieu ny region, ayant son air propre: car celuy qui est auiourd'huy en Flandres, courant à l'entour, en deux ou trois iours passe en Affrique: & celuy qui est en Affrique par le vent de Midy, s'en va au Septentrion, & celuy qui est auiourd'huy en Hierusalem, est chassé par le Leuant aux Indes du Ponant. Ce qui ne peut aduenir és eaux, pource qu'elles ne sortent pas d'vn mesme territoire: au moyen de quoy chacun peuple a son eau particuliere conforme aux veines de la ter-

re d'où elle vient, & par où elle passe. Et estant l'homme accoustumé à vne maniere d'eau, quand il en boit vne autre, il s'altere plus que par nouuelles viandes & airs: de maniere que les peres qui voudront engendrer enfans sages doiuent boire eaux delicates, & de bon temperament, autrement ils erreront en la generation. Aristote dit que nous nous gardiõs du vent de Midy pluuieux au tẽps de la generation, pource qu'il est gros, qu'il humecte fort la semence, & fait engendrer vne fille, non pas vn garçon; mais il louë fort le Ponant, & luy donne epithetes honorables: Il l'appelle temperé, engraisseur de la terre, qui vient des champs Eliseens. Mais combien qu'il importe beaucoup de respirer vn air fort delicat, & de bon temperament, & de boire telles eaux, si est-ce qu'il vaut mieux pource faire, vser de viandes subtiles, & de la temperature que l'esprit requiert, pource que le sang s'engendre d'iceux, du sang la semence, & de la semence la creature. Si les alimens sont deli-

En la 14. sect. proble. 5.

En la 16. sect. prob. 33.

cats, & de bon temperament, le sang se fait tel: de tel sang, telle semence: & de telle semence, tel cerueau. Et estant ce membre temperé, & composé de substance subtile & delicate, Galien dit que l'esprit sera tel: car nostre ame raisonnable combien qu'elle soit incorruptible, est tousiours adherante aux dispositions du cerueau, lesquelles n'estans telles qu'il faut pour discourir & philosopher, elle dit & fait mille absurditez, & choses non conuenables. Les viandes en apres que les peres doiuent manger, pour engendrer enfans de grand entendement (qui est l'esprit le plus ordinaire en Espagne) sont celles-cy. En premier lieu, le pain blanc fait de la fleur de farine, & pestry auec sel: ce pain est froid & sec, & de parties subtiles & fort delicates. L'autre pain se fait de bled plus commun, & non passé, lequel maintient beaucoup, & fait les hommes membrus, & de grandes forces corporelles; mais pource qu'il est humide, & de parties fort grosses,

Auliur. de l'art de med 12.

il fait perdre l'entendement. I'ay dit paistry auec du sel, pource que de tous les alimens, il n'y en a pas vn qui soit plus profitable à l'entendement, que le sel : il est froid, & pourueu de la plus grande siccité qui soit és choses. Et si nous auons souuenance de la sentence d'Heraclite, il a dit ainsi, *Splendor siccus animus sapientissimus* : par laquelle il nous a voulu donner à entendre, que la siccité du corps rend l'ame tres-sage. Et puis que le sel a vne telle siccité, & tant appropriée à l'esprit, la saincte Escriture à iuste cause luy donne le nom de prudence & sagesse. Les perdrix francolins sont de la mesme substance & temperament du pain blanc, du cabril, & vin muscat : desquelles viandes si les peres vsent, de la maniere que nous auons noté ailleurs, ils feront les enfans de grand entendement. Et s'ils veulent auoir vn enfant qui soit de grande memoire, qu'ils mangent huict iours deuãt que venir à l'acte de generation, truites, saumons, lamproyes & anguilles:

Quoy quoy tu offres en sacrificatum l'assaisonneras de sel: regoy le sel de sapiẽce: vous estes le sel de la terre. Notez que l'hõme est libre soi-

gneur de ſes œuures. Dieu au commẽcemẽt a eſtably l'hõme, & l'a laiſſé en la main de ſon conſeil. Eccl. c. 15.

desquelles viandes ils feront la semẽce humide, & fort glutineuse. Nous auons dit ailleurs, que ces deux qualitez rendent la memoire facile à receuoir, & propre à garder & conseruer longuement les figures. De pigeons, cabrils, ails, ciboules & oignons, porreaux, raues, poiure, vinaigre, vin blanc, miel, & toutes sortes d'espices, la semence se fait chaude & seiche, & de parties fort delicates: l'enfant ou fils qui s'engendrera de ces alimens sera de grande imagination, mais despourueu d'entendement (à cause de la grande chaleur) & de memoire, à cause de la siccité. Ceux-là ont coustume d'estre fort preiudiciables à la Republique, pource que la chaleur les incline à plusieurs vices & maux, & leur donne esprit & courage pour les pouuoir executer. Toutesfois, s'ils s'adonnent à bien, la Republique reçoit plus de seruice de l'imagination d'iceux, que de l'entendement & de la memoire. Les poules, chapons, le veau & le mouton chastré d'Espagne

ſont de ſubſtance moderée: car ces choſes ne ſont viandes delicates ny groſſes. I'ay dit moutõ chaſtré d'Eſpagne, pource que Galien, ſans faire diſtinction, dit qu'il eſt de mauuaiſe & groſſe ſubſtance: en quoy il n'a point de raiſon, car combien qu'en Italie où il a eſcrit, eſt la plus mauuaiſe chair de toutes, ſi eſt ce qu'en cette noſtre region pour la bonté des paſturages, on le doit mettre au nombre des viandes de ſubſtance moderée. Les enfans qui s'engendreront de ces alimens auront vn raiſonnable entendement, raiſonnable memoire, & raiſonnable imagination: Mais ils ne ſeront pas beaucoup profonds aux ſciences, & n'inuenteront aucune choſe nouuelle. Nous auons dit ailleurs que ceux-là ſont mols, & qu'il eſt aiſé d'imprimer en eux toutes les reigles & conſiderations de l'art, claires, obſcures, faciles, & difficiles: mais la doctrine, l'argument, la reſponſe, le doute, & la diſtinction leur doit donner à faire. Or ſe fera vne ſemence groſſe & de

Au 3. li. de la faculté des alimens ch. 1.

mauuais temperament, de chair de vache, de brehaigne, de jambon, de gros pain, de fromage, d'oliues, de gros vin, & eau trouble. L'enfant qui sera engendré de cette semence, sera aussi fort qu'vn taureau: mais il sera furieux & d'esprit brutal. De là vient qu'entre les hommes rustiques, à peine sortent enfans aigus, ny habiles pour apprendre les lettres. Ils naissent tous rudes & lourds, pour auoir esté faits d'alimens de grosse & mauuaise substance: ce qui aduient au contraire entre les citoyens, desquels nous voyons les enfans pourueus de plus grand esprit & habilité. Mais si les peres veulent à bon escient engendrer vn fils gentil, sage, & de bonnes mœurs, six ou sept iours deuant la generation, il leur faut manger beaucoup de laict de chéure, pource que cet aliment, de l'opinion de tous les Medecins, est le meilleur & le plus delicat de tous ceux que les hommes vsent (ce que i'entens, quand les hommes sont en santé, & que cet aliment leur correspond) mais Galien

dit, qu'il le faut manger cuit auec miel, sans lequel il est dangereux, & facile à corrompre. La raison est, que le laict n'a pas plus de trois elemens en sa composition, le fromage, le mugue, & le beurre: le fromage respond à la terre, le mugue à l'eau, & le beurre à l'air. Le feu qui se mesloit és autres elemens, & qui les conseruoit en la mixtion, en sortant de la terre, s'exhale, pource qu'il est fort delicat: mais y adioustant vn peu de miel (qui est chaud & sec comme le feu) le laict demeure auec quatre elemens, lesquels meslez & cuits par le moyen de nostre chaleur naturelle, font vne semence fort delicate & de bon temperament. Le fils qui en sera engendré, sera pour le moins de grand entendement, & non despourueu de memoire ny d'imagination. Pource qu'Aristote n'a cogneu cette doctrine, il n'a pas respondu à vn probleme qu'il fait, demandant: Pourquoy les petits des bestes brutes, pour la plus part tirent les proprietez & conditions de leurs peres: & les enfans de

Au liu. des viãdes de bon & mauuais suc.

En la 10. sect. prob. 12.

l'homme non pas? Ce que nous voyons estre ainsi par experience: car de peres sages sortent enfans fort ignorans, & de peres ignorans enfans fort aduisez: de peres vertueux, enfans mauuais & vicieux, de peres vicieux enfans vertueux, de peres laids enfans beaux, de peres beaux enfans laids; de peres blancs enfans noirs, & de peres noirs enfans blancs & colorez. Et entre les enfans d'vn mesme pere & d'vne mesme mere, l'vn fort ignorant & l'autre aduisé, l'vn laid & l'autre beau; l'vn de bonne complexion, & l'autre de mauuaise; l'vn vertueux, & l'autre vicieux. Si l'on baille à vne bonne iument vn tel cheual, le poulain qui en sort ressemble à ceux qui l'ont engendré, tant en la figure & couleur, qu'en ses façons de faire. Aristote a fort mal respondu à ce probleme, disant, Que l'homme a diuerses imaginations en l'acte charnel, & que de là vient que les enfans sont tant differens des peres: mais pource que les bestes brutes en leur generation ne sont distraites, &

n'ont vne tant forte imagination que l'homme, les petits qu'elles font sortét tousiours d'vne mesme maniere, & semblables à elles. Cette response a tousiours contenté les Philosophes vulgaires, pour la confirmation de laquelle, ils alleguent l'histoire de Iacob, laquelle recite que mettant certaines verges peintes aux abreuoirs des troupeaux champestres, les moutons sont nez & sortis tachez. Mais peu leur sert d'alleguer cela, pource que cette histoire raconte vn faict miraculeux que Dieu a fait, pour comprendre en icelluy quelque Sacrement. Et mesme la response d'Aristote est vne grande absurdité: & si l'on ne me veut croire, que les Bergers facent maintenant cet essay, & ils verront que ce n'est pas vne chose naturelle. On dit aussi qu'vne Dame enfanta vn fils plus noir qu'il n'estoit conuenable, pource qu'elle contemploit vn visage noir qui estoit au ciel de son lict: ce que ie tiens pour vne grande mocquerie; & si d'auanture elle le fit tel, ie dy que le pere qui Ge. 30.

l'engendra auoit la meſme couleur de la figure de ce ciel peint. Et afin de voir plus clairement combien en cela eſt mauuaiſe la Philoſophie qu'allegue Ariſtote, & ceux qui le ſuiuent, il eſt beſoin de ſçauoir pour choſe notoire que l'œuure de l'engendrer appartient à l'ame vegetatiue, & non pas à la ſenſitiue, ny à la raiſonnable : car le cheual engendre ſans la raiſonnable, & la plante ſans la ſenſitiue : & ſi nous regardons vn arbre chargé de fruicts, nous trouuerons en iceluy plus grande diuerſité qu'és enfans des hommes: nous voyons vne pomme verde, & l'autre colorée; vne petite, & l'autre grande; vne ronde, & l'autre mal faite; vne ſaine, & l'autre pourrie ; vne douce, & l'autre amere: & ſi nous comparons les fruicts de cette année auec ceux du paſſé, on les trouuera fort differens & contraires. Ce qui ne ſe peut attribuer à la diuerſité de l'imagination, puis que les plantes ſont priuées de cette puiſſance. L'erreur d'Ariſtote eſt fort manifeſte en ſa

Ariſtote meſme le confeſſe au liure de l'ame

propre doctrine : car il dit que la semence de l'homme est celle qui faict la generation, & non pas celle de la femme : mais en l'acte venerien, il n'y a autre œuure de l'homme que d'espandre la semence, sans forme ny figure, comme le laboureur qui espand & seme le bled en la terre. Comme donc le bled ne prend pas racine aussi tost qu'il est espandu & semé, & ne se forme son espy & tuyau que quelques iours apres ; ainsi Galien dit que la creature n'est pas formée aussi tost que la semence de l'homme est en la matrice de la femme, ains qu'il faut trente ou quarante iours deuant qu'elle soit formée. Parquoy que sert à l'homme d'imaginer diuerses choses en l'acte venerien ; puis que l'enfant ne se commence à former qu'apres quelques iours? Ioint que l'ame du pere ny de la mere ne font ny donnent la forme, mais vn autre troisiesme, qui est en la mesme semence. Et celle là, pour estre seulement vegetatiue, n'est pas capable de l'imagination, & suit seulement les naturels

Auli. de fœtus formatione.

Hippoc. au li. de nat. fœt.

mouuemens du temperament, sans faire autre chose. Or de dire que les enfans naissent de telle & telle forme & figure, à cause de la diuerse imagination des peres, c'est comme si l'on pensoit que les bleds & grains, les vns sont grands, & les autres petits, pource que le laboureur en les semant est diuerty en diuerses imaginations. De cette mauuaise opinion d'Aristote, aucuns curieux inferent que les enfans de l'adultere ressemblent au mary de la femme adultere, bien qu'ils ne soient siens. Et leur raison est manifeste: car en l'acte charnel les adulteres imaginent le mary, auec crainte qu'il ne vienne, & qu'il ne les trouue sur le faict. Par mesme argument ils inferent que les enfans du mary ressemblent à l'adultere, encores qu'ils ne soient siens, pource que la femme adultere estant en l'acte charnel auec son mary, contemple touſiours la figure de son amy. Et ceux qui disent que l'autre femme enfanta vn enfant noir, pource qu'elle imaginoit la figure noire du ciel du lict auquel elle contemploit,

contemploit, doiuent pareillement admettre ce que ces curieux ont dit & prouué : car le tout est de mesme. Quant à moy, ie pense que cela est vne bourde & pur mensonge : mais l'on infere fort bien de l'opiniõ d'Aristote. Hippocrate a mieux respondu au probleme, disant : Que les Scithes ont tous mesmes mœurs & forme de visage : & donnant la raison de cette semblance, il dit qu'ils mangent tous vne mesme viande, & boiuent mesmes eaux, sont vestus d'vne mesme maniere : & ainsi gardent vne mesme façon de viure. Les bestes brutes, pour cette mesme raison engendrent leurs petits à leur semblance & figure particuliere, pource qu'ils vsent tousiours d'vne mesme viande, & font la semence d'vne mesme forme. Au contraire pource que l'homme mange diuerses viandes chacun iour, il fait la semence differente, tant en substance qu'en temperament. Ce que les Philosophes naturels approuuent, respondans à vn probleme qui demande : Pourquoy les excremens

Au lieu de l'air, lieux & eaux.

Alexãdre Aphrod. au 1. liure. 26.

des bestes brutes n'ont pas tant mauuaise odeur que ceux de l'homme? & disent, que les bestes brutes vsent tousiours de mesmes alimens, & font beaucoup d'exercice: mais l'homme mãge tant de viandes & de tant diuerse substance, qu'il ne les peut digerer ny vaincre, à raison de quoy elles se viennent à corrompre. La semence humaine & de la beste sont toutes deux de mesme sorte, pource qu'elles sont faites toutes deux des excremens de la troisiesme concoction. La diuersité des viandes desquelles vse l'homme, faict tous les iours la semence differente, & particuliere. Et pourtant il est certain que le iour que l'homme mange de la vache, ou du salé, il faict la semence grosse, & de mauuais temperament, & pourtant l'enfant qui s'en engendrera sera laid, ignorant, noir & de mauuaise complexion: mais s'il mange de la chair de chapon, ou de poule, il fera la semence blanche, delicate, & de bon temperament, & pourtant l'enfant qui s'engendrera sera bien fait, beau,

sage, & de complexion fort affable. Dont ie collige & cognoy que nul enfant ne naist qui ne tire les qualitez & le temperament de la viande que les peres ont mangé vn iour deuant qu'ils l'ayent engẽdré. Et si quelqu'vn veut sçauoir de quelle viande il a esté formé, il ne faut faire autre chose que considerer quelle viande est la plus familiere à son estomach: car certainemẽt c'est de cette là. Les Philosophes naturels demandent aussi, pourquoy les enfans des hõmes sages ordinairement sortent ignorans & despourueus d'esprit? A quoy ils respondent fort bien, disans: que les hommes sages sont fort honnestes & honteux: à raison de quoy, ils se gardent en l'acte charnel de faire aucunes choses qui sont necessaires à ce que l'enfant sorte auec la perfection qu'il doit auoir. Et le prouuent par les peres lourds & ignorans, lesquels pour employer toutes leurs forces, au temps qu'ils engendrent, font des enfans ingenieux & sages: mais cette response est d'hommes qui sçauent

Alexan. Aphro. pro. 28.

peu de Philosophie naturelle. Il est vray que pour respondre comme il faut, il est besoin presupposer & prouuer quelques choses premierement: l'vne desquelles est que la faculté raisonnable est contraire à celle de l'ire & concupiscence, de telle maniere que si vn homme est fort sage, il ne peut estre courageux, de grandes forces corporelles, grand mangeur, ny puissant pour engender; pource que les dispositions naturelles necessaires à ce que la faculté raisonnable puisse œuurer, sont totalement contraires à celles qui requierent celle de l'ire & de la concupiscence. Aristote dit (& il est vray) que le courage & vaillance naturelle consiste en chaleur, & la prudence & sçauoir en siccité. Et ainsi voyons nous clairement par experience, que ceux qui sont despourueus de raison, parlent peu, n'endurent mocqueries, & se courroucent promptement. Et pour y remedier, ils mettent incontinent la main à l'espée, pource qu'ils ne peuuent donner autre response: mais ceux qui ont bon

esprit, foruniſſent de pluſieurs raiſons & reſponſes aiguës, ils vſent de propos ioyeux, deſquels ils s'entretiẽnent de peur de venir aux mains. De cette maniere d'esprit, Saluſte nota Ciceron, diſant qu'il auoit beaucoup de langue, & les pieds fort legers: en quoy il auoit raiſon, pource que tant de ſçauoir ne pouuoit ſe trouuer qu'en coüardiſe pour le faict des armes. Et de là dit-on par maniere de gauſſerie, il eſt vaillant cõme vn Ciceron, & ſage comme vn Hector, pour noter vn hõme d'ignorance & coüardiſe. La faculté animale ne contredit pas moins à l'entendement: car eſtant vn homme de grandes forces corporelles, il ne peut auoir l'eſprit delicat, & la raiſon eſt, que la force des bras & des pieds vient de ce que le cerueau eſt dur & terreſtre. Et cõbien que par la froideur & ſiccité de la terre, il puiſſe auoir vn bon entendement, ſi eſt-ce que pource qu'il eſt de groſſe ſubſtance, il ne le peut auoir; ce qui fait par meſme moyen vn autre mal, qui eſt, que pour la froideur ſe perd le

cœur & la vaillance; & ainsi auons nous veu aucuns hommes de grandes forces, estre fort coüards. La contrarieté d'entre l'ame vegetatiue & la raisonnable, est plus manifeste que toutes, pource que les œuures de la vegetatiue (qui sont nourris & engendrez) font mieux auec chaleur & humidité, qu'auec les qualitez contraires: ce que l'experience monstre clairement, considerant combien ces qualitez sont puissantes en l'aage des enfans, & lasches en la vieillesse: en l'enfance, l'ame raisonnable ne peut œuurer, & en l'aage derniere (en laquelle n'y a ny chaleur ny humidité) elle œuure merueilleusement, & a grande vigueur: de maniere que tant plus vn homme sera puissant pour engendrer & cuire beaucoup de viande, tant plus il perd de la faculté raisonnable. Platon fait à cecy vne allusion, quand il dict, qu'il n'y a humeur en l'homme qui trouble tant la faculté raisonnable, que la semence feconde. Il dit seulement qu'elle aide à l'art de faire des vers: ce que nous

Au dialogue de la nature.

Au Sophiste.

voyons tous les iours par experience: car quand vn homme commence à eſtre amoureux, il ſe met incontinent à la Poëſie, & s'il eſtoit auparauant ſale & mal propre, il deuient tout auſſi toſt propre & gentil, & n'endure pas vne petite ordure ſur ſa cappe. Cela vient pource que telles œuures appartiennent à l'imagination: laquelle croiſt & monte d'vn degré, auec la grande chaleur que la paſſion amoureuſe a cauſé. Or que l'amour ſoit vne alteration chaude, il ſe voit clairement, par le courage & vaillance qu'il cauſe en l'amoureux, parce qu'il luy oſte le deſir de manger, & qu'il ne le laiſſe point dormir. Si la Republique auoit eſgard à ces ſignes, elle oſteroit des Vniuerſitez, les eſtudians qui ſont vaillans, qui ayment les armes, & qui ſont amoureux: elle chaſſeroit les Poëtes, ceux qui ſont propres & miſtes: car ceux-là n'ont ny eſprit, ny habilité à aucun genre des lettres. Ariſtote excepte de cette reigle les melancholiques par aduſtion, deſquels la ſemen-

En la 4. ſect. pro. 31.

ce (bien qu'elle soit feconde) n'oste pas l'esprit. En fin, toutes les facultez qui gouuernent l'hõme, empeschent la faculté de la raison, si elles sont fortes. Et de là vient que si vn homme est fort sage, il est incõtinent coüard, de peu de forces corporelles, petit mãgeur, & non puissant pour engendrer. La cause de cela est, que les qualitez qui le font sage (qui sont, froideur & siccité) debilitent les autres puissances, comme l'on voit aux hommes vieils, lesquels n'ont force ny valeur, si ce n'est pour le conseil & prudence. Cette doctrine ainsi suppoſée, l'opinion de Galien est, que deux semẽces sont necessaires, afin que la generation ait l'effet de quelque parfait animal: l'vne qui soit agente, & qui forme, & l'autre qui serue d'aliment; car vne chose tant delicate que la genitture ne peut incontinent vaincre vne viande tant grosse, comme est le sang, iusqu'à tant que l'effet soit plus grãd. Et que la semence soit le vray alimẽt des membres contenant la semence, Hippocrate, Platon, & Galien l'atte-

ſtent: car ſelon leur opinion, ſi le ſang ne ſe conuertit en ſemence, il eſt impoſſible que les nerfs, les veines & arteres ſe puiſſent maintenir. Et ainſi Galien dit, que la difference qui eſt entre les viandes & les coüillons, eſt que les coüillons font bien toſt beaucoup de ſemence, & les veines peu, & en long-temps. De maniere que nature a fait prouiſion d'vn aliment tant ſemblable, que par vne legere alteration, & ſans faire excremens, elle peut maintenir l'autre ſemence: ce qui ne pourroit aduenir ſi ſa nourriture ſe deuoit faire de ſang. Galien dit que nature fait la meſme prouiſion en la generation de l'homme, qu'elle fait pour former le poulet, & les autres oyſeaux qui ſortent des œufs: eſquels nous voyons qu'il y a deux ſubſtances, la glaire, & le iaune: l'vne de laquelle ſe fait le poulet, & l'autre dont il ſe maintient tout le temps que ſe fait la forme. Par la meſme raiſon ſont neceſſaires deux ſemences en la generation de l'homme: l'vne de laquelle ſe fait la creature, & l'autre

Au 1. liu. de la ſemen. ch. 16.

Au 2. liu. de la ſemen. ch. 16.

dont elle se maintiēt durant le temps qu'elle se forme. Mais Hippocrate allegue vne chose digne de grande cōsideration: c'est que nature n'a pas determiné quelle des deux semēces doit estre agente à former, ny quelle doit seruir d'aliment. Car la semence de la femme est souuentesfois de plus grande efficace que celle de l'homme; & quand il aduient ainsi, elle fait la generation, & celle du mary sert d'aliment: autrefois celle du mary est plus puissante à engendrer, & celle de la femme ne fait que nourrir. Aristote n'a peu entendre de quoy seruoit la semence de la femme, & ainsi a-il dit mille absurditez, qu'elle estoit comme vn peu d'eau, sans vertus ny forces pour engendrer: s'il estoit ainsi, la femme ne voudroit iamais auoir affaire auec l'homme, & iamais n'appeteroit sa compagnie, ains fuiroit l'acte charnel, pour estre vn œuure tant sale & deshōneste à l'endroit d'elle, qui se monstre tant hōneste; Au moyen de quoy en peu de temps le genre humain prendroit fin, & le

monde demeureroit priué de l'animal le plus beau que nature ait iamais crée. Ainsi Aristote demande pourquoy l'acte Venerien est la chose plus agreable que nature ait ordonné pour la creation des animaux: A quoy il respond, que comme ainsi soit que nature procurast tant de perpetuité des hommes, elle a mis en ces œuures là vn grand plaisir & delectation, afin qu'ils s'addonnassent volontiers par tels plaisans aiguillons, à l'acte de la generation: car s'ils n'auoient ces aiguillons là, il n'y auroit homme ny femme qui se vouluſt marier, veu que la femme porte en son ventre l'enfant neuf mois, auec grande peine & douleur, & en danger de perdre la vie quand elle l'enfante. Et pourtant faudroit il que la Republique contraigniſt les femmes à se marier, craignans que la generation humaine viinſt à defaillir. Mais comme nature fait les choses auec douceur, elle a donné à la fẽme tous les instrumens qui estoient neceſſaires pour

En la 4 sect. pro bl. 16.

faire la semence, laquelle incitast & fust propre à engendrer: au moyen de quoy elle desirast l'homme, & fust bien aise de sa compagnie. Et si elle eust tenu les qualitez que dit Aristote, elle l'eust eu en horreur plustost que de l'aymer. Galien prouue cela par l'exemple des bestes brutes: car il dit, que si vne truye est chastrée, elle n'appete iamais le pourceau, ne le veut souffrir quand il vient à elle. Le semblable se void en vne mesme femme, de laquelle le temperament est plus froid qu'il ne faut: car si on luy parle de mariage, il n'y a chose qu'elle haysse plus. Autant en est de l'homme froid, & le tout, pour la priuation de la semence feconde. Dauantage si la semence de la femme estoit de la maniere que dit Aristote, elle ne pourroit estre propre aliment: car pour auoir les qualitez dernieres de la nourriture actuelle, est requise l'entiere semblance à ce qui se doit nourrir. Et si elle n'estoit desia parfaite & semblable, elle ne pourroit en apres acquerir cette perfection & semblance,

Aux. l. de la semence ch. 15

pource que la semence de l'homme n'a point d'instrumens, ny lieux (comme sont l'estomach, le foye & les coüillons) où il la puisse cuire & parfaire. Parquoy nature a fait qu'il y eust deux semences en la generation de l'animal, desquelles meslées la plus puissante formast, & l'autre seruist d'entretenement & nourriture. Ce qui appert estre veritable, car si vn hõme noir engrosse vne femme blãche, & vn homme blanc vne femme noire, la creature tiendra de l'vn & de l'autre, & sera de couleur brune. Par cette doctrine on voit estre vray ce que plusieurs histoires anciẽnes affirmẽt, qu'vn chien ayant eu affaire auec vne femme l'engrossit, & autant en fit vn ours, auec vne Damoiselle qu'il trouua seule aux chãps, vn singe qui fit 2. enfans à vne autre femme. Et mesme est fait mẽtion d'vne autre, laquelle en passant le long de la mer, fut engrossie par vn poisson qui saillit de l'eau: Le vulgaire trouue cela difficile, & demãde cõme se pouuoit faire que ces femmes enfantassent hõmes

parfaits, & auec vſage de raiſon, veu que les peres qui les engendrerent eſtoient animaux tant laids: On peut reſpondre à cela, que la ſemence de toutes ces femmes là eſtoit agente & formoit la creature, pource qu'elle eſtoit la plus puiſſante, & ainſi qu'elle la formoit par les accidents de l'eſpece humaine. La ſemence du laid animal (pource qu'elle n'auoit tant de force) ne ſeruoit d'autre choſe que de nourriture. Car il eſt aiſé à entẽdre que la ſemẽce de ces beſtes irraiſõnables peut donner nourriture à la ſemẽce humaine: pource que ſi chacune de ces femmes euſt mangé vn morceau d'ours, ou de chair, cuit, ou roſty, elle s'en fuſt ſubſtantée, encores que ce n'euſt eſté tant bien que ſi elle euſt mãgé du mouton, ou des perdrix. Autant en aduient à la ſemence humaine, de laquelle la vraye nourriture, dirãt que la creature ſe forme, eſt l'autre ſemẽce humaine. Et ſi elle vient à defaillir, la ſemence de la beſte brute y peut bien ſuppléer. Mais ces hiſtoires là notent que les enfans qui naſquirent de telles

conionctions demonſtroient bien en leurs mœurs & complexions que leur generation n'auoit eſté naturelle. Or, encores que nous ayons vn peu tardé, nous pourrons bien de tout ce que nous auons dit tirer reſponſe au principal probleme, qui eſt que les enfans des hommes ſages ſe font quaſi touſiours de la ſemence de leurs meres, pource que celle des peres (pour la raiſon que nous auons dit) n'eſt propre pour la generation. Ainſi donc l'homme qui ſe fait de la ſemence de la femme ne peut eſtre ingenieux ny habile, à cauſe de la grande froideur & humidité de ce ſexe. Parquoy il eſt certain, que ſi l'enfant eſt diſcret & aduiſé, indubitablement il a eſté fait de la ſemence de ſon pere: & s'il eſt laſche & ignorant, on cognoiſt par ce moyen qu'il a eſté formé de la ſemence de ſa mere. Et ſuiuant cela le Sage a dit, *Filius ſapiēs lætificat patrem: filius vero ſtultus mœſtitia eſt matris ſuæ.* Prou. 5. ch. 10.
Il peut aduenir auſſi par quelque occaſion, que la ſemence de l'homme ſage ſoit l'agent & celle qui forme, &

que celle de la femme serue de nourriture. Mais le fils qui s'en engendrera sera de peu de sçauoir: car combien que la froideur & siccité soient deux qualitez neceſſaires à l'entendement, si est il qu'elles doiuent auoir certaine meſure & quantité, ſurpaſſant laquelle il eſt certain qu'elles font plus de mal que de bien: comme l'on voit és hommes fort vieils, leſquels pour la grande froideur & ſiccité qui eſt en eux diſent mille abſurditez. Dauantage, poſons le cas qu'à l'homme ſage reſtaſſent dix ans à viure de conuenable froideur & ſiccité, pour raiſonner & diſcourir de telle maniere, que paſſant de là en auant, il vient à changer, ſi de la ſemence de celuy là s'engendroit vn fils, il ſeroit iuſques à dix ans de grãd eſprit (pource qu'il jouyroit de froideur & ſiccité conuenable de ſon pere) mais quand il auroit onze ans, il viendroit à changer, pour auoir outrepaſſé le point que ces deux qualitez doiuent auoir. Ce que nous voyons tous les iours par experience, és enfans que l'on a eu en vieilleſſe:

lesquels en enfance, sont fort aduisez, mais en apres, ils sont hommes fort ignorans, & ne viuent gueres. La raison de cela est qu'ils ont esté faits de semence froide & seiche, qui auoit desia passé la moitié du cours de la vie. Si le pere aussi est sage és œuures de l'imagination, & s'il est marié (pour la chaleur & siccité) à vne femme froide & humide au troisiesme degré, l'enfant qui s'engẽdrera de cette conionction sera tres-ignorant, s'il est formé de la semence de son pere, pour auoir esté en vn ventre tant froid & humide, & pour auoir esté maintenu d'vn sang intemperé. Il aduient au contraire si le pere est ignorant, duquel la semence est ordinairement chaude & humide en extremité, l'enfant qui s'en engendrera sera grossier iusques à quinze ans, à cause qu'il tiẽt de la superfluë humidité du pere: laquelle se perd auec l'aage plus meur, auquel la semence de l'hõme ignorant est plus tẽperée & a moins d'humeur. Mieux vaut aussi pour son esprit, quãd il a esté porté neuf mois en vn ventre,

de si peu de froideur & humidité cõme celuy de la femme froide & humide au premier degré, où il a soufsert tant de faim, & eu faute de nourriture. Tout cela aduient ordinairement pour les raisons que nous auõs dit: mais il se trouue certaine race d'hommes, desquels les membres genitaux sont de si grande force & vigueur, qu'ils desnuent totalement les alimens de leurs bonnes qualitez, & les conuertissent en leur mauuaise & grosse substance. Et pour cette cause, tous les enfans qu'ils engendrent, (combien qu'ils ayent mangé viandes delicates) sont rudes & ignorans. Autres se trouuẽt au contraire, lesquels vsant de grosses viandes, & de mauuais temperament, sont tant puissans à les vaincre & digerer, qu'ils ne laissent pas de faire leurs enfans de bon esprit. Ainsi donc est-il certain qu'il y a vne maniere d'hõmes ignorans, autre d'hommes sages, & que l'on en voit d'autres qui sont ordinairement fols & despourueuz de iugement. Aucuns doutes se presentent à

Car la faim desseiche les corps. Gal. au 2. des Aphor. ch. 16.

ceux qui veulent parfaictement entendre cette matiere, la reſponſe auſquels eſt fort aiſée par la doctrine que nous auons deduit. On peu demander d'où vient que les enfans baſtards reſſemblent ordinairement à leurs peres: & que de cent legitimes les nonãte tirẽt la figure & mœurs de leurs meres? Secondemẽt on peut demãder pourquoy les enfans baſtards ſont ordinairement gentils de leurs perſõnes, courageux & aduiſez: tiercemẽt, d'où vient que ſi la meſchãte fẽme deuient enceinte, encor qu'elle boiue la medecine pour ſupprimer ſõ fruict, & qu'elle ſe face ſeigner pluſieurs fois, elle ne peut neãtmoins perdre la creature qu'elle porte: & ſi la fẽme mariée eſt enceinte de ſon mary, elle viẽt à auorter pour peu de choſe. Platon reſpond au premier doute, & dit que nul n'eſt mauuais de ſa propre volonté, ſans eſtre premierement irrité par le vice de ſon temperamẽt. Il ameine l'exẽple des hõmes luxurieux, leſquels ayans beaucoup de ſemence feconde, ſouffrent grandes illuſions

Audialogue de la nature.

& beaucoup de douleurs : au moyen de quoy estans molestez de cette passion, ils cherchent femmes pour s'en exempter. Galien dit que ceux-là sont les instrumens de la generation fort chauds & secs, & pour cette cause ils font la semence fort acre, mordante & puissante pour engendrer. L'homme qui va chercher la femme qui n'est pas sienne, va remply de cette feconde & fertile semence, cuite & bien assaisonnée, de laquelle necessairement se doit faire la generatiõ, pource qu'en l'egalité la semence de l'hõme est tousiours de plus grande efficace: & si l'enfant se fait de la semẽce du pere, necessairement luy ressemblera. Il aduient au contraire és enfans legitimes: car pource que les maris ont tousiours leurs femmes à leur costé, ils n'attendent iamais que la semence soit meure, ny qu'elle se face propre à engendrer, ains la iettent estant prõptemẽt induits à l'acte de generation, & vsent de grande violence & force: & pource que les femmes sont en repos en l'acte venetien, iamais leurs

vaisseaux de la semence ne la donnent que premierement elle ne soit cuite & bien meure, & qu'il n'y en ait beaucoup. Et pour cette cause, les femmes mariées font tousiours la generation, & la semence de leurs maris sert de nourriture. Mais aucunesfois les deux semences ont vne esgale perfection, & combatent de telle maniere, que ny l'vne ny l'autre ne gaigne le dessus pour donner forme, ains se fait l'enfant qui n'est semblable ny au pere ny à la mere. Autrefois elles sẽblent s'accorder & diuiser la figure & forme: la semence du pere fait le nez & les yeux: & celle de la mere, la bouche & le front. Et ce qui est plus admirable, souuentefois est aduenu, que l'enfant soit sorty au monde, auec vne aureille semblable à celle du pere, & vne autre semblable à celle de la mere, & cette diuision mesme ou difference s'est veuë pareillement aux yeux. Mais si la semence du pere surmonte du tout & est la plus forte, l'enfant luy ressemblera de visage & de mœurs, & quand la semence de la mere est la

plus puissante autant en aduiēt, pource que l'enfant tient de la mere. Parquoy le pere qui voudra que l'enfant se face de sa propre semence, se doit absenter quelques iours de sa femme, & attendre que sa semence se cuise & meurisse. Et lors il peut estre certain qu'il aura le dessus & la force, & que celle de sa femme ne seruira que de nourriture. Il n'y a pas grande difficulté en l'autre doute, pource que les enfans bastards se font ordinairement de semence chaude & seiche: de laquelle tēperature nous auons prouué beaucoup de fois, que procede le courage, la vaillance, & la bonne imagination, à laquelle appartient la prudence de ce siecle. Et pource que la semence est cuitte & parfaitement meure, nature en faict tout ce que elle veut, & les peint comme d'vn pinceau. Quant au troisiesme doute, on peut dire que la grosseſſe des meschantes fēmes se fait quasi touſiours de la semence de l'homme, laquelle pour estre plus forte & propre à la generation, s'enracine mieux aussi au

ventre de telles femmes. Mais quant aux mariées, pource qu'elles deuiennent enceintes de leur propre semence, qui n'est pas si forte, la creature glisse facilement, pource qu'elle est humide & glueuse: ou comme dit Hippocrate, *Plena mucoris.*

Quelles diligẽces doiuent estre employées pour conseruer l'esprit aux enfans, dés qu'ils sont nez & formez.

§. V.

LA matiere de laquelle l'homme est composé, est tant aisée à s'alterer, & tant subjette à corruptiõ, qu'au mesme instant qu'elle commẽce à se former, elle se vient à alterer, sans y pouuoir resister. Et pourtant est dit, *Nos nati continuo desinimus esse.* Et pour cette cause nature a pourueu le corps humain de quatre facultez naturelles: pour attirer, retenir, cuire, & ietter hors, lesquelles en cuisant & alterant les alimens que nous mangeons, reparent la substance perduë par la succession d'vne autre. De là peut-on entendre qu'il ne sert

En la Sapience 6. 5.

de gueres que l'enfant ait esté fait de semence delicate, si l'on ne regarde aux viandes qu'il doit manger. Car quand l'enfant est parfait & formé, ne luy demeure aucune chose de la substance premiere de la semence de laquelle il a esté composé. Il est vray que si la premiere semence a esté bien cuite & assaisonnée, elle est de si grande force & vigueur, que cuisant & alterant les viandes, encores qu'elles soient de mauuais suc elle les reduit à son tẽperament & bonne substãce: mais on pourroit bien tant vser d'alimens contraires, que la creature vient à perdre les bonnes qualitez qu'elle a receu de la semence dont elle a esté faite. Et pour cette cause Platon dit que la mauuaise nourriture du boire & manger fait perdre plus que toute autre chose, l'esprit de l'homme, & ses bonnes mœurs. Et pourtant il conseille que nous donnions aliment & nourriture aux enfans qui soient de bon temperament, afin que quand ils seront plus grands, ils sçachent reietter le mauuais aliment,

Au dialogue de la nature.

ment, & choisir le bon. La raison de cela est fort claire: car puis que le cerueau s'est fait au commencement de semence delicate, & puis que ce nombre se consomme iournellemẽt, & se refait & repare par les viandes que nous mangeons, il est certain que si elles sont grosses & de mauuaise temperature, vsant d'icelles plusieurs iours, le cerueau prendra cette mesme nature. Ainsi donc il ne suffit pas que l'enfant soit de bonne semence, si les alimens qu'il mangera (apres la naissance) ne tiennent les mesmes qualitez. Nous sçaurons aisément quelles sont ces qualitez, veu que les Grecs ont esté les hommes les plus discrets qui ayent esté au monde, & que cherchans les alimens & viandes pour faire les enfans ingenieux & sages, il est certain qu'ils ont trouué les meilleures & plus propres: car si l'esprit subtil & delicat consiste en ce que le cerueau soit cõposé de parties subtiles, & bonne temperature, l'aliment qui aura ces deux qualitez sur toutes, sera celuy duquel il faut vser pour

obtenir la fin que nous voulons. Galien dit, que suiuant l'opinion de tous les Medecins Grecs, le laict de cheure cuit auec miel, est le meilleur aliment qu'on puisse trouuer : car outre ce qu'il est de substãce fort moderée, la chaleur qu'il a, n'excede pas la froideur, ny l'humidité la siccité. Parquoy nous auons dit n'agueres que les peres, qui à la verité voudront engendrer vn enfant sage, gentil, & de bonnes mœurs, doiuent manger six ou sept iours deuant la generation beaucoup de laict de cheure, cuit auec miel. Mais combien que cet aliment soit tant bon comme dit Galien, il est meilleur pour l'esprit que la viãde soit des parties subtiles, que substance moderée : car tant plus s'employe la matiere à la pourriture du cerueau, plus l'esprit deuient subtil & bon. Pour cette cause les Grecs tiroient du laict le fromage & le megue (qui sont les deux alimens de sa cõposition) & laissoient l'autre partie de beurre, qui est la nature de l'air, & la donnoient à mãger à leurs enfans,

estant meslée auec miel, en intention de les faire ingenieux & sçauans. Ce qui appert estre veritable, par ce que raconte Homere, Dauantage les enfans mãgeront souppes de pain blãc, d'eau fort delicate auec miel, & vn peu de sel : mais en lieu d'huyle, pource qu'il est mauuais & nuisible à l'entendemẽt, l'on y mettra du beurre de laict de cheure, duquel le temperament & substãce est propre pour l'esprit. Mais en cecy il y avn incõueniẽt fort grãd, qui est que les enfans qui vsent de viãdes tant delicates, n'ont iamais grande force pour resister aux iniures de l'air, & ne se peuuẽt garder des autres incõueniens qui ont coustume de les faire malades. Ainsi donc pour les auoir sages ils serõt maladifs, & ne viurõt gueres. Il faut donc sçauoir cõme les enfans se pourrõt nourrir ingenieux & sages, sans que cet art cõtredise à leur santé. Ce qui sera facile à faire, si les peres osent pratiquer aucũnes reigles & preceptes que ie diray icy. Et pource que les riches & gẽs aisez sont trõpez en la nourriture de leurs enfans, qu'ils

Aur. de sanitate.

traitent touſiours de la ſuſdite viande, ie leur veux donner premierement la raiſon pourquoy leurs enfans n'apprennẽt rien aux ſciẽces, cõbien qu'ils ayent des maiſtres qui les enſeignent ſoigneuſement, & comme l'on pourra remedier à cela, ſans que leur vie en ſoit abregée, ny leur ſanté empirée. Hippocrate dit & nombre huict choſes leſquelles humectent la chair de l'homme, & qui l'engraiſſent. La premiere eſt, la ioyeuſe & ocieuſe vie: l'autre le dormir beaucoup: la troiſieſme, trouue vn bon lict: la quatrieſme, la bonne viande & le bon vin: la cinquieſme, les bons veſtemens: la ſixieſme, l'aller touſiours à cheual: la ſeptieſme, faire ſa volonté: la huictieſme, s'occuper en jeux, paſſetemps, & choſes qui luy donnent contentement. Ce qui eſt manifeſte & veritable, que encor qu'Hippocrate ne l'euſt dit, perſonne ne le pourroit nier. On pouroit ſeulement douter ſi le peuple qui a ſon plaiſir obſerue touſiours cette maniere de viure: car s'il eſt ainſi qu'il le face, nous pouuons

au l. de air, lieux & eaux.
au l. de ſat dia. ſem. 14. au des E. i. par. 5. aph. 9.

inferer que la semence est tres-humide, & que les enfans qui s'en engẽdreront doiuent sortir necessairement auec vne superfluë humidité, laquelle se doit consommer, pource que cette qualité supprime les œuures de l'ame raisonnable, & pource qu'elle rend les hommes maladifs, & leur abbrege leurs iours, selon que disent les Medecins. Suiuant cela le bon esprit, & la ferme santé corporelle, demandent vne mesme qualité (qui est le sec) & pourtant les reigles que nous auons amené, pour faire les enfans sages, seruent aussi à les faire sains & de longue vie. Et apres, aussi tost que l'enfant des peres riches & aisez est nay (veu que sa chair tient plus de froideur & humidité, qu'il n'a esté conuenable à l'enfance) il faut le lauer auec eau salée, qui soit chaude: laquelle suiuant l'opinion de tous les Medecins, dessciche & essuye la chair, rend les nerfs fermes, l'enfant robuste & fort: & pource que la superflue humidité du cerueau se perd & consomme, il deuient ingenieux

Hip. au l. des vlceres.

Hip. au 2. l. de diæta.

& exempt de grandes maladies. Au contraire si on le laue d'eau douce & chaude, entant qu'elle humecte la chair, Hipocrate dit, qu'elle fait cinq maux, elle effemine la chair, elle debilite les nerfs, elle endort l'esprit, elle cause le flux de sang, & l'euanoüissemẽt ou defaut de cœur. Mais si l'enfant sort du ventre de sa mere auec vne grande siccité, il le faut bien lauer auec eau chaude & douce. Et si Hipocrate dit, *Infantes diu sunt calida lauandi: quo minus tentent conuulsiones: ipsiq; crescant & melioris coloris fiant.* Par laquelle sentence il est enchargé de lauer les enfans auec eau chaude beaucoup de fois, afin qu'ils croissent plus aisément, & qu'ils se facent de bonne couleur. Cela s'entend des enfans qui sortent secs du vẽtre de leur mere, desquels il faut amẽder la mauuaise temperature, en leur appliquant les qualitez cõtraires. Galien dit que les Allemans ont coustume de lauer leurs enfans en la riuiere, auſſi toſt qu'ils sont nez, leur semblant aduis que comme le fer qui sort ardent de

Au 1. li. à Glau. ch. 6. des Apho. 6

la fournaise, se renforce & endurcit quand on le met dedans l'eau froide: ainsi en tirant l'enfant du ventre de la mere, il se rend plus fort & vigoureux, quand on le laue auec eau froide. Galien blasme cette maniere de faire, & tient que c'est vne grande folie: en quoy il a bien raison: car cõbien que par ce moyen le cuir luy deuient dur, & difficile à estre offensé des iniures de l'air, si est-ce qu'il est offensé des excremens qui s'engendrent dedans le corps, n'ayant voye ouuerte pour pouuoir sortir. Le meilleur & plus seur remede est de lauer les enfans, qui ont beaucoup d'humidité, auec eau chaude & salée: car en cõ ommant l'humidité superfluë, on les rend acheminez à la santé, & leur fermant les voyes du cœur, ils ne sont offensez à chacune occasion, & leurs excremens ne sont tant enclos & retenus qu'ils n'ayent passage pour sortir. Et nature est si forte, que si on luy oste vn chemin public, elle en cherche vn autre propre: & si dauanture tous les passages luy sont bou-

Au 2. li. de la conseruation de la santé.

chez, elle en sçait bien faire de nouueaux, pour ietter ce qui l'empesche, & qui luy est nuisible. Parquoy de deux extremes, il vaut mieux pour la santé auoir le cœur vn peu dur & serré, que mol & ouuert. Secondement quand l'enfant vient de naistre, il faut que nous le facions amy des vents & des alterations de l'air, sans le tenir tousiours à l'abry ou à couuert: car il se rendra lasche, feminin, ignorãt, de peu de forces, & moura en trois iours. Hippocrate dit qu'il n'y a chose qui debilite tant la chair que de demeurer tousiours en lieux preseruez du froid, & chaleur, & qu'il n'y a meilleur remede pour la santé, que d'exposer le corps à tous les vents, chauds, froids, humides, & secs. Et pour cette cause, Aristote demande, pourquoy ceux qui viuent aux galeres sont plus sains, en terroir marescageux ? En quoy la difficulté est plus grande, quand l'on considere le mauuais tẽps qu'ils ont, de dormir sur la dure tous vestus, au serain, au soleil, au froid, & à l'eau, & n'ayans à demy leur vie,

Au liu. de l'air, lieux & eaux.

En la 1. sect. proble. 10.

L'on en peut autant dire des bergers, qui sont plus sains qu'hommes du mõde, pource qu'ils ont desia accoustumé toutes les qualitez de l'air, & que leur nature ne s'estonne de rien. Au cõtraire voyons apertement que l'homme qui se veut garder du soleil, du froid, du serain, & du vent, est despeché en trois iours, & pour cette cause on peut bien dire, *Qui diligit animam suam in hoc mundo perdet eam*: car personne ne se peut garder des alterations de l'air. Il vaut mieux s'accoustumer à tout, & que l'homme ne se soucie des iniures de l'air, & viue tousiours en peine. Le vulgaire pense que l'enfant naist tendre & delicat, & que sortant du ventre de la mere, il ne peut endurer l'air froid sans receuoir vn grand dommage: mais il s'abuse grandemẽt, car combien que l'Allemagne soit vn pays tãt froid, ils mettẽt neãtmoins les enfans sortant du ventre de la mere, dedans l'eau: en quoy encor qu'ils faillent lourdement, si est ce que les enfans ne s'en trouuent mal, & n'en meurent

pas. La troisiesme chose qu'il faut faire, est de trouuer vne ieune nourrice, de tẽperament chaude & seiche, ou suiuant nostre doctrine froide & humide au premier degré, nourrie à la peine, accoustumée à dormir à terre, à manger peu, & qui soit mal vestuë, & qui soit faite à aller au serain, & endurer le froid & le chaud. Vne telle nourrice aura le laict bien ferme & accoustumée aux alteratiõs de l'air, duquel l'enfant est long tẽps nourry & maintenu, les mẽbres de l'enfant en seront merueilleusement fermes. Si elle est discrete & aduisée, cela fera grand bien à son esprit, pource que le laict d'vne telle nourrice est chaud & sec, qui sõt deux qualitez par lesquelles se corrigera la grande froideur & humidité que l'enfant apporte du ventre de la mere. Or combien importe aux forces de la creature, de teter le laict d'vne nourrice qui s'exerce, se prouue clairemẽt des cheuaux, lesquels sortans des iumens qui trauaillent & labourent, sont bons coursiers, & durent long temps au trauail:

Mais si les iumens sont tousiours a leur aise, paissans au pré, les cheuaux qui en sortẽt ne se peuuent tenir, de la premiere carriere qu'on leur donne. Il faut aduiser aussi de mettre en la maison vne nourrice, quatre ou cinq mois deuant l'enfantement, & luy bailler à manger les mesmes viandes que mange la femme enceinte, afin qu'elle ait loisir & temps de consommer le sãg & les autres mauuaises humeurs prouenuës des mauuais alimens qu'elle auoit mangé au cõmencemẽt, & afin que l'enfant incõtinent qu'il sera nay, tette le mesme laict, duquel il s'est maintenu au ventre de sa mere, au moins fait des mesmes viãdes. Le 4. poinct qu'il faut obseruer & garder est de n'accoustumer l'enfant à dormir en vn lict mol, à estre trop vestu, & à manger beaucoup. Car Hippocrate dit que ces trois choses offẽcent & desseichent la chair, & les contraires les engraissent. Ce faisant l'enfant sera de grand esprit, fort sain, & viura long tẽps, à raison de la siccité. Et au contraire, il se remplira

Manger vne fois coucher doucement & cheminer nud. Hi. au liu. de salubri diæta.

Celsean 1. liure.

de sang, & se fera d'vne constitution mauuaise, que Hippocrate appelle, *Athletique*, & la tient fort dangereuse. Par cette maniere de viure, se nourrit l'hõme le plus sage qui fut iamais au mõde, Christ nostre Redempteur, entant qu'homme, excepté que pource qu'il nasquit hors de Nazareth, sa mere d'auanture ne trouua de l'eau salée à propos afin de le lauer. Cela estoit vne coustume Iudaïque & de toute l'Asie, introduite par aucuns sages Medecins, pour la santé des enfans: Et ainsi le Prophete dit, *Et quando nata es, in die ortus tui non est præcisus vmbilicus tuus, & aqua non es lota in salutem, nec sale salita, nec inuoluta pannis.* Ezechi. 16. Au demeurant incontinent qu'il fut né, il commença à s'accoustumer au froid & aux autres alterations de l'air. Son premier lict fut cõtre terre, estant mal vestu, comme s'il eust voulu garder la recepte d'Hippocrate; & bien tost apres il fut porté en Egypte (pays fort chaud) où il fut tout le temps qu'Herodes vesquit, & pourtant il est certain, qu'allant sa mere en cette ma-

niere, elle luy donnoit le laict bien exercé, & fait aux alterations de l'air. La viande qu'il prenoit estoit celle que les Grecs trouuerent pour donner esprit & sçauoir à leurs enfans: cette viande estoit la partie grasse du laict, mangé auecques miel, & pourtant Esaye a dit, *Butyrum & mel comedet, vt sciat reprobare malum & eligere bonum.* Par lesquelles paroles il semble que le Prophete ait voulu donner à entendre, que combien qu'il fust vray Dieu, il deuoit aussi estre homme parfait, & que pour acquerir science naturelle, il deuoit vser des mesmes diligences desquelles vsent les autres enfans des hommes. Cela semble difficile à entendre, & estrange de penser que Christ nostre Redempteur, pour manger du beurre & miel, estant enfant, deust sçauoir reprouuer le mal & eslire le bien, quand il seroit grand, veu qu'il estoit comme il est, Dieu de sçauoir infiny, & ayant entant qu'homme, toute la science infuse, qu'il pouuoit receuoir selon sa naturelle capacité. Parquoy

eſt-il certain, qu'il ſçauoit autant au ventre de ſa mere, comme quand il auoit 33. ans, ſans manger beurre ny miel, ny ſe ſeruir d'autres moyens naturels que la ſageſſe humaine requiert. Ce neatnmoins eſt-ce beaucoup que le Prophete ait remarqué la viande que les Troyens & Grecs auoient couſtume de donner à leurs enfans, pour les faire ingenieux & ſages: & qu'il ait dit, *Vt ſciat reprobare malum, & eligere bonum*: pour entendre qu'à raiſon de ces alimens, Chriſt noſtre Redempteur (entant qu'homme) auroit plus de ſçauoir acquis, qu'il n'euſt pas obtenu s'il euſt vſé d'autres viandes contraires: ou bien il faut expliquer cette particule (*vt*) pour ſçauoir qu'il a voulu dire, en parlant par tels termes. Ainſi donc nous deuons ſuppoſer que en Chriſt noſtre Redẽpteur y auoit deux natures (comme il eſt vray, & ainſi la foy nous le monſtre) l'vne diuine, entant qu'il eſtoit & eſt vray Dieu, & l'autre humaine, cõpoſée de l'ame raiſõnable & du corps elementel, diſpoſé & organiſé com-

me l'ont les autres enfans des hommes. Quāt à la premiere nature, nous ne ſçauons que dire de la ſageſſe de Chriſt noſtre Redempteur, pource qu'elle eſt infinie, ſans augmentation ny diminution, ne dependant d'aucune autre choſe : car pource qu'il eſt Dieu, il eſtoit auſſi ſage au ventre de la mere comme il eſtoit à trente trois ans, pource qu'il l'eſt de tout temps. Mais en ce qui concerne la ſeconde nature, il faut ſçauoir que l'ame de Chriſt, dés que Dieu la crea, fut bienheureuſe & glorieuſe, cõme elle l'eſt auiourd'huy : & puis qu'il ioüiſſoit de l'eſſence diuine & de ſon haut ſçauoir, il eſt certain qu'il n'ignoroit aucune choſe, & qu'il auoit autant de ſcience infuſe, que pouuoit tenir ſa naturelle capacité : mais auec tout cela, il eſt certain que comme la gloire ſe communiquoit aux inſtrumens du corps, (à raiſon de la Redemption du genre humain) auſſi ne faiſoit pas la ſcience infuſe, pour n'eſtre le cerueau diſpoſé ny organiſé des qualitez & ſubſtances neceſſaires, à ce que

l'ame par tel instrument peut discourir & philosopher. Car si nous auons souuenance de ce que nous auons dit au commencement de cet œuure, les graces que Dieu depart aux hommes, requierent ordinairement que l'instrument, par lequel elles se doiuent exercer, & le sujet qui les doit receuoir, tiennent les qualitez naturelles que chacune grace a besoin d'auoir. Et c'est pourquoy l'ame raisonnable est acte du corps: & qu'elle n'œuure, sans se seruir de ses instrumens corporels. Le cerueau de Christ nostre Redempteur estant nouueau né, estoit fort humide, pource qu'en tel aage c'est vne chose naturelle & cõuenable: mais l'ame d'iceluy, pour estre si grande en quantité, ne pouuoit naturellement discourir ne philosopher auec tel instrument. Et ainsi la science infuse ne passoit à la memoire corporelle, ny à l'imagination, ny à l'entendement, pource que ces trois puissances sont organiques (cõme nous l'auons prouué) & qu'elles n'ont la perfection qu'elles doiuent

auoir. Mais le cerueau se dessèichant auec le temps, l'ame raisonnable manifestoit tous les iours d'auantage la science infuse qu'il auoit, & la communiquoit à ses puissances corporelles. Et outre cette science supernaturelle, il en auoit vne autre qui se prẽd des choses que les enfans oyent, de ce qu'ils voyent, de ce qu'ils sentent, gouſtent & touchent. Il est certain que Christ nostre Redempteur auoit cette là, comme les autres enfans des hommes. Et ainsi que pour bien voir les choses, il auoit besoin de bõs yeux, & pour oüyr le son de bonnes oüyes, auſſi auoit il besoin de bon cerueau, pour iuger du bien & du mal. De plusieurs sens Catholiques que l'Escriture saincte peut receuoir, ie tiens touſiours celuy de la lettre meilleur, qui oſte aux formes & vocables leur propre & naturelle signification. Quant aux qualitez & subſtances que doit auoir le cerueau, nous auons desia dit suiuant l'opinion d'Heraclite, que la siccité fait l'ame tres-sage, & suiuãt l'opiniõ de Galien, nous auons prou-

S. Tho. met vne troiſieſme ſciẽce en Christ, & l'appelle acquiſe auec l'entendement agent, 3. p. q. 10. art 4. & q. 12. art. 4.

Aul. de l'art de Medec. ch. 11.

ué qu'estant le cerueau composé de substance fort delicate, l'esprit en est subtil. Christ nostre Redempteur acqueroit siccité, auec l'âge: car dés que nous naissons iusques à l'heure que nous mourons, nostre chair se dessiche & s'essuye, & mesme nous deuenons plus sçauans. Les parties delicates & subtiles du cerueau d'iceluy se refaisoient en mangeant les viandes qu'a dit le Prophete Isaye. Car puis qu'à toute heure il luy estoit besoin prendre nourriture, & reparer la substance qui s'euaporoit, par le moyen de la viande seulement, & non auec aucune autre matiere, il est certain que s'il eust touiours mangé de grosse chair, son cerueau se fust rendu gros en peu de temps, & eust acquis vn mauuais temperament, auec lequel son ame raisonnable n'eust peu reprouuer le mal, ny elire le bien, sinon par miracle, & viant de sa diuinité. Mais Dieu voulant qu'il fust nourry par les moyens naturels, commanda qu'il vsast des viandes tant delicates, desquelles le cerueau

d'iceluy fust tellement composé & organisé, que sans se seruir de la science diuine ny infuse qui estoit en luy, il pouuoit naturellement rejetter le mal & eslire le bien, comme les autres enfans des hommes.

Fin de l'Examen & differences des Esprits humains.

TABLE DES SOMMAIRES.

CHAP. I. *ICY se prouue par exemple, que si l'enfant n'a l'esprit requis pour apprendre la science qu'il veut estudier, il perd temps de l'ouyr des bons maistres, & ne gaigne rien d'auoir beaucoup de liures, & de trauailler & les fueilleter toute sa vie.* fol. 1.

II. *Icy est demonstré que la nature est celle qui rend le ieune homme habile à apprendre les sciences.* 24

III. *Quelle partie du corps doit estre bien temperée, afin que l'enfant soit de bon esprit.* 43

IV. *Icy se demonstre que l'ame vegetatiue, sensitiue, & raisonnable, est sçauante de soy, ayant le temperament conuenable, pour exercer son office.* 59

V. *Icy est demonstré que de trois seules qualitez, chaleur, humidité, & siccité, prouiennent toutes les differences d'esprits de l'homme.* 92

Aucuns argumens contre la doctrine du precedent chapitre. 124 VI.

Combien que l'ame raisonnable ait besoin du temperament des quatre premieres qualitez, tant pour demeurer au corps que pour raisonner, il est demonstré icy qu'il ne s'ensuit pas qu'elle soit corruptible & mortelle. 160 VII.

Comme est donnée à chacune difference d'esprit, la science qui luy respond en particulier: en luy ostant la contraire. 185 VIII.

Comme il est prouué que l'eloquence ne peut estre aux hommes de grand entendement. 217 IX.

Comme se preuue que la Theorique & la Theologie appartient à l'entendement, & la predication (qui en est la pratique) à l'imagination. 229 X.

Comme la theorique des loix appartient à la memoire: l'aduocacer & iuger (qui en est la pratique) à l'entendement: & la maniere de gouuerner vne Republique, à l'imagination. 273 XI.

Comme se prouue qu'vne partie de la theorique de Medecine appartient à la memoire: l'autre partie à l'entendement, & la pratique à l'imagination. 313 XII.

XIII. *Comme ſe declare à quelle difference d'habilité appartient l'art militaire: & par quels ſignes ſe cognoiſt l'homme pourueu de cette maniere d'eſprit.* 360

XIIII *Comme ſe declare à quelle difference d'habilité appartient l'office de Roy, & quels ſignes doit auoir celuy qui aura cette maniere d'eſprit.* 429

XV. *Comme les peres doiuent engendrer enfans ſages & d'eſprit tel que les lettres requierent: en quoy ſe trouuent choſes notables.* 472

§. I. *Comme l'on cognoiſt en tout homme, quels degrez il y a de chaleur & ficcité.* 499

§. II. *Auec quel homme la femme ſe doit marier afin de conceuoir.* 505

§. III. *Quelles diligences il faut employer afin d'engendrer garçon & non des filles.* 513

§. IV. *Quelles diligences ſe doiuent employer, à ce que les enfans ſoient ingenieux & ſages.* 536

§. V. *Quelles diligences ſont requiſes pour conſeruer l'eſprit aux enfans, depuis qu'ils ſont nez & formez.* 575

Fin de la Table.

3204